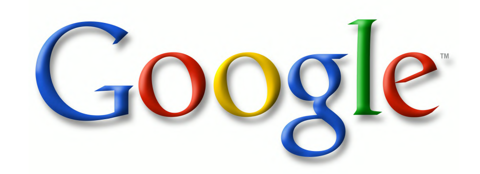
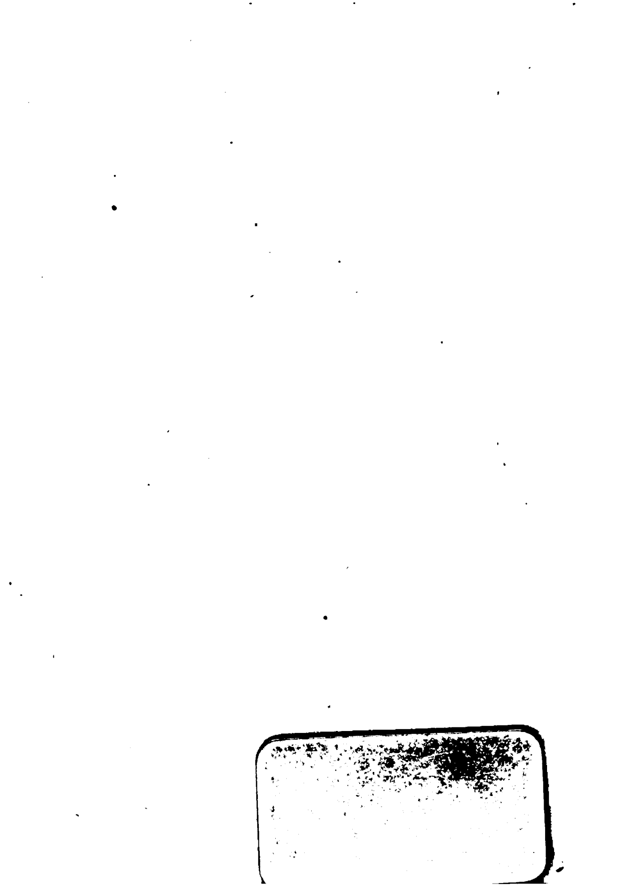
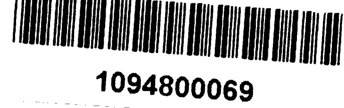










VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

II.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.



VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME II.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
EDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 6 BIS.

1839.

HISTOIRE

DES RACES KARTHLES

OU

GEORGIENNES,

ET PRINCIPALEMENT

DE LA COLCHIDE.

On cherchait jadis les cimes des rochers pour y fonder des villes et des citadelles ; ainsi naquirent Jérusalem, Athènes, Corinthe, Rome, etc. Celui qui fonda, dans l'origine des temps, Koutaïs, la plaça sur le sommet de la dernière colline qui resserre la rive droite du Phase, prête à déboucher et à se promener majestueusement dans les belles plaines de la Colchide. Isolée au nord, à l'est et au sud, elle présente une esplanade ondulée d'un demi-verst de long, dont la nature a hérissé le pourtour de roches à pic, formées par les bancs d'un calcaire compacte, sur lesquels croissent le planère, le buis et le grenadier, qui tapissent la nudité de ces parois inabordables ; le Phase en baigne le pied de son onde rapide, et leur apporte la fraîcheur que des

sources qui jaillissent à travers les fentes augmentent encore.

Avant de décrire ces ruines et d'aller visiter ces monuments de tous les âges, semés dans les pays que je me propose de parcourir, je vais essayer de retracer les principaux événements de l'histoire de la Colchide et du sud du Caucase; ce sera, j'espère, le moyen d'intéresser le lecteur à ma narration, et de lui en faire suivre et apprécier les détails avec facilité.

Monté au pied des ruines sourcilleuses de l'antique cathédrale, assis sur les racines de ces vieux tilleuls et de ces vieux noyers, en face de ce magnifique paysage qui s'étend en vaste panorama à mes pieds, sur cette terre vénérable et sacrée, ô muse de l'histoire, daigne m'inspirer et me redire les mythes antiques de la Colchide, et la gloire des fils du Caucase et du Masis. L'histoire est la nourriture des hommes, leur philosophie, leur morale! l'homme est autant par le passé que par le présent... Et vous qui aimez vous promener sur des ruines, scruter des révolutions, des bouleversements, et contempler d'un oeil ferme et pieux ces successions de gloire et de misère, de civilisation et de sauvagerie, de puissance et d'anéantissement, venez avec moi, errer par la pensée le long de ces cimes éternellement blanchies, de ces vallées profondément déchirées, dans ces riches plaines et ces fertiles bassins su-

perbement encaissés; vous y trouverez de quoi rassasier votre ame.

Nous possédons une histoire de la Géorgie (1) que Vakhtang V, roi du Karthli, de 1703 à 1721, fit compiler d'après les chroniques conservées dans l'église métropolitaine de Mtzkhètha, et dans le célèbre monastère de Ghélathi, qui s'était enrichi des précieux documents de Pitzounda.

Cette histoire de Vakhtang V fut traduite en partie par un Géorgien, en russe, et sur ce travail, M. Jules Klaproth fit faire une traduction allemande qu'il a publiée dans la relation de son voyage au Caucase, t. II, mais qu'il n'a pas jugé à propos de donner dans l'édition française. J'ignore ce qui l'a empêché de faire connaître aux Français cet intéressant morceau de la littérature géorgienne (2).

(1) J'emploie le nom de géorgien comme collectif des peuplades qui parlent un des dialectes de la langue karthouli (karthouli éna), comme les Géorgiens appellent leur propre langue. Le nom de *géorgien* vient de *kordjistan*, nom turc et persan de ce pays, qui vient du fleuve *Kour* ou *Kora*.

(2) L'original géorgien est très-rare; il en existe un exemplaire dans la Bibliothèque du Vatican; le prince Teimouraz, à Saint-Pétersbourg, en possède aussi un. M. Saint-Martin en a donné des extraits d'après la traduction allemande de Klaproth, dans ses Mémoires sur l'Arménie, t. II, p. 181 et seq.

L'histoire de Vakhtang commence par donner une idée des origines de la nation géorgienne, d'après les anciennes traditions des Arméniens et des Géorgiens eux-mêmes.

« Selon ces traditions les Arméniens, les Géorgiens, les habitants de Rani (l'*Arran*), de Movakani (*Chaki*, *Chirvan* et *Mougan*), de Hérèthi (*Cakheth*), les Lesghiens, les Mingréliens et les Caucasiens descendent tous d'un même père, qui s'appellait Thargamos.

« Ce *Thargamos* (1) était un fils de *Tarchis*, fils d'*Avanan*, fils de *Japhet*, fils de *Noë*, et c'était un homme vaillant.

« Après la confusion des langues, dans le temps que Nébrod était assis sur le trône de Babylone, et que les hommes se dispersaient de toutes parts,

(1) Vakhtang veut rattacher son histoire aux origines bibliques. Ainsi fit aussi Moïse de Khorène qui, à la fin du cinquième siècle, compilant un ancien volume chaldéen, fit de *Zrouan, Didan* et *Habedosth* notre *Sem*, *Cham* et *Japhet;* la race de Habedosth, *Mérod, Sirath, Thaklath* fut pour lui celle de Japhet, *Gomer, Thiras, Thorgomus*, et c'est ainsi qu'il accorda le sacré avec le profane et que le *Haïk* du vieux volume chaldéen, fils de *Thaklath* fut enté sur *Thorgomus,* descendant de Japhet. Ce vieux volume chaldéen avait été traduit en grec par ordre d'Alexandre, et c'est là que les Arméniens et les Géorgiens ont puisé leurs origines. Vakhtang n'a fait que copier ici Moïse de Khorène. Voyez Jean Potocki, Voy. dans les Steps d'Astrakan, II, p. 260.

on vit aussi Thargamos quitter le pays pour aller s'établir avec sa famille entre les montagnes de l'Ararat et du Massissi. Sa lignée était grande et innombrable, tant il avait de femmes, de fils et de filles qui avaient à leur tour des enfants et des petits-enfants. Il vécut ainsi là pendant 600 ans; mais ses descendants n'ayant déja plus de place, furent forcés de se répandre plus loin, dans les contrées voisines.

« Les frontières de leurs habitations étaient comme suit : à l'est, ils avaient la mer de *Gourgan* qui s'appelle actuellement la mer de Ghilan (Mer Caspienne), à l'ouest, la mer de Pont, qui s'appelle aujourd'hui Mer Noire. Au sud, les montagnes d'*Orèthi* qui sont dans le pays des Kourdes, vers la *Midia;* au nord, la chaîne du *Kavkas*, qui, chez les Persans, s'appelle *Jalbouz.*

« Parmi les enfants de Thargamos, ceux qui se distinguèrent le plus par leur puissance et leur valeur, furent : 1° *Hhaos;* 2° *Karthlos;* 3° *Bardos;* 4° *Movakan;* 5° *Lékos;* 6° *Héros;* 7° *Kavkas* et 8° *Egros*(1). »

Hhaos ou *Haig* fut le plus brave de ces huit

(1) Etienne Orpélian, archevêque de Siounie, qui naquit vers l'an 1250, appelle, dans son Histoire des Orpélians, ces huit frères, Haig, K'harthlos, Partos, Movgan, Légan, Héros, Govgas et Ekres. Voyez Saint-Martin, Mém. sur l'Armén., II, p. 57.

frères, et Thargamos à cause de sa vaillance lui donna la moitié du peuple avec la meilleure moitié du pays entre l'Ararat et le Massissi.

Quant aux sept autres frères, il les envoya vers le nord, et leur distribua le pays comme suit :

« Il donna à *Karthlos* le pays compris entre l'Hérèthi et le Berdouchi (Bortchalo ou Débété) à l'est, la mer du Pont à l'ouest; les montagnes dont la direction va de l'est à l'ouest, et dont les rivières courent se réunir au nord au Mtk'vari, le limitaient au sud, tandis que les montagnes de Ghado, branche du Caucase qui commence près de Ghado (1), et qui s'appelle à présent Likho, le limitaient au nord.

« *Bardos* eut la partie méridionale du cours du Kour, depuis le Berdouchi jusqu'à la jonction du Kour et du Raksi (Araxe).

« *Movakan* eut la rive septentrionale du Kour, depuis l'embouchure du petit Alasani (Jöri), jusqu'à la mer Caspienne où il bâtit la ville de Movakanethi qui fut sa résidence.

« Il donna à *Héros* les pays situés au nord du Kour, depuis l'embouchure du petit Alasani, jusqu'à l'endroit nommé Tketbamdi, aujourd'hui Goulgouli (au-dessus de Télav). Héros bâtit

(1) Klaproth et M. Brosset jeune croient que c'est la chaîne de montagnes basses qui sépare l'Imereth de la Mingrélie...?

une ville entre les embouchures des deux Alasani et l'appela d'après lui, Hréthi; cette ville s'appelle aujourd'hui Khoranthi.

« *Egros* eut le long de la Mer Noire la contrée qui a à l'est la petite chaîne de montagnes qui s'appelle à présent Likhi, et à l'ouest, la mer et le fleuve du petit Khazarethi (Kouban), où se termine le Kavkas. Il construisit une ville qu'il nomma d'après lui Egrissi, et qui s'appelle aujourd'hui Bédia.

« Mais les pays situés au nord du Kavkas n'étaient pas encore le partage de Thargamos, et n'étaient gouvernés par personne. Comme ils n'appartenaient à personne, et qu'ils s'étendaient depuis la chaîne du Kavkas, jusqu'au Grand-Fleuve (le Volga) qui se jette dans la mer de Douroubandi (Derbend), il choisit parmi la foule des braves, ses deux fils Lékos et Kavkas, et il donna à *Lékos* la contrée qui s'étend depuis la mer de Douroubandi, jusqu'à la rivière Loméki (Térek), et au nord, jusqu'au Grand Fleuve, dans le pays des Khasares. *Kavkas* eut de son côté le pays depuis le Loméki jusqu'à l'extrémité occidentale du Kavkas.

« Hhaos resta dans la demeure de son père Thargamos. Il régna sur ses sept frères et fut leur souverain. Ils lui obéirent aussi tous. Ils ne parlaient alors qu'une seule langue, qui était le *Somkhouri* (arménien).

« Cependant ces huit braves étaient tous sujets de Nébrod, le premier roi des habitants de la terre.

« Quelques années après, Hhaos convoqua ses sept frères et leur dit : *Le Dieu suprême nous a donné des forces et beaucoup de peuples ; nous ne voulons être les sujets que de Dieu, n'obéir qu'à Dieu, et n'être les esclaves de personne.* — Les sept frères l'approuvèrent, se révoltèrent contre Nébrod et ne lui payèrent plus de tribut. Nébrod irrité de cela rassembla ses braves et les guerriers qui lui étaient restés fidèles, et marcha contre Thargamos.

« Mais Hhaos convoqua les plus vaillants des Thargamosiens (1) et d'autres peuples auxiliaires des familles qui demeuraient plus à l'occident : quand il les eut tous réunis, il se posta sur le mont Massissi.

« Nébrod étant arrivé dans l'Adrabadagani (Aderbaïdjan), il s'y arrêta et envoya soixante de ses héros avec une armée innombrable contre les Thargamosiens. Les héros s'étant approchés, les sept frères de Hhaos allèrent à leur rencontre avec leur armée, tandis qu'il resta en arrière avec les plus valeureux de ses guerriers pour les appuyer. Alors commença une bataille ter-

(1) C'est le collectif pour désigner les Arméniens et les Géorgiens.

rible qui ressemblait à une violente tempête. La poussière s'élevait sous les pieds des combattans comme un nuage épais, et l'éclat des cuirasses brillait comme l'éclair: leurs cris étaient semblables au roulement du tonnerre; les flèches et les pierres qu'on lançait tombaient comme une grêle épaisse, et le sang coulait par torrents. Le massacre dura long-temps, et il tomba de part et d'autre une foule de guerriers. Hhaos, posté en arrière, soutenait les siens et les encourageait de sa voix puissante semblable aux éclats du tonnerre. A la fin, les Thargamosiens restèrent vainqueurs et tuèrent les soixante chefs et tous les guerriers de Nébrod. Quant aux sept chefs des Thargamosiens, ils sortirent vivants du combat, et rendirent grâce au dieu des batailles.

« A la nouvelle de cette défaite, Nébrod, transporté de fureur, marcha contre eux avec toute son armée, et Hhaos voyant qu'il n'avait pas assez de troupes pour lui résister, se retira dans les vallées pierreuses du Massissi. Nébrod s'arrêta au pied des montagnes. De la tête au pied il était couvert d'une armure de fer et de cuivre; il monta sur une éminence pour parler à Hhaos, et il l'exhorta à rentrer sous son obéissance. Hhaos dit là-dessus aux siens: *Soutenez-moi pendant que je m'avancerai vers Nébrod*, et aussitôt il s'élança contre lui, lui décochant une flèche qui perça sa cuirasse et ressortit par le

dos. Nébrod tomba; toutes ses troupes s'enfuirent et laissèrent en paix les Thargamosiens. C'est alors que Hhaos se déclara roi de ses frères et des peuples qui touchaient à ses frontières (1). »

Avant de suivre plus loin cette chronique, je m'arrêterai à quelques considérations sur le règne de ce roi Hhaos, dont toute l'histoire que nous donne Vakhtang n'est qu'une imitation du volume chaldéen de Moïse de Khorène cité plus haut.

Dans l'histoire des nations, il y a de ces grandes époques, de ces grands moments qui frappent ou terrifient l'imagination des peuples par la grandeur des événements, par le renom des conquérants, par les grands bouleversements qui en sont la suite. Ces grandes époques sont les points lumineux de l'histoire; elles passent de bouche en bouche à la postérité, et le renom de ces grandes choses ne s'efface jamais : tandis que les époques intermédiaires demeurent dans le vague, ou rentrent dans l'oubli. C'est comme ces piles d'un pont de l'Araxe ou du Danube, qui, depuis tant de siècles, bravent isolées les efforts du courant rapide, tandis que les arches qui les liaient ont disparu depuis long-temps.

Il paraît qu'il y eut vers la fin du quatorzième

(1) J'ai mis entre guillemets les passages de la Chronique que j'ai extraits mot à mot.

siècle avant J.-C., l'une de ces grandes époques de l'histoire de l'Asie occidentale et centrale. Son type fut le fameux Nimrod ou Bélus (1), fondateur ou conquérant du royaume d'Assyrie. A ce Bélus se rattachent les noms non moins célèbres d'un Ninus, d'une Sémiramis, et des monuments dont la magnificence a retenti chez tous les peuples.

Parmi les rois tributaires de ce grand empire d'Assyrie se trouvent Hhaos et ses sept frères, d'abord soumis, plus tard rebelles à ces puissants conquérants. Nébrod ou Bélus marche lui-même à la tête de ses armées pour les soumettre. Le combat que les deux armées se livrent, ressemble à l'une de ces descriptions qu'on trouve dans les mythes de l'histoire de Perse. Bélus est vaincu et perd la vie dans le combat de la main de Hhaos.

Hhaos délivré du joug des Assyriens, se déclare maître de ses frères, et son empire s'étend de l'Arménie jusqu'aux extrémités du Caucase, renfermant toutes les contrées intermédiaires. Toutes ces nations parlaient l'arménien.

Telle est l'histoire de Hhaos, avec la différence que Moïse de Khorène écrit Haïk et Haïg d'où

(1) Le volume chaldéen dit Bélus quand Vakhtang parle de Nébrod dans l'Histoire de Hhaos ou Haïk.

les Arméniens ont fait le nom de *Haïganiens* qu'ils se donnent à eux-mêmes.

N'est-il pas singulier que précisément à l'époque de ce Bélus et de Sémiramis, c'est-à-dire vers la fin du quatorzième siècle avant J.-C., les Grecs placent les expéditions de Phryxus et des Argonautes, et l'histoire de ce fameux roi *Aëthès*, dont le renom se répandit jusque dans la Grèce, et attira ces aventuriers. Cet Aëthès ne serait-il point le Hhaos, le Haïg des mythes de l'Arménie et de la Géorgie? Je n'aurais pas de peine à adopter ce synchronisme.

Les Grecs lui donnent une origine théogonique qui a beaucoup d'analogie avec celle des Chaldéens, des Arméniens et des Géorgiens. Ceux-ci font venir Hhaos de la ville du Soleil, de Babylone. Ceux-là lui donnent pour père et pour mère le Soleil et la nymphe Persès, fille du Soleil (1), et pour sœur la célèbre *Kirké* que nous prononçons Circé.

Parmi les fables et les mythes de la Grèce il se trouve toujours quelque élément d'un fait historique. Les rapports qui existaient très anciennement entre les Grecs et les Kolkhes ou Colches sont mentionnés par tous les auteurs; mais les faits les plus marquants, ceux qui se sont le

(1) Hésiode, dans sa Théogonie; Homère, Odyssée, liv. X, v. 135.

mieux conservés, sont les expéditions de Phryxus et des Argonautes. Elles n'ont pu avoir lieu à de grandes distances l'une de l'autre : toutes les deux se font sous le même roi, sous Aëtès. Phryxus se sauve de la Béotie avec sa sœur Hellé, monté sur un vaisseau à la poupe de belier, et va débarquer à l'embouchure du Phase où il ensevelit sa malheureuse sœur qui s'était noyée pendant le trajet. Il est reçu par Aëtès dont il épouse la fille *Evénia*, surnommée Chalciopé, qui lui donne plusieurs enfants. Il fonde sur les rives de la Kvirila, dans la *Moskhikè*, le Fanum de Leucothoë, riche autrefois, mais que pillèrent Pharnace et Mithridate de Pergame. La Moskhikè comprenait tout ce groupe de montagnes et de vallées qui sont circonscrites par la vallée de Bardjom, la Karthalinie, et la vallée de la Kvirila. Les Colches en avaient une partie, les Ibères ou Géorgiens une autre, les Arméniens la troisième partie : c'est dans la portion des Ibères que Phryxus bâtit la ville de Polychnium, autrement Idessa (1), endroit des mieux défendus (2).

(1) C'est peut-être Souram.

(2) Strabon, p. 479, éd. Bas. Le nom de Meskhes est géorgien pour les peuples de la Moskhike ou Moschique. Ce nom doit être de toute ancienneté. Ezéchiel l'emploie déjà, ch. XXVII, v. 13, quand il fait la description du

L'expédition des Argonautes ressemble parfaitement à une de ces expéditions des Varègues, ou plutôt elle rappelle ces pirates Tcherkesses, quand ils se réunissent sur une de leurs galères à rames pour faire une course de brigandage. Leur navigation les mène à travers ces fameuses Cyanées ou Symplégades, d'où longeant le côté méridional de la Mer Noire, ils arrivent à l'embouchure du Phase, qui arrose la terre de Circé. Ils la traversent et arrivent à la ville de Kytaïs. Là ils sont bien reçus par les enfants de Phryxus qui les mènent devant Aëtès : ce roi a survécu à Phryxus. Ici commence l'histoire de la toison d'or, que Strabon déjà a cherché à expliquer. De tous temps les rivières qui viennent des frontières des Squanes, principalement la Tskhénitskali et l'Abacha ont passé pour charrier de l'or, et selon Reineggs, les rois d'Iméreth, dans le siècle dernier, avaient des gens occupés du lavage de ce sable. Cette assertion de Reineggs m'a été confirmée sur place. Etait-ce cet or qui attirait nos aventuriers? Strabon fait marcher Jason avec ses compagnons

grand commerce de Tyr, et qu'il dit : Joun, Tubal et Mésec ont été tes facteurs et t'approvisionnent d'esclaves et de vases d'airain. Voyez aussi Genèse, X, v. 2. Tous les commentateurs, entre autres Flavius Joseph, sont d'accord que *Mesec* et *Tubal* sont les Meskhes et les Ibériens ou Géorgiens.

contre les Mèdes, tandis qu'Hérodote, de cinq siècles plus ancien, se contente de leur faire enlever les trésors d'Aëtès, et sa fille.

Homère envoie aussi Ulysse sur les rives du Phase, dans l'île d'Aea; là ils trouvent la célèbre Kirké (Circé), qu'Homère dit être soeur d'Aëtès... Voilà ces trois expéditions chantées par les Grecs; toutes se passant du temps du même roi de Colchide ou d'Aea. Il devait y avoir pour les Grecs un attrait puissant qui les attirait dans une contrée aussi lointaine; une civilisation, des richesses, de belles villes, servaient de stimulants à ces téméraires voyages qui ne se sont pas réduits à ces trois.

Aea, Cytaïa, Phasis, etc., servaient de résidences à un roi qui connaissait le droit des gens, puisqu'il reçoit ces aventuriers avec civilité, qu'il les traite somptueusement. Le commerce et l'industrie avaient accumulé des trésors dans ses palais. Sa soeur Circé reçoit aussi dignement qu'Aëtès les compagnons d'Ulysse, et l'on ne saurait méconnaître que le rôle qu'Homère fait jouer à cette enchanteresse, est infiniment supérieur à celui d'Ulysse et de ses compagnons. Un palais de marbre blanc loge Circé; ses doigts travaillent à une broderie merveilleuse, tandis que des accents mélodieux sortent de sa bouche: des voiles de lin et des tapis de pourpre recouvrent les siéges de son palais. Sa table est

d'argent; elle est chargée de corbeilles d'or, de coupes brillantes, d'urnes précieuses; parmi les richesses du pays que vante Homère, c'est le vin doux et son abondance qu'il met en première ligne : c'est un vin exquis, odorant, éclatant de pourpre, comme en produit encore de nos jours l'Odichi. D'un autre côté, les grossiers compagnons d'Ulysse, vrais pirates, offensent cette reine, qui les fait enfermer et traiter comme des porcs (1). Ulysse seul, à l'âme grande et généreuse, sait s'attirer l'estime de Circé, et toucher son cœur : il en obtient la délivrance de ses coupables compagnons. Quelle touchante hospitalité elle leur accorde pendant une année tout entière; que de soins, que de zèle elle met à leur faciliter leur retour, et l'accomplissement de leurs destinées; quelle connaissance du pays elle possède, quand elle décrit la Mer Noire et ses écueils au prudent Ulysse! Elle lui parle même de cette Argo, qui vola à travers Scylla et Carybde vers l'empire d'Aëtès.

Médée, la nièce de Circé, la fille d'Aëtès, n'est pas moins célèbre que sa tante; ce qu'une éducation distinguée avait produit chez cette princesse, la connaissance des plantes, de la

(1) Il est curieux qu'Homère choisisse ici pour point de sa métamorphose le porc, si abondant en Colchide et si peu ragoûtant.

médecine et des seerets de la nature, passe chez les Grecs ignorants pour des sortiléges et des enchantements.

Tout ce que je viens de dire nous prouve la haute idée que les Grecs avaient de cet antique royaume de la Colchide. Hérodote, si judicieux, envisage comme une des sources de la grande scission qûi se manifesta sous Darius, fils d'Hystaspes, l'expédition des Argonautes, qui, violant toutes les lois, semèrent dans l'Orient le germe de la haine contre cette nation aventurière, d'autant plus que le roi de la Colchide, ayant envoyé des héraults pour redemander ses biens et sa fille, ne reçut aucune justice.

En lisant les détails que je viens de donner des rapports qui existaient dès la plus haute antiquité entre la Grèce et la Colchide, on ne s'étonnera pas de voir ces mêmes Grecs aventuriers, aller fonder ces colonies à la côte de l'Abkasie et de la Circassie, dont j'ai parlé plus haut.

Première dynastie des rois de Géorgie.

L'auteur de la chronique géorgienne, après avoir parlé de l'affranchissement de Hhaos et de ses frères du joug de Bélus, abandonne à chaque peuple, le soin de son histoire, pour ne s'attacher qu'au héros Karthlos, qui régna sous la

suzeraineté de son frère Hhaos sur la Géorgie centrale d'aujourd'hui (1).

Karthlos est pour ainsi dire le premier roi de Géorgie; il donne à son peuple son nom qui fut conservé jusqu'à nos jours. Il fonde *Armasi* en face de l'endroit où le Kour mêle ses ondes à celle de l'Aragvi, et où l'on construisit plus tard Mtzkhétha; il donne à cette ville nouvelle le nom de Karthli qu'elle conserve jusqu'à l'érection de l'idole d'Ormuzd ou Armasi, et il en fait sa résidence.

Il fonde encore la forteresse *d'Orbissi*, aujourd'hui *Chamchvildé*, *Utkvaris-tsikhé*, aujourd'hui Kounani.

Selon la coutume de ses pères, le morceau d'héritage qu'il en a reçu fut partagé entre ses cinq fils, *Mtzkhéthos*, *Gardabos*, *Koukhos*, *Cakhos et Gatchios*. Mtzkhéthos, comme l'aîné, eut la suprématie sur ses autres frères.

Mtzkhéthos agrandit Armasi, où l'on avait enseveli son père, en fondant vis-à-vis la ville de Mtzkhétha, qui n'en était séparée que par le lit profond du Kour, encaissé ici par deux parois de rochers à pic. La portion de Mtzkhéthos comprenait toutes les vallées du Kour et de ses affluents, jusqu'à Tiflis et l'Aragvi.

Ses fils se partagèrent son héritage; *Ouplos*,

(1) Voyez Atlas, I, géographie, pl. 16.

l'aîné, eut le Karthel inférieur. *Djavakhos* reçut pour sa part la partie du Karthel supérieur qui s'étend le long des rives du Kour jusqu'à la vallée de Bordjom, où il fonda Tzounda et Artani. *Odskhors* enfin eut la vallée anfractueuse du Posko ou Potskof actuel et le pays de Thaoskari, depuis la mer jusqu'à Akhaltsikhé : il y fonda les deux villes *d'Odskhré* et de *Joukharis*.

Ouplos se créa non loin de Mtzkhétha, sa résidence, un château de plaisance tout particulier. La chronique géorgienne dit expressément que les Géorgiens ne connurent l'art de construire une muraille en pierres et en chaux que sept siècles avant Jésus-Christ, ce nouvel art leur ayant été enseigné par un gouverneur persan, nommé Ardam, peu après l'invasion des Scythes. Jusqu'alors, les Karthles s'étaient bâti des demeures, comme c'est encore le cas en Iméreth, ou s'étaient creusé des grottes et des appartements dans les rochers de tuf, de molasse et de craie, quand la nature n'était pas venue à leur aide, en ébauchant de nombreuses cavernes naturelles, comme elle l'a fait sur les rives de la Kvirila..... L'Armasi de Karthlos ne paraît pas avoir été primitivement autre chose qu'une ville de grottes qui sont si nombreuses encore sur le mont Armase, vers la plaine de Digôme. Le château de plaisance d'Ouplos ne fut aussi qu'une demeure troglodytique, qu'il alla tailler

dans les rochers bizarres de molasse, qui bordent le Kour à 10 verst au-dessous de Gori : il l'appela Ouplostsikhé (1), nom qu'il a conservé jusqu'à aujourd'hui (château d'Ouplos ou du Seigneur). J'en ferai la description plus bas. Ce monument est un superbe commentaire sur l'art à cette époque.

Sous Ouplos se firent déjà sentir les suites de ces partages d'États, fruits de l'antique féodalité du Caucase; ses frères et les branches cadettes, ne voulurent plus lui obéir. Cependant, cette autorité ne pesait pas, elle était purement patriarcale; le souverain ne portait ni le titre de *Mphé* (roi), ni celui d'*Eristavi* (tête du peuple); on l'appelait *Mamasakhlissi* (père de la maison), et toute son autorité consistait à être le juge et l'arbitre des autres Karthlosiens.

Le culte des Karthles consistait à adorer le soleil, la lune et les cinq planètes, et leur plus grand serment, était par le tombeau de Karthlos.

Tels sont les détails que nous donne la chronique sur cette première partie de l'histoire de la Géorgie. Il n'est plus fait aucune mention de la Colchide, après le grand partage de Hhaos.

L'auteur de la chronique, après nous avoir donné ce premier tableau, en y consignant les faits les plus marquants de cette époque, se tait

(1) On écrit aussi Ouplistsikhé.

sur les siècles qui suivirent le règne d'Ouplos, nous indiquant brièvement ces effets de l'esprit de révolte qui découlait du système féodal et de cette multitude de princes (Thavdani) qui se partageaient le pays, chaque endroit ayant le sien; et il nous transporte à la révolution qui changea tout à coup dans le septième siècle avant Jésus-Christ, la face de l'Asie.

Grande invasion des Scythes (Khasares des Géorgiens.)

« Les Scythes que les Géorgiens nomment Khasares, étaient devenus très puissants au nord du Caucase, et ils faisaient la guerre aux descendants de Lékos et aux Caucasiens. Dourdsourk, fils de Tiréthi, qui régnait alors sur les Caucasiens, demanda du secours aux Thargamosiens, qui traversant le Caucase, pillèrent les contrées avoisinantes du Khasaréthi, y fondèrent une ville et s'en retournèrent.

« Les Scythes ou Khasares, se choisissant alors un roi, auquel ils obéirent tous, passèrent par la porte de la mer (1) aujourd'hui Dourou-bandi, et tombèrent sur les Thargamosiens qui ne purent leur résister : la multitude de ces Scythes ou Khasares était innombrable; ils pillèrent et ruinèrent toutes les villes qu'ils rencon-

(1) Sghviskari.

trèrent, tant celles qui sont entre l'Ararat et le Massissi, que celles qui sont plus au nord. Il ne resta d'intact que Toukharissi, Chamchvildé, Kounani, le Karthli moyen et l'Egrissi ou Colchide.

« Ces Scythes, outre le passage de Derbend, connaissaient aussi la porte de l'Aragvi ou Dariel, et leurs troupes nombreuses ne cessaient de fondre par ces deux grandes routes du Caucase, sur les Thargamosiens qui leur payèrent enfin tribut. »

Telle est la manière dont la chronique géorgienne raconte cette grande invasion des Scythes, rapportée par Hérodote; ces détails confirment pleinement les récits du père de l'histoire. Les Scythes, dit-il, poursuivant les Cimmériens, les manquèrent; ceux-ci avaient suivi la côte de la Mer Noire, passant par l'Abkhasie et la Colchide, tandis que les Scythes, longeant le Caucase qu'ils avaient à droite, avaient passé par Derbend, d'où ils étaient tombés sur l'Asie occidentale, qu'ils se rendirent tributaire pendant vingt-huit ans, c'est-à-dire, de 633 avant Jésus-Christ, jusqu'à 605. On connaît les détails de cette grande invasion; mais d'où vient le nom de Khasares que les Géorgiens donnent aux Scythes? Les Perses, dit Pline (1), appelèrent en général les

(1) Plinii sec., Hist. nat., l. VI, cap. 17.

Scythes, *Saràs*, et vice versâ, les Scythes donnent aux Perses le nom de *Chorsares*. Les Mingréliens de nos jours se donnent le nom de Kadsariah, nom sous lequel les connaissent déjà Massoudi, dans le dixième siècle, et Abilfeda dans le treizième. Quelle analogie y a-t-il donc entre ces Khasares Scythes, ces Kadsariah-Mingréliens, et ces Khasares qui occupèrent le sud-est de la Russie d'Europe, depuis le deuxième siècle de notre ère, jusqu'au dixième siècle? (1)

Un événement important qui se rattache à cette grande invasion des Scythes et que les Grecs avaient déjà fait connaître, trouve aussi sa pleine confirmation dans la chronique géorgienne; je veux parler de ces grandes colonies de Mèdes, que les Scythes transportèrent au nord du Caucase.

Lorsque le roi des Scythes ou Khasares, tomba pour la première fois sur les pays au sud du Caucase, et les ravagea, il donna en s'en retournant au-delà de ses montagnes, les prisonniers qu'il avait faits dans le Karthli-Somkhitti, à son fils Ouobos, avec le pays qui s'étend à l'ouest du Térek, jusqu'à l'extrémité du Caucase. La descendance de *Ouobos* et de ces nouveaux colons, forma la nation des *Ovsni*, c'est-à-dire,

(1) Voyez Massoudi, dans le Magasin asiatique de Klaproth, p. 266 et 297.

des habitants de *l'Osséthi*, qui occupent encore aujourd'hui le centre du Caucase. Tel est le fait rapporté par la chronique; Diodore de Sicile ne dit pas autre chose, quand il rapporte que les Scythes menèrent une colonie de Mèdes en Sarmatie, pays au nord du Caucase.

Ces Osses, les Jas de Nestor, les Alains du moyen-âge (1), les As de Josaphat Barbaro (2), ont conservé dans leurs traditions, et surtout dans le nom qu'ils se donnent, la trace de leur origine. Ils ne s'appellent que *Iron*, et leur pays *Ironistan*, qui étaient les anciens noms du peuple et du pays des Mèdes.

A la suite de cette grande invasion des Scythes, qui dut bouleverser le sud du Caucase, lui donner une forme nouvelle, mélanger des peuples, les refouler dans les vallées, la chronique emprunte dans les chroniques des Perses dont nous avons un résumé fort ample dans Ferdoussi, une longue série d'événements plus extraordinaires, et plus fabuleux les uns que les autres, qui précédèrent le règne de Cyrus. Soumise à une influence étrangère, la Géorgie obéissait, ou à des gouverneurs persans, ou aux colonies grecques qui étaient venues s'établir sur les côtes de l'Abkhasie et de la Colchide : le siége principal des

(1) Const. Porphyr., de Adm. imp., cap. XLII.

(2) Ramusio, Raccolta di Viaggi, II, fol. 29 *b*.

colonies de ces derniers, furent les rives de *l'Engour* ou *Egrissi* (1).

Le règne de Khaikhosro ou Cyrus, fut marqué pour le sud du Caucase par de nombreuses colonisations d'étrangers. Des *Touraniens*, battus par Cyrus, traversèrent la mer Caspienne, et remontèrent le long du Kour, jusqu'à Mtzkhétha, au nombre de vingt-huit familles ou tribus. Les Mamasakhlissi, ou rois de Géorgie, craignant les Perses, furent joyeux de l'arrivée d'un pareil secours. Sous promesse d'être fidèles à défendre les Géorgiens contre leurs ennemis, ils accordèrent à ces nouveaux venus le droit de s'établir dans toute la Géorgie, où on leur donna des terres; mais la majeure partie de ces Touraniens se concentra à l'ouest de la ville de Mtzkhétha, dans un ravin profond encaissé de rochers, sur lesquels ils bâtirent un château fort, qu'ils appelèrent Sarkhine, c'est-à-dire, le château de fer : c'était un faubourg de la capitale.

Parmi ces vingt-huit familles touraniennes ou chinoises, se trouvait celle des Orpélians, qui devinrent si célèbres par la suite, et qui existent encore aujourd'hui en Géorgie, où on leur donne les surnoms de Djénatsi (chinois), et de Djenpa-

(1) La Chronique géorgienne ajoute que les Grecs, aidés des *Ossi* et des Géorgiens, firent la guerre aux gouverneurs persans de la Géorgie et les chassèrent.

kouriani (descendants du Pakour ou souverain de la Chine).

Les Juifs, *Ouriani* en géorgien, chassés de la Judée depuis la guerre d'extermination de Naboukhodinossor, étaient aussi venus demander des terres aux Mamasakhlissi, qui leur assignèrent une contrée le long de l'Aragvi, près du ruisseau de Snavi : on appela ce nouveau district Kherkh, à cause de l'impôt (Karkhifsa), qu'on préleva sur eux.

Jusqu'à cette époque, les Géorgiens avaient conservé pur leur langage; mais ces nouveaux venus auxquels se mêlèrent des Grecs, des Scythes ou Khasares, altérèrent le géorgien, et le mêlèrent de mots étrangers. Des coutumes bizarres, des religions étranges, contribuèrent à changer l'esprit des Géorgiens, qui ne firent, dit la chronique, nulle attention aux liens de parenté dans leur mariage, mangèrent de toutes espèces d'animaux, et n'enterrèrent pas leurs morts, mais les dévorèrent (1).

La chronique donne à Darius, fils d'Hystaspes, le nom de *Vachetachabi*, qui est l'équivalent de Gusbtasf, et de Kichetash, qu'on lui donnait aussi en Perse.

Xerxès, fils de Darius, est pour elle *Spandiat*,

(1) Voyez Saint-Martin, Mém. hist., II, p. 53.

le géant d'airain, *l'Isphandiar* des historiens persans.

Elle ne fait reconquérir la Géorgie par les Perses, que sous *Ardachar Baaman*, notre Artaxerxès Longue-Main; quoiqu'il soit manifeste, d'après Hérodote, que tous les peuples du sud du Caucase, les Colches, les Mares, servaient dans l'armée de Xerxès.

La Géorgie sous Alexandre et sous ses successeurs.

Quelle est la nation de l'Asie qui n'ait pas voulu faire entrer le nom d'Alexandre, d'Iskender, dans ses chroniques? Le nom d'Iskender est pour l'Asie, ce qu'est Jules-César pour les Gaules : selon la chronique géorgienne, les vallées du sud du Caucase, furent envahies par les armées d'Alexandre, malgré le silence de Quinte-Curce, d'Arrien sur cette expédition. Je ne rapporterai pas toutes les folies qu'elle met sur le compte d'Alexandre, et qu'elle a sans doute puisées dans quelque conte persan : je me contenterai de quelques détails qu'elle donne sur ses conquêtes en Géorgie. Le conquérant, dans l'espace de six mois, se rendit maître de toutes les villes et des châteaux forts du pays, dont les plus remarquables étaient le Chida-Karthli, Tzounda, Kherthvis, Mthvrissi, Odskhré qui était bâti sur le bord d'un rocher, Gadassi,

Ourbnissi, Khaspi, Ouplistsikhé, et la grande ville de Mtzkhétha, la grande forteresse de Dassanavi, le bourg juif de Roustavi, Dédatiskhé, Chamchvildé, etc. Il n'y eut que Mtkvaristiskhé ou Kounani et Toukharissi sur le Tchoroki, dont il fut obligé de lever le siége; quant au château fort de Sarkhine, qui était presqu'un des faubourgs de Mtzkhétha, Alexandre en continua opiniâtrément le siége, irrité qu'il était, de ce que les assiégés descendants des Touraniens, avaient poussé des imprécations contre lui. Il ne voulait donner aucun quartier à ses habitants, qu'il fit bloquer hermétiquement, pour qu'aucun d'eux ne pût s'échapper. Ils n'en furent que plus braves, et ils repoussèrent les ennemis pendant onze mois; mais en secret, ils se taillèrent dans le rocher de molasse et de gros gravier, et par conséquent d'une nature peu solide, un chemin souterrain, par lequel ils s'enfuirent tous pendant une nuit dans l'intérieur du Caucase, où ils se bâtirent une nouvelle forteresse.

Alexandre ne quitta la Géorgie qu'après en avoir fait massacrer tous les étrangers mâles au-dessous de quinze ans, réservant le reste pour être esclaves; il y laissa pour gouverneur un Macédonien de ses parents, nommé *Ason*, fils de Jared, et deux cents Grecs braves et vaillants, nommés Phrotatos, pour sa garde.

Ason fit raser les murs de Mtzkhétha qu'il re-

nouvela, et il y ajouta quatre nouveaux châteaux, comme autant de bastions autour du confluent du Kour et de l'Aragvi. Il plaça l'un de ces châteaux à Armasi, le second près du coude d'Armasi (1), le troisième au-dessus de Mtzkhétha, et le quatrième à l'ouest de Mtzkhétha, au bord du Kour.

Bien fortifié dans sa capitale, Ason fit détruire les murs de toutes les autres villes de la Géorgie, et la maîtrisa ainsi sans résistance, réunissant l'Egrissi (la Colchide et l'Abkhasie) à la Géorgie, et se rendant les Ossi, les Lékhi et les Scythes Khasares tributaires.

La tyrannie d'Ason se développa après la mort d'Alexandre; il fit périr les Géorgiens qui pouvaient lui faire ombrage; il leur imposa deux dieux d'argent *Itazi* et *Haïh* (Haot). Sanguinaire contre les Géorgiens, il fut bientôt obligé de l'être contre ses propres compatriotes, qui supportaient impatiemment une tyrannie dont ils ressentaient le contre-coup.

Seconde dynastie des Méphé ou rois de Géorgie.

Sous cette dure tyrannie d'Ason vivait à Mtzkhétha, un jeune héros nommé *Pharnavaz* :

(1) C'est l'endroit où le Kour tourne subitement de l'est au sud.

il descendait d'Ouplos par son père et de la famille persane Aspanèli par sa mère, et il était neveu de Samar (1), Mamasakhlissi à Mtzkhétha lors de l'arrivée d'Alexandre. Ce Samar et son frère, père de Pharnavaz, avaient été tués par Alexandre. Mais Pharnavaz âgé de trois ans fut sauvé par sa mère, qui le cacha dans les hautes vallées du Caucase, d'où il retourna à Mtzkhétha quand il fut devenu grand. Brave et prudent guerrier, il cacha toutes ses bonnes qualités à Ason, qui avait appris à le connaître à la chasse, et l'avait pris en affection. Cependant comme Ason devenait toujours plus cruel, sa mère craignant pour lui malgré sa dissimulation, elle lui dit : « Mon fils, quitte la demeure de tes ayeux et mène-moi à Aspan (Ispahan), chez mes frères; cesse de vivre de la miséricorde d'Ason. » Malgré la difficulté du voyage, Pharnavaz résolut de suivre ce conseil, et alors il eut un songe; il lui sembla qu'il était dans une maison abandonnée, d'où il s'efforçait de sortir sans pouvoir en venir à bout: tout à coup, les rayons du soleil pénétrèrent par la fenêtre, lui ceignirent les reins et l'emportèrent dehors par cette ouverture. Quand il fut en plein air, il vit le soleil couché par terre; il étendit ses mains sur lui, et essuya les

(1) Suivant Rottiers, p. 28, ce Samar fut tué en combattant dans les armées d'Alexandre.

gouttes de sueur qui tombaient de la face du soleil, et s'en lava le visage. Lorsque Pharnavaz se réveilla, il s'étonna de ce songe, et se dit en lui-même : « Oui, je partirai pour Aspan, et je m'en remettrai à la bonté de Dieu. »

Ce jour-là, il s'en alla tout seul à la chasse, et s'arrêta dans la plaine de Dighomi pour poursuivre des cerfs qui s'enfuirent vers la vallée de Tiflis. Pharnavaz en tirant l'une de ses flèches, atteignit un de ces cerfs qui alla à quelques pas de là se précipiter du haut d'un rocher. La nuit approchait; le cerf était tombé au milieu des bois et des broussailles : Pharnavaz embarrassé, résolut de passer là la nuit et de ne s'en retourner que le lendemain avec sa proie. D'ailleurs il pleuvait violemment. Heureusement notre chasseur trouva au bord du rocher une grotte dont l'entrée était fermée depuis long-temps par une muraille que le temps avait crevassée. Pour se mettre à l'abri de la pluie, il enfonça d'un coup de lance la porte de la grotte. Qu'on juge de son étonnement et de sa joie en entrant de la trouver remplie d'une immense quantité d'or et d'argent, de vases précieux, ce qui lui rappela son songe. Il referma aussitôt l'entrée de la grotte, et se hâta d'aller raconter son aventure à sa mère et à ses deux sœurs. Lorsqu'il fut nuit, les prenant avec lui, il les mena à la grotte où ils remplirent autant qu'ils purent des vases qu'ils avaient appor-

tés exprès; et ils enterrèrent ce qu'ils emportèrent auprès de leur maison. Il leur fallut cinq nuits pour vider la grotte, et enterrer ce qu'il y avait.

Alors Pharnavaz envoya un de ses valets à Koudji, seigneur de l'Egrissi (Colchide), et lui fit dire : « Je suis un descendant d'Ouplos, neveu du Mamasakhlissi Samar, et mes richesses sont grandes. Permets que je les emporte chez toi : soyons frères; nous les emploierons à faire la guerre à Ason, et la fortune nous favorisera. »

Ce message réjouit beaucoup Koudji, qui lui fit répondre : « Pars et viens chez moi : ne sois pas avare de tes richesses; sers-t'en plutôt pour augmenter le nombre de tes guerriers afin que nous puissions résister à Ason. »

Pharnavaz arriva chez Koudji en secret accompagné de sa mère et de ses sœurs, et emportant de leur trésor ce qu'ils avaient pu emmener.

Bientôt il mit dans son parti les Ossi et les Lékhi, tint conseil avec eux, et rassembla dans l'Egrissi (la Colchide), une armée innombrable avec laquelle il marcha contre Ason. Une foule de Grecs et de Géorgiens irrités des cruautés d'Ason l'abandonnèrent, et il ne vit d'autre salut pour lui que de se retirer dans les châteaux forts du Klardjéti, abandonnant sa capitale et tout le pays à Pharnavaz.

En prenant le titre de roi, Pharnavaz chercha à se procurer un appui, en se déclarant sujet d'Antiochus, qui donna l'ordre au gouverneur de l'Arménie de lui porter du secours en cas de besoin.

Deux ans après, Ason se crut assez fort pour reprendre l'offensive, ayant enrôlé beaucoup de Grecs parmi ses troupes. Mais il fut battu et tué à Artani par Pharnavaz, qui demeura tranquille possesseur de toute la Géorgie.

Il n'y eut que le bas de la rivière Egrissi, c'est-à-dire les colonies grecques d'Héraclée, de Dioscourias, etc., qui restèrent aux Grecs; ceux-ci ne voulurent cependant pas séparer leurs intérêts de ceux des Géorgiens.

Pharnavaz donna alors en mariage l'une de ses sœurs au roi des Ossi, et l'autre à Koudji, lui cédant tout le pays qui s'étend entre la rivière Egrissi et le Rion (Phase) d'un côté, la mer et les montagnes de l'autre, ce qui comprend l'Egrissi (1) et le Svanéthi. Koudji construisit alors la forteresse de Godji.

Ainsi, la Géorgie fut délivrée de ses ennemis, et Pharnavaz se trouva roi des Karthles et suzerain de l'Egrissi, l'an 3680 du monde ou 247

(1) *Egrissi* était le vrai nom indigène de la Colchide. *Mégréli* (mingrélien) en est dérivé; l'*m* est ici déterminatif.

de J.-C. (1). Il nomma un *Spaspéti* (connétable) et huit *Eristav* ou gouverneurs ; il remit à chacun de ces derniers une des huit provinces qui composaient son royaume d'après la nouvelle division qu'il venait de faire. Ces huit provinces étaient :

1° Celle dont *Margvi* était la capitale ; elle s'étendait au sud de l'Egrissi de la mer à la chaîne basse du Lékhi qui sépare l'Iméreth du

(1) Cette date de la Chronique mettrait, je ne sais d'après quel calcul, la naissance de Jésus-Christ l'an du monde 3927 : elle se rapproche du système de Calvisius qui compte 3949 ans. Rottiers, dans son Itinéraire, etc., place la première année du règne de Pharnavaz l'an 299 avant J.-C., 52 ans plus tôt que la Chronique. Certes, si Ason a été nommé gouverneur de la Géorgie par Alexandre-le-Grand, qui régna de 336 à 324, et si c'est le même contre lequel Pharnavaz combattit, il est impossible que Pharnavaz soit monté sur le trône en 247 avant J.-C. : Ason aurait eu plus de cent ans. Il faut supposer ou que Ason a eu un fils du même nom, ou suivre la Chronologie de Rottiers. J'adopterai plutôt la première supposition, vu que le roi Antiochus, qui accepta l'hommage de Pharnavaz, ne peut être qu'Antiochus Soter, qui régna de 282 à 262, ou Antiochus Théos, qui régna de 262 à 247. Il n'y a pas d'Antiochus en 299 avant J.-C. D'ailleurs le calcul de la Chronique approche plus de la vraisemblance, vu qu'elle ne donne que 75 ans de règne à Sourmag, tandis que Rottiers le fait régner 95 ans, ce qui est impossible. Le calcul de la Chronique offre en général beaucoup de difficultés qu'il m'est impossible d'aplanir.

Karthli. Cette province comprendrait aussi l'Iméreth méridional et le Gouriel russe. Pharnavaz y fit construire les forteresses de Dimni (1) et de Chorapani (2).

2° La seconde province comprit le pays de l'Aragvi à l'Erèthi, c'est-à-dire le Cakhéthi et le Koukhéthi.

3° *Khounani* fut le chef-lieu de la troisième qui porta le nom de Gardabana : elle s'étendit de la rivière Berdrouchi jusqu'à Tiflis et Gatchiani.

4° *Chamchvildé* et tout le pays depuis la rivière Skviréthi jusqu'aux montagnes de Tachiri et d'Abozi composa la quatrième.

5° Dans la cinquième se trouva *Tzounda*, chef-lieu, avec la partie du Djavakhéthi qui s'étend du lac Pharavani (3) au Kour supérieur; Khola, Artani en faisaient aussi partie.

6° La sixième fut l'*Odskhri*, renfermant la contrée qui, dans un sens s'étend entre Thasiskari et Arsiani, et dans l'autre, des montagnes jusqu'à la mer : ce serait aujourd'hui le Samtzkhé et l'Adjara.

(1) Cette forteresse était vraisemblablement en arrière au nord-est de Bagdad où l'on voit encore un endroit nommé *Dimi*.

(2) Chorapani est aujourd'hui une vaste ruine dans l'angle du confluent de la Kvirila et de la Dziroula.

(3) Taparavani aujourd'hui.

7° Le *Klardjéthi* d'Arsiani à la mer forma la septième province.

8° En donnant l'Egrissi à Koudji, il y ajouta la huitième province qui comprenait le *Chida-Karthli*, c'est-à-dire tout le centre de la Géorgie de Tiflis et de l'Aragvi à Thasiskari et à Pharavani; il le nomma spaspéti, tant il appréciait sa fidélité et son dévouement. Tous les eristavs obéissaient au spaspéti; sous eux commandaient des chiliarques ou chefs de 1,000 hommes.

Après avoir ainsi partagé ses états à la manière des rois de Perse, il régla les impôts qu'il répartit sur chacun. Il fit rétablir les murailles des châteaux forts et des villes qui avaient été rasées par Alexandre. Il se rendait continuellement d'une contrée dans l'autre pour administrer la justice, apaiser les querelles, terminer les procès. L'automne et le printemps, il était plus particulièrement à Mtzkhétha; il passait l'hiver à Gatchiani, et l'été dans l'Egrissi et le Klardjéthi, y jugeant les affaires des Mégréliens.

Pharnavaz favorisa peut-être la religion de Zoroastre dans ses états, si l'on suppose que la grande idole qu'il érigea sur le sommet du mont de Karthli, et qui portait son nom, était celle d'Armasi (Ormuzd); car la chronique géorgienne dit expressément que Pharnavaz se traduisait en persan par Armasi. On adorait cette idole avec

beaucoup de cérémonies, et son nom prévalut sur celui de Karthli que portaient la montagne et la ville, qui prirent dès-lors celui d'Armasi.

Pharnavaz régna 27 ans et mourut à l'âge de 65 ans, laissant pour héritier *Sourmag*, son fils, né d'une princesse du Caucase, de la famille de Dourdzouk.

Parmi les changements qui se firent sous son règne, en Géorgie, on lui attribua encore l'institution d'une noblesse féodale, celle des Aznauri, qui se composait des Grecs qu'il avait récompensés après qu'ils l'eurent aidé à vaincre Ason.

Il fit cesser aussi de manger de la chair humaine, à l'exception de celle qui fut sacrifiée aux dieux.

Sous lui, la langue géorgienne reprit une espèce d'universalité dans le pays, et l'on croit que ce fut lui qui inventa la *main de guerre* (1), l'écriture cursive des Géorgiens.

La Géorgie jusqu'à l'invasion des Romains.
Sourmag, fils de Pharnavaz, 215 avant J.-C. (Chr. géorg.)

Il paraît que les faveurs dont Pharnavaz combla les étrangers excitèrent la jalousie des

(1) M. Brosset jeune trouve une grande ressemblance entre les lettres géorgiennes et les alphabets arméniens et zend, ressemblance déjà entrevue par Antéquil.

Géorgiens, qui se dirent entre eux : « Il n'est pas bon que nous obéissions à quelqu'un de notre nation; unissons-nous et massacrons ce Sourmag, pour que nous gouvernions seuls comme autrefois. Nous paierons tribut au plus fort, et nous vivrons en paix. »

Sourmag, averti à temps des projets des Géorgiens, se sauva dans le Dourdsoukhéthi, chez son oncle. Aidé de ses secours et de ceux du roi des Ossi, cousin-germain de Sourmag, il étouffa la rébellion et punit les coupables.

Ce fut en suite de ce secours des habitants du Dourdsoukhéthi, que Pharnavaz accorda à des familles des Koukasines qui s'y étaient réfugiées et considérablement augmentées dans ce pays, des terres le long des cimes des montagnes, dans le Didoéthi, le Mthiouléthi, jusqu'à l'Egrissi.

Il érigea deux idoles, Ainini et Danini, sur le chemin de Mtzkhétha. Il épousa une fille du gouverneur persan de Bardavi; il en eut deux filles; il accorda l'une à un fils de Koudji, eristav des villes de Gatchiani et de Chamchvildé, et l'autre à un Persan nommé Mirvan, de la race de Nébrod, qu'il choisit pour son successeur (1).

(1) Ce règne de 75 ans paraîtra un peu long, et certainement il y a ici quelque lacune. Une partie du long règne

Mirvan, gendre de Sourmag.
140 ans avant J.-C. (Chr. g.)

Sous ce Persan, les habitans du Dourdsoukhéthi cherchèrent à se détacher de la Géorgie; mais Mirvan aidé de ses sujets traversa les montagnes, battit les Dourdsoukes, ravagea leur pays et le Tchartali (Kartali). A son retour, il fit construire avec des pierres et de la chaux, une porte qui fermait le passage du Térek; il l'appela *Darubal*; c'est *Dariel* aujourd'hui (1).

Mirvan était contemporain d'Archag ou Arsace I, roi d'Arménie, avec lequel il vivait en bonne amitié; il donna sa fille à Archag, fils d'Archag, et laissa pour héritier en 109, avant J.-C., son fils *Pharnadj*.

Ce roi fonda pour son idole Sadéni, une ville qu'il appela du même nom. Puis il favorisa le culte du feu en Gé[illegible] fit venir des mages de

de Sourmag correspond à l'époque où Arsace, autrement dit Mithridate I, roi des Parthes, conquit l'Arménie et la donna à son frère Vagharchag. Ce premier roi arsacide de l'Arménie fit de grandes conquêtes sur les Lazes et dans les contrées du Caucase. Ce Mirvan, Persan de la race de Nébrod, pourrait bien être un roi que Vagharchag imposa dans sa grande expédition aux Géorgiens, en le faisant allier avec quelque héritière du pays.

(1) Massoudi, dans le Mag. asiat. de Klaproth, p. 287, attribue la fondation de Darial ou du château des Alains à Asfendiar ou Spandiat, fils de Joustasf.

Perse, leur assigna à Mtzkhétha une demeure qu'on appela ensuite *Moghphthi* (habitation des mages). Son zèle inconsidéré et son intolérance lui attirèrent la haine des Géorgiens, qui offrirent la royauté au roi d'Arménie Ardachès I, pour son fils Archag. Ardachès accepta, vainquit Pharnadj et les Parthes qui étaient venus à son secours. La mort de Pharnadj, tué dans la bataille, étouffa toute opposition de la part de ses sujets fidèles, qui reconnurent, en 71 avant J.-C., Archag pour leur roi. Pharnadj avait laissé un fils nommé Mirvan que son gardien sauva en Perse.

C'est ainsi que les Arsacides occupèrent aussi le trône de Géorgie. Les succès de cette famille puissante furent troublés tout à coup par une nouvelle révolution qui changea la face de l'Asie occidentale. Les Romains qui ne trouvaient jamais leur empire assez immense, auraient envahi l'Asie pour la joindre à l'Europe. Le premier obstacle qui les arrêta fut Mithridate. Trente ans de lutte de ce roi célèbre contre le peuple souverain, ne firent que rendre celui-ci plus acharné dans ses projets orgueilleux de conquêtes, de victoires et de triomphes. Sylla, Lucullus et Pompée vinrent tour à tour se mesurer contre l'implacable Mithridate, toujours vaincu et toujours menaçant, parce que ses défaites ne faisaient que ranimer son courage,

qu'augmenter sa haine et développer les immenses ressources de son génie.

Mithridate avait trouvé un allié fidèle dans son gendre Tigrane, roi d'Arménie ; il s'était ligué avec *Artoces* ou *Artag*, fils [illegible]chag, roi d'Ibérie, et avec *Orazès*, roi d'Albanie (1).

S'étant emparé de la Colchide, d'où il tira tant de matériaux de construction et d'équipement pour ses flottes, il y avait toujours envoyé quelque ami fidèle pour la gouverner. Moaphernes, oncle de Strabon le géographe, fut du nombre de ces préfets.

La majeure partie de la côte de l'Abkhasie et de la Circassie obéissait aussi à Mithridate, et embrassant tout le grand arc oriental de la Mer Noire, il avait ajouté à son vaste empire le royaume du Bosphore que Périsade III lui abandonna, parce qu'il ne pouvait plus le défendre contre les invasions des Scythes. Mithridate sut les vaincre et les forcer à la paix.

Après trois longues guerres malheureuses, Mithridate veut encore, en 65 avant J.-C., essayer une fois sa fortune contre Rome et contre Pompée. Mais Mithridate laisse sur le champ de bataille 10,000 des siens, et se sauve avec un petit nombre de ceux qui avaient échappé au carnage. Dans son malheur, son gendre Tigrane, fatigué enfin de tant de revers, lui refuse un asile.....

(1) Appien, lib. Mithrid., p. 1068.

Mithridate est forcé de passer des rives de l'Euphrate en Colchide, chez Athale qui en était gouverneur. Pompée l'y poursuit. Mithridate qui avait passé l'hiver à Dioscourias, prend le parti de se rendre dans ses états du Bosphore, pendant que Pompée n'osant le suivre dans sa route périlleuse, s'en tient à punir les amis du grand roi fugitif.

Athale fut pris et destiné à orner le triomphe du vainqueur qui laissa pour gouverner les Colches, un certain Aristarque.

Vint ensuite le tour d'Artag et d'Orazès. Ils avaient réuni une armée de 75,000 hommes sur les rives du Kour. Pendant que Pompée était tout occupé en Colchide à faire des recherches sur l'expédition des Argonautes et sur l'histoire de la toison d'or (1), on lui apporte cette nouvelle. Il n'hésite pas et presse sa marche contre les deux rois... J'ignore quelle route il a suivie depuis la Colchide; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut obligé de faire un pont sur le Kour avant de pouvoir les atteindre. Les deux rois effrayés, se retirent alors dans d'épaisses forêts où Pompée les fait entourer par ses soldats qui mettent le feu aux forêts et massacrent tous ceux qui s'enfuient. Les rois vaincus furent forcés de se rendre, de payer des contributions et

(1) Appiani Alex. lib. Mithridaticus, p. 1067.

de donner des otages. L'armée romaine s'en retourna chargée de captifs.

La Géorgie proprement dite, ou Ibérie, et ses rois jusqu'à l'invasion de Khosroës.

Avant de continuer l'histoire de la Colchide qui se détache dès à présent de la Géorgie pour suivre la fortune des Romains, je vais donner un aperçu de l'état de ce dernier pays, jusqu'à l'arrivée de Khosroës et à ses conquêtes dans le Caucase. Mes principales sources seront toujours la chronique géorgienne et Rottiers, que je chercherai à rectifier par Tacite et par les autres auteurs contemporains.

Le successeur d'Artag, fut son fils *Bartom*, en 44 avant Jésus-Christ (63 selon Rottiers). *Mirvan*, fils de Tharnadj, se présenta à la tête d'une armée, pour revendiquer aux Arsacides les états de son père. » Ressouvenez-vous, fit-il dire aux eristavs de Géorgie, ressouvenez-vous de l'amour de mon grand-père Mirvan, et des bienfaits que vous avez reçus de lui, quand même mon père voulait introduire chez vous une foi étrangère. C'est avec justice que vous l'avez tué, puisqu'il n'était pas resté fidèle à la religion de nos pères, qui nous a comblés de bénédictions. A présent, ne craignez pas que je veuille venger sa mort; car le fils tue bien son

père, le frère son frère, pour avoir abandonné sa foi, et le sang répandu ne peut être vengé. Mais, moi, je suis fils de vos rois descendants de Pharnavaz, et quoique élevé en Perse, j'observe cependant la loi de vos pères, et je respecte vos dieux. Plein de confiance en vous, je reviens dans ma patrie, et j'attends de vous honneur et bonheur. »

Une victoire qu'il remporta sur Bartom et sur son gendre Khartham, qui furent tués, fit plus que toutes ses belles paroles. La veuve de Khartham s'enfuit, et Mirvan enleva de force de Chamchvildé, la veuve de Bartom pour l'épouser, et pour colorer son usurpation par un mariage avec une Arsacide. Il ne régna que peu de temps.

Archag, son fils, lui succéda en 10 (1) avant Jésus-Christ (20 Rott.) C'est le dernier roi cité par la chronique, pour avoir fait des embellissements à Ouplostsikhé. Son règne fut violemment troublé par l'arrivée d'un prétendant. *Aderkhi*, fils posthume de Khartham, gendre de Bartom, étant venu redemander ses états héréditaires avec une armée d'Arméniens, tua Archag dans un combat singulier qu'ils se livrèrent, et les

(1) Cette date de la Chronique est évidemment fausse; il faut suivre Rottiers, pour qu'Aderkhi ait l'âge nécessaire pour faire son expédition contre Archag.

Arsacides par les femmes reprirent possession de la Géorgie.

Aderkhi remonta sur le trône l'an 1 de Jésus-Christ, selon la chronique géorgienne et selon Rottiers : ici les deux chronologies s'accordent ; c'est la seule fois. Ce roi partagea ses états entre ses deux fils, donnant à l'aîné, Bartos, Mtzkhétha (1) et la Géorgie qui est au nord du Kour, de l'Eréthi à l'Egrissi ; le cadet, Bartom eut Armasi (2) et la Géorgie au sud, depuis Khounani, au haut Kour et au Klardjéthi.

Strabon, dans sa géographie, fait mention de ce singulier partage. « L'Ibérie, dit-il, est habitée par quatre castes distinctes d'habitants. Celle dont on tire les rois, dont l'un, par droit d'héritage et par son âge, a la première place, tandis que l'autre rend la justice et commande l'armée.

« Les prêtres formaient la deuxième classe ; les agriculteurs la troisième : la quatrième était formée par la classe inférieure qui servait les rois, et qui vaquait à tous les offices de la vie commune. Cette classe était divisée par familles, chez lesquelles tout était en commun, et dont le plus âgé commandait et dirigeait les affaires. »

Ce tableau de Strabon nous montre combien

(1) Seumara, Strabon, p. 481.
(2) Armozica, Strabon, p. 481.

est antique cette aristocratie féodale du Caucase, qui n'a presque pas changé de nature jusqu'à nos jours.

Du reste, selon lui, la Géorgie et l'Albanie devaient être, à cette époque, dans un état très florissant. Ce premier pays était couvert de villes et d'habitants; on trouvait chez eux des maisons construites avec art, des forum et d'autres édifices publics; la tuile était d'un usage commun. Comme aujourd'hui les habitants de la plaine, se livrant à l'agriculture, et s'habillant à la mode des Arméniens et des Mèdes, étaient plus pacifiques que les montagnards; ceux-ci, plus nombreux, vivaient à la mode des Scythes et des Sarmates dont ils étaient parents et voisins, et quittaient sans peine leurs champs dès que le tumulte des armes se faisait entendre.

Aderkhi ne peut être que ce Pharasmane, roi d'Ibérie, dont Tacite parle souvent. Ce roi avait placé, en 35 de Jésus-Christ, sur le trône de l'Arménie orientale, son frère Mithridate, qui dépossédé et rétabli par les Parthes plusieurs fois, fut enfin assassiné, en 51 de Jésus-Christ, par son propre gendre et neveu, Rhadamiste, fils de Pharasmane. Ce roi aurait bien voulu sauver son fils; il tergiversa longtemps; mais craignant la justice vengeresse de Corbulon, qui venait rétablir l'autorité romaine en Arménie, il fit périr, en 58, son fils, pour trouver grâce devant le

général romain. Pharasmane mourut bientôt après son fils.

Voici la suite de ces doubles rois arsacides, telle que la donne la chronique géorgienne et Rottiers.

En 58, Bartos à Mtzkhétha et Khartham à Armasi.

En 74, Pharsaman I à Mtzkhétha et Khaos à Armasi.

En 87 (89 Rott.), Asork à Mtzkhétha et Armasel à Armasi.

En 103 (105 Rott.), Amsasp Ier à Mtzkhétha et Dérokh à Armasi.

En 113 (115 Rott.), Pharsaman II à Mtzkhétha, et Mirdat à Armasi.

Sous *Pharsaman* et *Khaos*, Erovant, roi d'Arménie, enleva à la Géorgie toute la partie supérieure des vallées du Kour. La valeur des Géorgiens ne put leur faire rendre leur territoire.

Cette lutte continua sous les successeurs de Pharsaman et de Khaos, qui se sentant trop faibles, demandèrent du secours aux Ossi et aux Lékhi. Basouk et Abasouk, vaillants frères du roi des Ossi, commandèrent ces renforts auxquels se joignirent les Pachetchanaki, les Djikhi, les Dourdzoukes, et sans coup férir, ils tombèrent sur l'Arménie, dont ils pillèrent les provinces de Chirag, de Vanant, s'avançant jusque dans celle

de Pakrévant. De là, ils suivirent le cours de l'Araxe jusqu'à Nakhtchévan, ravageant le centre de l'Arménie, et traînant après eux une foule de prisonniers et un grand butin. De Nakhtchévan, ils repassèrent les montagnes, en traversant la Siounikh et en passant par Pharissi, capitale d'un petit royaume gouverné par un descendant de Haïg, qui avait trouvé un refuge dans ces montagnes (1).

Sempad, successeur d'Erovant, s'était hâté de rassembler ses guerriers d'Arménie pour mettre une digue à ce torrent; ce fut en vain; il ne put pas même les atteindre en les poursuivant; toute cette armée traversant le Kour, alla camper dans le Kambetchovani, à l'embouchure du Tör, où se fit le partage du butin et des prisonniers.

Sempad passant le Kour, alla leur livrer bataille : il tua d'abord Basouk et Abasouk dans un combat singulier, après quoi le combat général s'engagea; les Ossi et les Lékhi furent presque entièrement détruits; les Géorgiens seuls qui connaissaient les chemins purent échapper au carnage.

La grande perte qu'avaient faite les Alains ou Ossi, ne fit qu'enflammer leur courage; on les vit l'année suivante, se joindre encore aux Géor-

(1) Pharissi était sur les limites des districts de Hapant et de Pagks, aujourd'hui Adjanan.

giens pour désoler l'Arménie. Ardachès et Sempad les repoussèrent, et entrèrent en Géorgie, où toute la population s'était retirée dans les villes et les châteaux fortifiés. Les succès d'Ardachès affaiblirent tellement les Géorgiens et les Alains qu'ils furent obligés de faire la paix et de se soumettre au roi d'Arménie. Sathinig, roi des Alains, lui donna même en mariage sa fille, dont il eut plusieurs enfants.

La bonne intelligence qui avait uni les deux rois de Géorgie, Pharsaman et Mirdat, fut rompue. Le roi des Parthes engagea Mirdat à assassiner son collègue dans un dîner; mais le secret fut trahi, et Pharsaman justement irrité, força Mirdat à s'enfuir chez les Parthes; ceux-ci vinrent ravager la Géorgie; vaincus par la bravoure de Pharsaman, ils ne trouvèrent pas d'autre moyen de se débarrasser de lui, que de le faire empoisonner par son cuisinier, ce qui était fort de mode à cette époque. Ils s'emparèrent alors de la portion de Pharsaman et rendirent l'autre à Mirdat. Les Géorgiens qui ne pouvaient supporter cet indigne et féroce Mirdat qui avait appelé les Parthes en Géorgie, se liguèrent avec les Romains, les Colches et les Arméniens pour le chasser de la Géorgie avec ses protecteurs. Les Parthes furent mis en déroute, et Mirdat perdit la vie dans le combat qui se livra à Rèkhi, sur les rives du Laikhvi.

Les rois Arsacides qui régnèrent seuls sur la Géorgie, jusqu'à l'avénement des Sassanides, furent :

En 122 (131 Rott.), Adam, fils de Pharsaman le brave.

En 125 (134 Rott.), Pharsaman III, fils d'Adam.

En 182 (170 Rott.), Amsasp II, fils de Pharsaman.

En 186 (174 Rott.), Rev, Arsacide, fils du roi d'Arménie.

En 213 (201 Rott.), Vatché, fils de Rev.

En 231 (219 Rott.), Bakour, fils de Vatché.

En 246 (234 Rott.), Mirdat II, fils de Bakour.

En 262 (249 Rott.), Asphagour, fils de Mirdat.

Les seuls événements remarquables de ces huit règnes, furent une grande invasion des *Ossi* sous Amsasp, qui les repoussa dans leurs montagnes, mais dont la cruauté envers ses sujets lui attira leur haine. Le roi d'Arménie, appelé par les Géorgiens, vainquit Amsasp, le fit prisonnier, lui fit couper la tête sur-le-champ, et plaça son fils Rev sur le trône de Géorgie.

Rev épousa une Grecque qui apporta une Vénus aphrodite, qu'on plaça sur la hauteur de Mtzkhétha. Rev quoique payen, protégea les chrétiens, et défendit les sacrifices d'enfants, enjoignant d'offrir plutôt aux idoles des vaches et des moutons.

Sous le règne d'Asphagour, il se fit en Perse une grande révolution dont la Géorgie ressentit le contre-coup. Ardachir (1), fils de Sassan, prince d'Istakhar, détrôna Artavan, roi de Perse, et détruisit jusqu'au dernier rejeton des Arsacides dans ce pays. Khosrov, Arsacide, régnait alors en Arménie; il fit tous ses efforts pour venger ses parents et chasser l'usurpateur. Ardachir, vaincu souvent et repoussé jusqu'aux extrémités de la Perse, vit bien qu'il n'y aurait de sûreté pour lui que quand il se serait défait de ce terrible antagoniste. Parmi les membres des branches éloignées et cadettes des Arsacides, se trouvait en Perse, un certain Anakh, qui dit dans un conseil à Ardachir : « O roi, nos guerriers ont été battus par Khosrov, roi d'Arménie, et notre cavalerie est anéantie. La crainte et l'épouvante se sont emparées de tous les Persans. Nos ennemis se sont fortifiés, et nous ne pouvons leur résister : mon avis est de faire la paix, de payer tribut à Khosrov et de l'apaiser. » Ces paroles d'Anakh n'étaient qu'une feinte; il voulait cacher sa façon de penser à la multitude, et s'approchant ensuite du roi en secret, il lui dit : « Sois béni, ô roi, à toujours. J'ai trouvé le moyen de nous débarrasser de Khosrov; je

(1) La Chronique géorgienne l'appelle Rhasré ou Chirvan le Sassanien.

vais passer avec toute ma famille chez lui ; il se fiera à moi à cause de notre parenté ; la fortune te sera favorable ; je le tuerai et j'exposerai ma tête pour toi. »

Cette proposition eut l'assentiment du roi, et quelques jours après, Anakh partit avec son frère et toute sa famille comme un fugitif, et se sauva au-delà des frontières d'Arménie, vers la ville de Khilkhala qui était la résidence d'hiver du roi d'Arménie. Celui-ci reçut Anakh avec de grandes marques d'honneur, le voyant venir avec toute sa famille. Il en fit son ami, son confident, se fiant pleinement en lui. L'hiver passé, Khosrov se mit en route pour Artaxata, et se prépara à la guerre contre les Perses. Peu de jours après, il s'en alla à la chasse, accompagné d'Anakh et de son frère, qui avaient tous deux des épées bien aiguisées sous leurs manteaux. Saisissant le moment favorable, ils assassinèrent le roi et se cachèrent. Mais les princes d'Arménie, avertis du crime, les poursuivirent et atteignirent eux et tous les conjurés arsacides qui se sauvaient, les uns sur un pont, les autres au gué du fleuve, et massacrèrent toute cette race ; deux seuls des fils d'Anakh échappèrent à l'aide de leurs gardiens, qui les menèrent, l'un en Perse, l'autre en Grèce. Celui-ci fut élevé sous le nom de Grégoire, et devint par la suite l'apôtre de l'Arménie.

Khosrov mort, Ardachir conquit l'Arménie, fit massacrer tout ce qui restait de la famille du roi; il n'échappa que *Tiridate* (Dertad) que le prince Artavazt Mantagouni arracha à ses ennemis et mena à Rome. Ardachir et son fils Chapour, furent maîtres paisibles de l'Arménie pendant vingt-sept ans.

Chapour I, tout puissant, voulut étendre ses conquêtes jusqu'en Géorgie. *Asphagour* courut demander du secours aux Ossi : mais, à peine revenu de sa course en Ossèthi, il tomba malade et mourut, ne laissant qu'une fille nommée *Abéchoura*.

Les Eristavs de Géorgie se voyant menacés par le roi de Perse et privés de chef, s'étaient réunis à Mtzkhétha pour tenir conseil, et se disaient : « Si nous avions seulement quelqu'un de la famille royale qui pût se charger du gouvernement, nous pourrions nous défendre dans nos forteresses, et en cas de nécessité, manger de la chair humaine comme nos ancêtres l'ont fait. Mais les temps sont changés; les Persans ont tué le grand roi d'Arménie et conquis son royaume dont le nôtre dépend, et Ardachir a ouvert sa bouche pour tout engloutir; notre peuple est comme un troupeau de moutons sans berger. » Ainsi parlait le Spaspéti Miachan, qui proposa dans cette triste occurrence, d'aller s'humilier devant le roi de Perse, et de lui demander un

de ses fils pour roi et pour époux de la fille d'Asphagour. Tous les Eristavs furent de son avis.

Chapour I fit aux députés une réponse très gracieuse, acquiesça à leurs vœux, et fit bientôt son entrée dans Mtzkhétha, où il fiança avec Abéchoura son fils Mirian, qui n'avait alors que sept ans et qu'il avait eu d'une esclave.

Sassanides sur le trône de Géorgie.

Mirian, fils de Chapour Ier l'Ardéchirien, resta seul en 242 (1), avec son gouverneur Mirvanes, chargé de l'administration du royaume. On lui apprit à respecter les idoles des Géorgiens, tout en observant le culte des Mages. A l'âge de quinze ans il perdit sa femme Abéchoura; il épousa alors une Grecque nommée *Nana*, native du Pont, et fille d'Ulkotor.

Le règne de Mirian se passa à repousser les Khazares, qui tantôt traversaient la chaîne du Caucase, favorisés par les Lékhi, tantôt le tournaient en passant par Douroubandi (Derbend), où Mirian, aidé des Géorgiens, allait les recevoir vigoureusement.

Mirian avait près de quarante ans quand son père mourut, en 271. Il voulut revendiquer le

(1) La Chronique géorgienne dit 265 et Rott. 252. Elles sont impossibles toutes les deux.

trône de Perse; mais Varananès que la chronique appelle Bartam, l'éconduisit, en lui disant, que pour le fils d'une esclave, c'était bien assez qu'il eût un royaume à gouverner, sans lui disputer celui de Perse, qui lui revenait à lui comme fils de la reine des Indes, femme légitime de Chapour.

Quant à l'Arménie, du vivant même de Chapour, elle lui avait été arrachée par Terdat ou Tiridat qui avait été élevé à Rome, et s'y était fait des amis parmi les grands. Cette conquête de l'Arménie eut lieu vers l'an 260, à l'époque de la malheureuse expédition de Valérien contre Sapor. Tiridate trouva un grand appui dans la famille des Mamigonéens, qui forcée de quitter la Chine (Djénasdan), était venue chercher un asile en Arménie.

Chapour et Mirian profitèrent d'un voyage que Tiridate fit à Rome pour chercher à rentrer en possession de l'Arménie; ils ouvrirent les défilés aux peuples du nord du Caucase pour en augmenter leur armée; tout fut inutile; la promptitude de Tiridate sauva l'Arménie. Cette alternative de combat dura longtemps, et Tiridate, le plus souvent vainqueur, força Mirian à la paix; elle fut scellée par le mariage de Salomé, fille de Tiridate, avec Rev, fils de Mirian, qui devait lui succéder.

Les règnes de Mirian et de Tiridate furent

remarquables par la conversion des Géorgiens et des Arméniens au christianisme. Je parlerai de celle des Arméniens en son lieu.

Celle des Géorgiens se fit sans révolution, sans persécution aucune, et par le ministère d'une pauvre captive, nommée Ninon. Elle s'était enfuie, dans le trouble des violentes persécutions, en Arménie avec Sainte-Ripsimé et sa nourrice Gaïan. Après le martyre de ces deux saintes personnes, Ninon se sauva de Vagharchabad (Akhalkalaki en géorgien) et arriva au bord du lac Taparavan, où elle trouva un berger des basses vallées, qui lui enseigna que l'eau qui sortait de ce lac, passait par Mtzkhétha. Elle se décida à suivre le fil de l'eau par un chemin des plus pénibles, jusqu'à Kherthvis, où elle trouva quelques compagnons de voyage, qui la menèrent jusqu'à Ourbnissi. Elle se retira au faubourg juif de cette ville pour parler une langue qu'elle comprenait; elle y resta deux mois, se retira ensuite dans les montagnes, où elle menait une vie d'ermite; c'est là qu'on la trouva quand la reine Nana, désespérée de la mort de son fils, cherchait des consolations et des secours de toutes parts. Sainte-Ninon ramena ce fils à la vie, et le convertit au christianisme, ainsi que sa mère et la moitié de l'armée, témoin de ce miracle. Il ne paraît pas que Mirian fut aussi facile à convaincre : bien loin de là, son incrédulité souleva

une guerre sanglante entre lui et son fils; il ouvrit enfin les yeux. Sa conversion eut lieu à peu près en même temps que celle de Tiridate, c'est-à-dire, vers l'an 276, ou peut-être quelques années plus tard. Klaproth qui la fixe en 318, suit l'opinion vulgaire des Géorgiens, dont toutes les chroniques sont embrouillées pour ce qui concerne la fin du troisième siècle.

Le grand temple du dieu *Armazt* ou Armaze, fut renversé malgré l'opposition des chefs de la ville de Mtzkhétha, et l'on planta depuis une croix en bois, qui fut gardée ensuite comme relique.

Mirian fit bâtir une église à Mtzkhétha, et envoya ensuite une ambassade à Constantin pour obtenir de lui des prêtres capables d'instruire les Géorgiens.

Constantin lui envoya Eusthatices d'Antioche, et plusieurs reliques encore célèbres aujourd'hui.

Voici la suite des rois sassanides jusqu'à Vakhtang-Gourgaslan.

En 342 (329 Rott.), Bakhar, fils de Mirian (1).

(1) Ces dates, tirées de deux ouvrages publiés en géorgien par David, fils de George, dernier roi de Géorgie, et de Rottiers, ne cadrent pas avec la réalité des événements; car le règne de Mirian serait toujours trop long : selon les deux systèmes il aurait régné 77 ans, ce qui est sujet à caution.

En 364 (351 Rott.), Mirdat III, fils de Bakhar.

En 379 (366 Rott.), Barsabakhar, fils de Mirdat.

En 395 (380 Rott.), Tirdat, beau-père de Barsabakhar.

En 405 (392 Rott.), Pharsaman IV, fils de Barsabakhar.

En 408 (395 Rott.), Mirdat IV, fils de Barsabakhar.

En 413 (397 Rott.), Artchil, fils de Tirdat, fils de Barsabakhar.

En 434 (421 Rott.), Mirdat V, fils d'Artchil.

En 446 (433 Rott.), Vakhtang I, Gourgaslan, fils de Mirdat; ce fut le seul des rois que je viens de nommer qui se distingua, à l'exception de Tirdat, qui parvint à soustraire la Géorgie à la tyrannie des Persans et qui favorisa de toutes ses forces les progrès du christianisme.

Les chroniques géorgiennes font de Vakhtang l'un des plus grands rois qu'ait eus la Géorgie; elles lui attribuent la soumission des Ossi qui avaient osé inquiéter la Géorgie pendant sa minorité, et la conquête du Caucase, de l'Abkhasie, de la Mingrélie. Il soumit aussi la province des Patchanghi, l'Abasa d'aujourd'hui. Il s'empara même d'une grande partie de l'Arménie, faisant des incursions sur le territoire des Romains jusqu'à Arzeroum ou Karni. Ensuite il

entra en alliance avec Khosro, roi de Perse et marcha avec lui jusqu'aux Indes, où il se rendit célèbre par ses exploits.

Néanmoins les dates que la chronique assigne à tous ces événements et les faits eux-mêmes, se contredisent avec l'histoire du Bas-Empire, et avec les chroniques arméniennes.

Selon Lazare de Pharse, Vakhtang détrôna et tua Vazden, roi d'une partie de la Géorgie, qui avait embrassé la religion de Zoroastre et qui était haï de ses sujets à cause des persécutions, dont à l'exemple des rois de Perse, il accablait les chrétiens. Cet événement arriva en 481 ou 482 de J. C. Vakhtang prit à sa solde un corps de Huns pour se défendre contre les Perses, dont il redoutait la vengeance. Pérozès, roi de Perse, informé de ces fâcheux événements, fit marcher les Arméniens contre les Géorgiens révoltés; mais les chefs des Arméniens, entre autres le célèbre Vahan, trouvèrent plus convenable de se joindre à leurs co-religionnaires, et les Perses furent chassés de l'Arménie. Des armées nombreuses de Perses revinrent; mais chaque fois la valeur et la foi triomphaient du nombre. La guerre fut portée en Géorgie; Vakhtang ne se montra pas tel que nous le dépeignent les chroniques géorgiennes; il prit la fuite lâchement avec les siens et laissa les Arméniens qui étaient venus à son secours dans le plus grand embarras.

En 483, une nouvelle armée persane commandée par Zarmihir, et augmentée de traîtres et d'apostats nombreux, vint chercher à reconquérir la Géorgie. Vakhtang abandonné des siens, pressé de toutes parts, fut forcé de prendre la fuite et trouva un refuge dans l'Egrissi ou Colchide, en attendant qu'il trouvât l'occasion de rentrer dans ses états envahis par les Perses.

La mort de Pérozès ou Firouz, qui fut tué avec trente de ses fils, dans une grande bataille qu'il livra aux Huns Hephthalites, délivra pour quelque temps Vakhtang de la crainte des Perses qui étaient occupés par les Huns et par des dissensions intestines (1).

Vakhtang, suivant la chronique géorgienne, bâtit Tiflis (2) en 455, sur la place où les Perses,

(1) Voyez Le Beau, Histoire du Bas-Empire, édit. Saint-Martin, t. VII, p. 270 et les suiv.

(2) Il est probable que Tiflis existait déjà depuis longtemps et que Vakhtang ne fit que l'agrandir : ses eaux chaudes ont dû, depuis une haute antiquité, y attirer une population avide de bains chauds. Mais j'hésiterais à adopter l'idée de Volney (Voy. en Syrie, II, p. 206), qui suppose qu'Ezéchiel, dans sa description du grand commerce de Tyr, ch. XXVII, avait Tiflis en vue en parlant de Tobel ou Tubal, v. 13. Il y a cependant quelque probabilité ; car Mésec, qui fournit des esclaves et qui est associé à Tobel, est bien le pays des Mosskhes entre la Géorgie, la Colchide et l'Arménie, qui, citée tôt après, montre bien que c'est de ce côté-là que se promène l'esprit du pro-

du temps du roi Barsabakhar, avaient renouvelé une ancienne forteresse. Il divisa Tiflis en trois quartiers; l'un celui de *Khalissi*, qu'on appelle aujourd'hui Khalaubani; le second prit le nom de *Tbilissi*, à cause de ses bains chauds; le troisième, *Nissani*, se trouvait où est à présent le faubourg d'Avlabar. C'est dans ce dernier quartier qu'il fonda l'église de *Métékhi*, qu'on voit actuellement au milieu de la forteresse de Tiflis. Il institua un *catholicos* ou patriarche à Mtzkhétha, et fonda enfin le château de Souram sur les frontières de ses états, vers la Colchide.

Vakhtang mourut d'une blessure qu'il avait reçue contre les Perses. Son surnom de *Gourgaslan* ou de Lion-Loup, lui venait d'une figure de ces deux animaux qu'il portait sur le cimier de son casque.

La première femme de Vakhtang avait été une fille du roi de Perse; il en eut un fils nommé Zatchi ou Datchi.

Sa seconde femme fut Hélène, fille de l'empereur Léon surnommé Makéla; l'empereur lui

phète. Cependant Flavius Joseph est positif l. I, ch. 6, pour entendre par le Thobel de la Genèse, X, 2, les Thobéliens que de son temps l'on appelait Ibériens, et l'on sait que les Ibériens sont les Géorgiens d'aujourd'hui. (Voy. encore à ce sujet J. Potocki, Voyage dans les steps d'Astracan, II, p. 276 et suiv.)

céda pour dot le Klardjéthi et une partie du Djavakhéthi.

499 (486 Rott.), Datchi, fils de Vakhtang.

Ce Datchi transféra sa résidence de Mtzkhétha à Tiflis; c'est ce qui se passa de plus intéressant sous son règne.

528 (500 Rott.), Bakour, fils de Datchi (1).

528 (513 Rott.), Pharsaman V.

532 (527 Rott.), Pharsaman VI, fils de Dzama, fille de Datchi, et neveu de Pharsaman V.

557 (542 Rott.), Bakour II, fils de Pharsaman VI.

L'état de la Géorgie était des plus déplorables; oppressée par Khosroës et par les Perses, ses rois n'étaient plus que des fantômes de souverains, forcés à payer tribut. Tiflis devenue la résidence des gouverneurs persans, avait fait tomber Mtzkhétha. Le christianisme dépérissait sous les persécutions, et les secours qu'envoyaient les empereurs de Constantinople pour délivrer ce malheureux pays, ne faisaient qu'attirer la colère des Perses contre lui. Tel était l'état de la Géorgie, qui partageait dans ce temps-là le sort de la Lazique, dont je vais décrire les cruelles révolutions.

(1) Ce Bakour est connu chez les auteurs grecs sous le nom de Gourghènes : n'ayant pas voulu renier sa foi, il fut forcé de quitter ses états et de se sauver en Lazique, et de là à Constantinople chez Justinien.

La Colchide sous les Romains jusqu'à l'invasion de Khosroës.

La Colchide détachée de la Géorgie avait formé un ou plusieurs petits états dont Rome ou Constantinople, maîtresses de la Mer-Noire, avaient été l'étoile influente, tandis que la Géorgie se trouvait sans cesse enchaînée comme par un charme tout puissant au sort et aux révolutions de la Perse.

Les empereurs auraient sans doute usé de leur puissance sur la Colchide d'une manière plus efficace, plus directe, ils en avaient le pouvoir, si cette Colchide avait été autre chose qu'un pays à demi-sauvage, où l'homme luttait à peine contre une nature toute puissante. Les richesses qu'entassent la civilisation et le commerce, n'attiraient pas l'avidité romaine... Une révolution difficile à expliquer; peut-être l'arrivée de ces tribus de l'Asie qui se refoulaient vers l'Europe, avait détruit le commerce de la puissante Dioscourias, qui tomba tout-à-coup au bruit des armes de Pompée, qui retentissaient dans les vallées du Caucase. D'ailleurs, les Romains, maîtres de Panticapée et de Phanagorie, s'étaient ouvert un commerce direct avec le nord de l'Asie et même avec l'Inde. Les Romains dédaignèrent donc cette belle Colchide, cette

Toison d'Or des fables des Grecs, et se contentèrent d'en conserver le titre de suzerains, abandonnant à une foule de petits princes qu'ils pouvaient changer, augmenter, diminuer à volonté, le vaste pourtour oriental de la Mer-Noire.

J'ai raconté plus haut les derniers événements de la vie de Mithridate et la conquête que firent les Romains de tous ses états; distribués par les vainqueurs, ils changèrent souvent de maîtres. Pompée avait donné la Colchide, en 63 avant J. C., à Aristarque, et le Bosphore, au fils de Mithridate, à ce Pharnace, que les Romains récompensèrent ainsi de sa trahison et de son parricide. Pharnace mourut en 50 avant J. C., ne laissant qu'une fille nommée Dynamis, qui épousa Cassandre ou Assandre I, général du Bosphore.

Un certain Mithridate, fils d'une concubine du grand Mithridate, voulut alors s'emparer du royaume; il en eut même la permission de César, dictateur.

Mais l'ambitieux Assandre, qui se croyait plus de droit au trône par son mariage avec Dynamis, fit périr ce Mithridate de Pergame, et s'empara du pouvoir, ne prenant d'abord que le titre d'archonte, pour ménager la fierté des Romains et les préjugés des Panticapéens contre lui. En 36 avant J. C. César-Auguste lui permit de prendre le titre de roi. Sa mort eut lieu en 14 avant J. C.

Scribonius, qui se disait neveu de Mithridate Eupator, crut qu'en se hâtant d'épouser la veuve d'Assandre, cette Dynamis, fille de Pharnace, qui devait avoir à cette époque cinquante et quelques années, il obtiendrait la royauté. Les Romains ne l'entendaient pas ainsi. Marc Agrippa envoyé contre lui, le fit périr, et nomma pour son successeur Polémon, fils de Zénon Laodicéen.

Polémon, roi du Bosphore, voulut assurer ses droits en épousant Dynamis, qui, reconnaissante d'une faveur qui lui conservait l'empire, dédia une statue à Auguste, protecteur de Polémon, avec une inscription qu'on a retrouvée dans les ruines de Phanagorie (1). Il ne paraît pas qu'elle ait survécu longtemps à ses troisièmes noces. Polémon épousa alors la célèbre Pythodoris, fille de Pythodorus de Tralles, cette reine dont Strabon dit qu'elle était aussi sage qu'habile dans l'art de régner (2). Favorisés tous les deux

(1) Voici la traduction de cette inscription : La reine Dynamis a consacré ce monument à César Autocrate (Auguste), le divin, le bienheureux, le maître de l'île (des îles), de la terre et de la mer, son sauveur et son bienfaiteur. (Voyez Boeckh, *Corpus inscript. II*, nº 2122; voy. aussi mes inscriptions dans l'Atlas.)

(2) Strabon, p. 533, éd. Bas. Ce nom est géorgien; la Chronique géorgienne publiée par M. Brosset se sert plusieurs fois du nom de Meskes dans le sens de Strabon et de Procope.

par l'empereur Auguste, leur domination s'étendit bientôt sur tout l'arc oriental de la Mer-Noire, depuis le Pont jusqu'au Bosphore. Les Colches, les habitants de Trapézonte, la Pharnacie et les barbares qui sont au-delà, tous leur obéirent (1).

Du temps de Polémon et de Strabon, la Colchide, l'*Egrissi* des anciennes chroniques géorgiennes, comprenait tout le bassin du Phase et de ses affluents. Le Phase des anciens géographes, Pline, Strabon, Procope, n'était point la rivière que les modernes appellent aujourd'hui de ce nom. Les modernes donnent le nom de Phase à cette rivière considérable qui a sa source au pied du Passmta, et que les Géorgiens appellent *Rion*. C'est le *Glaucus* de Strabon, le *Surium* de Pline, le *Rhéoné* de Procope. Les anciens connaissaient sous le nom de *Phase*, cet affluent presqu'aussi grand que le Rion qui, sous le nom de *Kvirila*, prend sa source aussi dans la haute chaîne du Caucase, au pied du Tchekhivanismta, et traverse le fond du bassin de la Colchide.

La haute vallée du Phase ou Kvirila, aujour- *Satchekhéri*, faisait partie de la *Meskhie* ou de la région Moschique (2) qui

(1) Strabon, p. 479.

(2) *Idem*, p. 479. Procope, *de Bello goth.* II, p. 467, éd. Bonn., 1833.

comprenait tout ce long contre-fort ou coude du Caucase, qui allait se joindre aux montagnes du Klardjéthi, aujourd'hui montagnes d'Akhaltsikhé. Ce long contre-fort présente plusieurs cols assez élevés, et séparait la Colchide de l'Ibérie ou Géorgie. Les Géorgiens lui donnaient le nom de *Lékhi* ou montagnes de *Ghado* (1).

La *Meskhie* par sa position était partagée entre la Colchide, l'Ibérie et l'Arménie (2). Les Meskhes étaient très-industrieux et habiles agriculteurs, et surtout bons vignerons. De nos jours, les contrées qu'ils habitaient produisent encore des vins célèbres.

Pour passer de la Colchide à l'Ibérie, il fallait traverser cette Meskhie. Le chemin le plus suivi alors, est presque ignoré aujourd'hui. Les grandes barques remontaient le Phasis jusqu'à son confluent avec le Rion. Les petits bateaux pouvaient pousser jusqu'au château fort de *Sarapana*, bâti dans l'angle du confluent de la Kvirila et de la Dziroula. De là le chemin côtoyait toujours le Phase rapide jusque dans la haute vallée de Satchkhéri. Le Phase, encaissé jusque-là entre deux murailles de rochers, ne laissait pas toujours

(1) Je crois que c'est la vraie interprétation de cet ancien nom de la géographie géorgienne. J'ai dit plus haut que Klaproth était d'un autre avis.

(2) Strabon, p. 479.

assez de marge le long de ces roches calcaires à pic, pour pouvoir y pratiquer un chemin et vingt ponts transportaient vingt fois le voyageur d'une rive à l'autre. Aujourd'hui que les vingt ponts sont détruits, on traverse vingt fois le Phase à gué.

Une fois dans la haute vallée de Satchkhéri (1), sa traversée n'offrait plus que les difficultés d'un sol recouvert de forêts, qui s'étalent sur les flancs et sur les dômes bizarrement ondulés des montagnes porphyriques du *Kordokhti*.

Outre Sarapana, les Colches avaient encore le château de *Skanda*, pour défendre l'abord de leur pays vers l'Ibérie.

Kotatissium occupait l'emplacement actuel de Koutaïs, et vis-à-vis, sur la rive droite du Rion, la forteresse de *Oukhimérion* ou *Marium* s'étendant sur le sol de la cathédrale, dominait la ville d'en bas, prête à la défendre.

Un peu au-dessus du confluent du Rion et de la Kvirila, *Vartsikhé* ou *Rhodopolis* était le seul endroit important des Colches sur la rive gauche du Phase (2).

Entre le *Hippus*, la Tskhénitskali des Géorgiens et le *Cyanus*, la Tékhouri, l'antique *Aea*,

(1) Les Géorgiens appellent cette vallée Sémo-Kvakana, les Hautes Demeures.

(2) Procope, *de Bello goth.*, II, p. 527, éd. Bonn., 1833.

aujourd'hui Nakolakévi, étendait ses châteaux forts dans la plaine et sur le sommet de la colline que baigne cette dernière rivière.

A l'embouchure du Phase, *Phasis*, était l'*Emporium* des Colches vers la Mer-Noire; *Héraclée* commandait l'embouchure de l'Engour.

En remettant ces provinces à Polémon, les Romains s'étaient réservé quelques places fortes maritimes, où ils tenaient des garnisons; telles étaient Phasis, Héraclée, Dioscourias, Pythius, etc.

Les Colches ou habitants de l'Egrissi (1) avaient pour voisins au nord, dans les hautes vallées du Kobus (Khopi), de la Tékhouri, et sur le cours moyen de l'Engour, les *Missimianes;* dans la haute vallée de l'Engour, les *Souanes;* au-delà de l'Engour, le long de la mer, les *Apsiles;* les hautes vallées de l'Hippus (Tskhénitskali) et du Rhéoné (Rion) s'appelaient *Skymnie*, aujourd'hui Letchkhoum (2). Les nations *Lazes* habitaient au sud des Colches le long de la mer, sous les différents noms de Tsanes, de Zudrètes,

(1) L'Egrissi est le nom que les Géorgiens donnent à la Colchide : ce nom n'a été employé par aucun auteur grec ou romain excepté par Pline, qui donne le nom d'Ecrecticé à la Mégrélie d'aujourd'hui. (Voyez lib. VI, cap. 4.)

(2) On trouve dans ce nom de Letchkhoum les deux peuplades des *Litchou*, qui sont les Missimianes des anciens, et des *Skymniens* qui demeuraient dans le Ratcha.

de Makhélones, etc. Toutes les nations que je viens de nommer appartenaient à la race géorgienne; le nom de Lazes commençait à devenir une dénomination générale pour exprimer toutes les tribus de cette race géorgienne, qui habitaient au sud de l'Engour, le long des rives de la mer, et le nom de Colches, que leur donnaient les Grecs et les Romains, n'a jamais été usité chez les indigènes sous une forme quelconque. Nulle part on ne le retrouve dans leurs chroniques.

Les Missimianes, les Apsiles, les Souanes, les Skymniens avaient tous des princes plus ou moins dépendants du roi des Colches.

Telle était la Colchide sur laquelle régnait Polémon I. Ce roi si puissant, désirait cependant encore soumettre quelques uns de ses voisins du Bosphore asiatique; sous le masque de l'amitié il chercha à envahir le territoire des *Aspourghiens* qui habitaient au sud de Phanagorie, sur le grand éperon crayeux du Caucase; mais ceux-ci ayant deviné la ruse, tombèrent sur lui à l'improviste et le firent périr. Ainsi Polémon fut la victime de son ambition.

Après sa mort, ses états furent partagés en plusieurs gouvernements. Le royaume du Bosphore fut donné d'abord à un *Sauromate I*, dont on ignore l'histoire; *Riscoporis I* régna après lui, sans qu'on puisse être assuré qu'il lui succéda immédiatement.

Pythodoris conserva le Pont et la Colchide, qu'elle gouvernait sagement, aidée de l'un de ses fils, tandis que l'autre régnait sur l'Arménie. Elle avait épousé en seconde noce Archélaüs.

Après sa mort, son fils *Polémon II* lui succéda en 38 de J. C., avec le consentement de Caligula qui ajouta même le royaume du Bosphore à ses états. Mais trois ans plus tard, en 41 de J. C., Claude le renvoya en Cilicie et donna le royaume du Bosphore à Mithridate III, et le Pont avec la Colchide passèrent dans d'autres mains.

C'est vers cette époque que les chroniques géorgiennes mettent l'arrivée des apôtres André et Simon le Cananéen, dans l'Abkhasie et dans l'Egrissi ou Colchide. Saint-Simon mourut comme je l'ai dit à Phanacopée où est son tombeau. Les Mégréli écoutèrent l'évangile de Saint-André; mais le roi du pays outré de fureur, força les Mégréli à abandonner cette nouvelle croyance, et fit poursuivre le saint apôtre. Telle est la légende.

Tant que l'empire romain conserva quelque vigueur et sa force primitive, les empereurs continuèrent à s'arroger le droit de nommer à tous ces petits royaumes selon leur bon vouloir. Sous Adrien, il n'y en avait pas moins de cinq, de Trébizonde à Dioscourias, qui étaient à sa nomination; celui des Colches, qui prennent pour

la première fois le nom de *Lazes*, était *Mélassus*.

Le sort de ce petit état est complétement ignoré jusqu'au règne de l'empereur Marcien. Je ne compte pas quelques lambeaux des chroniques géorgiennes, écrites sans critique pour tout ce qui regarde cette époque. Parce que la Colchide a fait une fois partie de la Géorgie, les auteurs de ces histoires ne peuvent jamais se figurer qu'il y a eu un temps où il n'en était pas ainsi, et toujours ils énumèrent la Colchide au nombre des provinces de leurs rois, quand même les auteurs contemporains viennent formellement les contredire.

En 456, sous l'empereur Marcien, *Gobazès* qui régnait alors en Colchide, donna le titre de roi à son fils, sans consulter les empereurs. Ce jeune prince voulant donner du relief à son nouveau titre par des conquêtes, s'avisa de tomber sur les terres des Romains. Une armée romaine se mit en marche pour le punir. Dans son embarras, Gobazès ne sut mieux faire que de demander du secours au roi de Perse Jezdédjerd, qui, occupé sérieusement contre les Huns Hephthalites, le lui refusa. L'armée de Marcien menaçait d'entrer par le Djavakhtéthi en Colchide; il fallait que Gobazès rendît raison du partage qu'il avait fait de la royauté, et qu'il optât entre la laisser à son fils ou la garder pour

lui. Il choisit le premier parti; cet exemple prouve que la suzeraineté romaine était toujours la même. Plus tard, Gobazès alla à Constantinople rendre ses devoirs à l'empereur, et lui demander du secours contre les Souanes.

La vassalité de la Colchide, qui avait pris le nom de *Lazique*, n'était cependant que nominale; ils ne payaient aucun tribut, et la seule marque de leur dépendance était l'espèce d'investiture que les empereurs accordaient à leurs rois en leur envoyant, à leur avénement au trône, les ornements de la royauté. Leur seul devoir comme vassal était de garder les passages des montagnes du Caucase, qui pouvaient permettre aux Huns de faire des invasions sur les terres des Romains. Derbend et Darial, château sur le Terek, gardés par les Perses, fermaient le Caucase à l'est. Mais à l'occident de la chaîne, il y avait encore d'autres passages, tels que ceux que présentent les cols du Passmta par le Ratcha et la vallée du Rion, et les cols de l'Elbrous par le pays des Souanes et par la vallée de l'Engour, en venant des rives du Baksan ou de la Téberda. Ces passages ne sont praticables que pendant quelques mois de l'année à cause de leur hauteur relative; ils étaient très-difficiles pour le passage d'une armée; néanmoins les Lazes étaient là aux débouchés de ces deux grandes vallées en cas de nécessité.

J'ai décrit plus haut un cinquième passage plus fréquenté que ces derniers et plus commode par les cols du Maroukh et le Tsébelda. Dioscourias gardait cette grande route.

Malgré les soins que les Lazes mettaient à veiller sur les Huns et les autres nomades du nord du Caucase, ils ne purent pas toujours les empêcher de pénétrer dans la Lazique. En 282 de J. C. environ, sous le règne de Dioclétien, Sauromates V, roi du Bosphore, fils de Rescouporis V, ayant rassemblé une grande armée de Sarmates (Ossi, etc.) des bords du Palus, traversa les montagnes, tomba sur la Lazique et la ravagea, étendant ses incursions jusqu'au bord du fleuve Halys, où Constance Chlore, hors d'état de lui résister, aurait été obligé d'acheter, au poids de l'or, une paix honteuse, si les Chersonésiens avertis du danger que courait l'empire, ne fussent tombés à l'improviste sur Panticapée, privée de son roi et de ses guerriers; ils envoyèrent ensuite dire à Sauromates qu'il eût à se retirer et à rendre ses prisonniers et tout le butin, s'il voulait qu'on lui rendît sa capitale intacte. Sauromates fut obligé de se soumettre à ces dures conditions et repassa, très-affligé, les montagnes, en s'en retournant par où il était venu, c'est-à-dire, soit par le Tsébelda, soit par le Souanèthi.

Les Huns Onogores forcèrent aussi les passa-

ges des montagnes dans le cinquième siècle; mais ils furent si bien reçus par les Lazes, au débouché de la Tskhénitskali, dans la plaine du Phase, que peu repassèrent les montagnes. Les Lazes qui avaient déjà en partie embrassé le christianisme, fondèrent, sur le champ de bataille, une église dédiée à Saint-Etienne, et un bourg nommé *Onogouris*, en mémoire des vaincus. C'est aujourd'hui le grand bourg d'Oni ou Khoni, dont l'église antique, toujours dédiée à Saint-Etienne, est un des plus vieux monuments de l'architecture caucasienne, servant de résidence à un archevêque (Mthavar épiscopossi.)

La Lazique et la grande lutte de Justinien et de Khosroës.

Pendant le cinquième siècle, les troubles de l'empire de l'Orient avaient relâché les liens qui unissaient les Lazes aux Romains. Nous avons vu que Gobazès avait même voulu se soumettre au roi de Perse, et que ce ne fut que l'autorité vigoureuse de Marcien qui le retint, en 456, sous la discipline romaine. Sous les successeurs de Gobazès il en fut autrement.

L'empire d'Orient, et en général tout ce qui était chrétien, avait trouvé dans les Sassanides de Perse, des ennemis acharnés. La confession du christianisme, de la part des empereurs, avait

été une raison pour les rois de Perse de haïr cette nouvelle religion, de la persécuter dans leurs états, croyant trouver dans chaque chrétien un espion, un ennemi des Perses et un ami des Romains. Fidèles à la religion de Zoroastre, et toujours plus zélés pour elle, s'ils épargnèrent quelquefois les chrétiens, ce ne fut que quand quelque secte réprouvée dans l'empire romain, cherchait un appui chez les Perses. En général, détruire le christianisme, augmenter le nombre des sectateurs du feu, fut une raison d'état, à laquelle ces rois tinrent avec plus ou moins de vigueur. L'Arménie était chrétienne depuis 287. Que ne firent-ils pas pour la ramener à leur foi; que de persécutions! que de massacres! que d'abominations, dont leur zèle brutal devait pallier les horreurs! La Géorgie ou Ibérie était aussi chrétienne depuis 318. Ses vallées sauvages, ses retraites inaccessibles l'empêchèrent seule d'être aussi maltraitée que l'Arménie; mais la politique fut toujours la même; les ramener au culte du feu : il n'y avait que ce moyen de rendre l'Arménie et la Géorgie provinces fidèles de la Perse, de les séparer pour toujours d'intérêt et de cœur, de l'empire d'Orient.

La Lazique chrétienne tenta aussi enfin le prosélytisme persan. Pendant le règne d'Anastase, c'est-à-dire de 491 à 518, Kobad eut l'adresse de traiter avec les Lazes, et de se substituer

aux empereurs ; il avait obtenu que le nouveau roi vînt recevoir sa couronne du roi de Perse (1). Anastase crut bien faire de fermer les yeux sur cette usurpation, et Justin suivit son exemple. Kobad en couronnant *Damnazès* (d'autres lisent *Zamnaxis*) qui était peut-être le petit-fils de Goubazès, avait accompagné cette inauguration de cérémonies conformes à la religion des Perses.

Après la mort de Damnazès, son fils *Tzathius* (2) qui voulait rester fidèle au christianisme que professaient ses sujets, au lieu de se rendre en Perse alla, en 522, à Constantinople recevoir le baptême et la couronne de Justin. Justin acquiesçant à ses vœux, le combla de présents et lui fit épouser Valériane, fille du patrice Nomus.

Kobad irrité, prétendit que Justin débauchait ses vassaux, disant, ce qui était un mensonge palpable, que la Lazique avait été de toute ancienneté sujette des Perses. La guerre aurait commencé à ce sujet, si Justin n'eût dévoilé à Kobad une perfidie des Huns, qui se faisaient payer par les deux empires pour fournir des troupes auxiliaires. Mais l'ambition de Kobad ne fit que couver quelque temps de plus sous la cen-

(1) Le Beau, *Hist. du Bas-Emp.*, éd. Saint-Martin, t. VIII, p. 26; Malala, part. 2, p. 134.

(2) Le Beau, *idem*, p. 26.

dre pour reprendre plus de vigueur ensuite.

Le refus que Justin fit à Kobad, d'adopter son fils Khosroës, fut le nouveau sujet de la guerre. Kobad résolut, en 523, de marcher en Lazique pour en chasser Tzathius. Mais il se présenta un puissant obstacle à cette entreprise; il fallait traverser la Géorgie, et depuis Vakhtang Gourgasland, la Géorgie qui s'était fortifiée dans le christianisme, paraissait toujours moins disposée à aimer les Perses.

Kobad naturellement dur et intolérant, envoya ordre à *Gourghénès*, roi de Géorgie (1), de se soumettre et d'embrasser la religion des Perses, lui enjoignant surtout de se garder d'enterrer les morts, qu'il fallait abandonner aux chiens et aux oiseaux de proie, pour ne pas souiller l'un des éléments. Gourghénès, sincèrement chrétien, demanda du secours à Justin, qui lui envoya le général Pierre, avec un corps de Huns auxiliaires. Ce secours était trop faible pour résister aux Perses commandés par Boas. Gourghénès fut forcé de prendre la fuite avec toute sa famille (2) et toute la noblesse de ses états, et

(1) Ce Gourghénès correspond au roi Bakour de la Chronique géorgienne qui, selon Rottiers, régna de 513 à 527.

(2) L'aîné des fils de Gourghénès s'appelait Péranius selon Procope; ce serait le Pharasman des Chron. géorg.

gagna les frontières de la Lazique. Les Perses firent sans peine la conquête de la Géorgie, et nulle barrière ne les sépara de la Lazique.

Deux châteaux auraient pu les arrêter, Sarapana et Skanda qui défendaient l'entrée de la Lazique du côté de la Géorgie. Les Lazes ne voulurent plus se charger de la garde de ces châteaux et l'abandonnèrent aux Romains. Le général Irénée s'y logea avec ses troupes; mais les Romains se fatiguèrent bientôt de la nourriture que leur fournissaient les Lazes; ces peuples qui ne cultivaient, comme aujourd'hui, que du millet ou gômi et presque pas de froment, n'avaient que cela à leur donner. Les horribles chemins étaient une excuse pour les Lazes pour y mener du vin ou d'autres produits qu'on aurait tirés de Constantinople. Les Romains abandonnèrent ces châteaux dont les Perses s'emparèrent.

Justin mourut sur ces entrefaites en 527. Son neveu Justinien, à peine monté sur le trône, envoya trois généraux, du nombre desquels était Bélisaire, pour secourir Tzathius contre les Perses. Au lieu de penser à leur devoir, ces trois généraux se brouillèrent, et par suite de cette désunion, ils furent battus et rappelés. Pierre le Notaire reçut alors le commandement des troupes et conjointement avec Tzathius, il battit les Perses. La paix se fit en 532, et les Perses rendirent Sarapana, Skanda, etc., aux Romains.

Jusqu'alors les Lazes n'avaient senti que faiblement le poids de la suzeraineté romaine; j'en ai dit les raisons. Leur commerce ne consistait qu'en cuirs, peaux, et en esclaves qu'ils échangeaient contre du sel et d'autres produits de première nécessité.

La Lazique devenue le théâtre de la guerre contre les Perses, avait changé de position. Les Romains qu'on y envoya au secours de Tzathius, au lieu de se conduire sagement en auxiliaires, se crurent maîtres du pays. Pierre, leur chef, fit encore pis. Au lieu d'être doux et juste avec les Lazes, il les accabla de son dédain et de son insolence. Jamais personne, dit Procope, ne se montra plus avare ni plus grossier. Ceux qui le remplacèrent ne furent pas meilleurs; ces chefs qu'on envoyait dans des provinces si éloignées du cœur de l'empire, n'envisageaient ces postes que comme d'heureuses occasions de piller et de s'enrichir impunément.

Jean, surnommé Tzibus, mit le comble au mécontentement des Lazes; de basse extraction, il n'avait d'autre titre au poste élevé qu'il occupait, que d'être le plus méchant des hommes et de connaître parfaitement l'art de mettre un peuple à contribution.

Il inspira à Justinien l'idée de bâtir non loin des rives de la mer, une forteresse qu'on nomma *Pétra*. Elle était située dans le Gouriel actuel,

sur une éminence rocheuse qui sépare le confluent de la Skourdébi et de la Natanébi, l'Isis des anciens (1), là où l'on voit encore aujourd'hui les vastes ruines d'une forteresse que les habitants du pays appellent *Oudjenar*. Ce fut là que Jean établit son repaire, pillant les fortunes des Lazes. Personne n'eut plus le droit d'introduire ni sel, ni autre marchandise en Lazique. Il en fit un monopole à Pétra, y établissant sur les bords de la rivière, un marché dont il fut le chef et le factotum. Il acheta tout à bon marché pour tout revendre ensuite aux Lazes au plus haut prix possible.

Les Lazes poussés à bout et guidés par *Goubazès*, fils et successeur de Tzathius, crurent ne pouvoir mieux faire que de retourner à l'obéissance des Perses. Ils envoyèrent, en 539, des députés à *Khosroës Nouchirvan* qui avait succédé, en 531, à son père Kobad, les chargeant d'obtenir de ce roi, sa parole qu'il ne les abandonnerait jamais sans leur volonté, au pouvoir des Romains.

Khosroës les reçut parfaitement bien; ils lui firent leur soumission, et lui expliquèrent leurs griefs contre les Romains, lui disant que le roi n'était plus qu'un serviteur qui tremblait devant

(1) *Arriani* Periplus ad Adrianum, ed. gen. sans pagination.

les ordres du général romain ; leur pays, qu'un camp romain ; que pour leur ravir leurs biens, on se servait de l'infâme moyen de forcer les Lazes à acheter à haut prix les denrées romaines et de vendre à vil prix les leurs, etc. En mettant le droit de leur côté, ils voulaient inspirer de la confiance à Khosroës, qui les questionna beaucoup sur leur pays et sur les avantages de leur position.

Khosroës vit qu'en possédant la Lazique, il n'y avait qu'un pas pour lui, par mer, jusqu'au palais des empereurs à Constantinople ; qu'il avait la clef du Caucase entier, qu'il pouvait ou ouvrir ou fermer quand il voudrait en faire tomber les peuples sauvages sur les Romains. Imposant le secret aux ambassadeurs Lazes, il fit semblant de marcher chez les Karthles ou Géorgiens, avec une nombreuse armée pour surveiller les Huns ; puis quand ils furent sur les frontières de la Lazique, les Perses furent fort effrayés de l'en voir prendre le chemin, tant les passages qui menaient dans ce pays paraissaient impraticables pour une armée. Les défilés de la Kvirila étaient insurmontables. Mais guidés par les ambassadeurs Lazes, on vit bientôt les Perses couper sans résistance les arbres d'une taille gigantesque, qui remplissaient ces défilés ; on les précipita dans les abîmes qu'on combla, et l'armée passa sans difficulté par le col de Vakhan.

Arrivé dans la Lazique, en 541, Khosroës vit Goubazès venir à sa rencontre pour se prosterner devant lui, et le reconnaître pour souverain, avec toute sa maison.

Puis Khosroës apprenant que Jean était à Pétra avec toute l'armée romaine, il se hâta d'envoyer une petite armée commandée par Abéniamidès, pour prendre, s'il était possible, la ville d'emblée.

Jean eut vent de leur expédition, et faisant usage de la ruse, il défendit à qui que ce fût de se montrer sur les créneaux, plaçant ses meilleures troupes derrière les portes; les Perses venus, crurent Pétra abandonné, et s'empressèrent d'en donner nouvelle à Khosroës qui se hâta d'arriver. Un corps nombreux de troupes reçut l'ordre de monter à l'escalade, pendant que Khosroës se plaça sur une hauteur voisine pour en voir le succès. A peine les Perses eurent-ils dressé leurs échelles que les Romains ouvrant leurs portes, tombèrent sur eux comme une avalanche, et tuèrent beaucoup de machinistes. Khosroës, dans sa colère, fit empaler Abéniamidès pour s'être laissé attraper par ce *boutiquier* de Jean.

Le lendemain il résolut de donner l'assaut à Pétra, ce qui ne lui réussit pas, malgré une blessure que Jean Tzibus reçut au col et dont il mourut : il fallut faire usage d'autres moyens.

La ville de Pétra était inabordable de tous les

côtés, excepté de celui de la plaine à l'est (1). Des talus à pic, baignés par les deux rivières, se présentaient de toutes parts excepté de ce côté-là. Pour défendre ce point faible de la ville, on l'avait fermé d'une forte muraille appuyée de deux tours construites en plein sans vide intérieur. Khosroës fit miner l'une de ces tours, et soutenir la mine par des bois auxquels on mit le feu, et bientôt la tour fut renversée tout d'une pièce sur le sol. Les Romains qui remarquèrent le mouvement de la tour, n'eurent que le temps de se sauver. Leur ville était ouverte; il fallut capituler; ils eurent vie et bagues sauves...., et Khosroës tint parole; il n'y eut que la fortune de Jean Tzibus qui fut confisquée à son profit. Elle aurait dû plutôt revenir aux Lazes.

Khosroës envoya ensuite un corps d'armée chez les Saghides ou Abasghiens pour s'emparer de Dioscourias, qu'on appelait alors Sévastopolis et de Pythius (Pitzounda); les Romains ne se sentant pas assez forts, y mirent le feu et se sauvèrent par mer; ainsi il n'y eut plus un seul Romain en Lazique.

Khosroës, maître de la Lazique par la trêve de 545, tint conseil en lui-même, comment il rendrait sa conquête de plus en plus profitable. Oubliant ses serments, il ne trouva rien de

(1) Voyez Atlas, 1re série géographie, pl. 19.

mieux que d'en faire enlever tous les habitants pour les remplacer par des Perses, sur la fidélité et sur la religion desquels il pouvait compter. Depuis la révolte et la fuite de Gourghénès, les Perses n'avaient eu aucune confiance dans les Géorgiens; ils leur imposaient des vice-rois qui indisposaient les habitants contre les Perses..... Les colonies de la Lazique changeraient l'esprit des Lazes... Mais le plus difficile de l'entreprise était de leur ôter leur roi.

Le roi de Perse faisant semblant de penser à une expédition maritime, envoie deux affidés dans la Lazique pour y préparer et y recevoir en apparence des bois de construction, mais dans le fait, pour se débarrasser d'une manière ou d'une autre de la personne de Goubazès, le plus grand obstacle à son grand projet. Il y avait parmi les Lazes un grand seigneur nommé Barsannès, qui avait tellement offensé Goubazès, qu'il n'osait paraître devant lui. C'est à lui que les commissaires s'adressèrent pour savoir comment se rendre maîtres du roi. On convint qu'ils resteraient à Pétra où ils attireraient Goubazès sous quelque prétexte. Barsannès en donna avis au roi qui se garda bien de se rendre à leur invitation. Ils furent forcés de retourner en Perse les mains vides.

Goubazès, que l'horreur de cette abominable trahison animait, envoya aussitôt des députés à

Justinien, pour lui exprimer sa misère et ses regrets de l'avoir trahi, le suppliant de venir à son secours. Justinien lui expédia, sur-le-champ, 7,000 Romains et 1,000 Tsanes, sous le commandement de Daghistée, qui mit de suite, de concert avec Goubazès, le siége devant Pétra.

A l'ouïe d'un pareil revirement, Khosroës fut fort inquiet et envoya de son côté le célèbre Merméroës avec une grande armée, pour défendre la Lazique. Goubazès, prévenu de son approche, s'empressa de communiquer à Daghistée les moyens de lui fermer l'entrée de la Lazique.

Les Perses pouvaient pénétrer par deux points. L'un par les gorges de la *Khanitskali*, le *Boas* de Procope; l'autre par les défilés de la Tchekhérimèla, par lesquels Khosroës avait pénétré en Lazique en 541. Par le premier passage, les Perses pouvaient arriver directement de la Persarménie; par l'autre il fallait traverser les populations karthles.

C'est ainsi que j'interprète ce passage de Procope, de Bello Persico, II, liv. 29. Il dit expressément, que le Boas dont il est question, a sa source tout près des frontières de la Tsanique, chez ces Arméniens qui habitent autour du Pharangium (vallée du Tchorok et Adjara); qu'il est très-petit, qu'on peut le passer partout jusqu'à l'endroit où sont à droite les frontières de l'I-

bérie et vis-à-vis la fin du Caucase, ce qui ne peut s'interpréter ici que de la Khanitskali qui répond à toutes ces conditions.

Goubazès chargea Daghistée de garder ce passage, tandis qu'il irait lui-même défendre les gorges de la Tchekhériméta et de Vakhan avec ses Lazes, les Ossi (Alains) et les Sabires, ses auxiliaires pour trois quintaux d'or.

Les Lazes démantelèrent alors tous les lieux fortifiés, dans lesquels les Perses auraient pu s'établir; ils ruinèrent ainsi Koutaïs, Vartsikhé, Sarapane, Skanda.

Daghistée, jeune homme sans expérience, au lieu de prendre ces conseils de Goubazès au sérieux, n'envoya que 100 hommes dans les défilés de la Khanitskali, restant lui-même à Pétra dont il s'amusait à poursuivre le siége, en s'en promettant de grands honneurs.

La garnison qui d'origine consistait en 1,500 hommes, se défendait en désespérée. Les Romains avaient fait miner une partie des murailles, qui s'écroula tout à coup. Un grand bâtiment qui se trouvait, heureusement pour les assiégés, devant cette brèche, leur tint lieu de second rempart.

Néanmoins Daghistée regardant ce petit avantage comme un garant du succès, s'était hâté d'écrire à Constantinople que Pétra allait être pris, fixant d'avance les grâces qu'il croyait mé-

riter. Puis, poursuivant la mine, il l'étaye bien avec des pieux pour y mettre le feu quand les réponses de Constantinople arriveraient. Elles n'arrivent point. Daghistée n'en reste pas moins les bras croisés. Par hasard, cette mine qu'on avait creusée s'écroule; 50 soldats entrent par la brèche et proclament Justinien vainqueur..... Daghistée ne bouge pas même pour les secourir, et ils se voyent forcés de rentrer dans leur camp... Cependant ce fait redouble sa conviction qu'il est maître de la ville, qu'il la prendra quand il voudra... Le chef de la forteresse se rend alors auprès de lui, le flatte, lui promet qu'il va se rendre avec toute sa garnison, sans qu'on en vienne à un assaut. Croirait-on à tant de folie de la part d'un général, si Procope ne nous le racontait avec tous les détails possibles?

En attendant, Merméroës avec toute son armée avait passé, en 549, la frontière de la Lazique en traversant les défilés gardés par les 100 guerriers de Daghistée qui défendirent vaillamment le passage. Repoussés sans cesse, les Perses remplaçaient par des soldats frais les vides que laissaient leurs morts. Plus de 1,000 Perses y perdirent la vie; les Romains las enfin de frapper, fatigués de carnage, ne purent plus contenir cette foule toujours renaissante; ils se sauvèrent sur les hauteurs et les Perses se trouvèrent bientôt dans la plaine. Merméroës prit alors à gau-

che du fleuve, ne voulant pas se hasarder parmi les lieux habités par les Lazes : il se hâtait de secourir Pétra. Il arriva encore à temps.

Daghistée qui ne l'attendait guère, s'enfuit lâchement, à la première nouvelle, au-delà du Phase, ne donnant pas même à ses troupes le temps d'emporter leurs bagages. Les troupes de la garnison voulurent se jeter avidement sur le camp abandonné; les Tsanes qui y étaient restés, les en chassèrent, puis se mirent à le piller et retournèrent chez eux, au lieu de suivre les Romains.

Neuf jours après le départ de Daghistée arriva Merméroës, qui ne trouva que 150 hommes en état de porter les armes et 350 blessés et invalides, des 1,500 qui s'y trouvaient au commencement du siége. Les assiégés n'avaient pas jeté les cadavres des morts hors de leurs murailles, mais les avaient exposés suivant leur rit, en dedans des murs, supportant d'une manière étonnante cet air empesté, espérant qu'il empêcherait d'autant mieux les assiégeants de s'avancer vers eux.

Merméroës en voyant l'état de la garnison, dit en ricanant, qu'il fallait vraiment gémir et verser des pleurs sur cet empire romain, dont la puissance était tellement déchue, qu'il n'avait pu en aucune façon forcer 150 hommes, qui n'étaient pas même défendus par des murailles.

Il profita de ce répit pour rétablir les fortifications, faisant d'abord en attendant un rempart avec les sacs vides des soldats, qu'on remplit de sable... Tout s'acheva. On éleva alors sans doute cette seconde muraille avancée, sur le col qui liait la forteresse au plateau voisin; on établit des aquéducs souterrains. Merméroës enfin commanda 3,000 de ses plus braves soldats pour former la garnison, à laquelle il ne laissa que peu de vivres, parce qu'il espérait s'en procurer davantage dans une incursion qu'il allait faire en Lazique, en passant par les contrées qu'il savait être les plus cultivées.

Goubazès, apprenant toutes ces choses, ne désespéra pourtant pas du salut du pays; tant qu'il savait les ennemis sur la rive gauche du Phase, il croyait son pays bien défendu; car cette rivière est large, profonde et rapide. Les Lazes d'ailleurs avaient disposé des postes pour repousser ceux qui voudraient le passer.

Merméroës ne se hasarda pas sur la rive droite du Phase; il se dirigea vers le fond du bassin de la Lazique, s'arrêtant au milieu des collines qui ondulent la face du pays, où il ne trouva pas l'abondance sur laquelle il comptait: c'est pourquoi abandonnant son projet, il fit un choix de 5,000 hommes commandés par Phabrizus, qu'il envoya marauder pour approvisionner Pétra, tandis qu'il s'en retournait avec le reste de l'armée

dans la Persarménie, aux environs de Douvin, où il prit ses quartiers d'hiver.

Ces 5,000 hommes établirent leur camp à l'extrémité de la Lazique, vers les frontières de Karthli, et commencèrent à piller de là les villages des Lazes des environs, c'est-à-dire, la belle contrée de Sazan, de Sakara, etc. Mille des plus braves furent envoyés comme éclaireurs.

Goubazès informé de la position des Perses en donna avis à Daghistée, qui remontant le long du Phase qu'il avait à sa gauche, arriva en face du camp des Lazes. Ceux-ci savaient que le Phase était guéable en cet endroit; ils le traversèrent et firent leur jonction avec les Romains. Deux des éclaireurs tombant dans leurs mains, leur dévoilèrent le secret de leur position. Par des mesures bien prises, on fit main basse sur ces mille éclaireurs; il n'en échappa pas un pour porter aux autres la nouvelle de leur désastre. Plein de confiance, chacun s'était endormi dans le camp des Perses, se fiant sur les éclaireurs; à la pointe du jour, ils furent tirés de leur incurie par 13,000 Lazes et Romains, qui les hachèrent en pièces, excepté le peu qui s'échappa à la faveur de l'obscurité. Leur général fut tué et on les poursuivit jusque dans le Karthli.

L'année suivante, en 550, Khosroës renvoya encore dans la Lazique une nombreuse armée composée en grande partie d'Ossi ou Alains, qui

servaient les deux partis. Cette armée commandée par Khorianès, pénétra tout droit dans la Lazique, et plaça son camp dans un endroit favorable de la plaine de Vaké que Procope appelle plaine de Moukhérisis (1), mettant la Tskhénitskali (Hippis) entre elle et le reste de la Lazique.

Goubazès et Daghistée ayant tenu conseil, résolurent d'attaquer sur-le-champ les Perses. Les Lazes refusèrent cependant de ne faire qu'un seul corps avec les Romains, disant que ceux-ci n'étaient pas armés comme eux pour la patrie, pour leurs femmes, leurs foyers. Goubazès fut enchanté de tant de courage; mais quand on en vint à l'essai, les Lazes qui avaient demandé d'être au premier rang, lâchèrent bientôt pied et coururent se mêler aux Romains, tout honteux de leur faiblesse. Quelques combats singuliers s'engagèrent alors entre les deux armées. Petit à petit le nombre s'en augmenta; l'affaire devint générale. Un petit désavantage épouvanta les 1,000 braves supérieurement armés, qui formaient l'ornement de l'armée des Perses; leur fuite entraîna celle de l'armée entière, qui se réfugia dans son camp. Le camp fut pris; les Perses chassés et vaincus se hâtèrent de repasser les défilés, décourageant en même temps par

(1) *Moukhérisis* vient de *Moukha,* en géorgien un chêne.

leur conduite un autre corps d'armée qui venait d'approvisionner Pétra et qui se retira au plus vite.

Tel fut le succès de cette campagne des Perses. Bientôt après Daghistée dont les délateurs avaient mis la conduite au grand jour à Constantinople, fut rappelé et remplacé par *Bessas*, le même qui venait de si mal défendre Rome contre les Goths.

Pendant ces temps de troubles, les Abasghiens ou Abkhases s'étaient soustraits à l'autorité des Lazes qui nommaient leurs rois, et avaient chassé ces derniers. Des soldats que Justinien leur envoya devaient chercher à les ramener; peut-être y seraient-ils parvenus, s'ils n'avaient pas exigé de nouveaux tributs. Les Abasghiens indignés de cette injustice, se choisirent deux rois, Opsite au levant, Sképarna au couchant, et se liguèrent en secret avec les Perses qui leur prirent 60 otages pour gage de leur soumission.

Le premier ordre que Justinien donna à Bessas, fut de faire rentrer les Abasghiens dans le devoir. Bessas y envoya incontinent par mer une armée choisie, conduite par Ouligagus et Jean. La flotte débarqua sur les frontières des Apsiliens et des Abasghiens, dans le voisinage de Soukoum-Kalé. J'ai déjà parlé de cette expédition dans le premier volume de cet ouvrage.

A quelques lieues de la frontière des Apsiliens, chez les Abasghiens, se trouve une montagne élevée qui, partant des hautes sommités du Caucase, décroît peu à peu et inclinant son dos en forme d'échelle, se perd sur les rives de la Mer Noire. Les Abasghiens construisirent jadis sur le sommet de cette montagne un château très-fort et très-vaste, dont ils firent leur refuge, pour empêcher les incursions des ennemis, tant cette position présentait de difficultés insurmontables; car le seul défilé qui conduisît à ce château était aussi le seul qui menât de l'Apsilie dans l'Abasghie, entre la montagne et la mer; il suffisait de quelques hommes pour le fermer à une grande armée. Les Grecs appelaient ce défilé *Trakhée*. Aujourd'hui le défilé lui-même est fermé par la forteresse de *Psirste*, tandis que le château des Abasghiens couronne la sommité voisine sous le nom d'*Anakopi* (Phanakopée.)

Les Romains trouvant le défilé garni d'ennemis, se trouvaient dans un grand embarras; ils hésitaient déjà, quand Jean prenant un parti, fit signe aux vaisseaux qui avaient côtoyé le rivage, d'aborder; on y embarqua une partie de l'armée qu'on alla déposer au-delà du défilé. Les Abasghiens cernés s'enfuirent dans leur château qui fut pris et brûlé (1).

(1) Voyez Atlas, II série, pl. 5.

L'Apsilie, qui séparait l'Abasghie de la Lazique, quitta aussi le parti des Romains pour quelque temps. Un seigneur laze nommé Terdètes, livra le château de Tsibilum aux Perses. Le commandant perse s'étant enflammé d'amour pour la femme de l'ancien commandant du château, celui-ci tua le Perse, fit égorger la garnison et remit bientôt après Tsibilum aux Lazes.

Pendant que les Romains faisaient rentrer les Abasghiens et les Apsiles dans le devoir, Bessas avec le gros de l'armée assiégeait Pétra. Adoptant l'idée de Daghistée, il fit continuer la mine dans le même sens. Les Perses qui s'y attendaient, y avaient pourvu. Réunissant bon nombre de poutres, ils en firent une espèce de pilotis bien solide, sur lequel ils placèrent leur muraille, comblant de terre glaise les anciennes mines (1).

Quand les Romains eurent bien creusé, bien déblayé, ils furent fort étonnés de voir le mur qu'ils voulaient renverser, descendre tout doucement, et tout d'une pièce; ils ne purent pas même donner l'escalade, tant les Perses furent prompts à rehausser la muraille à la hauteur nécessaire.

Les Romains se trouvèrent fort embarrassés; ce point était le seul de la forteresse qui ne fût

(1) Voyez Atlas, I série, pl. 19.

pas du rocher; le reste de la muraille reposait d'ailleurs sur un terrain si escarpé, qu'on ne pouvait y faire usage ni de bélier, ni d'autres machines.

Le bonheur voulut qu'il se trouvât quelques Sabirs Huns dans l'armée romaine. Cette vaste nation divisée en une multitude de principautés, servait ceux qui la payaient le mieux, les Perses et les Romains à la fois. Voyant l'embarras de Bessas, ils lui proposèrent de lui construire des machines d'une façon nouvelle. Elles consistaient en une carcasse d'osier qu'ils recouvrirent de cuir comme une tortue; ils suspendirent au milieu à des chaînes mobiles, une longue poutre ferrée au bout comme la pointe d'une flèche. Quarante hommes pouvaient porter la machine sur leurs épaules, partout où l'on voulait, et se cacher dessous. D'autres soldats bien cuirassés, armés de crochets, arrachaient les pierres que la machine avait ébranlées.

Pour obvier au danger de cette machine, les Perses apportèrent à l'instant sur la muraille une tour en bois faite exprès, remplie de soldats armés jusqu'aux dents. Ceux-ci versèrent alors sur les béliers des vases de soufre, de naphte, auxquels on avait mis le feu. Mais les soldats armés de crochets, raclant cette matière, la jetaient par terre et empêchaient l'incendie.

Bessas alors veut faire donner l'assaut général;

quoiqu'âgé de 70 ans, il monte le premier sur l'échelle pour encourager les soldats. Un combat acharné s'engage ; 2,300 Perses défendent la forteresse; 6,000 Romains l'attaquent. Ceux-ci combattent avec difficulté sur leurs échelles; il en périt un grand nombre. Bessas lui-même tombe au pied du mur; un grand cri s'élève; les Perses veulent l'accabler de traits; les Romains le couvrent de leurs boucliers et l'emportent. Bessas revenu à lui, quoique replet, court au combat. Les Romains font des prodiges de valeur.

Les Perses effrayés demandent qu'on leur fasse place pour qu'ils évacuent la ville. Bessas qui craint une feinte, leur offre une capitulation, sans cesser le combat. Les Perses ne veulent pas y consentir et continuent le combat le plus meurtrier. Tout à coup la muraille que les Romains avaient minée avec leurs machines, s'écroule, et la foule se presse sur la brèche; les Romains l'attaquent avec autant de vigueur que les Perses la défendent... le combat reste longtemps douteux. Mais Jean Guzès l'Arménien, choisissant une petite troupe de sa nation pendant qu'on est le plus acharné sur la brèche, tourne autour de la ville et l'escalade par le point où l'on croyait qu'elle ne pouvait être prise; la tour que les Perses tenaient encore prend feu; la flamme est alimentée par un vio-

lent autan qui s'élève et par le bitume. Tous les Perses sont embrasés et tombent les uns en dehors, les autres en dedans des murailles. La confusion, par ces deux incidents, monte à son comble dans la ville. Les Romains profitant du moment font un dernier effort et la ville est prise. Cinq cents Perses se jettent en toute hâte dans l'Acropolis qui occupait le centre de la ville, appuyée de fortes tours. Le reste des Perses est fait prisonnier; des 730 hommes qui restent, 18 seuls sont sans blessure. Les Romains perdirent beaucoup de monde, entre autres ce vaillant Jean Guzès qui fut blessé d'un coup de pierre à la tête en faisant son escalade.

Le lendemain de la prise de la ville, les Romains ayant entouré les Perses qui défendaient l'Acropolis, leur promirent la vie sauve et un sauf-conduit, espérant qu'ils se rendraient. Les Perses voulaient mourir en braves; ils firent semblant de ne rien entendre. Bessas alors ordonna de jeter des feux dans l'Acropolis; la flamme s'étendit rapidement, et les Perses ont la mort devant les yeux; ils savent qu'ils vont être réduits en cendre, qu'il ne leur reste plus d'espoir, plus de moyen de défense. Néanmoins ils refusent de se rendre, et préfèrent être consumés par les flammes avec la forteresse, à la vue des Romains étonnés de tant de courage.

C'est alors qu'on sentit le prix que Khosroës

mettait à la possession de la Lazique, puisqu'il y avait envoyé de pareils défenseurs. Pétra fut pris au printemps de 551.

Le butin fut immense; il y avait tant d'armures que chaque soldat en eut cinq pour sa part. On trouva des vivres au moins pour cinq ans de siége; mais point de vin; seulement du vinaigre et une espèce de fèves dont ils faisaient sans doute leur bouza (1).

Ce qui étonna le plus les Romains, ce fut de voir l'eau couler par un aquéduc à pleins flots dans la ville. Ils croyaient l'avoir coupé dès l'origine du siége. Mais Khosroës qui s'y attendait avait fait construire un triple étage de conduits, de façon que ce premier rang coupé, l'eau passa par les deux inférieurs. Plus tard, des prisonniers ayant appris aux Romains qu'on avait toujours de l'eau, ils creusèrent plus profondément et détruisirent le second canal sans aller plus loin, et ce ne fut qu'après la prise de la ville qu'ils s'aperçurent de leur sottise, admirant toutefois l'extrême habileté des Perses dans ces sortes d'ouvrages.

Voilà ce que fit Bessas qui avait si mal défendu Rome, dont les Goths s'emparèrent et massacrèrent en grande partie les habitants le 17 janvier 547.

(1) Boisson fermentée faite avec du millet.

Les Romains rasèrent Pétra pour ôter aux Perses tout pouvoir de s'en rendre maîtres une seconde fois. Depuis lors, Pétra a disparu de l'histoire, et personne jusqu'à présent n'en avait soupçonné les ruines sous les épaisses forêts de hêtres qui les recouvrent (1).

Cependant Merméroës se hâtait d'accourir au secours de Pétra; le printemps était avancé; marchant à grandes journées, il en apprit la catastrophe. Revenant sur ses pas, il occupa les gorges qui menaient en Géorgie, là où la Kvirila (le Phase de Procope) est guéable; il la traversa pour aller restaurer le château de *Skanda* qui est sur la hauteur à deux lieues de sa rive droite. Puis continuant sa route, il se dirigea vers le point où le Rhéoné (Rion) n'est plus navigable, le traversa avec son armée et s'en alla tout droit vers *Arkhéopolis*, l'*Aea* des anciens, aujourd'hui *Nakolakévi*, pour en faire le siége. Cette ville était la capitale des Lazes. Il laissa à sa gauche *Vartsikhé* ou *Rhodopolis* que les Lazes avaient détruit. Toute son armée était à cheval; il avait 8 éléphants avec des tours. On ne comprend pas comment les Perses avaient pu rendre les chemins praticables pour de pareils colosses.

On est étonné sans doute de voir que les Ro-

(1) Voyez plus bas la description que j'en donne.

mains aient pu laisser entrer les Perses dans la Lazique, sans y porter le moindre empêchement. Les laisser arriver jusque devant Arkhéopolis! On ne concevrait pas de pareilles choses, si l'on ne connaissait l'extrême négligence, et la sordide cupidité des généraux d'alors, qui comptaient sur l'indulgence outrée de l'empereur Justinien.

Précisément au moment où il fallait aller occuper les défilés de la Lazique et les défendre, Bessas était parti pour aller lever les tributs de son gouvernement d'Arménie. Jamais l'armée perse ne serait entrée en Lazique si Bessas ne l'avait bien voulu.

Arrivé devant Arkhéopolis, Merméroës apprit qu'outre la garnison de cette place, de 3,000 hommes, les Romains avaient encore un camp de 9,000 hommes sur la droite du Phase, près de son embouchure. Il vit la nécessité de détruire ce corps, pour faire le siége d'Arkhéopolis à loisir. Passant donc devant les murs de cette ville, il salua en ricanant les soldats, promettant qu'il reviendrait bientôt, dès qu'il aurait dit un mot à leurs frères de Phasis; ceux-ci ne l'attendirent pas; se croyant trop faibles, ils traversèrent promptement le fleuve, et Merméroës ne trouva qu'un camp complétement vide. Sa fureur fut extrême; il espéra se venger sur Arkhéopolis.

Cette ville, extrêmement forte par sa position, consistait, comme le dit Procope, et comme on peut le voir encore aujourd'hui, en une forteresse haute, placée sur une colline bordée de précipices, et en une forteresse basse qui s'étendait sur le premier terre-plein un peu uni, qui laissait à gauche la Tékhouri en s'échappant des montagnes. La forteresse basse était abordable par la plaine, quoique le sol ne fût pas uni. Des bois épais et impraticables, des précipices défendaient les portes de la forteresse d'en haut; un double mur parallèle protégeait ceux qui allaient chercher l'eau à la rivière.

Merméroës bien au fait des localités, disposa ainsi son attaque; il fit faire par les Sabirs de son armée, des béliers pareils à ceux de Pétra, et les disposa avec ses éléphants contre les portes de la forteresse d'en bas, pendant qu'il envoyait les Dolomites de son armée contre la forteresse d'en haut. Ces Dolomites, originaires du Dilem, contrée très-montagneuse au sud de la Mer Caspienne, étaient habitués aux rochers et aux précipices; leur adresse était extraordinaire; un bouclier, un glaive, trois traits, telles étaient leurs armes. Courant sur les corniches et sur les avances des rochers, attaquant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils fatiguaient beaucoup les assiégés du fort d'en haut, pendant que les Perses et les Sabirs accablaient les Romains du fort d'en bas.

Odonachus et Babas qui commandent dans la ville, sentant le danger de leur position, ordonnent une sortie. Tout le monde, à l'exception de quelques soldats qu'on laisse pour garder les créneaux, se rassemble devant les portes pour se les faire ouvrir, quand un trait d'une noire trahison faillit entraîner la perte de la ville. Un noble laze qui demeurait dans Arkhéopolis, avait promis de mettre le feu aux magasins romains pendant la chaleur du combat. Il tint parole; la flamme éclata au moment où l'on se préparait à faire cette sortie. Odonachus et Babas, bien loin de se laisser intimider, ordonnent aussitôt à une partie des leurs de courir au secours, tandis qu'ils se font ouvrir les portes et tombent sur leurs ennemis avec le reste de leurs soldats.

Les Perses qui ne supposaient pas la possibilité d'une sortie dans un moment si critique, continuaient leur attaque sans précaution et regardaient le feu. Tout à coup les machinistes sont taillés en pièces, les archers mis en fuite; un éléphant blessé se retourne contre les Perses, et prenant l'épouvante, rompt les rangs des autres éléphants. Les Barbares reculent partout, massacrés impunément par les Romains qui les poursuivent.

Les Dolomites qui voient d'en haut ce qui se passe, prennent aussi lâchement la fuite. Les

Perses essuyèrent une déroute complète; 4,000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille avec 3 généraux et 4 enseignes. Outre cela, 20,000 chevaux avaient péri dans cette expédition, de faim et de faiblesse, la Lazique ne fournissant pas les pâturages nécessaires pour les nourrir.

Le malheureux Merméroës se retira avec les débris de son armée dans le Moukhérisis couvert de villages nombreux et bien peuplés. Ce que Procope nous dit de cette partie de la Lazique est du plus haut intérêt. Située entre la Tskhénitskali et le Rion, elle produisait, comme aujourd'hui, beaucoup de vin et d'espèces de fruits agréables. Les anciens Colches avaient fondé, sur les bords du Rhéoné, un château que les Lazes s'étaient vus forcés de démanteler, parce que situé dans une plaine unie, à la sortie du Rhéoné des montagnes, ils le jugèrent d'un abord trop facile pour les Perses. Les anciens Grecs appelaient ce château *Kotyaïum*; les Lazes d'alors disaient *Koutatisioum*; aujourd'hui on prononce *Koutaïs* (1).

Merméroës songeait à restaurer ce château; mais se trouvant sans matériaux à l'approche de

(1) Procope ajoute encore : quelques auteurs anciens prétendent qu'il y avait autrefois là une vallée nommée Kytaïa, patrie d'Aëtes, que les poètes ont surnommé Kytaïen, appelant la Colchide Kythaïde.

l'hiver, il se contenta de fortifier les intervalles des ruines avec des bois, et s'y tint tranquille. Il gardait, malgré ses pertes, la meilleure partie de la Lazique, fermait aux Romains et aux Lazes le chemin de la Skymnie (le Letchkoum et le Ratcha d'aujourd'hui) et de la Souanie qui étaient sous leur dépendance, et surtout leur coupait toute communication avec *Oukhimérion*, autre château extrêmement fort, perché comme je l'ai dit plus haut, en face de Koutaïs, sur ce rocher qui porte aujourd'hui les ruines de la cathédrale et de la forteresse de Koutaïs. Oukhimérion était le nom qu'on lui donnait jadis. Les Lazes y avaient une garnison avec une petite troupe de Romains. Cette forteresse aussi tomba bientôt au pouvoir des Perses.

Malgré la victoire remportée devant Arkhéopolis, la position des Lazes était toujours fâcheuse. Goubazès seul, qui haïssait de tout son cœur Khosroës et craignait ses embûches, était fermement attaché aux Romains. Quant à la meilleure partie des Lazes, malmenés, souvent outragés par les généraux romains, ils inclinaient pour les Perses. Ce fut alors que Théophobius, seigneur laze, offrit aux Perses de leur livrer Oukhimérion. Merméroës lui promit de grandes récompenses pour une si belle action. Le traître sachant que la garnison d'Oukhimérion n'avait depuis longtemps aucune nouvelle des leurs,

toute communication étant interrompue, se rendit au château l'air effrayé et assura à la garnison que l'armée romaine avait été taillée en pièces. A cette fable, l'épouvante s'empare de la garnison qui supplie le traître d'avoir pitié d'eux, et d'obtenir pour eux vie et bagues sauves. Ainsi fut pris Oukhimérion.

Rien n'entravait plus les Perses qui purent passer l'hiver en paix. Merméroës laissant une bonne garnison à Oukhimérion, et 3,000 hommes à Koutaïs, alla s'établir tranquillement à Sarapana qu'il venait de faire rétablir.

Apprenant sur ces entrefaites que les Romains et les Lazes s'étaient concentrés au bord du Phase, près de son embouchure, malgré l'hiver, il réunit tout à coup ses troupes et tombe sur eux. Les Lazes et les Romains n'eurent que le temps de se sauver chacun où il put. Goubazès se retira sur le sommet des montagnes où il brava, avec sa femme et ses enfants, toutes les intempéries de la saison, unies à la disette qui se faisait sentir. La plupart des Lazes, par vénération pour leur roi, eurent la même constance que lui, supportant l'hiver au milieu des rochers, ne craignant pas l'approche des ennemis pour qui ces montagnes étaient inabordables, surtout dans cette saison.

Le prudent Merméroës, pour les séduire, fit construire dans les villages des Lazes, nombre

de maisons qu'il remplit de provisions, et qu'il fit offrir à ces fugitifs par des transfuges qui surent les trouver dans leurs retraites; quelques Lazes succombèrent à la tentation; la plupart tinrent bon avec leur roi, qui ne fit pas grand cas d'une longue lettre fort séduisante, que Merméroës lui adressa, et dans laquelle il l'engageait à adorer Khosroës comme son maître, et que celui-ci lui conserverait son royaume.

L'hiver de 551 à 552 venait de se terminer. Le perfide Khosroës, qui avait conclu une trêve avec Justinien pour une somme énorme d'argent, n'en continua pas moins ses projets sur la Lazique, et avec l'argent qu'il avait reçu pour la trêve, il s'acheta des troupes nombreuses parmi les Alains, les Huns, etc. Merméroës eut l'ordre de presser les choses autant que possible. Il se dirigea donc vers les places fortifiées, commençant d'abord par le camp de Phasis où Goubazès et les Romains s'étaient de nouveau réunis; il ne put les atteindre. Il voulut ensuite assiéger un certain château où la sœur de Goubazès s'était renfermée; il en fut vaillamment repoussé. Il se dirigea vers l'Abasghie pour faire diversion; les garnisons de Tsibilum et de Phanakopée, sur le défilé, le forcèrent de rebrousser chemin. Enfin il médite une attaque sur Arkhéopolis; elle est sans succès. Fatigué de tant d'attaques inutiles il hâte son retour; alors les Romains tombent sur

lui, et lui tuent grand nombre de ses soldats, entre autres le chef des Sabirs. On combattit avec fureur autour de son cadavre, jusqu'au crépuscule du soir; les Perses prirent alors la fuite et regagnèrent Koutaïs et *Moukhérisis*. On donnait non-seulement le nom de *Moukhérisis* ou Moukhirise à cette plaine qui s'étend entre le Rhéoné et l'Hippus ou Tskhénitskali, mais les Lazes avaient aussi un château fort de ce nom sur la rive droite du Rhéoné, à moitié chemin entre Koutaïs et Vartsikhé. Les Perses l'avaient rétabli en même temps que celui de Koutaïs. Aujourd'hui les ruines de Moukhérisis sont encore considérables, et les Imérétiens les désignent sous les noms de Tsikhédarbasi et de Tamaratsikhé (1).

En 553, Merméroës voulut encore reprendre l'offensive. Les Romains occupaient sur la gauche du Phase, vers les confins du Gouriel, un château fort nommé *Téléphis*, qui commandait l'entrée de la Lazique de ce côté-là. Il était entre des rochers et des précipices, et les alentours étaient couverts de marais et d'épaisses forêts. Martin, général associé à Bessas, s'y était renfermé avec une partie de ses troupes, qui travaillaient avec ardeur à boucher toutes les ave-

(1) Voyez une vue de ces ruines, Atlas, II série, pl. 14, et III série, pl. 3.

nues par des abatis d'arbres et de grosses pierres.

Merméroës voyant bien qu'il n'y avait rien à faire par la force ouverte, fait semblant d'être dangereusement malade. Aussitôt les Romains cessent leurs préparatifs de défense, et ne songent plus qu'à se divertir. Tout-à-coup Merméroës qu'on dit même mort, se montre, et son apparition imprévue cause tant de surprise aux Romains, qu'ils abandonnent leur château, et courent à leur camp qui était à un mille de là, dans des fourrés et des rochers, d'où l'on ne voyait rien. Cinq cents cavaliers Tsanes que Martin avait laissés comme arrière-garde, avertissent les soldats, débandés pour aller piller les cabanes des Lazes, de l'approche des ennemis : l'attaque est si prompte, qu'officiers et soldats, tous prennent la fuite, et ne s'arrêtent qu'à 7 lieues de là (1), dans une île formée par un canal que les Romains avaient creusé et qui réunissait les eaux du Phase et du *Docone*, la Pitchora d'aujourd'hui au-dessus du confluent ou de l'embouchure de ces deux rivières. Ce canal existe toujours, sous le nom de Nadorta, comme on le verra par la suite de mon voyage; il est un peu au-dessous du village actuel de Tchaladidi, à 16 verst du Poti actuel, s'ouvrant sur le Phase, en face de ce que l'on appelle le vieux Poti qui était sur la rive droite du

(1) 150 stades ou environ 22 verst. Agathias, l. II, p. 59.

Phase. Une grande île coupe ici le Phase en deux (1).

Merméroës s'empara du camp des Romains, et fit beaucoup de railleries sur leur lâcheté. Cependant il n'osa les attaquer dans leur île, craignant de manquer de vivres; il traversa le Phase sur un pont de bateaux et alla renforcer la garnison du château d'Onogouris, dont il s'était rendu maître, pour tenir en bride la ville d'Arkhéopolis. J'ai dit plus haut en mémoire de quel événement les Lazes avaient bâti ce château et l'église dédiée à St-Etienne, si vénérée encore aujourd'hui. *Onogouris*, aujourd'hui Oni ou Khoni, était placé à peu de distance de la Tskhénitskali, sur la rive gauche, et commandait la principale des routes qui a mené de tout temps de Koutaïs et du fond de la Lazique à Arkhéopolis.

Ce fut la dernière campagne de Merméroës; ayant laissé la majeure partie de ses troupes pour garder la Lazique, il passa en Ibérie où il mourut, et où son corps, suivant l'usage, fut exposé hors de la ville aux chiens et aux oiseaux de proie. C'était le meilleur général de la Perse, et Khosroës fut fort affligé de sa mort. Il donna alors le commandement de ses troupes à Nakhoragan, un des seigneurs les plus distingués de sa cour.

(1) Voyez Atlas, I série, pl. 18.

Goubazès avait été indigné de la conduite des généraux romains, et craignant encore plus pour les suites, il en avait averti l'empereur Justinien. Bessas fut dépouillé de ses biens et relégué chez les Abasghiens. Quoique irrité contre Martin, l'empereur lui laissa le commandement, on ne sait par quelle déshonorante intrigue.

Martin avait de bonne raisons de haïr Goubazès, qui d'ailleurs ne le ménageait pas ni lui, ni les autres généraux, censurant tantôt leur extrême négligence, tantôt leur avarice. Il résolut de perdre Goubazès. On envoya auprès de l'empereur, Jean, frère de Rustique, trésorier de l'armée de Lazique, pour accuser Goubazès en secret, auprès de l'empereur, de traiter avec les Perses, et de vouloir les mettre incessamment en possession de la Lazique, si on ne le prévenait pas. L'empereur, frappé de ce rapport, sans y donner une entière croyance, répondit qu'il voulait s'en éclaircir par lui-même, et que, pour cet effet, il fallait lui envoyer Goubazès.—Mais, s'il refuse? reprit le dénonciateur. — Il faudra l'y contraindre, répondit Justinien, et le faire partir sous bonne garde. —Et s'il résistait, que ferions-nous ? — Alors, dit l'empereur, il mériterait d'être traité comme un rebelle, — Il serait permis donc de lui ôter la vie? ajouta Jean. — Oui, répondit Justinien, pourvu qu'on n'en vînt à cette extrémité que dans le cas d'une

rébellion manifeste. Jean reçut même de l'empereur une lettre conforme à ce discours, adressée aux généraux et partit pour la Lazique.

Martin et Rustique, après la lecture de cette lettre, se crurent maîtres de la vie de Goubazès; il ne s'agissait que de donner une couleur de rébellion à sa conduite. Sans faire part de leur dessein perfide à ceux qui les accompagnaient, ils partirent avec un détachement de cavalerie pour aller proposer à Goubazès d'attaquer de concert le château d'Onogouris. Goubazès qui était dans la Mingrélie actuelle, averti de leur approche, vint par honneur au-devant d'eux jusqu'au bord du fleuve Khobus ou Khopi. Leur rencontre eut lieu dans le voisinage du village de Khorga.

Goubazès qui était sans soupçon, était aussi sans défense, et n'avait avec lui que les officiers de sa maison. Lorsqu'ils furent réunis, ils s'entretinrent sans descendre de cheval; et Rustique prenant la parole, proposa à Goubazès le siége d'Onogouris, qu'il était honteux de voir dans les mains d'une poignée d'ennemis. Le roi répondit que les succès des Perses en Lazique ne devaient être imputés qu'à la négligence des Romains; que c'était à eux à reprendre Onogouris qu'eux seuls avaient laissé prendre, et qu'il n'entrerait pour rien dans les hasards de la guerre, que les Romains n'eussent réparé leurs fautes passées. Ce

refus parut suffire pour fonder une preuve de rébellion, et Jean le délateur lui porta sur-le-champ un coup de poignard dans la poitrine. Le coup n'était pas mortel; mais Goubazès ayant les jambes croisées sur le col de son cheval, tomba par terre, et un garde de Rustique l'acheva par ordre de son maître. Les officiers romains qui n'étaient pas prévenus, voulurent défendre Goubazès; on les arrêta en leur disant que tel était l'ordre de l'empereur. Ils furent saisis d'horreur et d'effroi. L'atrocité de cet assassinat jeta la consternation dans l'armée des Lazes, qui vinrent en frémissant enlever le corps de leur roi, et après lui avoir rendu les honneurs funèbres, outrés de désespoir, ils s'éloignèrent des Romains comme d'une nation meurtrière, et rompirent tout commerce avec eux.

Martin fut d'avis de marcher sur-le-champ à Onogouris, comptant sur le succès, et espérant ainsi pallier son crime. On se disposa à l'attaque. Sur ces entrefaites on fit prisonnier un soldat perse qui rôdait autour du camp, et qu'on mit à la torture. Il avoua que *Nakhoragan* qui était en Géorgie, l'avait envoyé pour encourager la garnison, par la promesse qu'il arriverait bientôt avec une nombreuse armée : il ajouta que les Perses qui campaient à Moukhérisis, s'avançaient au secours de la place au nombre de 3,000. Les avis furent partagés sur ce qu'il y

avait de mieux à faire. On se contenta d'envoyer 600 cavaliers à la rencontre des Perses, pendant qu'on poursuivrait le siége avec ardeur. Les Perses surpris par les 600 cavaliers prennent la fuite, et la nouvelle en étant parvene au camp, on ne songe plus qu'à forcer la place. Mais les Perses s'apercevant du petit nombre de ceux qui les poursuivent, tournent bride et fondent sur eux avec de grands cris. Les Romains trop faibles fuient à leur tour, et amis et ennemis, tous se précipitent dans le camp des Romains, qui croient avoir toute l'armée perse sur les bras; ils ne voient ni leur nombre ni celui de l'ennemi, ils abandonnent leurs tentes et leurs machines; la garnison sort en même temps et se joint aux Perses. La cavalerie romaine fut bientôt en sûreté; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée, surtout au passage d'un pont trop étroit sur la Tskhénitskali, où les fuyards pressés tombaient dans le fleuve ou étaient tués par l'ennemi. Buzès revenant sur ses pas avec la cavalerie, s'empara de la tête du pont et sauva l'armée. Les Romains avaient laissé leurs provisions et leurs bagages dans leur camp près d'Arkhéopolis; frappés d'épouvante, au lieu de s'y retirer, ils se sauvèrent dans les forêts et les montagnes, et les Perses s'emparèrent de ce camp, dont ils détruisirent les retranchements. Les Romains au nombre de 50,000 avaient été battus et dispersés

par 3,000 Perses. La honte des généraux fut au comble, et les Lazes y virent la preuve de la vengeance divine.

Réunis dans une de leurs vallées du Caucase, les principaux de la nation tinrent conseil. La faction romaine eut le dessus, tant les Lazes étaient attachés au christianisme, et quelques uns des principaux de la nation furent chargés d'aller instruire l'empereur de l'innocence de Goubazès et de la perfidie de Martin et de Rustique. Ils devaient demander vengeance de cet attentat, et supplier l'empereur de leur donner pour roi *Tsathès*, frère puîné de Goubazès.

L'ambassade eut le succès que la nation désirait. Tsathès qui vivait à Constantinople, reçut de l'empereur l'investiture du royaume de Lazique, et *Athanase*, l'un des principaux sénateurs, d'une intégrité reconnue, fut chargé d'aller s'informer du crime, pour le punir selon la rigueur des lois.

L'entrée de Tsathès en Lazique, en 554, fut un triomphe; il était revêtu des habits royaux qu'il avait reçus des mains de l'empereur selon l'usage. Tout le peuple l'accompagna jusqu'à sa résidence. Athanase le suivait. A peine arrivé, Athanase donna l'ordre d'arrêter Rustique, qui fut gardé dans le château d'Apsaronte (1). Jean le

(1) Ou Absyrte; cette ville était située à peu de distance au sud-ouest de l'embouchure du Tchorok.

dénonciateur qui avait pris la fuite, y fut aussi mené. Le jugement fut suspendu par l'arrivée de Nakhoragan à la tête de 60,000 hommes : il fallait songer à se défendre.

Les Romains laissèrent 2,000 Sabirs près d'Arkhéopolis, pour harceler l'ennemi pendant sa marche, et lui disputer le passage, et tout le reste de l'armée se retira dans son camp de l'île du Phase.

Nakhoragan arrivé dans le voisinage d'Arkhéopolis, envoya 3,000 Dilemnites contre les Sabirs. Un Laze qu'on avait forcé de servir de guide, s'échappa et prévint les Sabirs qui se mirent en embuscade, laissant leur camp ouvert et leurs tentes dressées. Les Dilemnites entrèrent sans bruit, et pendant qu'ils croyaient égorger les Sabirs, ceux-ci les taillèrent en pièces; 800 Dilemnites furent égorgés dans le camp; 1,200 autres périrent dans le dédale des bois, poursuivis par les Sabirs et la garnison d'Arkhéopolis.

Nakhoragan, très-affligé de cette perte, alla camper près des Romains, et invita Martin à une entrevue. Fier de sa nombreuse armée et comptant sur la victoire, le général perse engagea le général romain à quitter de bonne grâce la Lazique et à se retirer, avec son armée, dans le Pont, d'où l'on pourrait traiter de la paix par des députés. Martin lui répondit qu'il serait beaucoup plus à propos que l'armée des Perses

se retirât en Ibérie, tandis qu'il resterait en Lazique, pour engager une négociation et là dessus l'on se sépara.

Nakhoragan résolut d'attaquer la ville de *Phasis*, craignant de s'engager contre les Romains qui étaient dans l'île. Phasis était à peu de distance au-dessus de la forteresse actuelle de Poti. A cette époque, la majeure partie du sol sur lequel se trouve la forteresse actuelle, n'existait pas, comme on peut en juger par le texte de Strabon; Phasis était cernée d'eau de trois côtés, au nord par le Phase, à l'ouest par la mer, au sud par le lac Paléastome. A l'est, le canal que les Romains avaient tiré du Phase dans la Docone ou Pitchora, qui se jette dans le lac Paléastome, fermait l'abord de Phasis de ce côté-là, quoique ce canal appelé aujourd'hui Nadorta fût à 16 verst de distance.

Nakhoragan disposant son plan d'attaque, part tout-à-coup, pendant la nuit, à l'insu des Romains; un peu au-dessous du camp il fait établir un pont avec des bateaux qu'on portait dans des chariots à la suite de l'armée, et traverse le Phase; puis il se hâte, dès le point du jour, de longer la rive gauche du Phase, jusqu'à mi-chemin, entre Phasis et le camp des Romains. Ceux-ci s'aperçoivent trop tard du départ de l'ennemi, et l'on charge aussitôt de soldats toutes les barques que l'on peut trouver, pour les laisser filer

le long du courant du fleuve. Mais Nakhoragan qui a prévenu leur projet, a barré le passage avec des pièces de bois et des bateaux liés ensemble, derrière lesquels était rangée une troupe d'éléphants, depuis le bord jusqu'à l'endroit où l'eau devenait trop profonde pour ces animaux.

Les Romains arrêtés, font force de rames pour échapper au danger. Coupés par les Perses dans leur communication directe avec Phasis, ils sont forcés de traverser le Phase et de faire un grand détour en arrivant par le chemin de Redoute-Kalé, pour porter du secours à la forteresse.

Les murailles étaient en bois; mais on les avait entourées d'une forte palissade, et d'un large fossé, dans lequel on avait détourné les eaux du lac Paléastome. Ce fossé hérissé de pieux pointus à fleur d'eau, était impraticable pour les nacelles. Du côté du Phase, on avait fait remonter de gros vaisseaux de charge jusqu'au dessus de la ville, et on avait suspendu aux mâts de larges mannequins d'osier, plus élevés que les tours de la place. Ils étaient remplis de soldats, de matelots hardis, armés d'arcs et de frondes; on y avait même disposé des machines propres à lancer des javelots; 10 galères à deux poupes, et chargées de soldats, descendaient, montaient et couraient sans cesse, d'un bord à l'autre, pour mettre ces bâtiments hors d'insulte.

A la pointe du jour Nakhoragan fit sortir ses

troupes de son camp, et l'attaque commença par des décharges de flèches continuelles. Un mélange de toutes sortes de nations composait la garnison ; il y avait des Maures, des Tsanes, des Isauriens, des Sabirs, des Lombards, des Hérules, qui formaient autant de corps séparés, chacun sous un chef de sa nation. Ces nations à l'envi firent une sortie, et le courage du désespoir les sauva seul d'une défaite complète ; les Dilemnites qui voulaient les empêcher de rentrer dans la ville, furent renversés et forcés de leur ouvrir un passage.

Les Romains avaient eu soin de mettre le feu aux forêts tout autour de la ville, ce qui retarda les travaux des assiégeants obligés d'aller assez loin chercher leurs bois pour les béliers et autres machines.

Martin, pour encourager les Romains, fit semblant de recevoir un courrier poudreux, qui lui annonça un grand renfort ; il sème cette nouvelle, et Nakhoragan est obligé de détacher un corps nombreux pour l'envoyer à la rencontre de ce corps fabuleux, qui devait se trouver sur les rives du Néocnus.

Quoiqu'affaibli, Nakhoragan espère toujours prendre la ville ; il ordonne un assaut, et convaincu du succès, il recommande bien à 2,000 bûcherons qu'il a envoyés dans les bois, d'être

prêts à venir accroître l'embrasement et prendre leur part du pillage.

Une heure avant l'attaque, Justin qui commandait dans la ville, poussé par une dévotion qui n'était pas fort de saison, était sorti de la ville avec 500 cavaliers et ses plus braves fantassins, pour aller en pélerinage à une célèbre église voisine, et y implorer le secours du ciel. Justin avait traversé le Phase au milieu des machines et des galères, sans être vu des Perses qui n'avaient pas investi la place de ce côté-là.

L'attaque fut violente; les flèches obscurcissaient le ciel; les soldats qui étaient dans les mannequins, furent les plus habiles à repousser un ennemi acharné à saper ces murailles de bois pour y mettre le feu.

Tout-à-coup Justin, revenant de son pélerinage, entend cet horrible fracas de trompettes, de hennissements, de retentissements de cuirasses et de boucliers; il en devine la cause, et fond avec les siens sur les Perses épouvantés de cette attaque imprévue; ils croient que c'est le secours qu'attendent les Romains, qui a passé sur le ventre de ceux qu'on avait envoyés pour les arrêter. Les Dilemnites viennent au secours des Perses, et affaiblissent ainsi le corps des assiégeants. Les assiégés font une sortie, et les Dilemnites courent soutenir le petit nombre des leurs qu'accablaient les Romains; cette retraite

passe pour une fuite aux yeux des Perses qui perdent courage et se dispersent. L'aile droite seule des Perses résistait encore, protégée par ses éléphants qui font un grand carnage des Romains en les écrasant... Mais l'un de ces éléphants prend l'épouvante, et la plus horrible confusion se met dans les rangs des Perses que cet animal furieux ravage en retournant sur ses pas. Tous ceux qui étaient encore dans la ville profitent du moment pour charger l'ennemi qui n'a plus d'autre salut que dans la fuite.

Les Perses se retirèrent dans leur camp près de l'île du Phase, ayant perdu 10,000 des leurs, tandis que les Romains ne perdirent que 200 hommes. Martin fit mettre le feu aux machines des Perses; la flamme attira les bûcherons qui périrent tous les uns après les autres. Le butin fut considérable.

L'hiver approchait; Nakhoragan manquait de vivres; il fut contraint de s'en retourner à Moukhérisis avec toute son armée; il y laissa la meilleure partie de sa cavalerie, sous les ordres de Vafrise, officier distingué, et retourna lui-même avec le reste de ses troupes en Ibérie.

Après la retraite des Perses, on procéda au jugement solennel des assassins de Goubazès. Athanase fit dresser au milieu d'Arkhéopolis ou Nakolakévi, un tribunal élevé, avec tout le terrible appareil des supplices. A gauche du tribu-

nal, paraissaient Rustique et Jean enchaînés; on les avait transportés des prisons d'Apsaronte; vis-à-vis d'eux se placèrent les accusateurs; c'étaient les plus graves personnages de la nation des Lazes. Ceux-ci demandèrent d'abord qu'on fît lecture de la lettre de l'empereur, car ils comprenaient le grec; cette lecture fut faite par un hérault..... Goubazès fut pleinement justifié par les Lazes. Malgré cela, Athanase permit aux coupables de se défendre, et les murmures de l'assemblée prouvaient avec combien de peine elle supportait ce répit. Toutes les paroles artificieuses de ces assassins ne les sauvèrent pas; Athanase prononça contre Rustique et Jean un arrêt de mort. On les promena sur des mulets par toutes les rues d'Arkhéopolis, un hérault marchant devant eux et criant : Qu'on apprenne à s'abstenir de meurtres et à respecter les lois. Ensuite ils eurent la tête tranchée. Le jugement de Martin fut renvoyé à l'empereur. Cet acte de justice retint les Lazes dans l'obéissance.

Cependant la paix n'était pas encore rétablie dans le pays. Il était arrivé un incident des plus fâcheux pour les Romains. Quand Athanase était arrivé avec Tsathès, il avait été accompagné par un officier payeur nommé *Sotérichus*, chargé de remettre les sommes qu'on payait aux Outigours, aux Alains ou Ossi, etc.

Pour être plus à portée de faire ses paiements,

Sotérichus s'était rendu chez les Missimiens, peuplade sujette des Lazes, et située au nord-est de l'Apsilie, dans la vallée de l'Engour et vers les sources de la Khopi et de la Tchénis-tskali. La grande route du Svanethi d'où l'on passait à droite et à gauche de l'Elbrous, chez les peuples du nord du Caucase, traversait leur pays (1). Sotérichus comptait faire dire de là, aux Outigours, aux Alains ou Ossi, de venir chercher leur argent... Mais les Missimiens soupçonnèrent, à cet effet, que Sotérichus allait s'emparer d'une place forte de leur pays, pour y établir ses comptoirs, et ils envoyèrent chez lui des députés pour le prier de quitter *Boukloon* où il s'était établi, offrant de lui porter des vivres dans tout autre lieu qu'il choisirait pour sa résidence. Sotérichus très-offensé de cette hardiesse, fit charger de coups ces députés et les renvoya demi-morts, et sans nulle précaution, s'endormit là, comme quelqu'un qui n'aurait fait que châtier des esclaves.

(1) J'ai parlé, dans le premier volume, du retour de l'ambassade de Zémarque en 571; son voyage devait se faire par cette route de la Souanie et des Missimiens; quand Sarodius, roi des Alains ou Ossètes, l'avertit que les Perses l'attendaient sur ce passage pour le massacrer. Il choisit alors la route de Darinès ou du Tsébelda, que j'ai décrite plus haut; voyez aussi Le Beau, *Bas-Empire*, éd. Saint-Martin, t. X, p. 69.

Mais les députés, de retour chez eux, avaient inspiré tant de fureur à ces Missimiens libres, qui avaient leur langue et leurs lois particulières, qu'ils tombèrent pendant la nuit sur Sotérichus et le massacrèrent lui et les siens. Et sentant bien que la vengeance allait suivre, ils résolurent de se donner aux Perses.

L'expédition de Nakhoragan avait suspendu l'effet du courroux des Romains; peu de temps après sa retraite, quand le printemps de 555 vint rouvrir les communications, les Romains au nombre de 4,000 hommes, allèrent se poster au château de *Tsibiloum* ou *Tibileos*, aujourd'hui *Khibulas*, situé sur les frontières de l'Apsilie et du pays des Missimiens, entre la Khopi et la Tchénistskali. Un renfort que Nakhoragan envoya aux Missimiens, les ayant rendus supérieurs aux Romains, on passa l'été à s'observer. Pendant ce temps les Romains reprirent *Rhodopolis* ou *Vartsikhé* que les Perses avaient aussi restauré; il ne se passa rien d'autre de mémorable, et quand l'automne fut venu et que les Perses furent retournés prendre leurs quartiers d'hiver à Koutaïs et en Ibérie, les Romains réunirent toutes leurs troupes pour tomber sur les Missimiens.

Les Apsiliens, leurs voisins, avaient cherché à les ramener, en leur envoyant les principaux de leur nation; les Missimiens, loin d'écouter ces ambassadeurs de paix, les massacrèrent. Les

Romains, outrés de colère contre ce peuple féroce, franchirent bientôt leurs montagnes, et se montrèrent dans leurs vallées. Les Missimiens effrayés, se voyant hors d'état de se défendre, mirent le feu à toutes leurs places fortes, et ne réservèrent que Tsakhar la plus forte, surnommée le Château-de-Fer (1). Ils s'y retirèrent avec leurs femmes et leurs enfants. Dacnas, qui commandait l'expédition tandis que Martin était resté en Lazique, songea d'abord à détruire un grand nombre d'habitations qui s'é-

(1) Reineggs qui place une petite peuplade, Souane selon les uns, Ossi selon les autres, là où les auteurs anciens placent les Missimiens, c'est-à-dire aux sources de la Tékhouri, de l'Abacha, etc., l'appelle du nom de Lytchou, que je n'ai pu trouver chez aucun autre auteur. Il remarque que ce petit peuple habite un pays pauvre et couvert de rochers, et qu'une vallée profonde ou plutôt une longue gorge dirigée du nord au sud le sépare des Souanes. Un chemin serpente au fond de cette gorge et mène dans la Grande-Kabardah à travers le pays des Souanes. Sur un des rochers de cette vallée se trouve *Kemme*, non loin des sources de l'Abacha. Une très-ancienne tradition raconte que l'entrée septentrionale de cette gorge a été complétement fermée et fortifiée ; on y voit même des traces de murailles, et on prétend que cette forteresse avait été bâtie sur des pieux et sur des poutres de fer, et que c'est pour cette raison qu'on l'appelait la Porte de Fer. Les Géorgiens et les Imirétiens font aussi mention de cette tradition. Voyez Reineggs, *Allgemeine historisch topographische Beschreibung des Kaukasus*, II, p. 20 et 25.

levaient sur les rochers voisins; ces cabanes étaient suspendues sur le bord de précipices qui paraissaient inaccessibles. Du pied de ces rochers sortaient des sources d'eau vive. Un soldat isaurien remarqua comment les Missimiens venaient y puiser de l'eau pendant la nuit, et la nuit suivante 100 hommes déterminés grimpent sur les rochers, égorgent le poste de 8 hommes qui gardait le haut du sentier, et mettent le feu aux cabanes. Les Romains commirent des horreurs pendant cet incendie, tant ils étaient animés contre les Missimiens. Ceux-ci, retirés dans le château, voyant à la pointe du jour le petit nombre des Romains, sortent au nombre de 500 et les repoussent vigoureusement; 30 Romains avaient péri.

Dacnas se disposa alors à faire le siége dans les formes, en comblant le fossé, en dressant les machines. Les assiégés font une sortie pour les détruire; en rentrant dans le fort, l'un d'entre eux tombe mort, percé d'une flèche, sur le seuil de la porte. C'était un trop mauvais augure pour oser continuer de se défendre. Ils envoyèrent supplier Dacnas de leur accorder la paix, en épargnant une nation depuis si longtemps soumise à l'empire et qui professait la même religion qu'elle. Dacnas acquiesça à leur demande en les condamnant à rendre les 28,000 pièces d'or qu'ils avaient prises à Sotérichus; il les jugea

assez punis par une perte de 5,000 hommes et d'un plus grand nombre de femmes et d'enfants qui avaient péri pendant la guerre.

A la fin de cette année, Martin, général en chef en Lazique, et le principal auteur du complot formé contre Goubazès, fut dépouillé du commandement ; ce fut la punition que l'empereur lui infligea. Justin, fils de Germain, qui avait défendu Phasis, le remplaça.

Chez les Perses, Khosroës fit écorcher vif le malheureux Nakhoragan, et empailler sa peau, qu'on suspendit au haut d'une perche, sur une des places les plus fréquentées de Ktésiphon ; ce fut la punition qu'on lui infligea pour ses mauvais succès devant Phasis.

Enfin vers les Noëls de 562, la paix fut conclue entre Justinien et Khosroës; la Lazique resta au premier. Il n'y eut qu'un sujet de discussion d'une assez grande importance pour les Lazes. De tout temps les Souanes avaient dépendu de l'empire romain, par la raison que le roi des Lazes, avec le consentement de l'empereur, nommait leur souverain qui était toujours un Souane. Du temps de Goubazès, un prince nommé Tsathius gouvernait la Souanie ; un général romain occupait le pays avec quelques troupes. Goubazès irrité contre les Romains, défendit aux Lazes de porter du blé en Souanie ; car ce pays n'en produisait pas pour sa consom-

mation. Les Souanes irrités de cette violation des conventions anciennes, se livrèrent aux Perses, et les Romains furent forcés de l'abandonner; cela s'était passé en 552. Les Romains réclamèrent ce pays comme une dépendance de la Lazique; toutes les meilleures raisons ne purent pas convaincre Khosroës, qui voulut que la Souanie fût libre sous la suzeraineté des Perses. Les Romains réclamaient cette province par un puissant motif; c'est que les Perses se trouvaient maîtres d'un des principaux passages du Caucase, par lequel ils pouvaient faire entrer toutes les tribus nomades des steps, et les lâcher sur l'empire romain.

Après cette guerre de Justinien et de Khosroës en Lazique, à peine est-il fait quelque mention de ce pays chez les auteurs byzantins. Son histoire est des plus embrouillées dans les chroniques géorgiennes, qui suivent toujours le même système, celui d'envisager la Lazique comme partie intégrante de la Géorgie. Le grand changement qui s'opéra à la fin du dixième siècle, et par lequel la Lazique ou Abkhasie fut effectivement réunie à la Géorgie, n'existe point pour elles, et c'est un vrai chaos que leur chronologie et que leurs suites de rois. Je ferai mon possible pour résoudre ce nœud historique, le plus brièvement que faire se peut.

La Géorgie jusqu'à l'extinction de la dynastie des Sassanides, en 787.

Les secours que les Géorgiens demandèrent à l'empereur Justin II, contre les Perses leurs oppresseurs, eurent enfin leur effet. Les Grecs rentrèrent en possession de la Géorgie et Stéphanos, Sassanide, gouverna ce pays sous leur influence. On fait remonter le commencement de son règne en 568 (1).

Sous ce Stéphanos, parut pour la première fois la famille des *Bagratides* sur les marches du trône de Géorgie.

La plus ancienne des traditions qui mentionnent l'origine de cette illustre famille, est celle rapportée par Moyse de Khorène qui écrivait avant 440 (2).

Un juif emmené captif à Babylone par Naboukhodonozor, obtint sa liberté par les bons offices du roi d'Arménie, Hratchéa, qui le plaça à sa cour, où il lui donna un rang distingué (3).

(1) Voyez Histoire de la Géorgie, par Klaproth, dans son Voyage, éd. all., II, p. 166; et Güldenstadt, Beschr., der Kauk. Länder, p. 8. Quant à Breitenbauch et à Rottiers, ils n'ont pas ce roi qui n'était qu'une espèce de gouverneur de la part des Grecs.

(2) Voyez J. Potocki; voy. dans les steps d'Astrakan, II, 266.

(3) Saint-Martin, Mém. géogr., I, p. 283.

Vagharchag, premier roi arsacide en Arménie, donna à Pakarad, l'un de ses descendants, vers l'an 149 avant J. C. la dignité héréditaire d'*Asbied* (chevalier), et la charge de *thakatir*, qui fut fixée pour toujours dans sa famille, et qui consistait à couronner les rois lors de leur avénement au trône.

La province de *Sber* (1) formait dès le premier siècle de notre ère, et sans doute longtemps auparavant le patrimoine de la famille Pagratide. Par la suite leurs possessions s'étendirent considérablement par leurs alliances (2).

Telle est la vraie origine de cette famille.

Plusieurs autres traditions rapportent cette origine différemment; mais comme elles sont toutes postérieures de bien des siècles à Moyse de Khorène, on ne saurait leur prêter beaucoup de foi; elles se concilient toutes sur ce point, c'est qu'elles donnent aux Pagratides une origine juive.

Constantin Porphyrogénète (3) dit que de son temps ils se glorifiaient de descendre de la femme d'Urie qui commit adultère avec David, et qu'ils n'avaient quitté Jérusalem qu'en 500 de notre ère.

(1) *Sber* est le pays d'Ispir des Géorgiens, aux sources du Tchorok.

(2) Saint-Martin, l. c. I, p. 742.

(3) Constantin Porphyr. de Adm. imp., cap. 45.

L'histoire de Géorgie, traduite par Klaproth et écrite par un Pagratide, leur donne la même origine, mais suppose l'arrivée de sa famille en Géorgie, seulement à la fin du sixième siècle de notre ère. Sept frères avaient quitté Jérusalem à la fois; l'un resta en Arménie; les six autres passèrent en Géorgie (1).

Pour en revenir à notre histoire, un de ces Pagratides d'Arménie avait épousé une des filles de Vakhtang-Gourgaslan, nommée *Horgaslana;* de cette union était provenu, je ne sais à quel degré, un certain Gouram (2), que l'empereur Justin II envoya à Stéphanos : il obtint les bonnes grâces de ce roi, qui le nomma général des troupes géorgiennes.

574. Stéphanos I étant mort, Justin II nomma Gouram Pagratide, couropalate et roi de Géorgie.

600. Stéphanos II, fils de Gouram, succéda à son père, avec le titre de *Mthavari* (souverain) (3).

A cette époque, l'église géorgienne restant fidèle au rit grec, se sépara de l'église arménienne,

(1) Hist. de Géorgie, dans Klaproth, Voyage, II, p. 166. Voyez aussi Breitenbauch, p. 9.

(2) Rottiers est le seul, p. 32, qui explique ainsi les droits que Gouram avait au trône : d'après ce que nous avons vu de la puissance de la famille Pagratide dans le cinquième siècle, il n'y aurait rien eu d'étonnant que l'un d'entre eux eût épousé une fille de Vakhtang-Gourgaslan.

(3) Hist. de Géorgie, etc., p. 167.

qui, imbue des idées d'Eutychès, avait rejeté le concile de Chalcédoine (1).

L'empire grec était toujours en guerre contre les Perses, principalement au sujet de l'Arménie. L'empereur Héraclius fit alors alliance avec les Khazars, traversa le Caucase à leur tête et battit à plusieurs reprises Khosroës II. C'est dans une de ces expéditions que mourut Stéphanos en 614 (2).

614. (3) Adarnassé reçut de l'empereur grec Héraclius le titre de mthavari: il descendait du roi Bakour II.

639 (641 Rott.), Stéphanos III, mthavari, succéda à son père Adarnassé.

En 622, Mahomet avait commencé sa brillante carrière. En 635, les Arabes, vainqueurs des Persans, firent leur première expédition contre l'Arménie, qui s'était soumise à l'empereur Héraclius. Tovin fut prise en 639; il s'y fit un horrible carnage. Pendant un siècle, ce malheureux pays et la Géorgie furent le théâtre des cruautés et des ravages qui accompagnent les tristes guerres soulevées par le fanatisme religieux. La

(1) Saint-Martin, Mém. géogr., I, 333.

(2) Hist. de Géorgie, etc., p. 168; Breitenbauch, p. 8, nomme *Alimus*, le roi de Perse contre lequel Stéphanos combattait.

(3) Cette date est de Breitenbauch, p. 8. Klaproth met son avénement en 619, et Rottiers en 621.

Géorgie, déchirée par les vainqueurs, n'eut que des scènes d'épouvante à mettre dans ses annales, et elle a bien fait de les oublier. Dans toutes les chroniques géorgiennes, il se présente une lacune d'un siècle à peu près qui comprend toute cette époque de malheurs; et ce n'est que vers l'an 730 que la liste des rois recommence. Alors régnait *Mirman* ou *Mir*, descendant de Stéphanos III (1). Son règne fut encore le plus malheureux; et il paraît que les terribles événements qui eurent lieu alors ont contribué à faire garder la mémoire de son règne après un siècle tout entier oublié.

Mourvan-Aboul-Kassim, autrement Mourvan-Krou ou le Sourd, chez les Géorgiens, avait été nommé, en 731, par son neveu Hicham, pour prendre le commandement des armées. Pendant treize ans qu'il fut à leur tête, chaque année fut marquée par quelque guerre d'extermination. Les Khazars, les Saklabes (Slaves ?), les Alains, les Lesghis, tour à tour assouvirent la soif de sang de ces barbares mystiques. Le Karthli et l'Iméreth, les premiers, furent ravagés par Mourvan, qui poursuivait les malheureux habitants jusque dans les gorges les plus affreuses. La population d'une partie de l'Iméreth (Sémokvakana) se sauva dans ces grottes

(1) Les chroniques disent fils au lieu de descendant.

nombreuses qui tapissent les rochers de la Kvirila, au-dessus et au-dessous de Gvimé, comme la tradition locale le raconte encore.

Deux princes d'Argvéthi, David et Constantin, qui, avec une petite troupe de 1,338 hommes, avaient voulu résister à 9,000 Arabes, furent faits prisonniers et martyrisés (1). Leurs corps, déposés dans l'église de Modzaméta en face de Ghélati, sont le but de nombreux pélerinages.

En 760 circa (2); régna Artchil II, frère de Mir Djaamdja Asim (Dchoumdchoum en géorgien). Ayant fait une invasion en Géorgie, il s'empara d'Artchil, sous prétexte de vouloir faire la paix avec lui; ce roi n'ayant pas voulu renier sa foi, il périt par le glaive dans une vieillesse très-avancée, en 781.

781. Joanné et Djouancher, fils d'Artchil, lui succédèrent comme mthavari. Avec eux s'éteignit, en 787, la famille royale des Sassanides de Géorgie.

(1) Chroniques géorg. et Martyrologues géorgiens. La date de 730, que j'assigne au martyre de David et de Constantin, est tirée d'un manuscrit géorgien sur vélin contenant la vie des saints du pays, et citée par M. Brosset dans sa Grammaire géorgienne, p. 280.

(2) Les dates qu'assignent la Chronique géorgienne et Rottiers sont entièrement fausses, et antidatées de 100 ans environ.

Dynastie Bagratide sur le trône de Géorgie. (787).

Achot, fils de *Vasag*, Bagratide, avait été nommé patrice et gouverneur de l'Arménie, en 743, par ce même Mourvan-Krou, qui ravagea le Caucase, et qui fut khalife de 744 à 750.

Achot eut deux fils, *Sempad* ou Sembat l'aîné, qui fut chef de la famille Bagratide des rois d'Arménie (1), et *Vasag*, le cadet, chef des Bagratides de Géorgie (2).

Vasag eut pour fils *Aternetch* ou Adarnassé, qui fut créé couropalate par l'empereur Léon Porphyrogénète (3). Il fut grand favori d'Artchil II, qui lui accorda tous les priviléges de la haute noblesse et le nomma gouverneur de Cakhèthi. Après la mort des deux fils du roi, *Achot*, fils d'Aternetch, reçut, en 787 (4), du khalife *Haroun-Alrachid*, le titre de grand-prince et

(1) Saint-Martin, Mém. hist., etc., I, p. 342 et 418.

(2) Voyez les Généalogies de Tchamitch.

(3) Const. Porphyr. de Adm. imp., cap. 45. Léon Porphy. régna de 752 à 780. La Chronique géorgienne de Klaproth, p. 169, fait descendre Adernetch d'un frère de Gouram.

(4) Rottiers dit 789. Il s'exprime ainsi, p. 32, sur cet avénement d'Achot : « Achot Bagrationi parvint au trône par la ligne d'Achot-Kourad-Palat; il eut un fils nommé Bagrat. »

de patrice de Géorgie : l'empereur Constantin y joignit celui de couropalate.

Sous son règne, l'Arabe Khalil, fils de Yésid, qui avait été marzban (gouverneur) d'Arménie, de 786 à 788, inonda la Géorgie de ses troupes dévastatrices; Achot se réfugia dans le *Chauchéthi*, vallée des plus sauvages de la province actuelle d'Akhaltsikhé. Il y fut découvert et mis à mort par les troupes de Khalil.

Achot avait épousé une Géorgienne, dont il eut *Bagrat I*, couropalate, et *Gomar*. Ces enfants furent obligés de se sauver et de se cacher pendant que les troupes de Khalil et de son fils Mouhammed ravageaient leur patrie et imposaient des gouverneurs à Tiflis. Ce ne fut qu'en 841 que Mouhammed-Mustasi, khalife sarrasin de 833 à 842, voulut bien reconnaître Bagrat comme seigneur de Géorgie, après qu'il eut fait acte d'obéissance.

Les contre-coups des troubles d'Arménie se firent sentir aussi en Géorgie après le massacre de Yousouf, marzban en 851. Le Turc *Bougha*, envoyé par le khalife Motavakkel, ravagea le Somkheth et prit Tiflis.

845 (860 Rott.), David I, fils de Bagrat I.

881 (865 Rott.), Aternetch ou Adarnassé, fils de David I. Bagrat I et David I n'avaient été que de simples seigneurs de la Géorgie, sous la vassalité des Persans. Aternetch n'était aussi que

prince de Géorgie. Achot I, le Grand, couronné en 885, prince des princes d'Arménie par le khalife Motavakkel, vint à mourir en 890. Aternetch se hâta de se rendre auprès de Sempat I, fils d'Achot I, pour lui faire ses condoléances sur la mort de son père. Abas, frère du défunt, sous prétexte de lui faire honneur, alla à sa rencontre; son but était d'empêcher Aternetch de voir Sempat et de s'intéresser à lui, désireux qu'il était de supplanter son neveu et de se faire reconnaître roi d'Arménie à sa place. Aternetch ne se laissa pas détourner et trouva Sempat dans le deuil. Il le sollicita de faire trêve à ses tristes pensées et de songer à son royaume, et il lui posa lui-même la couronne sur la tête comme roi d'Arménie. Il s'attira tellement la confiance de Sempat, qu'Abas mit tout en usage pour l'éloigner, tant il était jaloux de cette union. Mais Aternetch ne retourna pas chez lui que Sempat ne l'eût couronné, en 899, *roi de Géorgie*, titre qu'il joignit à celui de couropalate qu'il portait déjà.

Ici l'histoire de l'Abkhasie (Colchide, Egrissi) se mêle intimement avec celles de la Géorgie et de l'Arménie.

L'*Abkhasie* ou la *Lazique*, pendant que la Géorgie et l'Arménie étaient tourmentées, tyrannisées par les Sassanides, par les Khalifes Ommiades et Sarrasins, avait été plus ou moins

sous la vassalité de l'empire grec, qui plusieurs fois fit des expéditions en Abkhasie pour faire sentir aux princes du pays leur dépendance. Cette influence de Constantinople sur ce pays se retrouve dans une foule de choses, dans l'architecture, dans le culte religieux, dans l'usage de la langue grecque comme langue religieuse, dans quelques formes d'administration, etc. Pendant les 7e, 8e et 9e siècles, gouverné par des rois vassaux, dont l'histoire n'a conservé que les noms, ce silence sur leur compte serait une preuve de paix et de progrès. Une foule de monuments, antérieurs au 10e siècle, recouvraient les belles côtes de l'Abkhasie et de la Colchide. Les églises de Pitzounda, Dandara, Arkhanghèlo, Nakolakévi, Tchamokmodi, le palais de Tsikhédarbasi, etc., en faisaient partie.

La liste des rois d'Abkhasie que nous donne Dosithée, avait pour auteur un roi d'Abkhasie, Bagrat III, qui régna vers la fin du 10e siècle, et dont je parlerai plus bas. La voici jusqu'à l'époque d'Aternetch :

1[er] roi Anos.
|
Gozar.
|
Justinien.
|
Philèhte.
|
Kaparouki.
|
Démétrius.
|
Théodose.
|
Constantin.
|
Théodore.
|
Constantin.
Son frère Léon règne 45 ans (de 744 à 789 circa).
|
Théodose 27 ans (de 789 à 816 circa).
Son frère Démétrius 36 ans (de 816 à 852 circa).
Son frère George.
Le fils de Démétrius, Pancrace, 12 ans (de 856 à 866).
|
Constantin 39 ans (de 866 à 905).

Ce Constantin fit, en 904, une invasion dans les états de Sempat I, roi d'Arménie, et s'empara de plusieurs contrées qui lui étaient soumises. Le roi d'Arménie, unissant ses troupes à celles d'Aternetch, roi de Géorgie, marcha contre Constantin, qui fut vaincu, pris par trahison dans une entrevue et enfermé dans la citadelle d'Ani. Les Abkhases apprenant la prise de leur roi, en choisirent un autre et se préparèrent

à recommencer leurs courses. Sempat se conduisit alors avec générosité envers son prisonnier, lui rendit la liberté après quatre mois de captivité, le combla de présents et le renvoya dans ses états. La magnanimité de Sempat déplut à Aternetch, qui, en 907, prouva son ingratitude envers son parent et son ami, en se réunissant à plusieurs seigneurs mécontents pour le détrôner et le faire périr. Mais il essuya une déroute complète, et ne put obtenir la paix qu'en donnant son fils en otage, et en abandonnant les seigneurs rebelles auxquels Sempat fit crever les yeux. La suite du règne de Sempat fut bien malheureuse.

A la mort d'Aternetch, la Géorgie, souvent ravagée par les Arabes, avait besoin d'un chef qui sût leur résister. On substitua à son fils David II, Bagrat, surnommé le Sot ou la Bête (Regvéni), son parent *Soumbat :* mais George, roi des Abkhases, n'approuva pas ce choix et fit placer son fils *Constantin* sur le trône de Géorgie.

Constantin I, étant mort vers 942, David II, fils d'Aternetch, revendiqua ses droits. Mourant sans enfants, il adopta, sous la régence de son neveu Gourghen I, fils de son frère, son petit-neveu *Bagrat II* (1), qui fut la vraie souche des rois d'Abkhasie et de Géorgie.

(1) Bagrat était, selon Rottiers, petit-fils maternel de George, roi des Abkhases, p. 32.

Bagrat II eut deux femmes. De la première il eut Gourghen, qui était déjà âgé quand son père parvint au trône; sa seconde femme était Marianne, fille de Sénakérim, roi du Vaspourakan, qui lui donna plusieurs enfants.

George Magister, roi d'Abkhasie, grand-père de Bagrat II, était mort en 940 environ, après un long règne, consacré à des guerres et à l'agrandissement de ses états.

Léon, fils de George, que Tchamitch appelle *Ber* (vieillard, cheik, moine), succéda à son père. L'Abkhasie d'alors comprenait l'Abkhasie de nos jours, tout le bassin de la Colchide et une partie du bassin d'Akhaltsikhé et du Haut Cyrus, que George s'était approprié par héritage (1). Abas, roi Bagratide d'Arménie, qui régna de 928 à 952, avait fait bâtir à Kars une église patriarcale, dont il était sur le point de faire la dédicace. Ber, qui avait des droits sur ces contrées, prétendit que c'était à lui à faire consacrer cette église d'après le rit géorgien. Il s'ensuivit un combat où *Léon Ber* fut fait prisonnier. Abas le mena alors les mains liées dans l'église de Kars : « Regarde bien, lui dit-il; c'est pour la dernière fois, » et il lui fit crever les yeux, en 943. Ce fut à prix d'or que les Abkhases obtinrent la liberté de leur roi (2).

(1) Constant. Porphy. de Adm. imp. cap. 46.
(2) Tchamitch.

Léon Ber régna dix ans, de 943 à 953.

Son frère Démétrius, huit ans, de 953 à 961.

Puis l'Abkhasie fut disputée par un certain *Théodose*, *Thotos* ou *Thevdas*, qui fut détrôné et aveuglé au bout de trois ans de règne, vers 964.

Son cousin Antarnas David voulut monter sur le trône; mais les troubles continuant, Bagrat II, roi de Géorgie, Sempat II, roi d'Arménie, et David, couropalate de Daïk, chassèrent cet Antarnas David; et Bagrat II, réclamant l'héritage comme petit-fils de George Magister, fit nommer roi d'Abkhasie, son petit-fils *Bagrat III*, fils de *Gourghen*, qu'il avait eu de sa première femme. Ainsi furent unies dans la même famille les couronnes d'Abkhasie et de Géorgie, pour passer ensuite sur la même tête.

Ce jeune Bagrat, roi des Abkhases, était un jeune homme brave et superbe, qui sentit vivement l'insulte que son grand-père voulut faire à son père Gourghen, en le chassant, pour placer sur le trône, un des enfants de Marianne, sa seconde femme, princesse ambitieuse. Bagrat, sans s'inquiéter des liens de parenté, réunit une grande armée, et marcha contre son grand-père, qui appela à son secours Sempat II et David de Daïk. Effrayé de tant de princes alliés contre lui, Bagrat demanda la paix, qui lui coûta Atskver, dont Sempat s'empara; mais il paraît que la

leçon profita au grand-père, qui ne put empêcher Gourghen de lui succéder en 998 (1).

C'est à Bagrat II, premier régénérateur des libertés de la Géorgie, et grand ami de Sempat II, qu'il faut attribuer la construction de la belle église de Sion, près d'Aténi en Ķarthli, comme je le prouverai en son lieu.

Gourghen II fut roi de Géorgie, pendant que son fils Bagrat était roi d'Abkhasie. L'empereur grec lui conféra le titre de Magistros.

1008. Bagrat III réunit sur une seule tête, après la mort de son père, les deux royaumes de Géorgie et d'Abkhasie, qu'il gouverna jusqu'en 1014 ou 15.

Ce fut un des grands princes de la Géorgie; l'un des premiers il donna à ce royaume l'élan qu'on lui vit prendre; les arts et les sciences s'implantèrent, et ce ne fut pas une servile imitation de la Grèce et de l'Arménie; les Géorgiens se créèrent une littérature, une architecture à eux. Bagrat III donna le premier modèle de ce nouveau style, en fondant la belle cathédrale de

(1) Ces détails sont tirés de Tchamitch. La date de 998 qu'il indique pour la mort de Bagrat II ne s'accorde pas avec la Chronique géorgienne et Breitenbauch, qui ont 991. Rottiers a oublié un Gourghen et un Bagrat dans sa liste, p. 32. — On est certain que Bagrat II vivait encore en 996. Voyez Saint-Martin, Mém. sur l'Arm. I, p. 366.

Koutaïs (1), l'an 223 de la période victorienne des Géorgiens, qui répond à l'an 1003 de notre ère, comme en font foi les inscriptions dont je donnerai plus bas la traduction.

1014. Ghiorghi ou George I, succéda à son père Bagrat III. La réunion du royaume du Vaspourakan à l'empire grec inspira aux empereurs le désir d'agrandir leurs états du côté de l'Arménie et de la Géorgie. Ce projet excita la crainte de Ghiorghi, qui se révolta ouvertement en 1022, contre l'empereur Basile II. L'empereur se mettant à la tête d'une puissante armée de Grecs et d'Arméniens, eut bientôt franchi les montagnes qui le séparaient de la Haute Géorgie, qui appartenait à Ghiorghi; il le rencontra au bord du lac Palacatsio, et le mit dans une déroute complète. Ghiorghi fut obligé de prendre la fuite et de se retirer avec tout son peuple dans les vallées anfractueuses du Caucase, et de s'y cacher pendant qu'il livrait le plat pays à la fureur du vainqueur, qui mit tout à feu et à sang.

Ghiorghi, en 923, profitant de quelques révoltes qui avaient eu lieu dans l'Asie-Mineure, rentra dans ses états, et eut l'audace de porter ses ravages jusqu'aux portes de Trébizonde; mais Basile revint, le vainquit, et le força à se reconnaître son sujet. Il prit en otage son fils

(1) Voyez Atlas, architecture, pl. 13, 14, 15, 16, 17.

Bagrat, qu'il lui renvoya au bout de trois ans.

1027. Bagrat IV succéda à son père Ghiorghi I. A Basile II (1), avait succédé son collègue Constantin; les Géorgiens et les Abkhases crurent le moment favorable pour se libérer de l'empire grec; mais Constantin étant mort en 1028, Romanos (Romain Argyre), devenu empereur, força Bagrat à se déclarer publiquement son vassal. Pour l'affermir d'autant mieux dans sa fidélité, il lui donna pour femme sa fille Hélène, et le titre de couropalaté (2). Il lui fournit nombre d'ouvriers et d'artistes pour lui aider à achever la belle cathédrale de Koutaïs, dont l'intérieur est entièrement byzantin (3).

On vit déjà sous le règne de Bagrat, fructifier le zèle des rois précédents pour donner à la Géorgie une littérature : le philosophe *Joanné Patrizi*, que le roi Ghiorghi I avait envoyé en Grèce pour s'y instruire, traduisit à son retour dans son pays les philosophies de Platon et d'Aristote en géorgien. *Ghiorghi Aphoni* revint aussi à la même époque, et traduisit du grec en géorgien les psaumes et les autres hymnes sacrés et profanes. Ils s'attachèrent surtout à conserver la pu-

(1) Basile II mourut en 1025.

(2) Chron. géorgienne de Vakhtang V; Klaproth, II, 173.

(3) Telle est la tradition constante du pays.

reté de la langue géorgienne, et leurs efforts ne furent pas inutiles; car, quoique sous le règne de Bagrat III, nombre de savants fussent revenus de la Grèce, et eussent voulu montrer leur savoir en traduisant en leur langue l'ancien et le nouveau testament, leurs efforts restèrent bien en arrière de ceux de Joanné Patrizi, dont la pureté et la flexibilité de langage dépassèrent tout ce que ses prédécesseurs avaient fait (1).

Le règne de Bagrat IV fut encore remarquable par les invasions des Turcs Seldjoukides en Arménie et en Géorgie: elles commencèrent en 1047, sous le sultan *Thoghril-Begh*. Arzeroum fut pris en 1049, et horriblement saccagé: les armées combinées des Grecs, des Géorgiens et des Arméniens firent alors leur jonction à *Kaboudrhou*, dans la plaine de Vanant. Les Turcs, quoique vaincus, firent prisonnier Liparid, prince Orpélian, l'un des généraux qui avaient le plus contribué à la victoire, et se retirèrent (2).

Dans ce temps la famille des Orpélians, dont l'origine est si illustre d'après les traditions géorgiennes, rivalisait de puissance avec les rois de Géorgie. De toute antiquité Chamchvildé, plus anciennement appelé Orpelt, avec de vastes do-

(1) Chronique géorg. etc., p. 174.

(2) Saint-Martin, Mém. sur l'Armén. II, 201 et seq.

maines en Somkhèthi, avait été son apanage. Un événement peu honorable pour Bagrat vint encore accroître cette puissance. Bagrat, amoureux de la femme de Liparid, l'avait enlevée et séduite. Liparid outré, prit les armes, et vainquit Bagrat, qui fut forcé de s'enfuir en Abkhasie, abandonnant ses états au vainqueur, qui se vengea sur la mère de Bagrat du crime de son fils. Il envoya demander l'alliance et l'amitié de l'empereur qui les lui accorda. Bagrat, de son côté, vint à Trébizonde, se plaignant de ce qu'on traitait avec son sujet rebelle. L'empereur proposa alors un arbitrage où l'on décida que toute la Géorgie et le pays des Abkhases serait à Bagrat, et que Liparid aurait la Meskhie pendant sa vie, et reconnaîtrait Bagrat pour son souverain (1).

Il paraît que Liparid périt vers 1057, victime de la vengeance de son roi. Ivané, fils de Liparid, fut contraint de se sauver après la confiscation de ses domaines héréditaires, et d'attacher sa fortune à celle des Turcs (2).

Alp-Arslan, frère et successeur de Thoghril-Begh, fit, en 1064, une invasion aussi dévastatrice que celle de son frère en Arménie et en Géorgie. Bagrat IV fut forcé de demander la

(1) Cedrenus, t. II, p. 770.
(2) Saint-Martin, Mém. hist. II, p. 230.

paix, de se soumettre au vainqueur, de lui payer un tribut, et de lui donner la fille de sa sœur en mariage.

La suite de l'expédition d'Alp-Arslan eut cela de remarquable qu'il passa de la Géorgie dans le Djavakhéthi, qu'il assiégea Akhalkalaki, Kherthvis, Vardzie, que Ibn-Alathir nomme Sil-Wardeh, et dont Alp-Arslan força les habitants au mahométisme : puis il prit Kars, et enfin Ani, qui fut horriblement pillée et ravagée (1).

1072. George II, fils de Bagrat IV, monta sur le trône au moment où la Géorgie éprouvait les plus grands ravages de la part des Turcs Seldjoukides, qui s'emparèrent de Tiflis en 1078. Des hordes de Tatares s'établirent entre le Kour et l'Alazan, et dans d'autres parties ouvertes de la Géorgie, d'où elles pouvaient facilement piller la contrée, et en enlever les habitants. Le roi fut forcé de se sauver en Abkhasie.

Enfin Dieu, au milieu de tant de misères, fut favorable aux Géorgiens, en leur donnant en 1089 un sauveur, dans David III, fils de George II, que les Géorgiens ont surnommé à juste titre le Réparateur, le Reconstructeur (Aghma-Chnébéli). Quand il monta sur le trône, ses peuples vivaient cachés dans les cavernes des rochers et dans les forteresses. Enflammé d'un courage hé-

(1) Saint-Martin, Mém. hist. II, p. 227.

roïque, et guidé par le génie, il tombe tout à coup sur ces Tatares des rives du Kour, du Jöri, de l'Alazan; en peu de temps, il les bat à plusieurs reprises, et chasse ces hordes pillardes et incommodes; et c'est quand David sent son pays libre, et délivré de toutes ces peuplades étrangères que le fanatisme autant que l'appât du butin avait attirées, qu'il songe à ramener ses sujets demi-sauvages dans leurs demeures ravagées; partout il encourage, il aide; les villes et les villages se relèvent de leurs ruines; les églises sont reconstruites ou restaurées, et la paix, après tant de siècles, fleurit en Géorgie.

Mais pour assurer la paix à la Géorgie, il fallait se faire respecter de ses ennemis du dehors et leur enlever jusqu'à leur dernière retraite. Les Turcs prirent l'initiative en 1121; jaloux de la prospérité de David, ils s'avancèrent trois fois à la tête de puissantes armées jusqu'en Géorgie; toujours ils furent battus. David prit Tiflis après un long siége en 1122, et ensuite Chamchvildé: il rendit cette dernière ville, par patente royale, à Ivané Orpélian, qui était venu servir son roi, qui en fit son connétable : Ivané lui rendit de très-grands services et l'accompagna dans toutes ses campagnes, et mérita les grands bienfaits qu'il répandit sur lui.

Après plusieurs campagnes, où il fut toujours vainqueur, la poursuite des vaincus entraîna

David en Arménie, où il prit Ani sur les Seldjoukides.

Dimitri, fils de David, leur enleva le Chirvan à main armée; David lui-même marcha à la tête de ses troupes jusqu'à Derbend.

Parmi les monuments du règne de David II, il en est peu d'aussi bien conservé que le fameux monastère de Ghélathi, l'une des retraites favorites de ce grand roi; il y fit construire la belle église dédiée à la Sainte-Vierge, la plus grande des trois églises. Il fit ériger aussi le portique qui servait jadis de principale entrée au monastère, et qu'il fit fermer par deux portes de fer, trophées de ses victoires; la tradition prétend que David III les avait emportées de Derbend dans l'une de ses expéditions. On verra plus tard dans ma description de Ghélathi, la manière dont M. Frähn réfute cette tradition, et son opinion sur ces fameuses portes.

David voulut être enseveli dans ce portique au devant des portes, où j'ai vu son tombeau; il mourut en 1126.

Démétrius Ier, fils de David III, marcha sur les traces de son père, défendit son peuple contre ses ennemis et le rendit heureux. Les princes Orpélians commandaient avec gloire sous ce valeureux roi. A la fin de ses jours, Démétrius se fit moine et laissa en 1156 la royauté à son fils aîné David IV, qui ne régna que deux ans.

David IV avant de mourir, fit jurer à son frère George III, sur la croix de Ninon, qu'il se contenterait de la régence de la Géorgie pendant la minorité de son fils Démétrius; mais George qui voulait régner, engagea les grands du royaume, et principalement Ivané Orpélian, par des flatteries, à le mettre sur le trône. Il fut couronné roi au préjudice de son neveu.

Le règne de George fut des plus glorieux; ses états s'agrandirent considérablement; il reprit en 1161, Ani et la province de Chirag sur les Seldjoukides. En 1163, il prit Tovin dont il détruisit toutes les mosquées et d'où il emmena 60,000 prisonniers. Le célèbre Chams-Eddin Eldigouz, prince de l'Aderbeidjan et d'Ispahan, informé de cela, rassembla toutes ses troupes, et battit George, qui se réfugia dans Ani, où il se défendit vigoureusement pendant 30 jours et repoussa l'ennemi.

La fin du règne de George fut marquée par des événements affligeants et dont son usurpation était la cause. Ivané Orpélian, qui rivalisait pour ainsi dire de puissance avec son roi, soit par ambition, soit par mécontentement, ourdit une conspiration pour remettre sur le trône Démétrius, neveu de George. Il parvint à faire entrer dans ses vues les grands du royaume qui l'abandonnèrent bientôt après pour retourner à George, qui se sentant le plus fort, vint mettre

le siége devant Lorhé, où Ivané et Démétrius s'étaient réfugiés. Pressés de toutes parts ils se rendirent à George sous serment qu'il ne leur ferait aucun mal; mais le roi oublia bientôt son serment; il fit traiter horriblement Ivané et tous les Orpélians furent enveloppés dans sa ruine; leurs biens furent confisqués, et à peine en échappa-t-il quelques uns qui allèrent chercher un refuge chez Eldigouz; un anathème des plus violents fut frappé contre eux dans toute la Géorgie.

Ce fut ce trône souillé de sang et qu'il avait usurpé, que George III laissa à sa fille Thamar, son unique héritière, qu'il avait eue d'une princesse Ossète. L'année de sa mort n'est pas bien certaine. Klaproth la met en 1171, tandis qu'Étienne Orpélian et Tchamtchéan la mettent en 1184.

Thamar illustra de toutes manières le trône de Géorgie, et mérita le nom de *Roi* que lui donnent les Géorgiens, malgré son sexe.

Sous son règne la Géorgie prit le premier rang parmi les puissances de l'Asie occidentale. Toute l'Arménie au nord de l'Araxe lui fut soumise; elle se fit obéir par tous les peuples du Caucase, qu'elle convertit au christianisme. Elle fit élever un grand nombre d'églises pour ces nouveaux convertis, ou pour ceux qui l'étaient déjà, mais qui manquaient de secours spirituels.

Elle eut pour général et pour atabek, deux frères, Ivané et Zakhari, fils d'un prince Arménien. Ils se distinguèrent tous deux par de grands exploits, et tinrent en bride les Seldjoukides par des expéditions dans leur empire; ils s'avancèrent jusqu'à Casbin, jusqu'à Tavris, et même jusqu'à Trébizonde, se faisant respecter partout et ramenant sous le pouvoir de leur reïne toutes les anciennes possessions des Géorgiens et ne laissant que fort peu de l'Arménie aux Musulmans. (1)

Thamar épousa par le conseil des prêtres et des nobles Géorgiens, George, l'un des fils d'André Bogolubskoi, prince Russe, de la race du grand duc Vsévolod. Ce prince au commencement de son mariage, marcha à la tête des troupes et se distingua par des conquêtes : mais bientôt oubliant le respect qu'il devait à Thamar, et s'abandonnant à la licence la plus effrénée, les prêtres, à la prière de la reine, prononcèrent son divorce. Thamar renvoya le prince George avec de riches présents. Thamar épousa ensuite David Soslan, prince Ossetien, qui se trouvait justement en Géorgie (2). Mais George ne voulait

(1) Les Géorgiens prirent Toverin en 1202; ils firent une invasion dans l'Aderbaïdjan, puis à Khélath en 1204; ils prirent Kars en 1206, etc.

(2) Klaproth suppose que c'était un Pagratide qui avait

pas abdiquer un royaume de bonne grâce; il s'en alla à Constantinople demander du secours aux Grecs qui lui donnèrent une armée pour aller reconquérir son trône. Il parvint à soumettre quelques provinces et à attirer plusieurs des grands du pays dans son parti; il s'empara même de Koutaïs. Thamar, à l'ouïe de tant de hardiesse, rassembla une armée pour marcher contre le prince qui s'avançait déjà contre Tiflis. Battu dans un premier combat, le prince revint à la charge, fut vaincu une seconde fois par Thamar elle-même qui s'était mise à la tête de ses troupes. George fut alors abandonné par son armée, et forcé de recourir à la générosité de Thamar, qui lui accorda la permission de sortir de la Géorgie, et lui donna une garde d'honneur pour l'accompagner. Depuis ce temps, on n'entendit plus parler de lui.

Thamar eut de son second mariage, Laska George IV, et une fille nommée Roussoudan. Elle associa son fils au gouvernement, plusieurs années avant sa mort qui eut lieu en 1206 environ. Les Géorgiens qui se glorifient d'avoir eu un souverain aussi excellent, rattachent son nom

ses domaines dans l'Ossétie. Voyez dans le nouveau Journal Asiatiq. oct. 1830, n° 34, p. 312, une inscription de Nouzala en Ossétie, qui paraît avoir ce David Soslan en vue.

indistinctement à tout ce qui s'est fait de grand, d'important dans le royaume. Thamar est pour eux ce qu'est la reine Berthe de la Bourgogne transjurane pour la Suisse occidentale. Toute église, tout édifice, tout château un peu remarquable, date de la reine Thamar selon la tradition. Il faut être donc bien en garde contre ces assertions hasardées, quand même le nom viendrait corroborer le fait, comme je pourrais en citer plusieurs cas; ces noms ne sont que des épithètes tardives qui ne prouvent rien.

Le vague qui repose sur les monuments de la reine Thamar, repose aussi sur son tombeau. Je connais maints endroits de la Géorgie qui le revendiquent. Ghélathi, Mtzkhétha, Hagpad, se le disputent; on le montre aussi dans la grande église troglodytique de Vardzie sur les rives du Kour, où je l'ai vu, tandis que l'on n'a pu me montrer ni à Ghélathi, ni à Mtzkhétha, quelque trace de son tombeau, ni même l'endroit où l'on suppose qu'il devrait être.

Laska George IV, fils de Thamar, marcha sur les traces de sa mère. Dans une campagne qu'il fit contre Khélath en 1211 et 1212, il fut pris dans une sortie par Aoub, roi de cette ville, qui ne lui accorda la liberté que contre une rançon qui consistait en plusieurs forteresses, en 5,000 prisonniers musulmans, et en mille dinars, sur quoi il fut encore obligé de jurer une

trêve de 30 ans avec les Musulmans. Vers cette époque il fit la conquête de Maranda et d'Ardébil dans l'Aderbaïdjan. En 1220, un détachement de l'armée de Djinghiz-Khan, pénétra en Géorgie, et y commit de tels ravages que George en mourut de chagrin en 1221.

Il ne laissa qu'un fils nommé David qu'il avait eu d'une concubine, et qu'il reconnut pour son héritier sous la régence de sa sœur Roussoudan, fille de la reine Thamar.

Roussoudan ne fut pas moins célèbre que sa mère, et son intéressante histoire prendrait une place importante dans celle du XIIIe siècle. Plus malheureuse que sa mère, sa beauté lui causa de grands chagrins dès les premières années de son règne. Car Djelal-Eddin, sultan du Khazrim, sur le bruit de ses charmes, s'était mis sur les rangs pour prétendre à sa main. Dans le même temps un autre voisin de Roussoudan, Moghits-Eddin-Thoghril-Châh, de la race des Seldjoukides et seigneur d'Arzeroum, apprenant que les Géorgiens voulaient que leur reine épousât un prince d'une famille royale, avait envoyé une ambassade pour proposer son fils Thavghirissi; les Géorgiens trouvèrent plus à leur gré ce dernier, pourvu qu'il changeât de religion. Son père y consentit et Thavghirissi épousa Roussoudan, dont il eut un fils et une fille, David Narin et Thamar.

Djelal-Eddin ne put apprendre ce choix et le refus formel que Roussoudan avait fait de sa main, sans entrer dans une grande colère; il revint à trois reprises dès 1225 ravager la Géorgie à la tête d'une grande armée, mettant tout en œuvre pour faire tomber la reine dans son pouvoir, et se venger de son heureux rival. Les kourdes du sultan ne purent exécuter ses projets; Roussoudan s'était sauvée à Koutaïs, et Djelal-Eddin fut forcé de revenir défendre ses états contre les Mongols qui s'emparèrent en 1231 de l'Aderbaidjan et battirent le sultan dans les plaines du Mougan. Djelal-Eddin fut, dit-on, tué par des bergers dans sa fuite.

La conduite irrégulière de la reine lui attira encore d'autres ennemis. Elle aimait, dit Aboulféda, un de ses gardes; son époux en ayant été informé, les guetta, les surprit: irrité comme de juste de cette infidélité, il gronda son épouse, qui, pour toute réponse, le fit enchaîner et transporter dans un château fort. Aboulféda ajoute que la reine fit venir ensuite, comme pour braver son époux, deux hommes qu'on lui avait vantés pour leur beauté, et qu'elle en choisit un pour l'épouser.

Lassée de ce second mariage, elle renvoya bientôt ce second mari, et tourna ses yeux et son amour sur un mahométan de Gandja, qu'elle ne put porter, ni par prières, ni par exhortations,

ni par intrigues, à changer de religion (1).

Le dur traitement qu'elle avait fait à son mari avait excité les Seldjoukides contre elle, et elle ne trouva pas d'autre moyen pour les apaiser que de faire alliance avec Ghaïath-Eddin, sultan des Seldjoukides, en lui envoyant sa fille Thamar en mariage. Elle avait encore un autre but : son neveu David Soslan était devenu grand, et menaçait de lui enlever l'empire ; il servait de point de mire aux mécontents. Étienne Orpélian raconte que deux fois elle avait voulu le faire périr en le faisant renfermer dans un coffre et jeter à la mer, en lui dressant des embuscades, et les deux fois il avait échappé au danger.

En faisant partir sa fille, en 1237, pour Césarée, elle la fit accompagner par David. Après le mariage, Thamar embrassa la religion musulmane ; et le sultan qui était d'accord avec Roussoudan, fit enfermer David dans un fort, avec l'évêque qui l'avait accompagné (2).

David fut retenu dans ce fort jusqu'en 1243. Les Mongols ayant fait alors la conquête de l'Asie-Mineure sur les Seldjoukides, le délivrèrent. Roussoudan, refusant de se soumettre à l'empire des Mongols, Batchou-Nouïan, leur général dans l'occident, résolut de soutenir les droits

(1) Hist. de Géorgie, par Klaproth, II, 184.
(2) Saint-Martin, Mém. hist., II, 292.

de David Soslan, pour se faciliter les moyens de soumettre la Géorgie. Les princes de la grande Arménie, que les Mongols avaient déjà soumis, prirent le parti de David; et Roussoudan poursuivie par Batchou jusqu'en Iméreth, fut forcée de se réfugier dans la forteresse d'Ousaneth, où ne voyant nul moyen d'échapper au vainqueur, elle s'empoisonna en 1247 (1).

Craignant déjà pour l'issue de cette guerre, elle avait envoyé son fils David Narin, à Batou, prince du Kiptchak, en le lui recommandant. Batou l'envoya à Korakoroum, auprès de Gaïouk-Khan, où David Narin trouva déjà son cousin David Soslan, que Batchou y avait aussi envoyé pour obtenir l'investiture de la Géorgie. Le Khan, pour accorder les deux cousins, ordonna de leur partager la Géorgie.

David Soslan eut la Géorgie supérieure, c'est-à-dire les pays de Karthli, de Kakhéthi, de Saatabago, avec une partie du Chirvan.

David Narin prit possession de la Géorgie inférieure, composée de l'Iméreth, de la Mingrélie, de l'Odichi, du Svanéthi, de l'Abkhasie et du Djikhéthi.

Chaque royaume eut son catholicos. Les premières suites de ce partage furent l'affaiblissement de la Géorgie. Déjà en 1256, les Tcherkes-

(1) Saint-Martin, Mém. hist., II, p. 292.

ses se détachèrent du Karthli et le Svanéthi, l'Abkhasie et le Djikhéthi de l'Iméreth.

Voici les rois qui régnèrent depuis le premier grand partage jusqu'au second :

GÉORGIE SUPÉRIEURE.	GÉORGIE INF. OU IMÉRETH.
1247. David Soslan V.	1247. David Narin.
1269. Démétrius II Tavdadébouli.	
1289. Vakhtang II, fils de David Narin.	
1293. David VI, fils de Démét. Tavd.	1293. Constantin, fils de Narin.
1301. Vakhtang III, fils de Démét. Tavd.	
1308. George V, fils de David V.	
1318. George VI, fils de Démét. Tavd., surnommé l'Illustre, s'empare de l'Iméreth, en 1330.	1327. Michel, fils de Dav. Narin. 1329. Bagrat le Petit, fils de Michel.
1346. David VII, f. de George VI.	
1355. David VIII, f. de David VI.	
1360. Bagrat V le Grand.	
1396. George VII.	
1407. Constantin II, frère de George.	
1414. Alexandre I, fils de George.	

Depuis la mort de Roussoudan, l'histoire de Géorgie et d'Iméreth n'est plus qu'une longue série de ravages, de massacres, de révolutions, d'invasions malheureuses.

Les Mongols ayant essuyé une grande opposition de la part de Démétrius, fils de David Soslan, lorsqu'ils voulaient s'emparer de la Géorgie, Arghoun-Khan se mit lui-même à la tête de son armée. Démétrius se sentant menacé vint alors

se rendre de son plein gré à Arghoun-Khan, qui lui demanda ce qu'il préférait de voir son pays ravagé ou d'avoir la tête tranchée ; Démétrius ne balança pas ; il demanda la mort, et eut la tête tranchée dans la plaine de Mougan, en 1289 ; Arghoun lui tint parole. Démétrius fut surnommé *Thavdadébouli* (la victime volontaire).

Vakhtang III fut aussi martyr de son devoir. Arab-Khan pénétrant en Géorgie pour forcer les habitants à embrasser le mahométisme, Vakhtang vint pour le fléchir ; Arab le fit périr pour son obstination.

George VI soutint un moment le royaume de Géorgie par sa bravoure et sa prudence, qui lui ont fait donner le surnom d'*Illustre*. Il réunit l'Imércth à la Géorgie, en chassant du trône Bagrat, descendant de David Narin. David VI suivit ses traces ; mais ce fut pour voir la Géorgie retomber bientôt dans un abîme de malheurs. Le cruel Timur, dans sa guerre d'extermination, vint aussi répandre la terreur en Géorgie ; il ruina Koutaïs, prit Tiflis en 1385, et fit prisonniers Bagrat V et sa femme. Bagrat s'étant converti au mahométisme, Timur le renvoya en Géorgie avec une armée ; mais à peine eut-il mis le pied sur le sol paternel, que donnant avis à son fils et aux Géorgiens, il tomba avec eux sur les troupes qui l'accompagnaient, et les massacra, ce qui excita tellement la fureur de Timur, qu'il

mit la Géorgie à feu et à sang; la métropole de Mtzkhétha et toutes les autres églises anciennes furent renversées de fond en comble, les forteresses rasées, tous les habitants entraînés en esclavage. Timur n'épargna que l'église de Manglissi, sur le mur de laquelle il crut voir Mahomet assis sur un lion.

George VII périt aussi dans un combat contre Timur. La Géorgie était horriblement dévastée quand Alexandre I monta sur un trône placé sur des cendres et sur des ruines. Ce grand roi sut remédier à tout, repousser l'ennemi, rassurer les populations effrayées, rétablir les villes et les forteresses; il reconstruisit les églises de Mtzkhétha et de Rouissi. Il fut le dernier roi de Géorgie qui commanda à tout ce royaume qu'il avait réuni, forçant tous les peuples rebelles, tels que les Souanes, les Abkhases, les Tcherkesses et les Djikhes à rentrer sous son obéissance. Vers la fin de sa vie, il lui vint la malheureuse idée de partager ses états entre ses trois fils : il donna à l'aîné Vakhtang, l'Iméreth, le Svanéthi, l'Odichi, le Gouria, l'Abkhasie, le Djikhéthi et l'Alanéthi;

Au deuxième, Démétrius III, il remit le Karthli, la Circassie et le Sa-atabago;

Le troisième, George, eut le Kakhéthi et tout le Chirvan jusqu'à Derbend.

Après ce malheureux partage, Alexandre se fit moine et mourut en 1442.

Rien n'est fatigant comme la suite de cette histoire de Géorgie; les trois dynasties sont sans cesse en guerre l'une contre l'autre; ce ne sont qu'envahissements, que batailles, que massacres, que yeux crevés; les invasions des Perses d'un côté et des Turcs de l'autre, qui choisissent la Géorgie et l'Arménie pour leur champ de bataille, viennent mettre le comble à ce chaos de scènes affligeantes; la Géorgie et l'Iméreth retombent rapidement dans l'abrutissement; les crimes les plus abominables deviennent communs; le fils tue son père, le frère son frère; des reines impudiques avilissent le trône; enfin, ils sont rares les jours heureux depuis Alexandre jusqu'à la prise en possession de la Russie.

Le premier effet du partage se fit bientôt sentir. Chaque vassal de ces trois royaumes se sentant presque aussi puissant que son maître, voulut être libre. Le premier de ces princes qui déclara son indépendance fut l'Atabek Kouarkouaré, qui se rendit maître du Sa-atabago, aujourd'hui pachalik d'Akhaltsikhé, en 1463.

A peu près à la même époque, le Dadian Liparit, grand échanson des rois de Géorgie, qui régna de 1414 à 1470, et le Gouriel, en firent autant; et non seulement leur descendance rivalisa avec leurs anciens maîtres, mais elle leur survé-

cut. Depuis quarante ans il n'y a plus de rois de Géorgie ni d'Iméreth, et cependant le Dadian de Mingrélie est toujours souverain chez lui. Ce sont de ces combinaisons du sort difficiles à expliquer.

Lorsque mes courses m'entraîneront en Mingrélie, dans le Gouria; à Akhaltsikhé, peut-être aurai-je occasion de dire encore un mot sur ces différentes familles princières et sur leur histoire.

GHÉLATHI.

Le retour du général Vakoulski de son séjour à Bagdad, me mit à même de faire des excursions plus étendues. Alors cessa mon complet isolement et ma vie d'ermite. Il m'accueillit avec bonté, ainsi que Madame la générale, et je leur dois tout l'agrément dont j'ai jòui plus tard, pendant mes différents séjours à Koutaïs.

Leur résidence, vaste édifice, était placée sur un rocher au bord du Rion, en face de la partie la plus escarpée des ruines. Suivant l'usage du pays, on l'avait entourée de galeries tapissées de vignes, qui donnaient une fraîcheur délicieuse pendant les soirées si chaudes. L'étroite bande de terrain qui séparait la maison du bord du rocher, était couverte de giroflées, d'œillets, de dahlias, qui fleurissaient sous les lauriers nobles, les grenadiers, les jasmins et les planères.

Ils avaient encore à leur usage le jardin de la couronne, terrain qu'on avait réservé auprès de la grande place pour y faire des essais, des

acclimatations ; il était parfaitement entretenu ; une vieille chapelle était devenue l'habitation du jardinier.

On m'y montra comme une grande rareté un arbuste qu'on disait être le poivrier; je reconnus bientôt que c'était le *Vitex agnus castus*, le Uséen Agatche des Tatares de la côte de Crimée, où il est commun ; le fruit a quelque ressemblance avec le poivre ; on m'avait déjà induit en erreur de la même manière à Bambor, où l'on a trouvé cet arbuste sur les rives de la Pchandra.

Une de mes premières excursions autour de Koutaïs fut une visite au monastère de Ghélathi (1). Accompagné d'un clerc de la chancellerie du gouverneur, je commençai ma promenade le 14-26 août 1833.

Le chemin qui mène au monastère est à peine praticable pour les chevaux ; il passe sur le dos de cette arête calcaire qui sépare le lit du Rion de celui de la Tskaltsitèli (rivière rouge. En russe, Krasnoïa-retchka).

En montant du quartier des juifs à cette grosse tour carrée voisine de la petite église bâtie par Dmitri, fils de David III, on trouve d'abord

(1) Telle est la manière ordinaire d'écrire ce nom ; on dit aussi Ghénath : mais c'est rare. Dans la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth, on lit Gueliat.

une masse bleuâtre friable, terreuse, teinte par du protoxyde de fer; ce jet s'élève à une trentaine de pieds au-dessus du niveau du Rion; en surgissant du fond de la fente où coule le fleuve, il a soulevé une espèce de molasse ou de grès très-peu consistant, qu'on ne peut travailler; masse grossière jaunâtre de grains de quartz (1), liés par un ciment glaiseux; on y reconnaît une superposition par couches. Ce grès selon toute vraisemblance appartient à la formation néocomienne ou inférieure de la craie des montagnes d'Akhaltsikhé.

Sur ce grès repose un banc déchiré et par lambeaux d'une roche calcaire crayeuse horriblement bouleversée. Ses couches sont renversées, redressées; ses masses disjointes sont étagées à des hauteurs très différentes sur le grès, ayant l'air de murailles ruinées, lézardées, prêtes à tomber dans l'abîme. C'est le même calcaire que celui qui compose la montagne sur laquelle était bâtie la forteresse de Koutaïs. Il est le plus souvent compacte comme notre marbre bâtard du Jura, sans pétrifications; quelques couches se feuillettent et sautent facilement en éclats; d'autres enfin ont un grain qui rappelle

(1) Ce grès néocomien, outre des grains de quartz coloré, renferme des débris de granit rose, de porphyre pyroxénique glandulaire, etc.

la dolomie. Les pétrifications y sont rares et souvent méconnaissables, changées en spath calcaire, tandis que la roche est d'un blanc grisâtre, quelquefois brillant. On y distingue surtout de petites nérinées et des dicérates, qui sont tellement semblables à celles que M. Élie de Beaumont avait observées dans l'étage inférieur de la craie sur le Mont-Ventoux, à la grande Chartreuse, en France, que ce savant géologue avoua que les pièces des deux localités une fois confondues, il serait impossible d'avoir un moyen de les reconnaître.

Je n'hésite donc pas à regarder ce calcaire à dicérates de Koutaïs comme analogue à celui de France, d'autant plus que sur le revers méridional de cette arête, sur les couches inclinées de ce calcaire à dicérates, s'étendent plusieurs lits de craie marneuse, très-riches en pétrifications qui appartiennent toutes évidemment par leurs caractères et par leurs genres à l'étage inférieur du grès vert et au néocomien (1). Cette

(1) Les fossiles que j'ai rapportés de là, sont : Nautilus simplex ; Amonites rhotomagensis , planulatus, monile et subdentatus ; Turrilites depressus ; Hamites philipsii, plicatilis ; Baculites obliquatus ; Terebratula biplicata , vicinalis, octoplicata, plicatilis ; Gryphœa vesicularis ; Exogyra, voisin de l'Aquila ou Couloni; des Pholadomya, Cucullæa, Arca, Rostellaria, Trochilites, Nerinea, Spirula, etc.

craie marneuse encaisse quelques instants la Tskaltsitèli et le Rion, avant que ces rivières aillent plus loin serpenter dans la plaine de la Colchide.

Jusqu'à l'année dernière, on savait bien que le *calcaire à dicérates* appartenait en général à l'étage inférieur de la craie. Depuis mes dernières recherches sur le néocomien de Neuchatel, je suis à même de fixer sa place définitivement (1). Dans notre pays où le néocomien est si développé et si bien caractérisé, j'ai trouvé que cette couche à dicérates était l'une des dernières de cet étage, voisine du grès vert.

Quand on a dépassé la crête calcaire, on entre dans un vrai cratère de soulèvement, dans lequel le Rion et la Tskaltsitèli se promènent, avant de trouver dans les ruines du calcaire une issue pour entrer dans la plaine de la Colchide.

Je me dirigeai vers les rives de la Tskaltsitèli, chevauchant sur les jets de porphyre qui montrent leur tête à travers le grès quartzeux. A chaque pas ce porphyre paraît et disparaît, changeant de nature sur de très petites distances; tantôt compacte, tantôt terreux, tantôt amyg-

(1) La chose était encore incertaine quand j'ai adressé à M. Elie de Beaumont la lettre qui a été publiée dans le bulletin de la Société de géologie, 1837.

dalaire, il rappelle parfaitement ces formations pyroxéniques de Laspi, de Foros en Crimée, tant pour la nature de sa composition que pour la bizarrerie de ses jets.

Ce porphyre est quelquefois pyroxénique : mais les jets les plus considérables consistent en un porphyre trachytique rempli à l'infini d'amygdales d'opale commune, comme dans les trachytes de Hongrie ; il est gris, semé de petits points rougeâtres.

Au bord de la rivière, on trouve avec le grès quartzeux, un autre grès coloré en vert, en rouge, en gris, par couches dont la teinte est très-inégale (1), très-incertaine. Ce grès composé de grains de quartz a été teint par la masse alumineuse qui les a empâtés. Les couches de grès alternent avec d'énormes bancs de glaise marneuse verte, rouge, de différentes nuances ; elle a une texture schisteuse.

Ce mélange de glaise schisteuse et de grès, forme au-delà de la Tskaltsitéli, depuis le niveau de la rivière jusqu'au-dessous du monastère de Ghélathi, une pente de 3 à 400 pieds traversée par une multitude de jets et de filons porphyriques de tous genres. Il est même quel-

(1) Je retrouvai des couches dans la vallée de Kreiti, plus à l'est, mais du même genre que celle de la Tskaltsitèli.

quefois difficile de déterminer si l'on a devant les yeux un sol neptunien ou plutonien, surtout quand l'on approche du sommet de la colline où l'on trouve mêlées au grès, de grandes masses de porphyre pyroxénique amygdalaire confondues avec les grains de quartz et de vrai granit rose.

Un porphyre pyroxénique globuleux à écailles concentriques, tel qu'il paraît près de Parthénit en Crimée, s'est aussi visiblement épanché comme une coulée légèrement inclinée, sur le grès très altéré et fortement mêlé de terre rouge. Il coule au-dessous une belle source.

Laissant sur la rive droite de la Tskaltsitéli ou rivière rouge, l'église de Modzameta, célèbre par les tombeaux des martyrs David et Constantin (1), je traversai la rivière sur un pont d'une construction des plus rustiques; on ne sait comment les pierres grossières des voûtes se tiennent entr'elles; il n'est pas assez large pour des voitures; point de garde-fous.

Le nom de rivière rouge vient selon moi de la couleur de ces roches et de ces terres sanguines qui encaissent la Tskaltsitéli rapide. Klaproth, dans une note, page 166, de son édition du voyage de Güldenstädt, le fait venir de la foule de champignons oranges qui croissent sur

(1) Voyez plus haut l'histoire de leur martyre.

ses rives. La fable populaire attribue ces teintes sanguines au sang des martyrs David et Constantin, qui imprégna le sol, quand on les traîna dans le Rion, où les Persans de Mourvan-Krou les jetèrent parce qu'ils n'avaient pas voulu renier leur foi.

L'eau de la Tskaltsitèli est très-malsaine et personne n'en boit; les poissons mêmes sont dangereux et donnent la fièvre; les gens du pays prétendent les reconnaître à l'instant quand on en apporte au marché, et n'en achètent jamais.

Ghélathi perché à 5 ou 600 pieds au-dessus du niveau de la rivière, est groupé sur une des terrasses nombreuses et confusément étagées qui s'élèvent dans l'intérieur du cratère de soulèvement jusqu'au pied de la longue crête de rochers calcaires qui en couronnent le pourtour. On y arrive par un affreux chemin.

L'aspect de ce monastère est l'un des plus pittoresques que l'on puisse voir; une muraille percée de deux portes en défend l'abord par les points accessibles. On peut entrer à cheval par l'une. L'autre, qui était la principale jadis, est fermée à moitié, et l'on ne peut y passer qu'en montant quelques mauvais degrés. C'était une espèce de portique; on le voit fort bien, dessiné sur le devant du monastère dans la vue que j'en ai donnée. David III, le réparateur par ex-

cellence, l'avait fait construire pour y placer, comme trophée de ses victoires, les fameuses portes de fer, dites de Derbend.

Elles consistaient en barres de fer, recouvertes de plaques de tôle. L'un des battants est resté appuyé contre le fond du portique, comme pour fermer la moitié de l'entrée. Le sort de l'autre offre plusieurs versions : selon M. Gamba, il a été emporté par les Turcs, comme trophée (1); selon d'autres, il a été fondu (2); on ne fond pas du fer battu, ni des plaques de tôle. Voici ce qu'il y a de plus probable; l'impératrice Catherine II envoya à Salomon, roi d'Iméreth (1762 à 82) un ouvrier habile avec des plaques de tôle pour recouvrir le toit de l'église principale de Ghélathi; ce maître étant mort, les ouvriers imérétiens qui terminèrent l'ouvrage, vinrent à manquer de clous, et les moines ne trouvèrent pas d'autre remède, que de leur donner cette seconde porte pour en faire (3).

Le battant qui est resté a près de 13 pieds de haut et de 5 de large. On lit dessus une inscription coufique qu'on y a martelée à creux et à bosse : la bosse est le bon côté; mais comme il

(1) Gamba, t. I, p. 273.

(2) Eichwald, Reise auf dem Caspischen meere und in den Caucasus. I. B. S. 126.

(3) M. Frähn, dans la brochure citée plus bas, p. 181.

est tourné contre la muraille, j'ai été obligé de copier l'inscription à rebours en me servant du creux. Pour faciliter mon travail, j'ai pris des morceaux de chaux et de mortier, et j'ai dessiné exactement tous ces creux, après quoi je me suis mis à copier l'inscription.

En voici une traduction exacte que M. Frähn, académicien de Saint-Pétersbourg, en a faite en collationnant la copie que je lui avais envoyée avec celles de MM. Eichwald et Barténev. Voyez ce travail spécial : Erklärung der arabischen Inschrift des eisernen Thorflügels im Kloster zu Gelathi in Imerethi mit zwei lithograph. Tafeln. St-Petersburg, 1836, aus dem III. Bande der Mémoires de l'Académie imp. des sciences, VI série, sciences historiques, etc.

1. Au nom de Dieu, le très Miséricordieux
2. Et le Tout-Bon.
3. Il nous fut ordonné de construire cette porte par notre Seigneur, l'Emir et Seyd
4. Le glorieux Chavir, fils de el-Faszl (Dieu protége son règne), sous
5. L'inspection du sage Aboul-Féredch Mouhammed, fils de Abd-
6. Oullah (que Dieu veuille faire prospérer sans cesse!)
7. Elle fut forgée par Ibra (him), le fils d'Osman, fils d'Ankveih,

8. Le forgeron, dans l'an quatre cent cinquante-
cinq.

Je vais ajouter les explications que donne M. Frähn au sujet de cette inscription.

Cet émir Chavir ben-el-Faszl est le même que le Aboul-Sivar ou Aboul-Asvar, emir de Tovin, dont parlent les histoires arméniennes. Il était de la famille des Benou-Cheddad, qui se rendit presque indépendante des Khalifes dans l'Arran (Karabagh) et dans une partie de l'Arménie et de l'Aderbeidjan pendant 128 ans (depuis l'année de l'hég. 340 à 468, c'est-à-dire depuis 951 à 1076 de J.-C.)

Chéhérisade en donne cette généalogie.

Mouhammed-ben-Cheddad de l'an de l'Hégire 340. (951. 2. J.-C.).

Abou'l-Hasan Aly I.

Merséban, frère du précédent.

Faszl I, aussi frère d'Aly.

Aboul-Feth Mousa, fils du précédent.

Aly II, fils de Mousa.

Nouchirvan, fils d'Aly II.

Abou'l-Asvar Chavir, fils de El-Faszl, celui de l'inscription.

Faszl, fils du précédent.

Faszloun, fils de Faszl.

Ce Chavir-ben-el-Faszl paraît déjà dans l'histoire en 1036, comme seigneur de Tovin; il s'empara alors de la plus grande partie des états

du roi Bagratide de l'Albanie (Avghanie) arménienne, David I, surnommé Angoghin; mais celui-ci lui arracha bientôt après ses conquêtes. En 1043, nous voyons Chavir faire une attaque infructueuse contre Kakig, roi d'Arménie. En 1046, les Grecs l'assiégent inutilement dans Tovin, sa capitale (1).

Quoiqu'il soit possible qu'il ait étendu en 1036, ses conquêtes jusqu'à Derbend, nous n'en trouvons aucune mention dans l'histoire; rien ne nous indique non plus qu'il se soit trouvé en possession de cette forteresse importante assez longtemps pour pouvoir, en 1063 (455 de l'H.), reconstruire une des portes de la ville et lui donner son nom.

Au contraire, selon le Derbend-Nameh, ne voyons-nous pas Abd-oul-Mélik ben-Mansour ben-Meimoun, être hakim de Derbend de 430 à 456 de l'H. (de 1038 à 1064), après quoi un descendant de Dchoudjoun vint tout bouleverser et changer l'ordre des choses ?

Cependant une chronique que M. Bartenev a consultée, et dans laquelle il a copié toute l'histoire de la reine Tamar, dit expressément, d'accord avec la tradition, au sujet de Ghélathi, ce qui suit : « Ghélathi fut bâti par le roi David-le-Réparateur. Il monta sur le trône l'an 1089 de

(1) St-Martin, Mém. sur l'Arm. t. I, p. 370-72.

J.-C., et mourut en 1130. — A la porte (du couvent) se trouvent deux battants de portes en fer, que le Réparateur a emportés de Douroubandi. — Ici reposent ce même David, Ghiorghi, Tamara, avec son fils et sa fille, et les autres rois de l'Iméréthi. »

Comment accorder ces deux faits contradictoires? Si Chavir ben el-Faszl n'a pu être maître de Derbend en 1063, comment David a-t-il pu emporter de là des portes qu'il y aurait érigées? Cette question peut se résoudre de plusieurs manières. Cherchons, dit M. Frähn, un endroit qui ait pu se trouver le théâtre des victoires de David, et qui se soit trouvé en la possession de Chavir, et il propose Berdaa, cette célèbre capitale de l'Arran ou Karabagh. Pour compléter, ajoute-t-il, le sens de l'histoire, disons que lors de cette expédition contre Berdaa, David pouvait venir de Derbend; ou peut-être un prince de Derbend n'aurait-il point fait la conquête de ces portes, ne les aurait-il point emportées à Derbend où David les aurait trouvées? Qui peut dire : Voilà le fait, le reste est mensonge (1).

David III, qui avait été le réparateur, le se-

(1) J'ai suivi jusqu'ici M. Frähn dans ses explications des portes de Derbend. J'aurais une opinion à proposer si elle n'était sujette à quelque difficulté. Ces portes de fer ne seraient-elles point celles d'Ani, dont David Ier fit la conquête en 1124? La seule chose qui m'arrête, c'est que là

cond fondateur de Ghélathi, y ordonna son tombeau dans ce même portique, au pied des portes de fer, avec cette inscription si simple, tirée de la Sainte-Ecriture :

« C'est ici le lieu de mon repos (1); il me plaît; j'y demeurerai. »

Elle est en géorgien; les lettres sont grandes et d'un beau style; quelques-unes ont été effacées à force de marcher dessus.

La grande cour du monastère est occupée par trois églises, rangées sur une seule ligne de l'est à l'ouest. Au milieu s'élève la plus grande, vaste édifice dédié à la Sainte Vierge; celle de Saint-George, beaucoup plus petite, est à l'est, derrière le chœur; et celle de Saint-Nicolas, la plus petite des trois, à l'ouest, devant la grande façade. Dans le fait, ce n'est qu'une chapelle qui n'a rien de bien remarquable, et qui paraît plus moderne que le reste. Saint Nicolas jadis n'était que froidement honoré; mais depuis qu'un empereur l'a pour patron, son culte en a reçu un nouvel éclat.

conquête de cette ville ne fut faite par le sultan Alp-Arslan et par les émirs ligués avec lui, entre autres celui de Tovin, qu'en 1064 (456 de l'H.) : on sait d'ailleurs que les descendants de Chavir furent gouverneurs d'Ani jusqu'à Aboul-Asvar, que David emmena prisonnier.

(1) Voyez l'original géorgien de cette inscription, IIIe série de mon atlas, pl. 21, fig. 11.

C'est entre cette chapelle et la grande église qu'on débouche en entrant par le portique de David. Je fus étonné de me trouver au pied de ce bel édifice, que je ne m'attendais guère à rencontrer au milieu de ces rochers sauvages. Vue de trop près, cette église n'y gagne pas, à cause de la multitude de chapelles, de vestibules qu'on a accolés au vaisseau principal. On en juge mieux, ainsi que de tout le monastère, en les regardant d'en haut du pied des rochers d'où je les ai dessinés.

Le style est le même qu'à la cathédrale de Koutaïs; mais on a moins prodigué les ornements. Les trois grandes façades de l'ouest, du nord et du sud qui forment la croix byzantine sont aussi décorées de fausses arcades ou niches plates, percées de trois fenêtres, dont celle du milieu est la plus grande.

Les chapiteaux, bases et filets qui encadrent ces fausses arcades ont été copiés sur Koutaïs : mais point de moulures ni sur les fenêtres, ni sur la corniche.

La façade du chœur seule est bien loin d'être aussi grandiose, aussi belle que celle de Koutaïs. Au lieu d'imiter ces deux belles grandes niches angulaires, on a exprimé les trois chœurs par trois sorties semi-circulaires, comme à Pitzounda, qu'il paraît en général qu'on a copié pour le plan intérieur de l'église, à l'exception

de la grande nef qui est d'une arcade plus courte. Cela s'explique quand on sait que le patriarche de Pitzounda était toujours abbé de Ghélathi. On lit sur un pilier de l'église, sous le portrait d'un patriarche, cette inscription géorgienne : « Le bienheureux Zacharie, métropolitain de la grande église de Ghélathi, et patriarche d'Abkhasie et de Karthli dans la grande Bitchvinta. »

L'intérieur n'offre pas plus d'ornements d'architecture que Pitzounda. La grande entrée n'est pas plus riche et contrastait avec la magnificence du portique écroulé de Koutaïs.

Le centre de l'église est éclairé par un superbe dôme : c'est ici qu'il faut venir pour juger de l'effet que produit à l'extérieur et à l'intérieur une de ces belles coupoles géorgiennes, avec ses douze grandes fenêtres richement ornées.

Tout l'édifice est construit comme à Koutaïs, en pierres de taille d'un calcaire compacte, d'un gris jaunâtre, excellent pour la bâtisse, et non en granit comme le raconte M. Gamba, qui, à juger de sa description, ne paraît jamais avoir été à Ghélathi. Je n'ai vu ni figures, ni inscriptions, sculptées sur les murailles.

Voici ce qui fait la vraie richesse de l'église de Ghélathi. Le fond de la voûte du grand-chœur est décoré d'une superbe mosaïque byzantine, représentant trois grandes figures sur un fond

d'or. C'est un cadeau de l'empereur Alexis Comnène à David III.

Au milieu, la Vierge Marie tient dans les pans de sa robe bleue, l'enfant Jésus revêtu d'une robe d'or (1), dont les plis quoiqu'un peu durs sont très-bien entendus. Jésus a la main droite en l'air avec le pouce et le quatrième doigt repliés; de l'autre il tient un rouleau de papier.

La Vierge Marie, par-dessus sa robe, est revêtue d'un grand péplon ou voile bleu, bordé d'or, qui descend en longs plis; ses pantoufles sont rouges ; ses pieds reposent sur un coussin bordé de franges d'argent. Au-dessus de la tête de la Vierge, sur un fond d'or, sont deux monogrammes grecs; ils sont en pierres noires.

A sa droite, la Vierge a l'archange Michel, et à sa gauche, l'archange Gabriel, tous deux en robes dorées, avec des bandes vertes à la façon des rois; ils déploient leurs ailes blanches bordées de plumes rouges et roses.

Au-dessous de ces trois figures, sur une large bande qui donne tout le tour du chœur intérieur, se lit une inscription grecque dont voici la traduction :

« Imitant en esprit les Chérubins, et chantant en l'honneur de la Trinité vivifiante l'hymne trois

(1) Voyez atlas, III[e] série, Arch., pl. 21, fig. 1.

fois saint, déposons toute pensée terrestre pour recevoir le roi de l'univers qu'escortent les légions invisibles des anges. Allélouia. »

Une légion d'anges et de saints peints à fresque, recouvre tout ce que la mosaïque a laissé de libre dans l'intérieur du chœur.

Sur le premier ceintre du chœur on a peint une inscription grecque dont la meilleure partie est effacée ; ce qui reste indique seulement que tel dont le nom a disparu a bâti cette église. Cela se trouve, je crois, répété en géorgien sur le second ceintre ; je suis fâché d'avoir négligé d'en faire une copie.

Toutes les figures des saints et autres qui recouvrent les murailles peintes à fresque sont dans un style de dessin plat, sans ombre, sans goût ni proportions ; l'indication des sujets est en géorgien.

Quelques-uns cependant ne sont pas sans intérêt : ce sont les portraits des plus anciens rois de la dynastie des Bagratides, rois d'Abkhasie et de Karthli, peints sur la muraille à gauche en regardant le chœur.

David III, comme fondateur de l'Église, s'y trouve le premier en rang après le patriarche d'Abkhasie Evdémon, que l'inscription nomme *Abkhassétifs-Katolicossi*. A côté de lui viennent ses aïeux, Bagrat IV et sa femme Hélène, avec leur fille, puis George II, son père.

Le costume de Bagrat, que j'ai représenté III série, pl. 21, fig. 2, est pourpre; sa pélerine est de drap d'or, ainsi que sa ceinture et la large bordure de sa tunique. On a semé symétriquement sur ce fond d'or des turquoises et des rubis non taillés : des liserés de perles encadrent la large bordure d'or. Des pierres précieuses bleues et rouges parent de même la couronne bordée de perles. Ses souliers sont rouges et ses bracelets d'or avec des perles. De la main droite, au lieu de sceptre, il tient une croix, et de la gauche un rouleau de papier; le bout de sa ceinture pend sur son bras gauche. Il n'a pas de barbe, mais une moustache à la géorgienne.

La fille de Bagrat, que d'autres appellent Roussoudan, a un chapeau écarlate fait en forme de diadême; sa robe d'un pourpre foncé est semée de grandes fleurs blanches : du reste, pélerine, bracelets, bas de la robe, etc., tout est comme dans le costume de Bagrat.

Une chapelle de côté de la grande église renferme les portraits du roi George III, de sa femme, de sa fille la reine Thamar. Le costume du roi est le même que celui de Bagrat. J'ai dessiné celui de la reine, dont le costume est vert, avec les bordures d'or et de pierres précieuses; elle porte un voile blanc sur sa couronne d'or, ornée de pierres rouges et de perles.

Parmi les tableaux qui ornent l'Iconostase (1), il y en a plusieurs d'une grande richesse en or ciselé couvert de pierres précieuses grossièrement polies. Je remarquai surtout un nombre infini d'émaux byzantins. Les champs des différentes couleurs sont tous limités ou encadrés par des filets d'or; d'ailleurs les couleurs et les traits des figures sont exactement les mêmes que ceux de ces émaux qu'on a trouvés à Kief au commencement de ce siècle, et dont l'un représente, à ce qu'on suppose, sainte Olga. On voit qu'ils viennent de la même fabrique. Plusieurs inscriptions sont en géorgien sur un fond d'or; mais le plus grand nombre est en grec.

Il paraît que de Constantinople venait ce genre de peinture, importé en Colchide par quelques artistes lorsque ce pays était remonté au faîte de la puissance et de la civilisation sous une suite non interrompue de princes distingués. Chacun de ces rois s'empressa d'y introduire les arts et les sciences, d'attirer des ouvriers de tous genres, des architectes, des peintres à fresque et en émail, etc. La Colchide a changé depuis.

Quelques-uns de ces émaux sont assez gros-

(1) On donne ce nom à la mince paroi couverte de tableaux, de reliques, etc., qui sépare chez les Grecs le chœur de l'église.

sièrement travaillés; le costume est le plus souvent bleu, comme la Sainte-Vierge de la mosaïque.

Une partie de ces émaux, surtout ceux avec des inscriptions grecques, n'appartenaient pas d'origine à l'église de Ghélathi. Les patriarches de Pitzounda, en se sauvant de leur métropole désolée, ont emporté ce qu'ils ont pu de leurs livres et de leurs richesses, qu'ils ont déposés dans leur résidence de Ghélathi. Le trésor de l'église en est la preuve. On eut la complaisance de me le faire voir dans son entier; on étala devant mes yeux étonnés tout ce qu'il renfermait. Les ornements sacerdotaux sont d'une grande richesse; les ceintures, les mitres, sont brodées en perles fines; on a prodigué sur ces dernières les pierres précieuses, tant saphirs, rubis que turquoises. On me montra une assez grande pierre qu'on croyait être un diamant; l'eau en est terne, et je n'ai reconnu aucune facette.

Les coupes, les plateaux, les croix, sont enrichis de pierreries; ce que j'ai vu de plus intéressant m'a paru être la couronne qui servait au sacre des rois du pays; elle était brodée en perles fines, ornées de pierres précieuses, et surmontée d'une croix faite avec des pierres de couleurs, dont aucune n'est taillée.

L'église de Saint-George est la plus ancienne des trois églises du couvent. George II, fils de

Bagrat IV, et père de David III, l'érigea sans doute en l'honneur de son patron. Ce sont les ornements de Koutaïs; les fenêtres sont très belles. La coupole repose, comme à Koutaïs, sur des colonnes basses et lourdes.

La cour qui entoure ces églises est très irrégulière, bordée de constructions de tous genres; il y a caves, cellules des moines, qui sont autant de maisonnettes à part en bois, perchées sur des assises de rochers; cuisines, logement de l'archevêque-abbé, logement de l'archimandrite. L'une de ces constructions, qui a aujourd'hui plus l'air d'une vieille cave que d'autre chose, a dû servir jadis de palais à quelque grand personnage, car il est orné d'un portique assez lourd, il est vrai, mais où l'on n'a pas oublié les ornements; la voûte est ornée de sculptures et de formes baroques; cela rappelle un peu ce qu'on voit en Arménie. Non loin de là gémit une superbe fontaine sous un autre portique.

On nous logea dans une maison de moine en bois, pourvue sur deux côtés d'une galerie en bois suspendue sur l'angle des rochers qui bordent une partie du monastère. Nous jouissions, de cette galerie, d'une vue délicieuse sur toute la vallée de la Tskaltsitèli et sur les montagnes pittoresques qui l'enceignent. Nous pénétrions vers le nord bien loin dans le cœur des montagnes jusque dans le voisinage des glaciers que

nous masquaient ces nuages qui pèsent sur les hautes sommités pendant la chaude saison. Dans cette vallée qui était à nos pieds nous planions sur une multitude de maisons ou de fermes éparses au milieu de la verdure des bois et des guirlandes de vigne; par-ci par-là perçaient aussi quelques ruines de tours et d'églises couvertes de lierres. Le Quamli (1), la vraie roche de Prométhée, si singulièrement distinguée de tous les points de l'ancienne Colchide, se dessinait aussi supérieurement d'ici, avec ses roches sauvages escarpées, comme le mur méridional de la chaîne taurique. Derrière le monastère, nous voyions dominer sur nous une muraille de rochers calcaires, pareille au Quamli, comprenant une multitude d'assises; les pentes en sont si escarpées qu'elles sont restées nues de végétation, malgré la hardiesse que met la nature dans ce pays à tout peupler, à tout couvrir de sa verdure magnifique. Le vert ne reparaît que sur la cime couronnée de cinq églises en ruines, comme d'autant de créneaux.

Je crus, en passant par une espèce de couvent de religieuses qu'on voit dans mon dessin au-delà du monastère, au-dessus de l'église de Saint-

(1) *Quamli* ou *K'omli* en géorgien, signifie fumée. Pour la roche de Prométhée, qui alla voler le feu du ciel, c'est un beau nom.

George, arriver à un chemin qui me mènerait à la cime du rocher sur laquelle est perchée la dernière de ces ruines d'églises. Au nom de religieuses, on se figure déjà quelque couvent de belles Visitandines ou d'Ursulines; on se trompe très fort. Je ne trouvai là qu'une douzaine de vieilles femmes de soixante à quatre-vingts ans, la plupart de pauvres veuves qui étaient venues trouver un refuge au pied des autels. Elles étaient vêtues de noir, suivant la règle de saint Basile. On suppose bien qu'il n'y avait pas de risque à permettre à chacun l'entrée de ce couvent. Ces pauvres femmes vivent en partie d'aumônes, et sont logées fort misérablement dans quelques masures au milieu d'autres édifices en ruines. C'est bien ici le lieu de dire ruines sur ruines. Je les trouvai fort occupées à rapiécer quelques vieux haillons pour s'en parer pour la fête de l'Assomption de Notre-Dame qui devait avoir lieu le lendemain. Elles peuvent sortir, et vont de côté et d'autre. Leur église, placée aussi sur une plate-forme au-dessus de la vallée, à l'ombre d'un tilleul énorme, passe pour être beaucoup plus ancienne que toutes celles de Ghélathi; le prêtre qui nous l'ouvrit nous assura qu'elle datait de l'an 1000 environ; rien de plus lourd, de plus massif, de plus écrasé, que ce sanctuaire, qui n'a pas de dôme. J'eus beau y chercher une inscription, je n'en trouvai pas.

Au-delà du couvent, je passai au milieu d'une multitude d'anciens enclos en pierres, avec des ruines d'habitations qui étaient en bois, et dont le voisinage était marqué par ces grandes jarres ou koupchines murées qui servaient à garder le vin. Ces enclos forment des terrasses depuis la ruine de la petite église que la reine Anna, femme de David III, fit construire au-dessous du monastère des femmes, jusqu'au pied du rocher où commence un bocage épais de buis, de laurier-cerise, de houx, de charmes, de hêtres, de vigne, de périploque (1), de cormiers, entremêlés d'énormes blocs de rocs écroulés et entassés les uns sur les autres. Je cherchai à traverser sur trois ou quatre points cet inextricable fourré, pire que celui qui entourait le palais de la Belle-au-bois-dormant; impossible : je n'étais pas prince favorisé par une fée; je voyais la ruine planer sur ma tête; je voyais dans les fentes du rocher un ermitage muré très-pittoresquement pour un ermite qu'on y envoie de temps en temps en pénitence; je m'en revins à travers ces enclos désolés, couverts jadis de vignobles et d'une population nombreuse, que tant de guerres ont détruite.

Je cherchai à me dédommager de mon désappointement en cherchant à parvenir à d'autres

(1) Periploca greca.

ruines d'églises. Ce ne fut pas sans quelque peine et sans danger. Celle des églises qui domine le monastère, située sur la crête par où passe le sentier, est encore desservie; elle est en pierre et entourée d'un cimetière.

La seconde église, fermée d'un mur d'enceinte avec des ruines d'habitations, n'a dû servir que de chapelle mortuaire; l'intérieur et les alentours de l'église sont semés de tombes taillées dans le roc vif et recouvertes de simples dalles sous lesquelles on voit les morts par les fentes. Tant de tombes, de cimetières, et pas d'habitants! d'où venaient-ils ces morts qui peuplent ces tombeaux?

Il est très dangereux de se hasarder dans cette église: on l'a fondée si fort au bord du rocher à pic que celui-ci, cédant par le laps de temps, a déterminé la chute de la moitié extérieure de la muraille, qui s'est partagée en deux plaques; il n'est resté que la faible moitié intérieure pour supporter la voûte fendillée; qu'on juge du peu d'ébranlement nécessaire pour amener son écroulement.

La troisième ruine, perchée précisément sur l'extrémité du rocher qui forme l'un des piliers de l'écluse béante par laquelle la Tskaltsitèli sort du cratère de soulèvement en passant à travers le banc de craie déchiré, a dû être une église considérable avec des habitations, à en ju-

ger par la masse des débris qui restent; mais placée sur l'angle d'un rocher à pic qui surplombe un abîme de plusieurs centaines de pieds de profondeur, le roc, appuyé d'un côté sur des roches volcaniques, chargé de l'autre par cette lourde masse, s'est déchiré, aidé de quelque tremblement de terre; et l'on voit la moitié d'une voûte à gauche, l'autre moitié à droite, des piliers entiers restés penchés sur l'abîme, des murs et des piliers roulés au fond.

De ce poste élevé l'on a une vue magnifique sur le cours de la Tskaltsitèli sortie du cratère. On plane aussi sur une grande église bâtie au bord de la rivière, avec cour, habitation, tours, pont, etc. Elle est à huit verst de Ghélathi.

Tous les rochers déserts que je parcourais étaient couverts de murs de soutènement d'anciens vignobles et de vergers.

L'archimandrite qui m'avait reçu en l'absence de l'archevêque était l'un des beaux hommes que j'aie vus; il appartenait à l'une des premières familles du pays, et était destiné à l'épiscopat, après la mort de l'archevêque actuel. Il me fit traiter avec beaucoup de bonté, et même, quoique le jour de mon arrivée fût un jour maigre, il me fit demander si je désirais qu'on me servît gras. Je fis répondre qu'étant luthérien je n'avais pas de jeûne pour le moment, et on me ser-

vit du poulet et d'autres viandes. Ce n'est pas cette tolérance qu'on aurait trouvée du temps de Chardin. Le nom de luthérien dans ces pays est le plus usité pour exprimer le protestantisme en général.

Le vin qu'on nous donna à foison était rouge et très-bon; aussi le proverbe du pays dit: « vin de prêtre, » pour dire du bon vin.

Les moines grecs suivent tous la règle de saint Basile, et portent la robe noire, avec le bonnet cylindrique noir et le voile noir qui descend sur les épaules, à peu près comme on le voit dans les dessins de Tournefort.

Chaque moine vit à part dans sa petite maisonnette en bois, qui lui tient lieu de cellule. On y voit un vieux feutre ou tapis sur un banc ou sur une estrade relevée de quelques pouces au-dessus du sol et qui lui sert de lit; quelques vieux livres de prières sont rangés sur des tablettes, et sa garde-robe des plus minces pend à quelques chevilles. Son petit entrain de ménage est rangé dans un coin.

Quelques-uns de ces moines s'occupent à enseigner à lire et à écrire à des jeunes gens la plupart destinés à devenir des prêtres campagnards. D'autres, quand leur devoir ne les appelle pas à l'église, peignent des images, sculptent en bois de petites figures d'autel, des croix; j'en ai vu un qui faisait des choses fort délicates.

Le 15 août, j'assistai aux cérémonies de la fête de l'Assomption de Notre-Dame. Cette fête n'eut rien de bien extraordinaire, quoiqu'on accourût de toutes parts pour y assister, et que ce fût celle de la patronne de l'église. L'archimandrite me fit ce jour-là l'honneur de m'inviter à sa table, ce que je refusai pour pouvoir dessiner tout à mon aise.

Je demandai à plusieurs reprises à voir les livres grecs, arméniens, géorgiens, qui sont conservés dans ce monastère. Personne ne voulait en savoir quelque chose. Ghélathi possède des trésors particuliers; on sait qu'on y a transporté une partie des livres de Pitzounda, entre autres des chroniques très-curieuses de l'histoire des patriarches et des rois du pays. On sait aussi que c'est ici que Vakhtang V a puisé pour composer sa chronique de Géorgie. Les rois de Géorgie avaient envoyé, dans le temps de leur gloire, des jeunes gens, soit à Constantinople, soit dans les villes célèbres de l'Asie-Mineure, pour y étudier et pour y traduire en géorgien les ouvrages les plus célèbres de la littérature grecque.

J'attribue ma non-réussite, à l'égard de ces livres de Ghélathi, à l'absence de l'archevêque; car je sais que le père Célestin de Koutaïs m'a répété que plusieurs fois l'archevêque lui avait parlé de ces livres grecs et latins, et l'avait engagé à aller les examiner, ce qu'il n'avait jamais

pu exécuter; il comptait cependant le faire un jour. Le général Vakoulski m'a affirmé avoir entendu l'archevêque lui dire les mêmes choses. Certainement il importerait très-fort, pour nous Européens, que quelqu'un fît le sacrifice de compiler un peu cette bibliothèque; il faudrait passer un hiver à Ghélathi, où l'on trouverait bien le moyen de s'arranger avec la protection du gouvernement, toujours zélé dans ces occasions, et si l'on ne trouvait pas pour la littérature grecque les trésors que l'on semble se promettre, on pourrait être sûr d'y trouver les chroniques les plus intéressantes et les originaux d'où l'on a extrait tous ces abrégés informes qui ont été publiés sur ce pays (1).

Je voulus aussi faire quelques recherches sur les tombeaux des rois dont parle l'histoire, et que l'on suppose être ensevelis à Ghélathi; à l'exception de celle de David III, aucune tombe ne porte d'inscription, et ne peut servir à contrôler ici l'histoire. Ghélathi est aussi l'une des nombreuses localités où l'on prétend que Thamar fut ensevelie; on ne montre pas même sa tombe, tant la chose est incertaine, et la tradi-

(1) Les moines me menèrent dans l'une des sacristies, où ils me montrèrent de gros volumes qu'ils m'assurèrent être des missels et des livres d'églises ; je n'ai rien vu d'autre.

tion la plus vraisemblable m'a toujours paru celle qui la place à Vardzic ; j'en parlerai plus bas. Quant à la Messaline de l'Iméreth, cette reine Daredjan, qui creva les yeux à son beau-fils, parce qu'il ne voulait pas l'épouser, il n'est que trop certain qu'exhumée du portique de la cathédrale de Koutaïs, on la transporta ici ; malgré cela, l'on ignore aussi la place où elle repose.

Je terminerai mon excursion à Ghélathi en suivant le cours de la Tskaltsitéli. Elle est encaissée l'espace de plusieurs verst dans cette écluse de calcaire crayeux qui s'ouvre pour la laisser atteindre les rives de la Kvirila ; elle ne sort de son écluse étroite et profonde qu'à trois verst à l'est de Koutaïs, où, pressée par de hauts rochers dont elle baigne le pied, elle se sent tout à coup au large au milieu des cônes de porphyre rouge qui ressortent ici. C'est là, sous ces derniers rochers, que je découvris une des plus belles grottes des alentours dans le calcaire à dicérates. On entre de plein pied dans le cœur de la montagne sous une belle voûte de quinze à vingt pieds d'élévation, guirlandée de lierre ; on s'avance jusqu'à cent vingt pieds en montant un peu par un vaste corridor qui a encore à son extrémité huit à dix pieds de haut et sept à huit pieds de large ; là cesse toute possibilité d'aller plus loin. Je n'y ai pas vu de sta-

lactites. L'ancien pont de pierre de la grande route de Koutaïs à Tiflis se trouvait en face de l'entrée de la grotte; le pont moderne en bois est un peu au-dessous; il n'y a pas de jour que l'on ne voie des groupes de voyageurs s'arrêter ici pour faire paître leurs chevaux sous les lauriers nobles, et pour y passer la nuit à l'air sous la protection du rocher et des arbres touffus, à moins que la pluie ne les chasse dans l'intérieur de la grotte (1).

Ces écluses calcaires du Rion et de la Tskaltsitèli ne sont qu'une continuation et qu'une répétition de ce que j'ai vu sur toute la côte de l'Abkhasie, ainsi qu'à travers la Mingrélie; et ici comme là, ces derniers lambeaux de craie ou de jura sont déchirés par des filons et par des jets porphyriques.

Tsikhédarbasi ou Tamaratsikhé.

A voir les chétives demeures des princes régnants de la Mingrélie et de l'Abkhasie, certes on ne dirait pas que l'architecture a eu ses beaux jours en Colchide. Et cependant les anciens rois du pays qui avaient érigé ces belles églises que je viens de décrire avaient aussi des palais construits avec autant de solidité que d'élégance.

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 15.

La main ennemie a respecté les églises ; les palais des princes ont presque tous disparu, et leur faiblesse, toujours croissante sous le joug des Turcs, ne leur a pas permis d'en ériger de nouveaux.

Parmi le petit nombre de monuments de ce genre que l'habitant du pays montre avec cet orgueil d'un noble qui se pare des belles actions de ses ancêtres, aucun ne peut être comparé à Tsikhédarbasi, autrement dit le palais de la reine Thamar, aux bords du Phase : c'est le Moukhérisis de Procope.

Je voulus y faire un pélerinage ; j'y retournai souvent, tant je trouvai d'aliment à ma curiosité et à mes réflexions. J'errai pendant dix verst le long du Phase, arrosant la superbe et fertile plaine au milieu de laquelle il serpente, échappé de sa dernière écluse. J'étais perdu sous les guirlandes de beaux chênes et dans les vastes enclos de maïs qu'ils entourent, quand, sortant tout à coup de ce labyrinthe, je vis s'élever devant moi un amas de voûtes et de ruines dont la grandeur m'étonna ; nulle part je n'avais rien vu d'approchant.

Jusqu'à quelques pieds au-dessus de terre ce bâtiment était en pierres de taille ; le reste était en grandes briques de la meilleure qualité. On y reconnaît une partie plus ancienne et à laquelle on a ajouté une aile par la suite. L'ancien palais

formait un carré presque parfait de cent seize pieds de roi sur chaque face. La façade, tournée vers le midi, rappelle le style byzantin. Tout unie en briques, et percée de quatre embrasures, elle était décorée de trois demi-tourelles de douze pieds de large en forme de demi-colonnes. L'une est au milieu, les autres aux angles. Par une porte large accolée à la tourelle du milieu, on entrait sans doute à cheval dans un grand vestibule voûté, par le fond duquel on pénétrait dans la vaste salle d'audience de la structure la plus imposante. Bâtie en croix régulière, elle avait dans sa plus longue dimension quatre-vingt-six pieds de long, et dans l'autre soixante-seize. Elle ne recevait sa lumière que par une immense coupole octogone de quarante-quatre pieds de diamètre, suspendue, comme celle des églises byzantines, sur huit grandes arcades. Les vieillards du pays prétendent que ce grand dôme était surmonté d'une seconde lanterne qui couronnait l'édifice.

Le nom de Tsikhédarbasi vient de cette coupole qu'on appelle en géorgien une Darbase. On comprend dans le pays en général sous ce nom une chambre qui du sol passe par tous les étages, et dont le plafond voûté, soit en planches, soit en pierres, est percé d'ouvertures qui répandent la lumière dans l'appartement ; c'est le luxe de ces

maisons d'Akhaltsikhé, couvertes de toits plats en terre glaise.

Au levant de la salle d'audience on pénétrait par une large porte dans un grand salon voûté, celui de la reine ou du roi; ses dimensions étaient 32 pieds sur 26. Le principal ornement en était une grande cheminée à la façon de nos salles de chevaliers, large de neuf pieds; des demi-colonnes basses en supportaient le manteau voûté en plein cintre.

On descendait par quelque trappe dans une cave ménagée sous cette pièce; les princes y avaient sans doute leur trésor.

D'autres pièces communiquaient à droite et à gauche avec ce salon; tout était solidement voûté.

Par la porte du couchant de la grande salle on descendait dans l'aile qui fut ajoutée plus tard, et qui consistait en une enfilade de six pièces voûtées.

Enfin, du fond de la salle au nord, on montait par un couloir sur un balcon en bois placé là je ne sais pour quel usage.

Si l'on pouvait monter sur ses toits terrassés comme je le présume, de quelle vue magnifique l'on devait jouir, placé au sein de cette riche plaine et de cette vigoureuse végétation! Au nord l'amphithéâtre des collines et des montagnes du Ratcha et du Letchekoum; le Quamli montre avec fierté au milieu de ce labyrinthe de verdure

et de sauvagerie ses bizarres escarpements, tandis que plus loin encore le Passmta présente sa pyramide blanche et le Kadela ses arêtes brillantes (1). A l'est l'oeil s'égare dans un dédale de plaines et de montagnes où se promène la Kvirila, presque l'égale du Rion. Au sud, les montagnes d'Akhaltsikhé se perdent dans l'extrême lointain avec celles du Gouria : c'est ce que je contemplai avec délice du haut de ces voûtes ruinées... Quel Élysée !

Voilà, d'après ce qui reste, ce qu'on peut présumer de la disposition générale de l'édifice, dont la plus grande partie a disparu; plus de traces de la muraille de l'est, et de la moitié de celle du nord; toutes les voûtes, à l'exception d'une et demie, sont enfoncées; la coupole, dont les énormes débris couvrent le sol, ne se reconnaît qu'à quelques indices. Dirait-on à la vue de tant de ravages, qu'à la prise en possession de l'Iméreth par les Russes, cet édifice était presque entier ?

Oh! me disait le vieux major Orlov, commandant de Koutaïs, et depuis plus de trente ans au sud du Caucase, vous ne savez pas avec quoi nous avons construit le poële de votre chambre? C'est avec des briques du palais de la reine Thamar. Jusqu'en 1823, nous n'avons employé que

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 14.

cela à Koutaïs, pour construire nos murs, nos fours, nos cheminées; plus de la moitié de la ville s'est approvisionnée là; et si l'empereur ne nous l'avait sévèrement défendu il n'y aurait pas une brique à y trouver actuellement. C'était superbe quand nous sommes arrivés; les beaux dômes subsistaient encore presqu'en entier; nous avons abattu tout cela à coups de pioches, à coups de haches.

Est-ce la reine Thamar qui a bâti ce palais, ou est-il plus ancien ? Il porte, il est vrai, son nom, peut-être parce que les Géorgiens ont fait de leur reine Thamar ce que nous avons fait de Jules-César. Il suffit qu'une chose soit antique pour qu'on la leur attribue.

Tout concourt à faire croire que cet édifice est beaucoup plus ancien que la reine Thamar, et que c'est un des anciens palais des rois des Lazes. La construction est entièrement byzantine; briques, maçonnerie, voûte octogone, style, en sont des preuves; il n'y a pas jusqu'à la cheminée avec ses demi-colonnes qui n'en fasse foi; les rois des Lazes, vassaux de l'empire grec, empruntèrent l'art de Constantinople, tandis que dans les édifices postérieurs des rois d'Abkhasie et de Karthli rien n'approche de ce style-là. D'ailleurs Moukhérisis, qui tirait son nom géorgien de ses beaux chênes, est très-antique; détruit par les Lazes lors des campagnes de Khos-

roës, il fut rétabli par Merméroës, général des Perses, qui en fit son quartier-général, ainsi que de Koutaïs.

A cette époque-là où ce beau palais fut bâti, le Rion en baignait d'un côté les fondements; aujourd'hui, il en est à une bonne distance; mais on voit distinctement son ancien lit le long de la ruine, et même les cailloux qu'il avait entraînés sortent par-ci par-là de la prairie basse qui s'étend jusqu'au lit actuel. Un fossé muré solidement partait du Rion, fermait et défendait le palais de l'autre côté; deux ponts en briques menaient l'un au nord vers Koutaïs, l'autre au sud. L'espace enfermé comme une île entre le Rion et le canal, servait de cour et de jardins (1).

Depuis la confection de ces ouvrages, le lit, ou plutôt le niveau du Rion, a baissé de plusieurs pieds; et dans ses plus grands débordements il n'entrerait pas dans ce canal.

On a construit dans l'espace étroit qui restait entre le palais et le canal vers le sud, une église murée en briques en dedans et en pierres de taille à l'extérieur. Le chœur diffère de la façon ordinaire, en ce qu'au lieu d'être semi-circulaire, il n'est que légèrement évasé. Quelques traces de peintures à fresque se sont conservées

(1) Voyez Atlas, IIIe série, pl. 3.

jusqu'à présent malgré la chute de la voûte.

Cette église n'étant qu'à sept pas du palais, il ne faut pas s'étonner si messieurs les désœuvrés de cette cour se sont avisés de prendre la muraille pour le canevas sur lequel ils venaient s'amuser à dessiner toutes sortes de figures et d'hiéroglyphes pour se désennuyer. Trois rangs de pierres sur les quatre faces de l'église sont une espèce de pot-pourri où chacun a donné essor à son imagination. L'un y a gravé un saint, l'autre un cheval ou une figure d'homme qui lui ressemble tout juste comme le coq de Diogène. Un troisième nous y a laissé l'empreinte de sa main. Un bon nombre a cherché à s'éterniser en gravant son nom. On voit des inscriptions de toutes les façons; la plupart sont très-effacées ou maltraitées, surtout quelques-unes écrites en petits caractères. Vous y lisez :

« Dieu, aie pitié de Mghelbischéphi Jadzé, constructeur. »

« Dieu, aie pitié de Jacob. »

« Dieu, donne du secours à Kourdel dans l'éternité. »

Le plus grand nombre est en géorgien, en caractères sacrés; mais il y en a aussi de grecques et une que j'ai crue française, et où j'ai reconnu les lettres suivantes :

Ꭓ ᵛMstodo RousGRO.

Je donne à deviner ce que l'auteur a voulu dire.

La plus curieuse qu'on verra dessinée IIIe série, pl. 21, fig. 10, a coûté beaucoup de peine à celui qui l'a gravée, car toutes les lettres sont dessinées en façon d'arabesques avec des fleurs, des feuilles et des têtes d'oiseaux. M. Brosset l'a traduite ainsi :

« O saint guerrier Ghiorghi, intercède et prie pour moi Thamar. Amen ! »

J'avoue que le nom de Thamar ne m'a pas paru bien clairement exprimé par le monogramme de *ths*. Mais M. Brosset en sait plus que moi sur cet article.

Enfin, voici encore une dernière inscription gravée avec soin sur le linteau de droite de la porte d'entrée.

« O Dieu et Marie, ayez pitié de l'âme du supérieur de ce lieu, Badélidzé Caï. Amen, ô Seigneur. »

La tradition, conforme avec le texte de Procope, dit que jadis une ville en bois s'étendait au long et au large dans la vaste plaine autour du palais, sur les rives du Rion. On voit par-ci par-là quelques traces de ce Moukhérisis ; ce sont des trottoirs en cailloux, des fossés, des briques, etc.

Cependant la position quoique magnifique de ce palais devait le rendre malsain pendant les

mois de l'été, à cause de la chaleur humide; je pense que ce n'était qu'un palais d'automne et de printemps qui par contre sont très-agréables et très-doux dans le bassin de la Colchide. Cette insalubrité a peut-être aussi fait abandonner la ville.

Il ne reste actuellement d'entier qu'une église bien conservée, mais bien plus moderne que tout le reste, bâtie au centre d'un beau cercle d'arbres à une verst du palais. L'une des inscriptions qui recouvrent les portes et les fenêtres est même en caractère cursif, ce qui dénote toujours très-peu d'antiquité. D'ailleurs, les inscriptions en caractères sacrés sont très-mal écrites, et ne ressemblent nullement à ce qu'on voit sur les anciens monuments.

Voici, selon M. Brosset, la traduction de celle qui est sur la porte d'entrée dans le vestibule :

« O saint Christ, protecteur de Ghiorghi-le-Guerrier, nous Bac Jachvili, et mon épouse Marekh Abachidzé, nous avons construit ceci, afin que tu intercèdes pour nous au jour du jugement. »

Sur la fenêtre du chœur on lit :

« Dieu fasse grâce aux constructeurs de ceci, Goghitcha, Théodore, Tite, Nasghida, Joané, Bécana et Nasghida. Dieu fasse grâce à leur chef Dathegh Bantzadzé. »

Le mari et la femme, fondateurs de cette église, appartenaient à deux des plus anciennes familles du pays et des plus distinguées.

DÉPART

POUR

AKHALTSIKHÉ.

CHAINE DE MONTAGNES QUI SÉPARE LE BASSIN DE LA COLCHIDE DE CELUI D'AKHALTSIKHÉ.

Je supportai assez bien le climat de Koutaïs pendant le mois de juillet, et pendant une partie du mois d'août; car Koutaïs est bien loin d'être aussi malsain que Poti ou Redoute-Kalé, mais vers le 18 et le 19 d'août (v. st.), il commença à souffler un vent si chaud, que je sentis ma tête s'appesantir; je n'avais de repos ni jour ni nuit, et je résolus pour prévenir quelque maladie grave, d'entreprendre aussitôt mon excursion dans les montagnes d'Akhaltsikhé où l'on jouit de la température la plus agréable, pendant qu'on succombe sous la chaleur dans les plaines du Phase.

Le général Vakoulski eut non seulement l'extrême complaisance de me donner tous les détails, toutes les recommandations et tous les passeports nécessaires pour voyager avec fruit

dans ces contrées qu'il avait en partie parcourues, mais il me fit accompagner par un gentilhomme imérétien, Nicolas Kakhiani, de Bagdad, qui devait me servir de guide et d'interprète. Sans cette attention du général, j'aurais eu bien de la peine, ou plutôt il m'aurait été impossible de me tirer d'affaire. Nicolas était un brave homme d'une grande fidélité, qui connaissait parfaitement le pays et la manière de voyager; prévenant mes goûts, il s'informait d'avance de tout ce qui pouvait nous intéresser sur notre route, m'indiquait tout, villes, rivières, montagnes, etc., et surtout prenait un soin extrême de ma sûreté. Voilà des guides tels qu'il les faut.

Il était vêtu de noir à l'imérétienne avec son koudi ou bonnet fronde sur ses cheveux noirs et crépus, mais du reste, armé de pied en cap : le sabre au côté, le kindjal ou kandjar et le pistolet à la ceinture, le fusil en bandoulière, la poudrière et la giberne pendues au côté par des chaînes d'argent : ce costume a quelque chose d'élégant et de très-pittoresque. Nicolas avait fait la campagne de la Turquie sous le feld-maréchal Paszkévitz, et portait la médaille d'argent de cette guerre. A voir son visage haut de couleur, ses petits yeux noirs, ses grosses lèvres, et surtout ses cheveux si noirs et si laineux, combien de philosophes se seraient amusés à bâtir des hypothèses, et auraient juré retrouver

ici un descendant de la colonie égyptienne de Sésostris dont parle Hérodote. Il faut être bien en garde contre des faits isolés de ce genre, dans ces pays où les races peuvent avoir été mélangées par tant de guerres et de révolutions.

Je venais de traverser la belle plaine d'Adjamet couverte de bois et élevée de 30 à 40 pieds entre le Rion, la Tskhaltsitèla et la Kvirila. Je descendais tranquillement la pente qui mène à la Kvirila, cherchant de l'œil mon guide Nicolas, qui m'ayant quitté pour quelque affaire qu'il avait oubliée à Koutaïs, devait me rejoindre par là, quand je fus tout à coup apostrophé par une voix qui me criait en français en accent lorrain : « N'avez-vous pas vu mon prince? » Et je vis sortir des buissons une petite figure plantée sur un grand cheval; redingote bleue, bonnet géorgien : nulle apparition plus fantastisque ne pouvait m'arriver pour le moment dans les plaines de la Colchide, sur les rives du Phase. Ce nouveau venu était Jean Baptiste Demange qui cherchait un prince éristaf avec lequel il allait visiter l'emplacement d'une scierie à Akhaltsikhé; il avait été du nombre des ouvriers mécaniciens que le chevalier Gamba avait amenés dans le pays pour y établir des scieries et des moulins dans les domaines qu'il venait d'acquérir. Je le connaissais de réputation; j'avais vu la belle scierie qu'il avait construite en Abkhasie, près de Bam-

bor, occasion où il a montré autant de courage que d'intelligence. Je fus fort aise de le rencontrer là; il connaissait fort bien le pays qu'il habitait depuis plusieurs années, et il s'y était acclimaté. Nous résolûmes de faire route ensemble jusqu'à Akhaltsikhé.

Il me proposa d'aller passer la nuit à l'établissement de M. Gamba, à Vartsikhé même, au lieu de nous arrêter chez le chef du village. J'acceptai sa proposition, et après avoir traversé la Kvirila à gué, nous arrivâmes bientôt dans les enclos de M. Gamba.

M. Gamba, consul français à Tiflis, l'un de ces grands projeteurs très-éloquents, dont l'imagination travaille toujours, qui se ruinent en pratique, parce qu'ils n'ont jamais la patience d'amener à bout une seule de leurs entreprises, avait été envoyé par son gouvernement, dans le but principal d'ouvrir au commerce de la France quelque débouché dans ces nouvelles provinces asiatiques de la Russie. Son voyage est le résultat de ses recherches, et certainement la partie qui traite du commerce est ce qu'il y a de mieux dans ces deux gros volumes. Il détaillait assez bien les avantages que la Russie pouvait retirer de sa position commerciale en Asie. Il en écrivit particulièrement aux ministres à Saint-Pétersbourg, qui pleins de confiance en ses projets d'avancer l'industrie dans ces contrées, lui ac-

cordèrent de grands avantages pour lui en faciliter la réussite. L'empereur Alexandre lui concéda entre autres, 15,000 dessiatines de terrain en Iméreth à 1 rouble la dissétine (1) pour y établir des exploitations de bois et des scieries. Et même il obtint que le rouble fixé pour prix serait le rouble de banque ou le franc, au lieu du rouble argent qui vaut près de quatre fois plus.

Parmi les lots qui devaient faire la valeur de ces 15,000 dissétines, il lui revint entre autres, la meilleure partie de la terre d'Adjamet et des anciens domaines des rois d'Iméreth, sur les bords de la Kvirila aux alentours de Vartsikhé, qui était un de leurs châteaux de plaisance.

M. Gamba s'empressa alors de faire venir de France une colonie d'ouvriers pour peupler sa nouvelle possession et en tirer parti. Il érigea non loin des bords de la Kvirila une scierie à double cadre, exploita sa forêt, fit des planches, etc.; mais rien n'a réussi. M. Gamba avait le grand projet d'expédier ses planches en France. Il ne rêvait que moyen de rendre la Kvirila navigable jusqu'au Rion, qu'embarcations, que profits immenses, et en attendant, il mettait des prix exorbitants sur ses planches et sur ses madriers, comme s'ils n'é-

(1) La dessiatine ou dissétine, mesure de terre russe, contient 109,26 ares de France.

taient pas dignes de rester dans le pays. Personne n'en acheta que pressé par l'extrême nécessité, et à Koutaïs où l'on bâtissait beaucoup, *les scieurs de long*, furent occupés comme jadis par les Arméniens. M. Gamba qui était à même de faire les plus brillantes affaires avec un peu de tact, se ruina. Il fit des dettes en France pour toutes sortes d'envois de machines; il emprunta de tous côtés en Géorgie, ne paya ni capital ni intérêts, et se trouva à la fin dans une position si fâcheuse, qu'à Tiflis personne ne voulait plus lui faire le moindre crédit. Les ouvriers n'étaient pas payés; languissant de misère et de maladie dans ce Vartsikhé qui est un des coins les plus malsains de la Colchide, la plupart succombèrent; les autres l'abandonnèrent tous, à l'exception d'un ouvrier forgeron qui lui resta fidèle avec un M. Creuzé qui dirigeait son économie. Enfin les affaires de M. Gamba allaient très-mal quand il mourut en mars 1833, laissant en Iméreth, une fille pour diriger à elle seule sa fortune délabrée et ses établissements.

Et quel fut le principe qui perdit M. Gamba? Le préjugé du Français qui veut que tout soit et que tout se fasse ailleurs comme en France. On se croit à Paris quand on est au milieu des forêts de l'Iméreth. On ne veut pas prendre les choses et les peuples tels qu'ils sont, entrer dans l'esprit du pays, avoir égard aux circonstances de climat,

de population, de distance; on calcule en Iméreth comme on calculerait dans le midi de la France, et naturellement on se perd, on se ruine, et... on s'en étonne encore. Mais M. Gamba avait un très-heureux caractère sous ce rapport, jamais rien ne le désespérait; il était toujours plein de confiance, et malgré la masse énorme de tristes et malheureuses expériences qu'il avait faites, il vous parlait encore à la fin de ses jours, de projets, de bénéfices immenses, avec une conviction, avec un feu et une foi admirables. Il mourut dans sa foi.

La position de Vartsikhé au milieu des bois sur un sol bas entouré de rivières, doit être naturellement malsaine. M. Gamba trouvait une seconde cause de cette insalubrité, dans la floraison d'une masse énorme de grandes plantes, le Yeble entre autres, qui couvrent le sol comme des îles, et qui répandent une forte odeur dans les alentours. Il a peut-être raison, et ce ne serait pas la première fois qu'on aurait fait cette remarque. M. de Humboldt en parle dans ses voyages en Amérique.

Ce fut M. Creuzé qui nous reçut en l'absence de mademoiselle Gamba qui était allée passer la mauvaise saison à Koutaïs. Koutaïs que je fuyais, était salubre, comparativement à Vartsikhé.

La maison que M. Gamba avait fait bâtir, ne consistait qu'en un plain-pied sans étage; toute

cette construction était en bois et commençait à se dégrader. Le plus bel ornement du peu de chambres pauvrement meublées qu'elle renfermait, était une petite bibliothèque dont le pauvre M. Creuzé faisait la nourriture de son âme.

Les bâtiments des scieries commençaient aussi à se dégrader. La scierie était très-bien entendue; on tirait de la forêt d'Adjamet des chênes, des hêtres, des charmes, des noyers, des châtaigniers; ces derniers étaient plus rares; tous ces arbres étaient de la plus forte venue. On sciait pour la menuiserie du buis, du plaqueminier *(Diospiros lotus)* qu'ils appellent là du mûrier noir (1), du planère *(Planera richardii)* (2), et surtout du poirier ou sorbier torminal *(Pirus torminalis)* (3), qu'ils appellent de l'érable blanc à cause de ses feuilles, et qui donne un beau bois jaspé ou rayé d'un beau jaune clair, ce qui le rend très-précieux pour la menuiserie. Le Tchinnar ou platane oriental *(Platanus orientalis)* (4), n'est pas commun en Mingrélie et en Iméreth, comme vers la Mer Caspienne ; il est rare qu'on

(1) *Kouméra*, en géorgien ; *Gkhom*, en mingrélien.

(2) *Tserkoë*, en géorgien ; Güldenstädt écrit Selkwa ; il l'a décrit sous le nom de Rhamnus ulmoïdes. Voyez son voyage, édit. Klaproth, p. 180.

(3) *Kakali*, en géorgien ; *Datvis*, en mingrélien.

(4) *Tchadan*, en géorgien.

se permette d'en abattre un arbre, tant on le respecte.

Le fond du sol de la forêt d'Adjamet et de presque toute cette partie de l'Iméreth, située autour des confluents de la Kvirila, du Phase et de la Khanitskali, est composé de cailloux et de glaise, que recouvre une forte couche de terre végétale, dans laquelle tout croît supérieurement; tout y a un air de vigueur et de fraîcheur qui ravit.

J'allai visiter à une petite distance au-dessous de la résidence de M. Gamba, les ruines du château qu'Alexandre, roi d'Iméreth, restaura pour en faire sa résidence; elles couvrent le sommet d'une colline plate qui domine la rive gauche de la Kvirila, à peu de distance au-dessus de son confluent avec le Phase. On ne pouvait pas mieux choisir pour avoir une vue magnifique sur la vaste plaine d'Iméreth et sur les cimes lointaines du Caucase, et pour jouir du plaisir de la chasse, dont ces rois d'Iméreth étaient passionnés. On allait faire la guerre à cette masse de sangliers qui peuplent la forêt d'Adjamet (1) en compagnie avec les cerfs, les chevreuils, les chakals, et même les hideuses hyènes, dit-on. Les cris étranges de ces chakals ou loups dorés, ressem-

(1) Les rois d'Iméreth avaient aussi une petite maison de chasse dans cette forêt.

blent à ceux des enfants qui crient ; on les entend régulièrement après le coucher du soleil, faisant un concert bruyant que l'étranger a bien de la peine pour la première fois, à prendre pour celui de ces animaux. Ces chakals ont encore ceci de particulier : il suffit que l'un d'eux se mette à crier, pour que tous les autres lui répondent en chœur, dans quelque lieu qu'ils soient ; de façon qu'en me promenant dans les rochers, j'ai été quelquefois tout surpris de les entendre crier à mes côtés. Ils sont si hardis que quand les soldats sont campés, ils viennent pendant la nuit leur ronger leurs bottes aux pieds. Ils déterrent aussi les cadavres quand ils ne sont pas profondément enterrés, et aiment de préférence tout ce qui est charogne ou pourriture. Je regarde comme un grand bienfait de la Providence de les avoir placés dans ces pays où la corruption s'engendre si rapidement, et influe si fort sur les vivants : ils purgent la terre de cadavres, comme les cochons de la ville de Koutaïs sont destinés à la purger d'ordures.

Mais revenons à Vartsikhé : ce nom signifie *Château des Roses*, que les Grecs traduisaient par *Rhodopolis*. Cette magnifique position avait déjà dans l'antiquité attiré l'attention des Colches. Procope (1) cite Rhodopolis comme l'une des

(1) Procope, de Bello Gothico, p. 527, éd. Bonn.

principales villes des Lazes, qui la rasèrent en 549. Car, située dans la plaine, facile à aborder, et facile à prendre, c'était le premier endroit qui s'offrait à cette immense armée de Perses qui venaient de l'Ibérie (Géorgie), sous Merméroës, général de Khosroës, combattre les Lazes et les Grecs réunis sous Daghisthée, général de Justinien. Les Lazes préférèrent la détruire en même temps que *Cytaïa* ou Koutatissium et *Mukhirésis*, pour ne laisser à cette armée aucun endroit fortifié qui pût lui servir de refuge. Les Lazes rétablirent ensuite Rhodopolis, qu'ils reprirent sur les Perses.

Plusieurs des derniers rois d'Iméreth ont fait de Vartsikhé leur principale résidence. Il ne reste plus de ce lieu de plaisance, que la forte muraille de sept à huit pieds d'épaisseur, dont une partie, peut-être, date des Lazes, car c'est leur style d'architecture (1); elle était munie de bastions ou terrasses carrées, placées en saillie, et circonscrivait tout le sommet de la colline, formant ainsi une vaste cour, où les habitations en bois des rois, étaient rangées le long du mur vers la Kvirila. Cinq ou six cheminées en briques qui sont restées debout comme des obélisques,

(1) Le général Totlében, en 1769, fit, dit-on, faire les larges brèches qu'on voit dans cette muraille, afin d'empêcher les Turcs d'y prendre position.

marquent la place qu'elles occupaient. L'église seule, murée et voûtée, est restée intacte au milieu de la cour.

M. Gamba aurait bien désiré faire entrer cette ruine de Vartsikhé dans le lot de sa forêt d'Adjamet; elle lui aurait bien convenu, car en établissant sa demeure et celle de ses gens sur cette colline, il aurait trouvé un air infiniment plus sain et moins humide. Il trouva des obstacles qu'il ne put ou ne voulut pas surmonter.

Vartsikhé est à 15 verst de Koutaïs.

Le dimanche 20 août / 1 septembre, nous nous acheminâmes vers Badgad, qui est à 15 autres verst de Vartsikhé. Le chemin en remontant la rive droite de la Khanitskali, traverse d'abord des bois et des fourrés. A moitié chemin, nous passâmes par le village largement disséminé de Roketti (Roghithi, Güld.), où je vis un vieil olivier qu'on montre dans la cour d'une propriété comme une rareté; c'est le seul que j'aie vu dans l'Iméreth. Güldenstädt croit que les Turcs d'Akhaltsikhé avaient essayé la culture de cet arbre aux environs de Bagdad, et peut-être que ce vieil olivier date encore d'eux. Quoi qu'il en soit, malgré que l'Iméreth soit très-chaude, elle ne paraît pas convenir à l'olivier à cause de sa trop grande humidité. C'est à d'autres à décider si j'ai tort ou raison. Il serait singulier qu'il restât si peu de traces de cet arbre, si le pays lui était favorable, tandis

que la côte sèche de la Crimée, quoique plus au nord et moins chaude, est couverte d'anciennes plantations d'oliviers qui datent des Grecs, longtemps avant la prise en possession de la Russie. Il en est de même du cyprès et du peuplier pyramidal ou d'Italie, un des beaux ornements de la Crimée où ils réussissent si bien, et que je n'ai vu nulle part en Iméreth et en Mingrélie, excepté dans le jardin soi-disant botanique de Koutaïs, et dans quelques nouvelles plantations.

Au delà du village, nous longeâmes une église assez joliment murée en grès verdâtre, avec des sculptures et des inscriptions géorgiennes. De là, on entre dans une forêt de poiriers sauvages avec des clairières jadis semées d'habitations; ces poiriers ne sont que des arbres devenus sauvages; on voit qu'ils ont été entés et plantés en lignes.

Jusqu'à 3 verst de Bagdad, le sol est plat, *caillouteux* et glaiseux. Là, on commence à monter dans la gorge où les maisons de Bagdad sont semées en amphithéâtre. Bagdad est sur le seuil de la vallée de la Khanitskali, et son fort carré, bâti en pierre, est sans doute quelque ouvrage des Turcs qui ont voulu protéger leurs invasions en Iméreth, par les montagnes d'Akhaltsikhé. Ils y avaient une centaine de janissaires qui en furent délogés en 1770 par le général Totlében. Ce fort est aujourd'hui abandonné.

Sans nous arrêter longtemps à visiter ce rempart, nous allâmes à l'instant nous installer auprès de l'église de Persati, supérieurement placée à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à 7 ou 800 pieds au-dessus de la rivière, sur le sommet d'une colline à droite de Bagdad. L'église quoique anciennement construite avec une plus ancienne dont on avait semé çà et là dans la façade les grossières sculptures, n'était rien à côté de la magnifique vue dont on jouissait du haut de cet observatoire. C'était celle qu'on a du Chanet ou de Chantemerle, le long des pentes du Jura, près de Neufchâtel, sur l'immensité des Alpes. La vaste plaine verdoyante de la Colchide était notre beau lac, Koutaïs était Estavager; le Létchekoum et le Ratcha boisés qui s'étendent derrière, sont le Simmenthal et la Gruyère, et les imposantes pyramides de l'Elbrous et de Passmta, ou les murailles crénelées, neigeuses du Kadéla, qui couronnent l'horizon, sont notre Jungfrau, nos Diablerèts et notre Mont-Blanc.

A ma grande surprise, je trouvai le sommet de cette colline semé de débris de ce calcaire tertiaire dit pierre de Kertche. La suite de mon voyage prouvera que ce tertiaire se retrouve presque sur toutes les autres collines qui circonscrivent le bassin de l'ancienne Colchide; ce qui nous prouve que le soulèvement de ce bassin

appartient aux dernières révolutions de notre globe, et qu'il est simultané avec celui d'une bonne partie de la Crimée, du midi de la Russie et des vastes steppes du nord du Caucase. Ce tertiaire ne se remarque pas au fond du bassin où il a été recouvert par de nombreuses alluvions, et c'est ainsi peut-être que le fond du bassin, de golfe qu'il était, s'est changé en plaine uniforme.

Nous dînâmes au pied d'un tilleul énorme qui semblait prendre sous sa protection et l'église et la maison du prêtre qui est à côté. Pour la nuit, mon guide Nicolas Kakhiani nous mena chez lui, où nous trouvâmes un pompeux souper, et où je fus initié pour la première fois à un vrai repas imérétien.

L'heure du repas se signale par l'arrivée d'un grand chaudron de pâte de millet (1) cuit à l'eau sans sel, et de plusieurs cruches à large ventre remplies de différentes qualités de vin. Alors s'approche un valet souvent en guenilles avec une cruche à eau, qui vous asperge les mains en vous présentant un essuie-main souvent si grossier et si sale qu'il est presque impossible d'en faire usage. L'eau superflue tombe sur le sol et la terre la boit. Alors devant le banc étroit et bas sur lequel vous êtes assis, on apporte un autre banc un peu

(1) Panicum italicum, en géorg., Gômi.



plus haut et presque aussi étroit qui vous tient lieu de table; on l'a un peu raclé pour le nettoyer des restes qui s'y sont attachés la dernière fois qu'on en a fait usage. Cela n'empêche pas qu'il ne porte les traces et les reliquats encroûtés et desséchés de vingt à trente repas, car on ne lave ces tables dans le pays que quand il pleut et qu'on peut les mettre sous les gouttières.

Cette table n'est que pour les grands seigneurs, les personnages de distinction, la haute volée des convives; les autres s'arrangent comme ils peuvent sur des troncs, sur des poutres, par terre, attendant tout de la générosité de ceux qui occupent le haut bout. L'homme à la chaudière de millet commence aussitôt son office; avec sa pelle de bois, il entasse devant chaque convive en commençant par le plus digne un tas de cinq à six pellées de pâte de gômi, comme si c'était du mortier; sa tournée faite, il distribue à ceux qu'il veut favoriser la pâte qui s'est un peu roussie en s'attachant au fond du chaudron. Puis on vous apporte du pain de farine de maïs, cuit devant le feu, dans des formes exactement semblables à des dessous de vases de fleur, et qu'on a chauffées préalablement, du mouton bouilli ou rôti, quelques légumes, tels que haricots ou pois, des ragoûts, des œufs cuits sous la cendre; le meilleur de ces repas consiste en poulets rôtis, qui ne sont pas au-dessous de leur renommée, car

les poulets et poulardes d'Iméreth et de Mingrélie, qui ne se nourrissent que de millet, de figues, de mûres, de blé de Turquie et de cent autres fruits en abondance, sont célèbres dans le sud du Caucase, et c'est un grand objet de luxe sur les tables de Tiflis. On les assaisonne souvent avec du jus de grenade qui n'est certainement pas à dédaigner; mais le vrai plat de cérémonie ou de compliment consiste dans une sauce au kindzi ou à la feuille jeune de coriandre, dont tous ces peuples font leurs délices.

Tout est pêle-mêle sur la table, fort heureux quand il y a quelques vieux plats en bois ou en terre pour contenir les sauces et les ragoûts.

Un prêtre ou quelqu'un d'autre récite alors la bénédiction; puis chacun commence par ce qui lui convient, se servant proprement et gracieusement de ses doigts. On découpe un poulet fort nettement en le tirant par les pieds, ensuite par les ailes; les pièces tombent les unes après les autres sans effort; un coup de main sépare le croupion de la poitrine et l'affaire est faite. Si quelque tête de mouton offre trop de résistance, on tire son kindjal ou coutelas pendu à la ceinture, et un coup de revers la fend en deux comme une poire.

Les os rongés et les débris de poulets passent de la table privilégiée à la classe inférieure des assistants, qui l'œil attentif, un morceau de pâte

de millet ou de gâteau de maïs à la main, guettent l'instant où par amitié on leur lancera quelque chose, pour le recevoir honnêtement avec les deux mains, et remercier par un profond serviteur en ôtant son bonnet-fronde. Il est très-impoli, et c'est un manque souverain de savoir-vivre, que de laisser tomber quelque chose qu'on vous a jeté en vous appelant par votre nom, et en vous donnant ainsi une grande marque de faveur.

Sur ces entrefaites l'échanson, sa grande cruche à vin dans une main, et une corne, quelquefois un verre dans l'autre, commence à verser une rasade qu'il présente au maître de la maison qui se lève, fait un grand serviteur en ôtant son bonnet, et récite une longue kirielle de compliments en l'honneur du principal de ses hôtes; il le félicite de son heureuse arrivée, lui souhaite la bienvenue, et prie Dieu pour lui, pour sa famille, pour l'heureuse réussite de son voyage et de ses entreprises, etc. Jamais je n'ai vu des gens complimenteurs sur ce chapitre-là comme les habitants de l'ancienne Colchide. On se croit aux temps homériques; on se croit avec Ulysse chez les Phéaciens, ou avec Télémaque chez Nestor à Pylos, ou chez Ménélas, où un rituel de cérémonies présidait à tout (1). La seconde corne ou

(1) *Odyssée*, chap. III, v. 40; chap. VII, v. 171; chap. XIII, v. 57.

le second verre est à l'hôte principal, qui remercie alors le maître de la maison de son hospitalité, et qui lui souhaite mille prospérités pour lui, pour sa femme, ses enfants, ses gens, sans oublier personne; que son millet s'augmente dans son grenier et son vin dans ses koupchines; que son bétail soit en bonne santé, etc. Le verre fait ainsi le tour de la table.

Les personnes d'un haut rang se font servir par leurs échansons particuliers, qui les suivent partout en voyage, et que l'on reconnaît à l'azerpêche, ou grande cuiller à soupe en argent doré, qu'ils portent enfoncé par le manche à leur ceinture, et dans laquelle ils servent à boire à leurs maîtres.

Quand les convives sont nombreux, on augmente les échansons, qui ont toujours bien à faire; car, les premiers compliments terminés, chacun boit tant qu'il veut, et les Géorgiens, les Imérétiens et les Mingréliens sont bien, à mon avis, de tous les peuples de ma connaissance, les plus grands buveurs. Il paraît qu'il y a longtemps qu'ils jouissent des dons de Bacchus, et que la renommée des vins de la Colchide avait passé jusqu'en Grèce. Homère ne fait-il pas dire à Ulysse (1): « Nous passons dans ce séjour (la Colchide) une année entière; le repos, l'abondance,

(1) *Odyssée*, chap. X, v. 468.

et les plus doux présents des vendanges dissipent le souvenir de nos maux. »

On ne se presse pas de manger ni de boire, mais on mange et on boit beaucoup. Boire une *tonga* ou la valeur de cinq pintes de vin à son dîner n'est rien d'extraordinaire, et il n'y a pas moyen d'éviter de boire; le maître de la maison vous ayant félicité sur votre bienvenue, chacun s'empresse de le faire à son tour, et vous êtes obligé d'y répondre en buvant à leur santé pour les remercier..... Cela fait une suite de santés à n'en pas finir; on a beau s'en défendre, on n'en est pas quitte à moins d'une huitaine de cornes ou de verres de vin, que la politesse la plus urgente vous force de vider, sous peine de passer pour quelqu'un qui n'a aucun usage du monde.

Les personnes qui veulent se témoigner de l'amitié boivent dans le même *koula*, espèce de vase à boire, muni d'un long col étroit par lequel le vin s'échappe en glougloutant. M. Gamba en a donné un dessin dans son atlas.

Le repas fini, on emporte les tables, dont les débris vont dehors rassasier les domestiques et ceux qui n'ont osé se lancer dans la haute volée des convives. On a toujours soin de mettre de côté quelque chose des bons morceaux pour ceux qui ont servi.

De l'eau chaude que l'on verse dans le creux

de la main, et dont on se rince la bouche et les dents, dont on se lave la moustache, met le complément à la grande œuvre du repas.

Le vin de Bagdad et de ses alentours, qui est rouge, passe pour un des meilleurs vins d'Iméreth, et fournit en majeure partie les cantiniers de Koutaïs.

Ce jour-là je partageai les honneurs du festin avec le prince Eristaf, et Jean-Baptiste Demange, qui savait le géorgien, répondit en mon nom aux compliments qu'on me fit; m'expliquant en même temps le rituel du festin. Après une fort longue séance, chacun chercha un coin par terre pour y étendre les feutres de sa selle, se coucher dessus et y passer la nuit. Point de luxe, point de cérémonies sur cet article; le mieux partagé est celui auquel on cède l'honneur du tronc ou de la poutre énorme, qui fait quelquefois comme lit l'ornement des sacles qui sont destinés aux étrangers; elle est légèrement creusée pour contenir le corps du dormeur, et sa tête repose mollement sur une espèce d'oreiller qu'on a ménagé en taillant la poutre.

Bagdad est le chef-lieu d'un district russe. Jadis, avec Dimmi, Roketti, Vartsikhé, etc., il faisait partie du district imérétien de Perséthi ou Persati.

Le 21 août/2 septembre, notre cavalcade s'achemina vers *Khané* ou *Khani;* outre le prince Eristaf, elle

se composait de trois personnes de sa suite, dont l'une était son échanson, reconnaissable, comme je l'ai dit, à son azerpêche d'argent qui brillait à sa ceinture. Tous les quatre allaient ordinairement en avant; je venais après avec J.-B. Demange et Nicolas; et la marche se fermait par ceux qui menaient mon bagage et celui de Nicolas; car mon prudent interprète, redoutant, dans nos lointains voyages, de se trouver privé de sa chère pâte de gômi, avait jugé à propos de prendre une bonne provision de millet, et il y avait ajouté une grosse outre remplie de quatre-vingts pintes de vin, qu'il supposait devoir nous suffire pendant que nous serions à Akhaltsikhé et dans la vallée du Kour, où le vin est rare, et où tout celui qui se boit vient du Gouria ou de l'Iméreth; mais la suite prouvera qu'il avait compté sans l'hôte.

De Bagdad à Khané on suit le cours de la Khanitskali, encaissée entre deux murailles de grès vert qui commence à surgir à trois verst de Bagdad. A Bagdad même on trouve un schiste bleu. Le chemin est taillé le plus souvent dans la paroi ou sur les assises du rocher; à peine y a-t-il assez de place pour laisser passer un cheval, et penché sur la rivière qui bouillonne à deux ou trois cents pieds plus bas, on pourrait cracher dans ses flots. C'est ici que les cent Romains arrêtèrent, en 549, l'armée nombreuse

de Merméroës, et qu'ils la repoussèrent jusqu'à ce que, fatigués de massacrer la foule toujours renaissante des Perses, ils se retirèrent sur les rochers voisins pour laisser passer les ennemis, qui avaient perdu plus de mille braves guerriers dans cette attaque. La Khanitskali tombe au moins d'un pied sur trente jusqu'à Bagdad; elle nourrit beaucoup de truites.

Ce grès vert se présente par assises très-régulières, ascendantes, et forme de temps en temps des parois à pic de cinq cents à huit cents pieds de hauteur qui se répètent sur les deux rives de la rivière; on voit que la vallée de la Khanitskali n'est qu'une énorme fente qui pénètre jusqu'au cœur de la montagne sans être entièrement perpendiculaire à l'axe de la chaîne. Ce grès vert m'a paru très-pauvre en pétrifications à peu près comme celui de la Suisse saxonne. Beaucoup de couches de ce grès offrent le phénomène des mélaphyres bulliformes, c'est-à-dire que l'assise de grès n'est composée que d'énormes bulles à écailles concentriques qui tombent par pièces; mais ces bulles sont moins régulières que dans le porphyre pyroxénique. Elles ont un pied et plus de diamètre. J'ai observé le même phénomène dans les schistes et grès liasiques ou jurassiques de Soudag en Crimée.

Une riche végétation recouvre en général le

grès décomposé. Le pin, le sapin (1), l'if, le chêne, le frêne, l'orme, l'érable, le laurier-cerise, le houx, le buisson ardent, le charme, le planère, le tilleul, etc., croissent pêle-mêle et se disputent le sol escarpé.

On ne rencontre jusqu'à Khané que deux villages, *Alismerette* sur une montagne à gauche, et *Zégouri*, perché à quinze verst de Bagdad, sur une assise de rochers à droite; ce dernier village fait un effet très-pittoresque.

Le thalveg de la rivière laisse par-ci par-là à peine une centaine de pieds de large, tout au plus quatre cents pieds de terrain plat qu'on s'est empressé de cultiver et de couvrir de tabac, de maïs et de millet. Quelques maisons sont semées çà et là dans les endroits les plus abordables.

La vigne rampe partout, même sur les pins et sur les charmes, jusqu'à Khané, qui est à vingt verst de Bagdad. Malgré le chemin affreux, nous n'avons mis que quatre heures pour faire ce trajet à cheval.

Khané, dont le nom géorgien signifie *longtemps*, est bâti à plusieurs étages dans un élargissement de la vallée; le haut et le bas Khané forment autant de larges terrasses. Il est dans

(1) Pinus sylvestris et picea.

l'enfourchement de deux rivières, dont celle à droite se jette dans la Khanitskali.

Le haut Khané, élevé de six à sept cents pieds au-dessus de la rivière, est dominé par une large plate-forme sur laquelle sont ramassées une trentaine de maisons qui entourent l'église, rebâtie depuis 1832 des matériaux d'une plus ancienne. Une forte muraille, qu'on a détruite en partie pour en prendre les pierres, la défendait comme un château. Un tilleul d'une taille énorme, un gros if et un gros sapin ombragent à eux seuls cette sommité. L'if est ce que les Russes appellent le bois rouge, à cause de ses belles couleurs, qui passent du jaune au rouge. Il serait plus recherché pour la menuiserie s'il n'avait pas le défaut d'être excessivement gras, et par conséquent de ne pas tenir la colle, défaut qui passe avec le temps. Les estrades en if qui ont été trouvées, après dix-neuf cents ans, dans le tombeau du Kouloba, près de Kertche, ont été employées à faire les grandes armoires du musée de cette ville, et d'autres meubles qui ont parfaitement réussi.

Toutes les maisons de Khané sont entourées de vignes dont les ceps sont placés à huit ou dix pieds de terre, chacun sur un pieu. On les cultive avec beaucoup plus de soin qu'en Iméreth. Beaucoup de parties de maïs et de tabac alternent avec la vigne. Le vin de Khané est mauvais

et très-acide, le raisin ne mûrissant pas toujours dans des endroits aussi élevés.

Les maisons sont en bois; jamais les habitants du pays n'ont voulu se bâtir de meilleures maisons que celles qu'ils ont, et qui suffisent à peine pour le strict nécessaire. Chaque année exposés aux incursions des Turcs d'Akhaltsikhé, ils trouvaient que c'était une folie que de se donner tant de peine pour voir son ouvrage brûlé au bout d'une quinzaine de jours. L'intérieur de leurs habitations ne présente qu'un grand espace carré sans fenêtre avec deux portes vis-à-vis l'une de l'autre; l'une donne sur une large galerie couverte et garnie de bancs à l'entour; tel est tout l'édifice.

Le feu se fait au milieu, et la fumée sort par l'une des portes, suivant le vent; il n'y a que les riches qui aient des cheminées à la turque ou à la tatare. Un magasin à côté de la maison d'habitation, quelquefois un balagan, hutte en branchage pour cuire le gômi, et l'on connaît l'ensemble de l'une de ces économies de la vallée de Khané.

Nous logeâmes chez le *mourave* ou plutôt *maourave* de Khané; ce poste en Géorgie répondait ci-devant à celui de nos maires ou chefs de districts, de *jüchebachi* chez les Turcs; ils avaient un ou plusieurs villages sous leur inspection; ils soignaient la recette des redevances

et des impôts, et recevaient pour appointements le dixième des impôts ordinaires. Les Arméniens appellent chez eux ces maires *mélikh*, nom que prenaient tous ces petits rois du pays de Canaan.

Les maouraves, dont une partie relevaient du gouvernement, les autres des grands seigneurs vassaux, avaient sous eux les *kélossanes*, espèce de *schulz*, ou gouverneurs de village à Neuchâtel, les *ombachi* des Turcs. Depuis que la Russie est maîtresse du pays, la charge de maourave, qui était l'une des premières et des plus importantes du pays après celle d'éristaf, ou gouverneur d'une province, ne signifie presque plus rien, leurs fonctions étant en grande partie remplies par les chefs de districts russes (okroujenoï natchalnik).

Khané est le dernier village habité en remontant cette vallée; nous en partîmes le mardi 22 août, en suivant d'abord, toujours sur le grès vert, le cours de la Khanitskali. La rivière, resserrée par de hautes parois de rochers, est aussi inabordable que le Seyon dans les gorges de Neuchâtel. On monte forcément sur un grand massif de rochers, où cesse la vigne sauvage et cultivée. Perché sur une corniche de rochers qui surplombe, on plane sur de sombres gouffres d'une profondeur effrayante, et au fond desquels on voit écumer la rivière qui se culbute

sur les quartiers de rocs, sur les troncs d'arbres arrachés; un artiste qui vise au pittoresque aurait ici de quoi exercer son crayon.

On trouve encore sur la hauteur des champs de maïs et des balagans. Les ours qui sont très-nombreux dans cette vallée et très-friands du maïs, font de grands ravages dans ces plantations : c'est pourquoi les habitants du pays sont obligés d'être en guerre continuelle contre eux. Ils passent la nuit à veiller dans leurs balagans, qu'ils bâtissent à dix pieds au-dessus de terre sur quatre pieux; ils y montent par une petite échelle qu'ils retirent après eux, et là, retranchés dans leur forteresse, tout oreille à ce qui se passe, dès qu'ils entendent les ours se jeter lourdement dans les enclos et froisser les hautes tiges, ils poussent des cris effrayants, se répondant les uns aux autres; ils tirent des coups de fusil, frappent avec des bois contre des planches, et forcent ainsi leurs gourmands ennemis à se sauver. Ces cris, pendant la nuit, ont de quoi épouvanter, quand on ne s'y attend pas et qu'on en ignore la cause.

Au bout de quatre verst on quitte toute trace de culture et de civilisation, pour redescendre par un chemin aussi roide que la montée était escarpée, et pour entrer dans un monde si sauvage, que jamais la main de l'homme n'a osé l'envahir. A chaque instant nous passions sur de petits

ruisseaux, sur des filets d'eau qui tombent de chute en chute dans la Khanitskali.

A cinq verst de Khané, on traverse la Khanitskali; ici commence le chemin le plus abominable qu'on puisse s'imaginer; on remonte toujours la rivière; mais cette rive gauche est inondée de tant de sources, que sept verst durant, le cheval ne fait pas un seul pas à sec; toujours il pétrit avec une peine infinie la boue épaisse et profonde des fondrières, et à force de passer et de repasser, les chevaux ont creusé des trous profonds qui se suivent régulièrement, et où ils mettent leur pied, n'osant le mettre sur la petite digue qui sépare chaque trou, de peur de glisser. A chaque pas on risque d'y rester.

Des espèces de chemins en rondins sont encore plus dangereux par leur vétusté que la boue. On grimpe par-ci par-là; on descend sur des parois nues; on ne sait comment le cheval parvient à s'y tenir. On plane sur des abîmes. Mille petits filets d'eau ruissellent dans des fentes ou dans des gouffres où vous les entendez tomber. Ces gouffres nous forcent à faire des détours dangereux. Nous sommes étourdis du roulement sauvage de la rivière. Nous passons avec peine sous d'énormes troncs d'arbres qui sont tombés en travers du chemin et qui forment des arcs de triomphe.

Cependant une végétation superbe étonne les

regards; une forêt vierge de hêtres, de pins, de sorbiers, de charmes, de la plus forte dimension, conserve une humidité éternelle. Jamais le soleil ne pénètre sous ces voûtes épaisses et profondes de verdure. Des fougères, des reines des prés et cent autres plantes de la plus haute taille, se penchent couvertes d'une rosée perpétuelle sur le voyageur...... Enfin je n'ai rien vu de plus extraordinaire dans un sens, de plus exécrable dans l'autre que ces sept verst. Je croyais qu'en passant le chemin de Ialta à Baktchésérai en Crimée, j'avais fait ce qu'il y avait de plus diabolique, en fait de chemin; mais qu'est-ce en comparaison de celui-ci! Si le cheval bronche ici, l'on tombe infailliblement dans un abîme.

Les boues et les fondrières cessent quand on repasse sur la rive droite de la Khanitskali. Le mauvais pas dont nous venions de nous tirer est bien connu au long et au large en Iméreth, et c'est une des raisons qui effraient le plus ceux qui veulent faire par-là le trajet de Koutaïs à Akhaltsikhé. S'il est tel par le beau temps du mois d'août, on peut juger de ce qu'il doit être par les pluies d'automne ou du printemps. Personne ne s'y hasarde à ces époques.

Pendant les quatre ou cinq verst qui suivent, on ne quitte presque plus les bords de la Khanitskali dont le lit sert souvent de chemin; on la passe et repasse à chaque instant au milieu des

énormes cailloux qui l'encombrent et des arbres centenaires renversés.

La végétation commence ici à devenir subalpine, c'est-à-dire celle des montagnes de la Suisse des régions inférieures. Les hêtres diminuent, les sapins augmentent en nombre. Des lauriers cerises, des rhododendrons pontiques, des houx profitent de la fraîcheur. Le framboisier croît pêle-mêle avec l'airelle du Caucase (1) de haute taille et des groseilliers à longues grappes de fruits noirs, doucereux, qui teignent comme des mûres. Notre sorbier (2) se montre çà et là avec ses belles grappes rouges. Le chèvrefeuille à mouches ou camérisier (3), la viorne (4), le fusain à larges feuilles (5), avec une autre espèce de bonnet de prêtre, s'abritent le long des rochers et des pentes escarpées. Une plante à fleurs bleues que je crois un tussilage, recouvre les bords de la rivière de ses feuilles gigantesques qui ont de deux jusqu'à trois pieds de diamètre. La valériane à grandes feuilles (6), la gentiane à feuilles d'asclépias (7), un trisa-

(1) Vaccinium arctostaphilos.
(2) Sorbus aucuparia.
(3) Lonicera xylosteum.
(4) Viburnum opulus.
(5) Evonymus latifolius.
(6) Valeriana macrophylla.
(7) Gentiana asclepiadea.

gum (?) inconnu des botanistes, qui ressemble parfaitement à l'inule campane (1), étalent partout leurs belles fleurs qui attirent les regards.

Une hélice voisine de la vigneronne, l'une des plus grandes connues de ce genre puisqu'elle mesure vingt-cinq lignes de roi de diamètre, se traîne dans l'humidité des rives (2), avec une hélice de plus petite taille.

(1) Inula helenium.

(2) *Helix pomatia*, hélice vigneronne. Je possède dans ma collection une série d'hélices qui se rapprochent toutes plus ou moins de la vigneronne, sans qu'on puisse trouver des caractères assez généraux pour les séparer complètement.

Le caractère spécial de la pomatia est d'avoir une forme globeuse, d'être plus ou moins perforée; sa couleur est d'un blanc ou d'un fauve sale : elle est marquée de cinq longues zones d'un brun jaunâtre; celle qui se rapproche le plus de la suture, est très-étroite, à peine visible; les deux suivantes sont presque toujours fondues ensemble, et ne forment qu'une seule large zone. Les deux zones qui sont en dedans du péristome, sont presque toujours larges et bien marquées; le péristome est légèrement réfléchi, et les stries d'accroissements sont bien marquées; son plus grand diamètre est de 20 lignes de roi. Telle est l'hélice vigneronne de France ou de Suisse.

En Podolie où je l'ai trouvée à Gorodichetché près de Makof, elle a la même grandeur, la même forme, mais la coquille est généralement plus épaisse; elle vit dans les endroits secs.

En Crimée, les tours de spire sont moins proéminents,

La vallée se resserre de plus en plus; d'énormes masses de grès vert barrent le passage, et sor-

et par conséquent toute la coquille est plus déprimée. Au lieu des cinq zones, elle est marquée transversalement de bandes plus ou moins brunes, sur lesquelles on voit une tendance d'exprimer les cinq zones longitudinales : elle n'est presque pas perforée. M. Krynicki lui a donné le nom d'*Helix taurica*, et Ziegler celui d'*H. radiata*; son plus grand diamètre est de 20 lignes de roi.

Sur le versant méridional du Caucase reparaît ce genre d'hélice : mais elle a l'épaisseur de l'hélice de Podolie, les bandes transversales brunes de l'hélice de Crimée, sur lesquelles se dessinent les cinq zones de l'hélice vigneronne; toutes les teintes sont d'un brun noirâtre. Une zone bien marquée d'un beau blanc qui sépare les trois zones brunes, qui sont entre le péristome et la suture, d'avec les deux zones intérieures, coupe sur les teintes foncées de la coquille. M. Pfeifer a fait de cette variété l'*Helix ligata*. Elle se trouve dans le Letchekoum, à Koutaïs, près des cataractes de l'Araxe en Arménie, et a les mêmes mœurs que l'hélice vigneronne. Plus grand diamètre 22 lignes de roi.

Enfin il est encore une variété bien remarquable que j'ai recueillie sur les bords de la Khanitskali, c'est celle qui a les tours de spire les moins proéminents en raison de sa grandeur. Elle n'a pas de bandes transversales : les cinq zones sont marquées comme dans la pomatia; la zone blanche qui passe sous l'angle du péristome est deux fois plus large que dans la *ligata*. Cette variété à laquelle j'ai donné le nom d'*Helix buchii* se traîne et se plaît le long des parois ruisselantes d'humidité des rives de la Khanitskali, où elle est à 5 ou 6 mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Son plus grand diamètre est de 25 lignes de roi.

tant leurs faces grisâtres à travers la verdure des pins, présentent les points de vue les plus pittoresques. La Khanitskali ne coule plus; elle ne fait que tomber de cascade en cascade et écumer. Enfin les roches gigantesques se resserrent tout à fait. Ici dans ce gouffre d'où l'on voit à peine un ruban du ciel à travers la cime des pins et des sapins enracinés sur la crête des rochers, plus de lit possible. Les deux principaux ruisseaux qui forment la source de la Khanitskali viennent se réunir en formant une cataracte perpétuelle entre les pics noirs d'une nouvelle roche porphyrique confusément déchirée. Je me demandais comment je sortirais de ce gouffre.

Mais tout à coup le chemin étroit se glisse sur l'angle d'un rocher; on grimpe par cent zigzags tantôt dans l'eau, tantôt sur les assises des rocs, le long de cette pente affreuse (1). On s'élève avec une peine difficile à décrire, et à mesure qu'on s'élève, on s'aperçoit à chaque pas du changement de région. Une végétation alpine

(1) C'est ici que deux Français de ma connaissance, revenant des bains d'Akmet près d'Aspindja, et voulant passer par l'Iméreth pour retourner à Tiflis, furent saisis vers le soir par un violent orage. Ils passèrent la nuit collés contre le rocher pour trouver un abri; ils furent si effrayés de l'horreur du gouffre qui se présentait devant eux qu'ils n'osèrent y descendre; ils retournèrent sur leurs pas pour passer par la vallée de Bardjom.

prend le dessus. Les pins (pinus picea) deviennent rares et disparaissent remplacés par le pin sylvestre grotesquement chargé de longues traînées pendantes de lichens, parmi lesquels se mêlent des sorbiers et des bouleaux, et enfin ceux-ci restent seuls maîtres du sol. Les bouleaux sont beaux et rappellent tout-à-fait ceux du nord; mais tous ont le bas du tronc recourbé en crochet du côté de l'escarpement; on voit que l'accumulation des neiges a entraîné l'arbuste jeune et faible qui s'est redressé ensuite quand il a senti naître ses forces. A ces arbres du nord se mêle une végétation alpine magnifique.

Le règne des bouleaux n'est pas long; à peine leur région dépasse-t-elle de trois cents pieds celle des pins sylvestres, et bientôt on ne retrouve plus que des cimes nues qui dépassent peut-être de sept cents à mille pieds la région des arbres. J'ai dit nues, je me trompe, car si les arbres cessent, rien de plus riche que la ceinture dont la nature a paré ces cimes jusque près de leur sommet.

J'étais en extase devant ces superbes enfants de Flore; j'étais petit à côté de ces scabieuses de Tatarie à fleurs jaunes (1), de ces valérianes à grandes feuilles, de ces mille feuilles alpins (2),

(1) Scabiosa tatarica. G. mell.
(2) Achillea macrophylla. Wild.

de ces aconits nasutum à longues grappes blanches et bleues (1), qui se balançaient sur ma tête. Les gentianes à feuilles d'asclépias et *septemfida*, la magnifique scabieuse bleue du Caucase (2), la pédiculaire condensée (3), l'astrance du Caucase (4), les campanules à fleurs blanches (5), et raponculoïdes, la bétoine à grandes fleurs (6), le *centranthus longiflorus*, les centaurées macrocéphale, *pulcherrima*, *ochroleuca*, et une foule d'autres plantes tapissaient le sol. C'était le plus beau moment pour contempler ce monde de Flore. Combien j'aurais désiré avoir avec moi un bon botaniste qui n'aurait pas perdu sa peine.

Nous avions atteint le dos des contre-forts; l'espace de trois verst nous ne fîmes que les suivre en montant à peine et en tournant autour de l'une des principales combes au fond de laquelle serpentait un petit ruisseau; une multitude de sources qui coulaient pour ainsi dire goutte à goutte dans des ébauches de ravins qui s'évasaient au fur et à mesure, l'alimentaient sans

(1) Aconitum nasutum.
(2) Scabiosa caucasica. Biberst.
(3) Pedicularis condensata.
(4) Astrantia caucasica.
(5) Campanula lactiflora. Fisch.
(6) Betonica grandiflora.

qu'on pût voir l'onde sous la belle végétation d'un frais digne des jardins d'Armide. Le rhododendron pontique couvrait des espaces immenses comme un tapis brillant.

On me demandera d'où vient ce prodige? Etre au sommet d'une montagne de plus de 8,000 pieds d'élévation et laisser les roches en bas, pour trouver tout gazonné sur le sommet! Nous avions longé en suivant le cours de la Khanitskali, la fente profonde qu'une révolution plutonnienne avait créée dans le système du grès vert : ce n'est point proprement une vallée d'érosion, quoique des cailloux roulés qui se présentent bien au-dessus du niveau actuel de la rivière, indiquent qu'elle a dû vraisemblablement baisser de niveau petit à petit.

Nous avions quitté le grès en abandonnant le lit inabordable de la Khanitskali pour grimper sur le sommet de la chaîne. Un porphyre pyroxénique l'avait remplacé, et surgissait pour former toutes les sommités de la chaîne. L'éruption de ce porphyre a fendu la formation du grès, et ses masses liquéfiées, soulevant de part et d'autre le grès vert, se sont épanchées à travers cette énorme fente, entraînant et broyant une multitude de fragments et de blocs de formations adjacentes, qui se trouvent empâtés dans le porphyre.

Cette roche porphyrique se détruit avec une

rapidité extrême, et sur le sommet même, à peine paraît-il quelques rochers déchirés qui aient su résister à l'action du temps. Les massifs isolés de porphyre pyroxénique du Mélaphyre, sont plus fréquents sur la pente méridionale qui regarde Akhaltsikhé, où ils sont suspendus comme des torrents de lave compacte qui se sont arrêtés, ne pouvant plus couler. Leurs flancs déchirés, grisâtres, mousseux, font un effet pittoresque. Le genévrier commun, et le daphné aggloméré(1), applatis sur le sol, se sont hasardés jusqu'aux pointes les plus élevées avec la saxifrage cartilagineuse (2), le sedum pilosum, etc.

La neige, à l'ordinaire, disparaît entièrement même des plus hautes sommités de la chaîne des montagnes d'Akhältsikhé; mais l'année 1833, quelques cimes ont été couvertes de neige pendant tout le mois de juillet et d'août, et déjà, vers le $\frac{21 \text{ septembre}}{3 \text{ octobre}}$, il en était tombé beaucoup de nouvelle. Sous cette latitude de 42°, la ligne de la neige éternelle, étant dans le Caucase à 11,000 pieds, on ne peut donner aux plus hautes sommités moins de 10,000 pieds de roi à peu près. Celle de Sakhéri dont nous traversions le col, n'avait pas beaucoup moins.

Nous redescendîmes à quelques centaines de

(1) Daphne glomerata.

(2) Saxifraga cartilaginea.

pieds du sommet, sur la pente sud, pour nous loger au milieu du camp abandonné où les Russes passèrent deux mois et demi en observation, avant le siége d'Akhaltsikhé. Le rempart en bois et en terre est déjà détruit; car les voyageurs prennent le bois pour se chauffer; les baraques sont toutes enfoncées.

Je profitai de quelques heures de jour qui me restaient, pour faire quelques excursions et pour dessiner. Je trouvai sur les pentes nues, gazonnées du sommet, plusieurs châlets semés çà et là, habités par des Tatares (1), qui viennent faire paître ici de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, ainsi que des vaches, des buffles, etc. Leurs huttes sont très-basses et couvertes de terre. Leurs femmes, qui ne sont ni belles, ni ragoûtantes, ni fort douces, les accompagnent pendant l'été. Quand la neige revient, ils redescendent comme en Suisse, dans la plaine.

De l'endroit où nous étions campés, le paysage était superbe; il s'ouvrait sur la vallée de Bardjom et sur celles qui sont à l'ouest d'Akhaltsikhé. A quelques pas au-dessous de nous, recommençaient les bouleaux et les sapins, au-dessus desquels un énorme rocher de porphyre

(1) Voyez atlas, II Série Pittoresque, pl. 19, c.

pyroxénique, présentait ses flancs noirâtres et à pic (1).

Le soir, entourant un feu digne des cyclopes, que nous avions fait avec de gros troncs d'arbres, nous soupâmes à la belle étoile, de lait, de fromage et de mouton que je fis acheter dans les châlets. Nous étions à rire et à causer, étendus sur nos feutres, quand nous entendîmes un tintamarre épouvantable dans le châlet qui était à deux cents pas de notre feu.... Les loups! les loups! Les moutons de bêler et les vaches de beugler d'un ton pitoyable; les bergers, de crier et de courir de tous côtés comme des possédés avec des tisons enflammés; les femmes, d'y répondre, perchées sur leurs toits, en appelant les moutons épouvantés : l'obscurité prêtait encore à la bizarrerie de ce spectacle. L'un des loups se sauvant de notre côté, passe à vingt pas de nous; nous lui lâchons un coup de fusil. Cela n'empêcha pas deux autres loups, ses confrères, d'emporter chacun un mouton sans lâcher prise, malgré les bergers qui leur couraient après.

La nuit fut fraîche; le soir, à six heures, le thermomètre de Réaumur marquait encore 12 degrés de chaleur; mais, au lever du soleil, il n'en montrait plus que 6. Je grelottais sous mon manteau, malgré le feu qui me grillait les pieds.

(1) Voyez atlas II, pl. 20, 6.

Nous commençâmes le 23 août, par tourner le pied de cet énorme rocher qui était au-dessous du camp, et quand nous eûmes atteint sa base, je fus bien étonné, quand on me montra sur l'angle le plus escarpé, une forteresse grotesque presque inabordable, qu'on appelle en géorgien Kvélitsikhé, la forteresse du fromage; elle servait de refuge aux bergers dans les incursions barbares de leur voisin. On dit même que sous le règne d'Adarnassé, roi de Géorgie, qui régna de 881 à 925, un prince Gobron et cent trente autres princes et nobles y cherchèrent une retraite qu'ils crurent inexpugnable contre les efforts d'Amir-Arab, général d'Aboul-Kassim, roi de Perse, qui venait de dévaster la Géorgie et le Sa-Atabago ; Amir-Arab prit la forteresse et toute la garnison qu'il envoya au roi de Perse. Celui-ci voulut forcer ses prisonniers à renoncer au christianisme, ils persévérèrent dans leur foi, et furent tous massacrés (1).

Il n'est pas beaucoup de châteaux forts en Europe, bâtis à 8,000 pieds d'élévation; encadré dans les pyramides noires des hauts sapins, cet entourage en rend le coup d'œil encore plus extraordinaire.

(1) Chronique géorg., dans Klaproth. Voyage au Caucase, etc., t. II, p. 171, éd. all.

Nous passâmes ensuite au milieu de superbes prairies qu'on fauche pour en exporter le foin à Akhaltsikhé. Il arrive fréquemment ici des accidents désagréables aux voyageurs qui ne sont pas sur leurs gardes; des voleurs de chevaux cachés dans les bois d'alentour, viennent leur enlever leurs montures; nous qui étions prévenus, nous avions mis deux sentinelles pour veiller auprès des nôtres..... mais une petite caravane qui avait passé par là quinze jours avant nous, et qui s'était mollement étendue sur l'herbe, sans prendre aucune précaution, y perdit huit chevaux qu'on n'a pas encore revus.

Les plantes sont les mêmes que plus haut, avec quelques autres, dont je donnerai en note la nomenclature, telle que l'ai reçue de M. le conseiller d'état de Steven en Crimée, qui a eu la bonté de les déterminer (2). Je souhaite qu'un

(1) Plantes des sommets des montagnes d'Akhaltsikhé, recueillies le 22 août / 3 septembre 1833 :

Gentiana septemfida, — asclepiadea ×. *Campanula* lactiflora ×, — rapunculoïdes, — lamiifolia. *Astrantia* helleborifolia. *Saxifraga* orientalis ×, — cartilaginea ×. *Evonymus* latifolius ×. *Cucubalus* fimbriatus. *Silene* compacta ×, — saxatilis. *Aconitum* nasutum. *Pedicularis* condensata. *Betonica* grandiflora. *Melissa* grandiflora. *Linaria* genistifolia. *Anchusa* echioïdes ×. *Symphitum* asperrimum. *Melampyrum* cristatum. *Vicia* truncatula. *Cleome?* violacea ×. *Teucrium* orientale ×. *Vendia* (*Heracleum*) austriaca. *Oro-*

botaniste y voie de quoi réveiller en lui le désir d'aller explorer ces intéressantes contrées.

Ces prairies font partie d'une contre-pente qui devient toujours plus escarpée, et tout à coup nous nous trouvâmes sur le bord d'un précipice, du haut duquel on plane sur un immense paysage. On voit Akhaltsikhé à vue d'aigle ; on plonge dans une vallée déchirée ; on me montre au pied même du rocher sur lequel nous sommes postés, un sentier blanc et étroit : Voilà, me dit-on, notre chemin. Je conçois à peine la possibilité d'y arriver. Au risque de nous casser le cou, nous essayâmes en restant sur nos chevaux, de descendre un chemin qui se glisse le long des faces déchirées du porphyre, en se tortillant cent

bus roseus ×. *Telechia* speciosa ×. *Myosotys* montana. *Linum* hirsutum. *Daphne* glomerata ×. *Rosa* pulverulenta. *Geranium* ibericum ×. *Vaccinium* arctostaphilos. *Sedum* pilosum — oppositifolium. *Juniperus* communis. *Dianthus* petrœus. *Euphorbia* sylvatica. *Valeriana* macrophylla. *Pimpinella* rosea, Stev : dissecta, Marsch. B. *Scabiosa* tatarica — caucasica. *Senecio* ovatus. *Sonchus* albanus—cacaliœfolius. *Tragopogon*? pratense. *Centaurea* pulcherrima ×, — ochroleuca, — macrocephala ×. *Achillea*? macrophylla ×, *Centranthus* longiflorus ×. *Rhododendron* ponticum. *Ziziphora* serpillacea. *Cnicus* seu *Circium* congestum, Fisch. *Hypericum*? *Euphrasia*? ×. *Allium*? ×. *Trisagum* ×.

Sur ces 58 plantes, M. de Steven en avait reconnu 20 que j'ai marquées d'une croix, qui n'appartenaient pas à la flore de Pétigorsk et du Caucase..

fois sur lui-même ; mais l'impossibilité de rester à cheval devint bientôt manifeste; le plus intrépide fut obligé d'aller à pied, et c'est beaucoup dire chez ces peuples cavaliers ; notre prince éristaf gémissait de faire usage de ses jambes.

Nous nous traînâmes l'espace de plusieurs verst sur du porphyre pyroxénique, remarquable par la quantité de longs cristaux blancs de labrador, qui sont pétris dans le porphyre ; des fentes et déchirures le lacèrent dans tous les sens.

Cette pente n'est pas si riche en sources et en ruisseaux ; il n'y en a que peu de traces.

Nous traversâmes le profond ravin que nous avions vu du haut du précipice, et nous en suivîmes la pente qui regarde l'occident, fraîche et couverte en partie de sapins (1) sous lesquels croissaient en quantité des framboisiers dont j'ai trouvé les fruits mûrs, le 23 août. Des sorbiers, des groseilliers à fruits noirs en longues grappes, le bois-gentil, l'aconit-napel, un énorme heracleum, l'épilobe à feuilles étroites, etc., tapissaient les pentes du ravin. Un peu plus loin, nous trouvâmes au milieu d'une ruine de maison abandonnée, de beaux buissons du groseillier des Alpes (2) en pleine maturité, avec des fraises.

(1) Pinus sylvestris.
(2) Ribes alpinum.

A peu près dans cette zone de végétation, c'est-à-dire, à 1,[illegible]00 pieds au-dessous du sommet de la montagne recommence le grès vert par couches nombreuses, minces, fendillées à l'infini, de façon que quand le plat de la couche est à nu, il a l'air d'une mosaïque à cubes réguliers.

Le chemin ne cesse pas d'être très-escarpé, tant que les pins sylvestres durent ; petit à petit, la végétation change, et quand nous eûmes fait le trajet le plus difficile, le plus pénible, nous nous établîmes sous les pins épicea pour déjeuner et pour faire paître nos chevaux. Ici commençait la région des chênes, des châtaigniers, des poiriers qui abritaient une foule de rosiers.

Cette région ne dura pas longtemps, car nous la débordâmes bientôt pour entrer dans un pays nu qui forme la base de la montagne jusqu'à Akhaltsikhé. Nous étions entrés dans le bassin tertiaire d'Akhaltsikhé, et nous marchions sur le dos d'une argile feuilletée et sur ses collines arrondies, ondulées de mille manières, et semées de quelques poiriers à longues feuilles de saules cotonneuses (1). Nous laissâmes à gauche le village tatare de Dziri, et à 3 verst à droite, Abastoumen, renommé par ses bains d'eau sulfureuse et son vieux monastère, bâti sur une montagne.

(1) Pyrus orientalis, Pallas, t. II, p. 502. Voyage en Crimée.

Nous passâmes par Titanis, où je me crus sur la côte de Crimée en revoyant ces toits de terre plats, et ces constructions grossières en pierres adossées contre les pentes d'un ravin.

Les Tatares battent ici le blé comme les Imérétiens, en le foulant sous une planche de trois pieds de long sur un pied et demi ou deux pieds de large, armée de pointes de petits cailloux de silex, rangées en lignes. L'homme qui chasse les bœufs se met tout droit dessus, et la fait circuler sur le blé étendu.

Séjour à Akhaltsikhé. Description de cette ville. Du $\frac{23}{4}$ au $\frac{31 \text{ août.}}{12 \text{ septembre.}}$

Autant l'antique Colchide est humide et boisée, autant le bassin d'Akhaltsikhé, le Sa-Atabago des Géorgiens, est nu et desséché. D'un côté, des guirlandes de vignes perpétuelles, dans lesquelles se cachent les villages; de l'autre, des champs à perte de vue, coupés d'amas de huttes de terre.

Le Kour, Mtkvari des Géorgiens, Cyrus des anciens, venant des montagnes de Kars et de Tahoskari, coupe ce bassin du sud au nord, s'y promenant quelques instants pour recevoir, avant de forcer l'écluse de Bardjom, le Poskho ou Dalka qui lui porte à l'est toutes les eaux de l'ouest du bassin d'Akhaltsikhé. Les bords seuls

de ces deux rivières sont couverts de beaux jardins et de vergers; tout le reste est nu.

C'est là qu'à environ 7 verst en remontant le Poskho, au-dessus du confluent avec le Kour, on arrive à la fameuse ville d'Akhaltsikhé (1).

Du temps des Turcs, ses maisons irrégulières, basses, recouvertes de terre, étaient semées ou plutôt entassées sans ordre sur les pentes et revers de plusieurs collines ondulées, accolées sur la rive gauche du Poskho, à plusieurs jets de porphyre pyroxénique, dont la rivière baignait le pied. La forteresse s'étendait par étages sur le plus grand de ces jets, et la citadelle en couronnait la plus haute cime. Un fossé, un rempart et des palissades de près de trois quarts de lieue de tour, enceignaient la ville et en faisaient une seconde forteresse.

(1) Voyez Atlas, II série, pl. 20, une vue d'Akhaltsikhé prise du pied d'une tour qui formait l'angle sud-ouest du rempart de la ville, et qui couronnait les rochers qui bordent le Poskho. La forteresse et la citadelle occupent le milieu du paysage. L'ancienne ville turque est à gauche; la nouvelle, bâtie par les Russes, s'étend sur la rive droite du Poskho. Dans le fond du paysage, la colline noire de Mélaphyre qui porte les restes de la première batterie d'où le prince Paszkévitz fit battre la forteresse. L'église catholique où se livra le principal combat est à gauche au bord du cadre. Les montagnes qui sont dans le lointain au-dessus de la ville nouvelle, sont celles d'Akhalkalaki.

Tel était l'Akhaltsikhé ou l'Akiska que les Russes voulaient assiéger en 1828.

Les Russes débouchèrent par la vallée de Bardjom, pendant qu'ils envoyaient un corps d'observation par la route de Koutaïs. Ils s'arrêtèrent d'abord au pied de cette colline noire de porphyre qui borde la rive gauche du Poskho et qu'un bas-fond de 2 à 3 verst séparait de la ville (1). Leurs batteries érigées sur le sommet, commencèrent à battre les flancs de la forteresse et à tirer sur la ville, mais ce fut sans succès; la distance était trop grande. Les Russes transportèrent alors leur point d'attaque sur un plateau élevé de la rive droite de la rivière. Rapprochant toujours davantage leurs batteries, à mesure qu'ils refoulaient les Turcs dans la ville, ils trouvèrent enfin moyen de s'établir sur le sommet d'une autre colline de la même rive, qui regarde en face la forteresse et la domine en partie. Maîtres de cette position, d'où ils canonnaient la citadelle d'assez près, les Russes firent déboucher le corps d'observation de Koutaïs, auquel se joignit une partie de l'armée de siége, par les hauteurs qui maîtrisent la ville, en venant par le chemin que nous avions suivi. Mon guide Nicolas qui avait été de l'expédition, m'ex-

(1) Voyez Atlas, II série pittoresque, pl 20.

pliquait les différentes circonstances de cette attaque, à mesure que nous avancions.

Les Turcs les attendaient sur la hauteur hors de la ville; ils soutinrent le choc des Russes avec la plus grande bravoure; il tomba beaucoup de monde de part et d'autre, avant que ces derniers pussent s'approcher de la porte du rempart qu'il fallut emporter à la baïonnette. Les Turcs, selon leur coutume, ne se rendaient pas; ils préféraient périr. Les alentours de l'église arménienne et de l'église catholique qui occupent le point le plus élevé de cette position, furent jonchés de morts entassés; le plus terrible combat se livra entre les deux églises. Les Turcs sentaient bien qu'une fois leurs ennemis maîtres du terrain, c'en était fait d'eux : car il n'est point de hauteur autour d'Akhaltsikhé qui domine mieux la forteresse et même la citadelle. Les Turcs ne s'en aperçurent que trop tôt : repoussés dans la forteresse, les Russes eurent bientôt dressé leurs batteries près des églises, l'un des premiers coups abattit le croissant de la grande mosquée; bientôt après, celui du minaret tomba aussi; les boulets pleuvaient en si grande quantité, qu'il ne se trouvait plus aucun endroit dans la forteresse où l'on pût être en sûreté. Le pacha se réfugia sous la grande porte de la cour de la mosquée, le seul coin où il se crut à l'abri. On l'en délogea. Déjà la chute

du croissant avait porté la consternation dans l'âme de ces vrais croyants : les dieux s'en vont, dirent-ils comme les Romains, et ils furent forcés de capituler. La ville fut prise par le feld-maréchal prince Paszkévitz, le $\frac{15}{27}$ août 1828.

Les Russes maîtres d'Akhaltsikhé, la ménagèrent tant qu'ils purent. On logea dans la forteresse un bataillon de soldats commandés par le colonel prince Basile Ossipovitche Béboutof, aujourd'hui général et gouverneur de l'Arménie. A l'ouïe de la prise d'Akhaltsikhé, les pachas de Kars et d'Arzeroum ne se crurent plus en sûreté; cette forteresse est la clé de l'Anatolie de ce côté-là. Ils se hâtèrent de réunir un corps de 18,000 hommes de toutes armes et de tous costumes, et pendant que le feld-maréchal Paszkévitz était occupé autre part, ils tombèrent tout à coup comme une avalanche sur Akhaltsikhé. Mais ils avaient à lutter contre un brave et habile commandant et contre la discipline russe; ils furent forcés de se retirer sans avoir rien fait avec une armée aussi nombreuse, mais maladroite et indisciplinée au possible, surtout pour un siége. Ils n'abandonnèrent pas la ville, sans y causer beaucoup de dégâts, dévastant ce que les Russes avaient épargné, et se vengeant ainsi sur les pierres de leur désappointement.

Les maisons qu'on avait ménagées autour de la forteresse, causèrent beaucoup d'embarras

aux Russes, parce que les Turcs s'y logèrent pour tirer sur les assiégés. Quand ils furent partis, on fut obligé de nettoyer la place, en rasant tout ce qu'il y avait de maisons et de ruines autour de la forteresse. On fit alors un nouveau plan pour transporter la ville sur la rive droite du Poskho. On y assigna des terrains aux Arméniens qui s'enfuyaient de Kars et d'Arzeroum, et quand j'y arrivai en 1833, un vaste quartier était déjà achevé.

Néanmoins, les habitants de l'ancienne ville ne pouvaient se résoudre à l'abandonner; ils y avaient un grand bazar, leurs églises, leurs synagogues, leurs cimetières, et rien ne pouvait les engager à aller peupler la nouvelle ville, dont les habitants se plaignaient d'avoir fait tant de sacrifices, d'avoir établi un nouveau bazar assez considérable, des logements, des caravanserais, et de n'avoir nul profit. Telles étaient les plaintes que j'entendais pendant mon séjour.

Les plus mécontents étaient ces Arméniens, nouveaux venus qui croyaient trouver à Akhaltsikhé des monts d'or à gagner. Cette ville faisait sous les Turcs un commerce assez considérable. Chef-lieu d'un pachalik, et en communication continuelle avec Kars et Arzeroum, l'industrie s'y était développée. D'ailleurs, Akhaltsikhé était un marché important d'esclaves. Si voisine des possessions russes de la Géorgie avec lesquelles

elle communiquait par la vallée de Bardjom, elle se trouvait à la portée des Lesghiens qui non-seulement venaient s'enrôler sous les drapeaux des pachas, mais qui profitaient de toutes les occasions possibles pour enlever des Géorgiens, qu'ils transportaient facilement au delà de la frontière turque en se cachant dans les bois dont ils connaissaient les sentiers les plus détournés. Gori et les autres villes et villages de la Karthli, souffraient cruellement de ces enlèvements.

Akhaltsikhé devenue russe a fait cesser tous ces brigandages. Les Lesghiens qui passaient par troupes, ne peuvent plus que un à un, et très-difficilement, atteindre les frontières des Turcs. Les difficultés sont encore plus grandes pour transporter des esclaves, et quand cela serait, Akhaltsikhé n'en est plus le marché. Par son incorporation dans la ligne des douanes russes, cette ville a fait une nouvelle perte; elle se trouve tout isolée et comme jetée dans un coin, étant privée de toute communication facile avec ses voisins de l'Anatolie; d'ailleurs, elle n'est sur aucune grande route naturelle de commerce, le port le plus rapproché d'Akhaltsikhé, Batoum , en est séparé par une haute chaîne de montagnes, aussi pénible à traverser que celle de Sakhéri. Akhaltsikhé, par conséquent, est bien déchue. Toute la population turque ou musulmane, s'é-

tait sauvée à la prise de la ville. Le sandjak d'Akhaltsikhé renfermait alors 5,000 feux et environ 40,000 âmes des deux sexes, tant Turcs, Lazes, Lesghiens, Géorgiens, Arméniens, Hébreux que Kourdes, Karapapaks et Tourkemènes (1).

La population de la ville ayant été détruite ou dispersée par le siége, on la recruta de tous ces colons arméniens qui s'étaient sauvés de Kars et d'Arzeroum, et qui formaient la majeure partie de la population, quand j'y arrivai en 1833; elle était composée de :

	Feux.	Âmes mâles.	
Géorgiens chrétiens grecs, comptant	44	94	Natifs.
Catholiques romains	385	623	
Arméniens.	26	64	
Juifs.	117	327	
Mahométans.	24	42	
Arméniens colonisés.	1542	4001	
Catholiques colonisés.	130	296	
En tout	2268	5447	

Ce qui ne ferait qu'une population totale de 11,000 âmes, sans compter la garnison. M. Evetski, dans sa statistique du Caucase en russe (1835), la porte à 13,000 âmes : on me l'estimait à Akhaltsikhé même, à 16,000, avec la garnison.

(1) Adrien Dupré, consul de France à Salonique, portait la population de la ville, même en 1820, environ à 40,000 âmes, parmi lesquelles il comptait 500 familles catholiques. Voyez le voyage de Gamba, I, p. 403.

Ces nouveaux habitants d'Akhaltsikhé sont tous marchands ou ouvriers, et veulent tous gagner de quoi vivre. Pour les raisons que je viens d'indiquer, ils avaient peu de ressources, peu de moyens de subsistance. Ils se plaignirent du gouvernement russe, sans songer à s'en prendre à eux-mêmes de leur misère qui allait toujours en croissant. Tous voulaient négocier, trafiquer; aucun ne voulait se livrer à l'agriculture, et c'était des bras pour cultiver la terre que la Russie demandait.

Assailli de plaintes, ce fut avec un grand plaisir que le gouvernement vit manifester à ces nouveaux venus, le désir de s'en retourner en Anatolie; on leur a facilité de toutes manières leur départ; on leur a avancé de l'argent, tant on était aise de se débarrasser d'eux.

Au reste, il n'y a eu que les Arméniens négociants et brocanteurs qui se soient plaints; les agriculteurs se sont très-bien trouvés de leur colonisation.

Akhaltsikhé renferme huit églises; les Arméniens jacobites en ont trois; deux sont anciennes, elles ont été restaurées ou reconstruites en partie, d'une manière assez baroque; on a pris pour matériaux de construction les pierres tumulaires chargées d'inscriptions et d'arabesques ou d'autres dessins qui couvraient les cimetières d'alentour, en choisissant les plus belles, ce qui

donne à ces églises un air de marqueterie très-bizarre. Dans le fait, c'était le meilleur moyen de faire passer ces monuments à la postérité. L'intérieur de ces églises est sombre, pauvre ; il n'y a pas de fenêtre, le jour n'y donne que par de petits dômes ou darbases (1).

On ne se fait pas une idée du luxe que les Arméniens mettent dans leurs pierres tumulaires ; elles se touchent toutes dans leurs cimetières et sont rangées en lignes. Rien n'est plus triste que ces champs de la mort si encombrés.

La majeure partie de ces tombes consiste en dalles ou paralléllipipèdes longs de 4 ou 5 pieds, qui reposent sur une base ; l'inscription se met sur la face d'en haut. Quelquefois, on arrondit cette face d'en haut comme un demi-cylindre.

On leur donne aussi la forme grossière de béliers comme on le voit dans les fig. 3 et 4 de la pl. 28, 4ᵉ série de mon atlas.

Mais les plus belles tombes sont de grandes dalles dressées en tête d'un parallélipipède, sur

(1) Voyez l'une de ces églises avec ses petits dômes, au milieu de la place nue qui s'étend entre la forteresse et la vieille ville d'Akhaltsikhé, II série pittoresque, pl. 20. Voyez aussi III série, architecture, pl. 12 ; le dessin en grand de l'église arménienne autour de laquelle s'est livré le combat le plus sanglant au haut de la ville, le $\frac{15}{27}$ août 1828.

lesquelles on sculpte avec beaucoup de goût, de grandes croix dont les jambages sont joliment ornés d'arabesques, de rosettes, de rosaces; on décore quelquefois le sommet de la dalle d'un bas-relief dont le sujet est tiré de l'Ecriture sainte ou d'une légende des saints (1). Les inscriptions en sont très-simples. Celle de la tombe que j'ai donnée dans mon atlas se traduit ainsi :

L'an 996 (de l'ère arménienne, 1517 de J.-C.), la sainte croix protége Kala-Khatoun.

Les Arméniens catholiques ont deux églises, dont l'une est desservie par les pères capucins ; elles ne sont pas mieux construites, ni plus élégantes que celles des Arméniens jacobites.

Avec quelle joie ils se sont empressés d'ériger des espèces de clocher auprès de leurs églises, ce qui leur était défendu du temps des Turcs. Quatre longues poutres plantées en terre avec un petit toit, font la façon de ces clochers. On y a pendu avec la plus grande solennité les cloches, qui prouvaient le triomphe du christianisme.

Les juifs qui ont 117 maisons, ne se distinguent guère que par la figure des Arméniens; mais cette figure est toujours caractéristique sous quelque costume qu'on la voie. Ils ont leur synagogue et leur kahal.

(1) Voyez atlas, IV série, pl. XXVIII, fig. 2; et II série, pl. 36., plusieurs tombes sur le devant du tableau.

Toutes les mosquées sont en ruines ou abandonnées, n'y ayant plus que quelques familles mahométanes dans la ville; on me disait même que le petit nombre que j'ai noté plus haut dans le tableau de la population, s'était réduit à rien, la plupart des familles qui restaient, s'étant sauvées en Turquie en secret, après avoir arrangé leurs affaires. Aucune de ces mosquées ne mérite quelque attention, à l'exception de celle de la forteresse, qui est un chef-d'œuvre d'architecture.

Elle a été bâtie sous l'avant-dernier pacha d'Akhaltsikhé par un architecte italien. Sur un cube régulier, il a placé une coupole en briques, couverte en plomb, de 49 pieds de diamètre; l'intérieur est plâtré et couvert d'arabesques avec une longue frise chargée de préceptes du Koran. Les fenêtres de la coupole sont petites et garnies de vitraux. Le Maharab ou Mirob, niche où se place l'iman pour la prière, est en plaques de plus d'un pied de large, d'agate polie, verte et bleue. Sur la niche se lit une inscription tirée du Koran, sculptée aussi sur une grande plaque d'agate. Les grandes fenêtres du corps de la mosquée sont en vitraux peints, avec des passages du Koran; on avait adapté d'autres passages de ce livre, émaillés sur des plaques de porcelaine au-dessus de chaque fenêtre, à l'extérieur. Pendant la nuit, des centaines de lustres éclairaient

l'intérieur de la mosquée. Le portique consistait en trois petits dômes supportés par des colonnes de basalte noir dont les base et les chapiteaux étaient en bronze coulé, ainsi qu'une grande inscription placée sur la grande porte. Le minaret est l'un des plus beaux et des plus élevés que j'aie vus. Comme toute la mosquée, il est en pierres taillées, si solidement jointes, que sept boulets de canon qui l'ont atteint, n'ont pu que faiblement l'ébranler, malgré sa hauteur de plus de 130 pieds.

La mosquée elle-même n'a pas souffert davantage; les boulets faisaient un trou dans la pierre en l'écrasant, mais sans ébranler la muraille.

La fontaine qui coule au milieu de la cour de la mosquée, vient de 15 verst de distance, et a été amenée par le même pacha, dont on voit tout près de là le beau tombeau et celui de son fils à côté.

On a le projet de faire de cette mosquée une église russe. L'empereur a assigné 2000 ducats pour les changements à faire; l'impératrice s'est chargée de l'iconostase.

La forteresse d'Akhaltsikhé est composée de la forteresse basse, de la forteresse haute et de la citadelle. Dans son état actuel, elle ne peut passer pour importante que contre les Turcs si déchus dans l'art de la guerre. En Europe, ce serait peu de chose dominée comme elle l'est,

et l'on se donnerait à peine le soin de la défendre, persuadé qu'on serait de la nécessité de se rendre du jour au lendemain. On se propose de la mettre en état de résister même à des forces européennes, en rehaussant la citadelle qui battrait alors complètement l'autre côté dangereux de la rivière, et en élevant sous le canon de la citadelle, autour de la vieille église arménienne, un fortin que défendrait cette position.

Elle a pour garnison en temps de paix, un bataillon logé dans ses murs.

La mortalité est infiniment moins grande ici qu'à Koutaïs et dans le reste de la Colchide; il n'y a pas même de comparaison. Ce bataillon d'Akhaltsikhé n'a ordinairement que vingt malades; en août qui est la plus mauvaise saison, on en compte jusqu'à cinquante. L'autre bataillon du même régiment, qui résidait à Akhalkalaki et aux environs en avait encore bien moins.

Quant aux habitants de la ville, il paraît que la misère, les mauvaises habitations, les contagions, ont exercé ces dernières années sur eux de plus grands ravages que sur les soldats : car on a calculé que la moyenne de la mortalité était d'un sur quinze; elle a été plus grande encore. Pendant mon séjour à la fin d'août, je fus vraiment effrayé de la multitude d'enterrements qui se faisaient chaque jour. Assis à l'ombre d'une

vieille tour d'où je dessinais la vue de la ville que j'ai donnée, II série, Pl. 20, j'en dominais l'ensemble et rien n'échappait à mes regards; je pouvais suivre d'un extrémité de la ville à l'autre jusqu'aux cimetières, les longues processions qui conduisaient les morts au repos; les croix, les drapeaux et tous ces costumes se montraient à demi par-dessus ces maisons basses, et leurs chants lugubres et monotones venaient expirer jusqu'au pied de la tour. Le dernier de ces chants terminé sur le cimetière, je voyais la pompe religieuse et les prêtres courir en toute hâte vers un autre mort qui attendait son dernier office.

Tel était l'Akhaltsikhé que j'allais visiter. Je me présentai avec mon guide Nicolas chez le commandant de la forteresse, avec l'ordre dont on m'avait chargé pour lui; le colonel Afanase Ivanovitche Xénaxaref me reçut avec la plus grande cordialité, et me fit assigner aussitôt un logement en ville. Le maître de police mit à ma disposition une vaste maison sise près du bazar de la vieille ville et qu'on n'habitait pas. Il y avait plusieurs chambres avec cuisine et écuries; mais aucun appartement n'avait d'autre fenêtre que des darbases, ou de petites lucarnes placées dans le toit; j'étais très-embarassé pour y dessiner. Ce qui me gêna encore plus, ce fut qu'aussitôt que j'y fus installé, je vis les gens du

prince Elisbar Eristaf envahir la maison avec le bagage de leur maître, ses chevaux, etc., sans nul égard pour moi, me laissant à peine un coin pour travailler. Je supportai patiemment la chose et je n'eus pas même besoin de m'en plaindre; car le colonel s'étant informé du logement qu'on m'avait donné, fit venir aussitôt le maître de police, pour chercher à m'en trouver un plus commode. Il y avait une maison de la vieille ville qui ayant appartenu à un grand personnage des Turcs, et se trouvant ensuite sans maître, était tombée de droit dans le domaine du gouvernement. Etant vacante, un chef de quartier, prince géorgien, s'y était logé. Le colonel le pria de partager sa maison avec moi, et d'avoir soin de moi. Dès cet instant rien ne me manqua. Je pris avec moi J. B. Demange et Nicolas, et voyant les gens du prince Eristaf encore disposés à me suivre, je défendis de les recevoir, et ils furent obligés d'aller chercher à se loger ailleurs. Nous avions une fort belle chambre, peinte à la turque, avec des divans, des alcoves et fort bien éclairée; le chef de quartier fut la complaisance même. Le colonel ne voulut pas que j'eusse une autre table que la sienne; J. B. Demange et Nicolas firent leur ménage avec le chef de quartier et s'arrangèrent fort bien. Il n'y eut que Nicolas que j'entendis grommeler entre ses dents. Son outre de vin

allait se trouver à sec grâce à la tactique du prince, qui avait trouvé fort commode de vivre à nos dépens avec ses gens, depuis que nous étions ensemble. Je le consolai; il était arrivé un chargement frais de vin d'Iméreth; je lui en fis acheter une bonne provision pour remplir son outre et il fut consolé.

La société ne peut pas être fort nombreuse ni fort choisie, dans une ville aussi éloignée du centre de la civilisation. Deux ou trois dames russes seulement, avaient suivi leurs maris; la plupart des envoyés civils et militaires étaient garçons ou vivaient en garçons. Il arriva que précisément pendant mon séjour, douze d'entre eux s'étaient donné parole de se traiter réciproquement à tour de rôle, estimant que bien manger et bien boire étaient au moins une consolation pour tant d'autres privations. Jamais on ne vit rien de plus somptueux ni de plus abondant à Akhaltsikhé, que ces douze dîners de garçons, auxquels on invitait aussi des amis.

Un jour de dimanche, le colonel m'envoya une de ses ordonnames pour me chercher au pied de la tour d'où je dessinais, et pour me conduire auprès de lui. J'ignorais d'abord ce que cela signifiait; mais quand me faisant entrer chez le Protopope, prince Orbélianof, il m'introduisit au milieu d'une nombreuse société d'officiers qui contemplaient une table bien dressée, je sus

à quoi j'en étais. Mon costume de dessinateur ne cadrait guerre avec tous ces uniformes : je voulus aller en changer; il n'y eut pas moyen; on me retint par force tel que j'étais.

Je donne ici par curiosité le menu de ce dîner, qui intéressera peut-être quelque gastronome, désireux de savoir comment on se traite dans ces pays-là.

Menu d'un dîner chez le protopope, prince Orbélianof, à Akhaltsikhé, dimanche 27 août.

Les mets furent servis les uns après les autres à la russe, comme suit :

1° Boeuf et pommes de terre.

2° Soupe ou potage avec poulets; on l'assaisonnait à volonté de kaïmak, partie butireuse et séreuse qui se forme en peau sur le lait quand on le cuit lentement; on l'enlève au fur et à mesure, et on la conserve pour l'usage ordinaire; on la mange comme du beurre. Bien soigné, ce kaïmak est délicieux. Les Tatares de Crimée en préparent beaucoup pour eux.

3° Poulets rôtis avec des concombres aigris.

4° Mouton en sauce servis dans une grande terrine.

5° Saucisses rôties, avec des pommes d'amour aigries.

6° Saucisses accommodées à la crême, avec du concombre cuit, etc., mets grec.

7° Plaf au riz avec poulets.

8° Rôti d'oies.

9° Enorme saumon rôti.

10° Dessert consistant en melons, arbousses ou pastèques, concombres crus, pommes, pâtisseries.

Au commencement du dîner, on servit d'excellent vin rouge de Cakhéthie; vers la fin, le champagne commença à couler à grands flots; chacun en but à sa soif et plus qu'à sa soif; on en but pour 150 francs. Pour complément du dîner, on servit le café comme en Europe.

Quelques mots sur l'histoire du Sémo-Karthli ou pachalik d'Akhaltsikhé.

Le pachalik d'Akhaltsikhé a toujours été réclamé par la race géorgienne ou Karthli comme faisant partie de ses domaines. La haute vallée du Kour et du Poskho s'appelait dans l'antiquité le Karthli supérieur (Sémo-Karthli); la vallée de Bardjom qui le séparait du Karthli moyen (Chida-Karthli) où se trouvaient les résidences des rois de cette race était la porte naturelle qui établissait la communication entre les deux pays. Les Géorgiens s'attribuent par conséquent dans leurs chroniques la possession première et la fondation de presque toutes les villes de ces hautes vallées.

La preuve la plus claire de ce fait historique

est là : la race indigène, la race autocthone pour ainsi dire, malgré les milliers d'années, est toujours géorgienne..

Les Géorgiens divisaient le Karthli supérieur en trois parties, *l'Odskhré* qui comprenait la vallée du Poskho, le *Djavakhéthi*, embrassant toutes les hautes vallées du Kour, et du Tchórok, et le *Klardjéthi* qui s'étendait depuis la vallée de Bardjom au nord du Kour, renfermant principalement le groupe des montagnes de Sakhéri ou d'Akhaltsikhé jusqu'à la mer, c'est-à-dire le pays d'Abastouman, de Khani, la meilleure partie du Gouria montagneux, jusqu'au fort actuel de St. Nicolas. C'était le pays intermédiaire entre la Colchide ou Egrissi au nord, l'Odskhré et le Djavakhéthi au sud. Ce pays était rempli de forteresses et de châteaux forts ; sa position en a toujours fait un lieu de refuge et une des contrées les moins connues de la Géorgie.

Vers la fin du premier siècle de notre ère, Erovant, roi de la petite Arménie, s'étant emparé de la grande Arménie, fit aussi la conquête du Sémo-Karthli qu'il ajouta à ses états ; il y colonisa des peuples sauvages dont il peupla entre autres Tzounda. Les Géorgiens sous lui et sous son successeur firent tous leurs efforts pour rentrer dans leurs droits, et n'y parvinrent qu'après de sanglants combats.

La position du Sémo-Karthli en fit toujours un lieu de refuge pour les Géorgiens, presque toujours attaqués par des peuples venant de l'Orient; souvent le pays, favorisé par le sort, échappa eux ravages, pendant que les contrées inférieures étaient désolées par le carnage et par la dévastation. La majeure partie du Sémo-Karthli devint le patrimoine de la famille Bagratide, longtemps avant qu'elle montât sur le trône d'Abkhasie et de Géorgie.

L'un des premiers soins de David III, de Thamar, fut d'unir cette province plus intimement à leur royaume; c'est alors que commence l'époque la plus florissante pour ce pays. La tradition cite même plusieurs monuments qu'elle attribue à la reine Thamar dans ces contrées; elle évoque son ombre jusque dans les ruines silencieuses de Vardsie, dans ses grottes innombrables et ses églises; elle l'y fait habiter, elle l'y fait mourir et y montre son tombeau.

Il n'y avait qu'un gouvernement puissant et encourageant qui pût porter aussi loin l'esprit d'industrie et de culture, sur les deux rives du Kour; tout ce que des rochers bouleversés et volcaniques, des pentes rudement escarpées, pouvaient offrir de sol cultivable, fut autant de conquis sur une nature tant soit peu marâtre;

des murs à l'infini comme sur les bords des lacs de Genève et de Neuchâtel, soutinrent les terres terrassées, sur lesquelles on planta d'immenses vignobles, des vergers innombrables; malgré l'élévation absolue du sol qui rend ce pays tempéré, tout prospéra dans un terroir presqu'entièrement composé de débris volcaniques. De riches récoltes de céréales couvrirent les thalvegs des vallées, aux alentours d'Akhaltsikhé, d'Atskver, d'Aspindsé. Les villages étaient semés partout, surtout le long du Kour, et le peuple géorgien chrétien adorait Dieu dans une multitude de chapelles et d'églises, telles que celles d'Abastouman, d'Atskver, de Sap'har, de Nakolakévi, de Vardsie.

Les rois de Géorgie firent gouverner ce pays par des chefs qui prirent le nom d'Atabeg. Klaproth suppose que ce nom signifie *Gouverneur des princes* et que cette charge n'était donnée dans l'origine qu'à ceux qui avaient élevé les princes de la famille royale. D'autres croient que ce titre signifie tout simplement *ancien*, *prince*; il n'a pas toujours été donné exclusivement aux gouverneurs d'Akhaltsikhé; mais on le trouve aussi usité pour désigner le Gouriel ou prince du Gouria.

Le plus ancien des atabegs connus fut Sarghis qui mourut en 1334, et qui fut remplacé par

son fils Kouarkouaré par ordre du roi George VI l'Illustre (1).

Voici la liste de ces atabegs jusqu'à leur soumission à la Turquie.

1334. Sarghis est remplacé par son fils Kouarkouaré par ordre de George VI.

1361. Béka, fils de Kouarkouaré, confirmé par Bagrat V.

1391. Ivané, confirmé par George VII.

1444. Aghbougha, fils d'Ivané, confirmé par Vakhtang.

1451. Kouarkouaré, frère d'Aghbougha, confirmé par George.

1463. Kouarkouaré se rend indépendant des rois de Géorgie.

1466. Bahadour, fils de Kouarkouaré.

1475. Manoutchar, frère de Bahadour.

1487. Kouarkouaré, fils d'Aghbougha, meurt âgé de 92 ans.

1500. Kaikhosrov, fils de Kouarkouaré.

1502. Mzédchabouk, fils de Kaikhosrov.

1516. Kouarkouaré, fils de Mzédchabouk, meurt à Ghélathi.

(1) J'ai tiré les détails que je donne sur la Sa-atabago de la Chronique arménienne envoyée à M. Saint-Martin par M. Schultz, et d'une Chronique géorgienne traduite en français par M. Brosset jeune.

1535. Kaikhosrov, fils de Kouarkouaré, meurt à Tazmin, âgé de 51 ans.

1573. Kouarkouaré, fils de Khaikhosrov. Il est fait prisonnier par les Turcs en 1580, et ce n'est qu'après avoir abjuré le christianisme qu'il rentré dans ses états en se reconnaissant vassal de la Turquie.

Kouarkouaré se déclara indépendant à peu près en même temps que le Dadian et le Gouriel à la suite du malheureux partage d'Alexandre I, qui avait ôté toute puissance aux différentes branches des rois de Géorgie et d'Iméreth.

Les rois de Géorgie cherchèrent à faire rentrer les atabegs dans leurs devoirs de vassaux; leurs efforts furent infructueux ; les Perses suzerains de la Géorgie vinrent aider aux rois ; ils ne réussirent pas mieux. Leurs incursions ne faisaient que fatiguer les atabegs qui reparaissaient bientôt après sur la scène, aussi peu disposés à se soumettre qu'auparavant.

Jusqu'alors les Persans et les Turcs s'étaient ménagés par motif de religion. Mais quand Jakob-khan par politique eut soulevé le fameux schisme des Chiites et des Sunnites, pour engager les Persans à se battre contre les Turcs, aucun frein n'arrêta plus ces deux peuples dévastateurs et sanguinaires. Longtems le Sa-atabago fut le théâtre de leurs sinistres ébats. La lutte

commença en 1547, quand les Turcs s'avancèrent dans les hautes vallées de Kour et du Tchorok.

Chah-Thamas-khan à l'ouïe des progrès des Turcs vint au secours de l'atabeg Kaikhosrov qui régnait alors. De 1553 à 1580, ce ne fut que combats, siéges et ravages dans ce malheureux pays. Vardsie, Zéda-Tmogvi, Atskver, Kherthvis, etc., furent souvent pris et repris.

La lutte devint encore plus vive quand les deux héros Kouarkouaré et Manoutchar eurent succédé à leur père Kaikhosrov. Les traditions du pays sont riches en souvenirs des valeureux combats de ces deux guerriers contre les Turcs pendant sept années consécutives; leurs victoires ne firent que retarder leur ruine de quelques jours; qu'auraient-ils pu faire contre toute l'armée ottomane! D'ailleurs le prince de Géorgie David-khan s'était déclaré pour les Turcs et leur avait ouvert les portes de Tiflis et de Gori; Tiflis était devenu le chef-lieu d'un pachalik, et Gori celui d'un sandjak, et le malheureux Sa-atabago était comme noyé dans les domaines de la Turquie.

Ainsi après tant de résistance et de combats, Kouarkouaré et Manoutchar se trouvèrent pressés, coupés, cernés de toutes parts et réduits à la dernière extrémité. Force leur fut de se soumettre aux Turcs qui les traitèrent avec une certaine générosité; car Manoutchar et son

frère étant partis en 1579 pour Constantinople, ils y furent fort bien reçus surtout Manoutchar, tant sa bravoure et ses qualités personnelles lui avaient attiré l'admiration des Turcs. Le sultan le renvoya dans le Sa-atabago la même année avec le titre de pacha. Quant à Kouarkouaré, ce ne fut qu'après son abjuration, qu'on lui permit de s'en retourner.

Cependant il paraît que les Turcs se repentirent bientôt d'avoir donné une espèce d'indépendance à Manoutchar; ils lui tendirent une embuscade pour s'en défaire; mais il en sortit victorieux, ayant blessé grièvement et mis en fuite deux pachas. La paix se fit enfin en 1587; les Turcs prirent possession d'Akhaltsikhé qu'ils reconstruisirent comme on la voit aujourd'hui, et Manoutchar resta paisible possesseur de la place de pacha et d'atabeg. Les atabegs avaient fait construire le fameux monastère de Saphar; c'est là qu'ils ordonnaient leur sépulture, et c'est là que Manoutchar alla rejoindre ses pères; on y montre son tombeau. Manoutchar mourut en 1614. Son fils Manoutchar lui succéda.

Les Turcs ne se sentaient toujours pas assez maîtres du pays tant qu'un descendant des anciens princes y régnerait. Amurath IV fit assiéger Akhaltsikhé en 1525 par Saphar Pacha (Hassan Pacha) qui la prit en 23 jours. Pour sa récompense, Saphar Pacha fut nommé au pachalik d'Akhaltsikhé

qu'il a transmis à ses descendants. Les voici jusqu'en 1716.

A Saphar Pacha succéda son fils Joussouf Pacha en 1635, grand persécuteur des chrétiens.

1647. Rostom, fils de Joussouf Pacha.
1659. Sélim Pacha, fils de Rostom.
16... Aslan Pacha, tué par Bagrat d'Iméreth.
1679. Joussouf Pacha, fils d'Aslan.
1690. Sélim, frère de Joussouf.
1701. Isaak Pacha, fils de Joussouf.
1705. Salim Pacha, fils d'Aslan, remplace Isaak qui est déposé.
1708. Isaak Pacha remplace Salim Pacha.
1716. Aslan Pacha remplace Isaak Pacha qu'on dépose, etc.

Ces pachas éloignés de Constantinople conservèrent une espèce d'indépendance, non sans exciter souvent la jalousie des sultans qui voulurent employer quelquefois leurs moyens ordinaires pour se débarrasser de ces têtes qu'ils craignaient.

Souvent la moindre bagatelle devient un crime à leurs yeux : c'est ainsi qu'on sut représenter comme une haute trahison et comme un acte de pleine souveraineté la générosité du fameux Pacha Soleyman, descendant de Saphar Pacha, qui avait dépensé des sommes considérables à l'établissement d'un aquéduc qui devait fournir de fort loin des eaux à Akhaltsikhé; le sultan

seul pouvait fournir à des dépenses pareilles. Souleyman fut condamné; révolté contre son souverain, il se retira dans un palais dont on montre de nos jours les ruines sur la rive droite du Potskho; il s'y défendit longtemps et succomba enfin.

Toutes ces guerres des Turcs, des Persans, des Géorgiens dont le Sa-atabago avait été le théâtre, lui avaient porté un coup mortel, dont il ne se releva pas sous le gouvernement oppresseur des Turcs. Nous ne verrons, en parcourant les bords du Kour si riches et si peuplés jadis, que ruine et désolation partout, qu'une population craintive, qui haïssait l'oppresseur qui le força à embrasser le mahométisme . . . . . Mais j'anticipe sur la narration de mon voyage.

Les Arméniens après leur conquête du Karthli supérieur, le firent rentrer dans leur grande division du *Koukharkh* qu'ils divisaient en neuf provinces. Le Djavakhéthi prit le nom de *Dchavakh;* le Klardjéthi celui de *Gaghardehkh*.

Sous les Atabegs, les anciens noms géorgiens reprirent cours; les cinq districts principaux furent :

1° L'*Odskhré*, qui comprenait le cours supérieur du Potskho.

2° Le *Samtskhé* renfermant Akhaltsikhé, Atskver, Aspindsé, Abastouman, Akhaldabo.

3° Le *Djavakhéthi* qui embrassait le cours

supérieur du Kour, et les forteresses de Tchildiri, Khola, Kherthvis, Zéda-Imogvi, etc.

4° Le *Tchougouréthi*, qui n'était qu'un petit district sur la Kinghen-tchaï, affluent de droite du Kour au-dessus de Kherthvis.

5° L'*Erouchéthi* qui s'étendait en face sur la rive gauche du Kour.

Les Turcs y introduisant leur mode de division en firent un pachalik gouverné par un pacha à trois queues, et partagèrent le pays en sandjak, dont les Russes ont retenu cinq par la paix d'Andrinople en 1829; ce sont ceux d'*Akhaltsikhé*, d'*Atskver*, d'*Aspindsé*, de *Kherthvis*, et d'*Akhalkalaki*.

Le pachalik sous les Turcs renfermait 34,000 maisons et 136,000 âmes mâles.

Le sandjak d'Akhaltsikhé à lui seul comptait 5,000 maisons et 40,000 habitants des deux sexes, ce qui, sur une étendue de 98 verst, faisait 408 habitants par verst.

Aujourd'hui après la prise en possession des Russes, la population a bien diminué, malgré l'arrivée des nouveaux colons de l'Asie Mineure, et le pachalik russe ne compte plus selon la statistique d'Evetski (1) que 13,000 maisons et 70,000 habitants des deux sexes.

(1) Statistique du gouvernement trans-caucasien par Oreste Evetski, Saint-Pétersbourg, 1835, en russe, p. 179.

La description des possessions russes au-delà du Caucase, publiée en quatre vol. en russe en 1836, par ordre supérieur, ne compte même que(1) 8,667 maisons et 45,432 habitants des deux sexes.

La raison en est facile à trouver; la Russie n'a obtenu qu'une partie du pachalik, et Artahan est resté aux Turcs; ensuite une grande partie de la population musulmane craignant les chrétiens et leur domination, a préféré s'expatrier, et enfin les Turcs avaient toujours dans le pachalik des troupes considérables qui comptaient avec la population, et que la Russie n'a pas renouvelées, puisqu'elle n'a qu'un régiment en tout dans les forteresses d'Akhaltsikhé, d'Atskver, de Kherthvis et d'Akhalkalaki.

La population sous les Turcs consistait en Grecs, en Arméniens jacobites et catholiques, en Géorgiens, en employés turcs, en Tatares Karapapak, en Hébreux, en Kourten ou Kourden et en Tsigan. Les Kourden appartenaient à deux tribus, celle établie dans l'Adjara, professant le mahométisme, et celle venue d'Arzeroum, attachée à la religion arménienne et parlant un jargon mélangé d'arménien et de leur propre langue.

Les *Tsigan*, *Bohémiens* ou *Bochi*, demeurent

(1) Voyez cet ouvrage, t. IV, p. 208 et les suivantes.

encore dans les villages du Sandjak d'Atskver, et professent la religion des Arméniens; dont ils parlent très-impurement la langue.

La population du Pachalik d'Akhaltsikhé est répartie aujourd'hui comme suit :

	Maisons.	Habitants des deux sexes.	Habitants par maison.
Ville d'Akhaltsikhé.	2,268	10,894	4 9/11
Sandjak d'Akhaltsikhé.	2,859	14,286	5
d'Atskver.	822	3,478	4 1/4
d'Aspindsé.	166	1,000	6
de Khethvis.	1,582	9,752	6 1/7
d'Akhalkalaki.	970	6,022	7 1/9
En tout	8,668	45,432	5 1/4

Bassin volcanique et tertiaire d'Akhaltsikhé.

Le bassin d'Akhaltsikhé appartient déjà à ce large plastron d'amphithéâtres volcaniques de l'Arménie, que j'ai signalé dans une lettre que j'ai adressée à M. Elie de Beaumont, et qui a été publiée dans les bulletins de la societé de géologie de France, 1837 (1).

La forteresse d'Akhaltsikhé est assise sur des formations porphyriques et volcaniques d'un genre tout particulier. Des jets de la forme la plus bizarre montent à quelques centaines de pieds au-dessus du niveau du Potskho; ils sont déchirés et lacérés entre eux de mille manières. Ces jets qui

(1) Voyez Réunion d'Alençon.

ont été évidemment arrachés et soulevés du fond du sol, sont singuliers en ce qu'ils ne sont composés que de bancs et de lits à la façon des formations neptuniennes (1). Quelques-uns de ces bancs ne consistent qu'en énormes blocs de porphyrepyroxénique, de trachyte, de dolérite, etc., de toutes natures et de toutes couleurs, empâtés grossièrement dans une masse verdâtre ou grisâtre cristallisée confusément comme au sommet de la montagne de Sakhéri et remplie de cristaux détachés de pyroxène. C'est un vrai trass, mais d'une nature un peu extraordinaire. Tous ces blocs arrondis, angulaires, broyés, frottés, ont été exposés à l'action du feu.

Ces bancs ou lits de blocs sont séparés par des couches minces d'un trass bleuâtre.

Tout au sommet de cette série de lits de blocs paraissent alors plusieurs couches d'une masse verdâtre; c'est aussi un vrai trass. Elles ont quelques pieds d'épaisseur et leur disposition est concordante avec les lits de blocs inférieurs. Comme les formations trappéennes du Vicentin avec lesquelles elles ont la plus grande analogie, ces couches sont pétries de coquillages tertiaires assez bien conservés, dont je donne dans la note

(1) Voyez Atlas, V série, pl. 1 des coupes et plans, la grande coupe du Caucase, où se trouve le détail des jets de porphyre d'Akhaltsikhé.

ci-dessous, les déterminations telles que je les ai faites d'après ce que j'ai trouvé dans les collections du Musée de Berlin en 1826 (1).

(1) *Conus deperditus*. 2 *Conus antidiluvianus* dont il approche par la longueur de la spire. 3 *Terebellum convolutum?* de Grignon. 4 *Voluta—?* Elle touche de très-près à la harpula; mais la spire de celle d'Akhaltsikhé est beaucoup plus courte. 5 *Buccinum mutabile*, en noyaux (obliquatum, Broc.). 6 *Rostellaria fissurella* (columbata); fragments très-reconnaissables. Grignon. 7 *Ranella —?* 8 *Ancillaria canalifera*. 9 *Ancillaria —?* fragment. 10 *Turritella imbricataria*. Je ne vois pas comment on en pourrait faire une espèce nouvelle. 11 *Scalaria —?* Aucune espèce du Musée de Berlin n'a d'analogie avec celle-ci. 12 *Cancellaria —?* Beaucoup d'analogie avec l'evulsa; mes exemplaires sont plus gros, les stries longitudinales plus régulières. 13 *Melania costellata*, Lam. 14 *Trochus agglutinans*. 15 *Trochus —?* touche de près au striatus, et a l'air du cerithium lima pour l'extérieur des tours de spire; espèce nouvelle. 16 *Trochus —?* touche au Crenularis; espèce nouvelle. 17 *Delphinula scabina*, Bast. Dax.; exactement le même. 18 *Delphinula —?* Ne se rapproche d'aucune espèce que je connaisse. 19 *Solarium —?* 20 *Ampularia compressa*. Bast., pl. IV, f. 17. 21 *Patella elegans*. Lam. (Pileopsis). 22 *Turbinolia —?* a quelque analogie avac la lineata de Gosau, Goldf. pl. XXXVII, f. 18. Peut-être y en a-t-il plusieurs espèces. 23 *Clavagella bacularis*. 24 *Panopœa anatina*, Goldf. 25 *Solen —?* entre le candidus de Grignon et le strigilatus de Palermo vivant. 26 *Solen —?* entre le siliquaria et le ensis. 27 *Crassatella tumida*. 28 *Crassatella gibbosa*. 29 *Crassatella lamellosa*. 30 *Venus rodundata*. Broc. 31 *Isocardia —?* 32 *Corbula —?*

Ce tertiaire renferme aussi beaucoup de ces petites accipules de M. Blainville qui sont décrites dans les anciennes éditions de Lamark comme des nummulites scabres. M. Lefèvre a retrouvé ces accipules dans le calcaire à nummulites du Caire, mêlées au miliolites : elles descendent en Crimée jusque dans les couches inférieures du grès vert.

En compagnie de ces accipules vivaient dans le bassin d'Akhaltsikhé de petites nummulites que je ne puis rapporter à aucune espèce connue, ce genre si intéressant ayant été très-négligé jusqu'à présent. J'espère que la question qui agite cette année le monde des géologues sur la classification des terrains nummulitiques, engagera quelque savant à faire une monographie de ce genre.

Au-dessus du tertiaire d'Akhaltsikhé s'étendent en couches concordantes, des bancs considérables d'argile feuilletée, entremêlée de couches de gypse, sans pétrifications visibles. Elle est tantôt bleuâtre, tantôt jaunâtre et remplit presqu'à elle seule le bassin où elle monte jus-

33 *Chama crenulata.* Mes exemplaires sont lisses ; peut-être est-ce une espèce particulière? 34 *Pectunculus pilosus.* 35 *Arca barbatula.* 36 *Cytherea suberycinoïdes.* 37 *Tellina lacunosa?* Détermination douteuse. 38 *Cardium porulosum.* 39 *Cardium lævigatum ;* le mien est peut-être moins ovale. 40 *Lucina radula?* en approche.

qu'à 1000 pieds au moins au-dessus du niveau du Potskho. Cette argile n'est qu'une régénération du schiste de la craie inférieure qui compose avec le grès vert une partie des flancs qui entourent le bassin : il en sort près d'Akkaltsikhé une source salée de 12° de température.

Les couches de ces trois étages que je viens de nommer, les blocs, les fossiles et l'argile, sont toutes redressées au bord du Potskho sous un angle de 40° environ.

Il est clair d'après ce que je viens de dire, que le bassin d'Akhaltsikhé a été un bassin tertiaire dans lequel ont vécu tous ces coquillages qui s'y retrouvent par couches. Mais d'où viennent ces énormes bancs de blocs volcanisés et ces couches de trass et de lapilli qui sont en dessous? Serait-ce quelque volcan qui les aurait lancés là? je croirais la chose assez probable; ils sont retombés dans une mer ou dans quelque golfe qui remplissait le fond du bassin; les terrains tertiaires qui sont au-dessus le prouvent. Les différents lits de blocs appartiennent à autant d'éruptions qui sont séparées par ces lits de trass bleuâtre qui s'est déposé le dernier. Il est une prévention pour l'hypothèse que je viens d'énoncer; les bancs de blocs ne sont point aussi réguliers que des couches de sédiment proprement dites; leur allure est tantôt renflée, tantôt amincie, comme pourrait le produire

l'irrégularité d'une pluie de blocs, épaisse sur un point, fine sur d'autres.

Qu'on ne s'étonne point de m'entendre énoncer de pareilles idées; la suite de mon voyage prouvera bien, j'espère, que je n'ai rien avancé d'impossible.

Une époque de repos a dû succéder à celle des éruptions, pour donner le temps aux mollusques tertiaires de vivre en paix et de se propager, et le bassin d'Akhaltsikhé était encore un bras ou golfe de la mer.

Mais le gypse qui se trouve partout dans l'argile feuilletée, nous indique que le bassin d'Akhaltsikhé avait changé de nature depuis le dépôt des coquillages marins; que quelque digue, quelque chaîne de montagnes soulevée, lui avait coupé toute communication avec la mer et en avait fait petit à petit un lac d'eau douce dont le desséchement s'explique quand on voit cette fente qu'on appelle vallée de Bardjom par laquelle s'échappe le Kour avant d'entrer en Géorgie. Cette fente s'est faite à la fin de l'époque de l'argile feuilletée, en même temps que la chaîne de montagne déchirait son sein, et s'ouvrait comme une écluse, cette commotion formait une fente en prolongement de la vallée de Bardjom, à travers le bassin d'Akhaltsikhé; cette fente créée dans les terrains que j'ai indiqués, les soulevait, les renversait, et se remplissait de jets de méla-

phyre et de basalte qui bordent et encaissent le Potskho au-dessus et au-dessous d'Akhaltsikhé. L'un des plus beaux jets de ce basalte se voit au pied même des roches de blocs de la forteresse d'Akhaltsikhé. Ici le levier est encore sur place, à côté de l'objet soulevé. Les prismes réguliers de ce basalte sont disposés sur un plan horizontal comme un éventail ; ils sont semés de rognons de quartz amorphe, espèce d'agathe.

Monastère de Saphar.

Après huit jours d'explorations à Akhaltsikhé, je fis le projet d'aller visiter la haute vallée du Kour, en la remontant jusqu'à la célèbre ville troglodytique de Vardsie; je devais passer par Kherthvis, et en me détournant un peu, je pouvais voir aussi le monastère de Saphar, si souvent chanté dans les traditions du pays.

Le monastère de Saphar est à 7 verst d'Akhaltsikhé, dans l'angle du pays qui sépare le Kour du Postkho. Le commandant d'Akhaltsikhé nous avait donné une escorte de deux Cosaques et un Karapapak pour guide. A cette époque-là c'était plus que suffisant pour voyager en pleine sécurité.

Nous fîmes les trois premiers verst en montant les pentes d'argile feuilletée de la rive

droite du Postkho, après quoi nous arrivâmes sur une espèce de *jugum* de conglomérat volcanique qui sépare le Postkho du Kour et de ses affluents. Derrière cette arête, nous trouvâmes un village chrétien dont les maisons sont en pierres et en terre, comme chez les Tatares de la côte de Crimée. Des fontaines partout; c'est la première pensée du colon de ces pays.

Plus loin pour arriver au monastère, le chemin affreux se glisse sur les couches et dans les fentes de ces conglomérats; c'est quelquefois un grès volcanique fendu par colonnes prismatiques verticales. Les couches du conglomérat volcanique sont inclinées vers le bassin d'Akhaltsikhé.

Une végétation aussi épineuse que quelques coins de la côte méridionale de la Crimée les recouvre; j'y remarquai une belle consolide jaune.

Du milieu de cette triste végétation, je vis s'ouvrir devant moi une gorge assombrie par des forêts de pins, qui se termine par une cul-de-sac; elle va en s'élargissant, lacérée par de profondes déchirures et s'ouvre sur plusieurs abîmes qui rendent cet affreux asile presqu'inabordable. Le seul côté accessible, celui par lequel nous arrivions, était défendu par une longue muraille, coupée en deux par un vaste château

perché sur ce côté de la gorge, tandis que le monastère en occupait le fond (1).

Dirait-on malgré son effrayante position que Saphar était l'habitation favorite des atabegs du Sa-atabago, et principalement du célèbre Manoutchar ? La tradition lui attribue les embellissements du château maintenant en ruines; il était entièrement construit en pierres de taille. On y arrivait par une porte placée au sommet de la colline. En dedans de la grande muraille plusieurs étages de voûtes et d'appartements s'appuyaient contre le rocher couronné de deux grandes tours dont les portes à mi-hauteur à la Teutone indiquaient assez leur destination à servir de dernier refuge quand tout était envahi par l'ennemi.

Aujourd'hui tout est abandonné; tout tombe en ruine; tout ce qui n'est pas écroulé, enfoncé, va s'écrouler, s'enfoncer. Ici commence déjà ce théâtre de dévastation qui a envahi les pittoresques bords du Kour pendant tant de siècles de guerres et d'oppression.

La tradition constante attribue aussi à l'atabeg Manoutchar la fondation ou plutôt la construction de la principale église du monastère. Rien de plus pittoresque que son abord, quand on a dépassé la grande porte d'en bas et qu'on

(1) Voyez Atlas, II série, pl. 21.

la voit là devant soi à l'extrémité de ce chemin qui surplombe le précipice. Elle ressemble pour le plan à celle de Ghélathi; mais les sculptures qui décorent les portes et les fenêtres sont plus riches et mieux travaillées. La coupole supérieurement construite, est percée de huit fenêtres séparées par autant d'entre-fenêtres, encadrés par de riches bordures.

Plusieurs chapelles sont adossées à cette église; d'autres sont semées aux alentours avec le clocher; la plupart ont servi de chapelles mortuaires et sont remplies de tombeaux et de caveaux comblés d'ossements, avec des inscriptions géorgiennes.

Celle qui est adossée immédiatement au côté droit de l'église contient même, dit-on, les cendres de l'atabeg Manoutchar qui voulut y être déposé après sa mort ; ses ancêtres l'y avaient précédé. Car c'était l'usage dans toutes ces grandes familles géorgiennes d'avoir leurs tombeaux dans un sanctuaire de famille. Mais comment Manoutchar se faisait-il ensevelir dans une église chrétienne, s'il s'était fait musulman, comme nous le lisons dans les mémoires historiques de St. Martin (1)? Je crois que ce célèbre orientaliste s'est trompé et qu'il a confondu ici Manoutchar avec son frère Kouar-

(1) Saint Martin, Mém., t. I, p. 75.

kouaré qui embrassa effectivement le mahométisme. Une chronique géorgienne traduite par M. Brosset jeune (1), le traite durement pour cette abjuration, et ne fait nullement mention de celle de Manoutchar; au contraire, elle parle des embûches que les Turcs dressèrent à Manoutchar pour le faire périr, de sa fuite et de son mariage avec Hélène, fille du roi Simon de Karthli, union qui n'aurait point eu lieu si Manoutchar avait été renégat, tant les Géorgiens haïssaient cette classe de gens.

Une autre chronique dont l'infortuné Schultz avait communiqué l'original arménien à M. St. Martin ne fait aussi mention que de l'abjuration de Kouarkouaré, qui dut à cette démarche sa rentrée dans ses états; il mourut un an après, et Manoutchar occupa sa place d'atabeg, sans qu'il soit dit que cela lui ait coûté une abjuration; il paraît au contraire que ses successeurs furent chrétiens jusqu'à l'an 1625 que Saphar Pacha occupa la place des descendants de Manoutchar (2).

C'est à tort donc qu'on fait de Manoutchar un musulman, ce qui est contraire aux chroniques et à toutes les traditions locales qui sont encore l'écho de ses brillants exploits.

(1) Chronique géorg., trad. par M. Brosset, p. 22.

(2) Traduction manuscrite de cette chronique arménienne, que je dois à la complaisance de M. Brosset jeune; voyez année 1580.

Il est difficile de trouver quelque chose de plus riche, de plus beau, que la balustrade en grès fin bleuâtre qui ferme le chœur et qui supportait l'iconostate. Six piliers qui la soutiennent sont admirables par le fini du travail des arabesques dont on les a décorés (1). Les champs qui restent entre les piliers ont été remplis par quatre bas-reliefs, représentant l'Annonciation de la vierge et d'autre sujets de l'évangile; tous ces sujets ont été traités avec un goût qui m'a étonné dans ce pays si peu plastique; les figures sont bien proportionnées et pleines d'expression; ce grès fin prêtait à la délicatesse du travail.

Les autres sculptures qu'on voit çà et là dans l'église et dans les chapelles, n'approchent pas tant s'en faut de celles-ci, pas même le grand chevalier St. George qui orne l'entrée de sa chapelle. Je n'ai vu d'approchant dans tout ce que j'ai visité au sud du Caucase, qu'une pierre qui soutient pareillement l'iconostate de l'église de Catzkh au bord de la Kvirila, et qui paraît être du même travail et peut-être de la même main.

Partout les murs intérieurs sont recouverts de peintures assez bien entendues.

J'avais grande envie de copier la longue in-

(1) Voyez Atlas, III série arch, pl. 18, fig. 10 et 11.

scription qui se voit sur la grande porte d'entrée; mais on ne m'en donna pas le temps.

Les ruines de la primitive église sont à quelques pas de l'église actuelle. Les matériaux de construction sont un grès rougeâtre, bleuâtre et jaunâtre.

Une source qui jaillit à gros bouillons au fond de la gorge, sépare l'église des anciennes habitations du monastère, restes bien chétifs à côté de ces superbes sculptures. Aujourd'hui personne n'y habite. Le prêtre qui vient quelquefois desservir l'église de Saphar réside au village d'Andréastsminda ou St. André, où nous arrivâmes par un chemin affreux sur des rochers nus et à travers un ravin.

Au-delà de ce village, nous descendîmes dans la vallée du Tchalis ou Tskholu, l'un des affluents de gauche du Kour. Mon Karapapak voulait me mener dans un deuxième village chrétien qui était à notre droite; mes Cosaques désiraient que nous allassions tout droit à Gobiéti qui est la route directe. Après de longs pourparlers, ils l'emportèrent et nous arrivâmes vers le soir à Gobiéti, grand village sur les bords du Kour à 25 verst d'Akhaltsikhé.

Les habitants, quoique mahométans, parlaient le géorgien et comprenaient aussi le turc. Ce sont de ces anciens Géorgiens du Sa-atabago que Saphar Pacha en 1625, contraignit d'embrasser

le mahométisme. Son fils Joussouf Pacha et son petit-fils Rostom, encore plus intolérants que lui, ne cessèrent de les persécuter, qu'ils n'eussent accompli par la force leur totale conversion ; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que cette persécution ne s'exerçait que sur les Géorgiens et non sur les Arméniens qui avaient obtenu du sultan une espèce de liberté de conscience, à peu près comme on l'accordait jadis chez nous aux juifs.

Je trouvai à ces anciens Géorgiens le même air qu'à ceux de l'Iméreth et du Karthli. Tous seraient fort disposés à rentrer dans le sein du christianisme, s'ils ne craignaient le retour des Turcs et les cruautés qu'ils en éprouveraient en cas d'apostasie ; ils ne peuvent croire que la puissance des Russes soit stable dans ces régions. Ils avaient jadis deux églises à Gobiéti ; l'une est une ruine, et l'autre qui n'est pas dans un meilleur état, ayant été transformée en mosquée, sert actuellement de magasin de roues de chars.

On nous reçut assez amicalement, peut-être grâce à nos Cosaques et au Karapapak ; on nous logea sous un abavent à côté d'un bon feu, et quand on est bien fatigué, on dort bien partout. Cette hospitalité imérétienne qui est un des articles fondamentaux de l'art de savoir vivre, ne s'est point perdue chez ces descendants des anciens Karthles, malgré l'oppression turque qui a pesé sur eux.

Kherthvis.

Le vendredi, $\frac{1}{15}$ septembre, nous continuâmes notre route. Nous passâmes par Akhalchénié (par abrév. Akhachénié) qui est aussi l'un de ces anciens villages géorgiens turquifiés, à 7 verst de Gobiéti. La vieille église est encore là au centre du village, entourée de vieux tombeaux couverts de croix; quelques uns, comme à Akhaltsikhé sont en forme de bélier (1). Ce genre de tombeaux ne se trouve ni dans la Géorgie proprement dite, ni dans l'ancienne Colchide. Les Arméniens seuls de la grande Arménie l'avaient adopté et il paraît que ce n'est qu'après leurs conquêtes sur les Arméniens que les Géorgiens l'ont imité.

Jusqu'à Aspindsé, le chemin suit la rive gauche du Kour. Mais au-delà, d'affreux rochers qui bordent la rivière interceptent tout passage sur cette rive. Nous gravîmes la crête de ces rochers, laissant Aspindsé sur la rive droite du Kour, et sur la gauche dans un vallon étroit les bains d'Akmet, éloignés de quelques verst de la route. Cette source commence à être fréquentée; elle est acidulée et montre 13°? de température; elle est agréable à boire; en sortant de terre,

(1) Voyez Atlas, IV série, pl. 28.

elle remplit deux bassins où l'on se baigne (1). Elle dépose considérablement de tuf calcaire; le ruisseau qui passe à quatre jets de pierres au-dessous de la source en est même encaissé. On exploite ce tuf pour Akhaltsikhé; car il n'y a, dit-on, pas d'autre pierre à chaux dans le pays que celle-là.

De l'autre côté de la crête de rochers, des terres arables remplissent l'élargissement de la vallée. Mais à l'approche de Kherthvis, la vallée du Kour se rétrécit derechef; deux parois à pic et noirâtres, ne sont séparées que par la largeur du Kour, et par une bande étroite de terrain couvert de vergers. Mes yeux se portent avec une attention toujours croissante sur la paroi qui est en face de moi, où je vois s'ouvrir une fente sombre et profonde, dont un rocher noir isolé masque en partie l'entrée. C'est là Kherthvis.

Cette fente est la gorge par laquelle la Tapravanié vient se jeter dans le Kour, et ce rocher sourcilleux qui marque l'angle du confluent des deux rivières, est le postument sur lequel est perché le château de Kherthvis. Il est rare qu'un peintre puisse trouver des effets de paysage plus dignes de son pinceau.

(1) N'ayant pas été moi-même à Akmet, je tiens ces détails de M. Tesseyre, qui y a passé une saison de bains.

Kherthvis jadis, chef-lieu d'un sandjak, servait de résidence à un pacha turc, qui a fait place à une compagnie de soldats russes ; elle garde ce poste, quoique ce fort n'ait nulle importance stratégique, vu qu'il est dominé de toutes parts et de très-près ; mais contre les Turcs ignorants, tout est bon.

Kherthvis tel qu'il est, fut l'ouvrage des Géorgiens sous le règne de Thamar et de ses successeurs. Mais l'histoire géorgienne le cite déjà comme existant dès les premiers temps de la nation karthle. Elle le nomme parmi les châteaux forts qui furent conquis par Alexandre-le-Grand ou par ses généraux. Son histoire est celle du Sa-atabago.

Le fort ne comprenait d'abord que la citadelle actuelle qui occupe la cime irrégulière du rocher ; on y voit une petite église grecque assez bien conservée ; je copiai sur la poterne basse une assez longue inscription géorgienne en anciens caractères dont M. Brosset jeune n'a pu déchiffrer que ceci :

Au nom de Dieu, par l'intercession et l'assistance de sa Sainte Mère, avec la permission . . . j'ai commencé . . . . . des rois . . . . . moi Kamkamichvili, du pays d'Oph, cette tour et . . . . en l'an 45, le 14 février . . . Dieu . . . Amen.

Elle fut donc construite en 1357 de notre ère sous le règne de l'atabeg Kouarkouaré,

fils de Sarghis, vassal de David VIII, fils de George l'Illustre, qui venait de mourir.

Le reste de la forteresse plus moderne, s'étend au levant et au midi de la citadelle sur une assise du rocher, et consiste en quatre fortes tours, liées par un mur épais de quatre pieds. Chacune de ces tours a un nom; celle du couchant s'appelle *Keurpi-kalà*; sa voisine *Djébakhana*; celle de l'angle sud-est *Ouzoun*, et enfin celle qui regarde le sud, *Topkhana*. Deux portes sont défendues par ces deux dernières tours, celle du sud, appelée *Sowkapi* (la porte de l'eau) et celle de l'est, *Tcharchi-kapi* (la porte du bazar).

La forteresse ne renferme que dix maisons dont la meilleure est destinée au capitaine de la compagnie. C'était le logement de l'ancien pacha, qui l'avait fait construire avec beaucoup de soin et même avec un certain luxe. Le harem surtout était magnifiquement orné pour le pays. Le capitaine en a fait sa chambre d'été; car elle n'est pas tenable en hiver et n'est pas faite pour les froids et les neiges de Kherthvis, qui durent assez longtems; j'estime que ce château est aux environs de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le climat en est très-sain, et je n'y ai pas trouvé un seul soldat malade.

On allait puiser l'eau de la Taparavanié par deux chemins souterrains semblables à celui que j'ai décrit dans la forteresse de Koutaïs.

Le petit bourg de Kherthvis est au pied du fort, le long de la face du rocher qui regarde le sud; sa population se monte à 800 âmes parmi lesquelles il y a quelques petits marchands arméniens. On a construit deux ponts en bois, l'un sur le Kour, l'autre sur la Taparavanié.

Le capitaine commandant de Kherthvis me reçut comme un Robinson dans son île recevrait un Européen qui viendrait le visiter; il s'égare rarement quelqu'un jusque dans cette lointaine frontière de la Russie, et c'est un bonheur pour ces braves officiers de voir quelqu'un qui leur apporte des nouvelles de ce qui se passe dans le monde. Le capitaine me traita somptueusement avec d'excellent vin de Cakhéthi, et avec de délicieuses petites truites de la Taparavanié. Puis comme je désirais encore atteindre ce même jour Vardsie, il songea au moyen de m'y faire recommander au seul habitant qui représente aujourd'hui la population tout entière de cette ville. On fit venir un Arménien qui écrivit un bel ordre que le capitaine signa de son cachet; il pria son lieutenant qui était d'origine saxonne, et qui avait conservé quelques souvenirs de sa langue maternelle, de nous accompagner; on nous adjoignit deux bons Cosaques et nous allions monter à cheval, quand on vint nous dire de la ville que ledit habitant était là pour faire quelques emplettes. Charmé de cette bonne nouvelle,

nous le fîmes venir, et après force injonctions de la part du capitaine, nous le priâmes de nous servir de guide. Il s'y soumit de bonne grâce et chassant sa bête chargée de sacs devant lui, nous n'eûmes plus qu'à le suivre.

VOLCANS ÉTEINTS

DE

NAKOLAKEVI, ZÉDA-TMOGVI, VARDSIE.

Mais depuis longtems j'ouvrais de grands yeux à la contemplation de phénomènes toujours plus énigmatiques, toujours plus extraordinaires pour moi. Déjà à Gobiéti j'avais vu des formations schisteuses de la craie inférieure, dont les parois noirâtres encaissent le Kour, percée de jets d'une vraie dolérite.

A Akhachénié, des blocs de trachyte arrondis, comme roulés, semés sur les pentes des collines, m'avaient singulièrement étonné. Cette vallée circulaire d'Aspindsé, bordée de rochers trappéens et de lits de trass ou de cendre jaune et rouge, ne me paraissait pas une vallée ordinaire. Puis cette première écluse du Kour au-dessus d'Aspindsé, et cette seconde digue qui commence au-dessous de Kherthvis me présentaient des formes par trop inusitées dans nos systèmes

neptuniens. Enfin à Kherthvis, il était certain que j'étais dans le voisinage d'un volcan. En effet, ici commencent sérieusement les formations purement volcaniques.

En remontant le Kour pour aller à Vardsie, je ne trouvai les deux parois qui encaissent le fleuve que composées de brèches volcaniques qui forment des bancs de 40 à 50 pieds d'épaisseur sur lesquels viennent des coulées de dolérit e. Celle-ci en se refroidissant s'est divisée en poly èdres et même en prismes réguliers à 6 pans qui ne laissent rien à désirer à côté de ceux des sept montagnes des bords du Rhin. Ces coulées de lave basaltisée ont de 20 à 100 pieds d'épaisseur. Par-dessus reviennent des bancs de brèches volcaniques très-angulaires de tous genres, liées par une masse volcanique ou par des cendres. Ça et là, celles-ci forment des lits particuliers; elles sont blanches, grises, rouges, bleuâtres, etc., mêlées de temps en temps de fragments et de lapillis. Compactes et durcies, elles ont offert au ciseau une masse facile à tailler; l'on me fit voir sur la rive gauche du Kour des grottes que la patience humaine y avait excavées.

Je vis quelquefois le grès analogue à celui des montagnes d'Akhaltsikhé servir lui-même de base à ces déjections volcaniques, et sortir du lit du Kour ; il est bouleversé, mais reconnaissable. Des lits épais de quelques pieds de

gros cailloux arrondis sans ciment, le séparent ordinairement des bancs de brèches volcaniques.

Quand nous eûmes fait 7 à 8 verst dans ce chaos pierreux, en côtoyant le Kour, nous débouchâmes derechef dans une vallée circulaire: les hautes parois qui bordent le Kour, s'écartent ici et forment un vaste amphithéâtre ou plutôt un cirque au milieu duquel passe la rivière pressée dans un lit étroit creusé de 50 à 60 pieds au-dessous du fond du cirque. Les escarpements qui le circonscrivent, ne sont plus si déchirés; ils s'adoucissent, s'arrondissent. A leur pied dans le cirque s'élèvent une multitude de cônes et de monticules moins élevés, qui ne consistent qu'en cendres et en scories, rouges, blanches, bleues, etc.

Ces monticules sont semés çà et là sans régularité; quelques-uns s'élèvent de 2 à 500 pieds au-dessus du niveau du Kour et ils forment plusieurs rangs jusqu'au pied de l'enceinte générale. Quelques-uns sont hérissés de prismes basaltiques de dolérite qui a coulé parmi les cendres (1).

Des blocs erratiques arrondis de trachyte semblable à celui du Puy de Dôme, sont semés

(1) Voyez une vue de ce cirque, dans mon Atlas, V série, pl. 4 des coupes, vues et plans géologiques : elle a été prise du haut de l'écluse qui ferme le cirque du côté de Kherthvis.

partout, là où le volcan les a lancés ; une grande partie en a été employée à faire des enclos de jardins et de vignes terrassées qui couvraient jadis toutes les pentes accessibles du cirque.

Côtoyant toujours le Kour, nous traversâmes presque diamétralement le cirque, en allant du Sud au Nord. Au bout de 4 verst nous dépassâmes les ruines d'un vieux château turc, et tout à coup à mon extrême surprise, je me trouvai au bord d'un petit lac de 5 à 600 pas de longueur sur 400 pas de large, sans issue, d'une profondeur extrême et enfoncé dans un bassin de blocs de trachyte (1) roulés, entassés confusément les uns sur les autres et formant une digue régulière haute de 10 à 15 pieds. Je ne pus voir dans ce petit bassin à l'onde noire, immobile, que le reste du dernier cratère d'éruption qui s'est rempli d'eau comme tant d'autres cratères éteints. Ce qui me frappa le plus, c'est que les eaux dormantes qui le remplissent soient

(1) Ces blocs de trachyte sont extrêmement poreux, et percés de trous à l'infini ; ils sont de toutes couleurs ; quelques-uns consistent en porphyre rouge tacheté de noir, qui provient sans doute de schiste ou de grès vert recuits ; d'autres appartiennent à des dolérites vitreuses ou résinites. Le plus communément, ils ont 2 à 3 pieds de diamètre ; il en est peu de beaucoup plus grands : les blocs qui sont semés aux alentours d'Akhachénié sont de la même taille que ceux-ci.

élevées de 50 à 60 pieds au-dessus du courant du Kour, quoiqu'elles n'en soient séparées que par une digue qui n'est composée elle-même que de ces gros blocs de trachyte.

A un verst au-delà du petit lac, nous traversâmes un ravin qu'arrose la seule eau courante de la rive gauche du Kour : elle est amenée de loin et passe par le village de Nakolakévi qui se distingue de loin par son ancienne église fort bien travaillée, et enrichie de moulures. Nakolakévi était jadis une ancienne ville, qui s'est réduite en ces quelques maisons qu'on y voit aujourd'hui.

Puis nous longeâmes un second village qui s'étend encore dans l'enceinte du cirque : mais derrière le village les parois se rejoignent et ferment la vallée, et le Kour étranglé derechef sort de son écluse supérieure en tournoyant et en mugissant. Sa direction avait été jusqu'ici Ouest vers Est ; il la change tout à coup en entrant dans le cirque, pour couler vers le Nord.

Je m'étais arrêté quelques moments pour examiner cet imposant théâtre de tant de révolutions volcaniques, où régnait maintenant la paix, où les villages s'étendaient, se renouvelaient comme par générations. Nicolas seul qui ne m'abandonnait jamais, était resté à côté de moi, témoignant l'intérêt qu'il prenait à tant d'objets nouveaux pour lui. Cosaques, officiers, guide, nous avaient laissés dans notre contemplation

sans songer à nous attendre. Ils avaient disparu pour nous et nous cherchâmes à les rattraper. Cela alla bien tant que nous fûmes dans le fond du cirque. Mais arrivés derrière le village, à cet affreux étranglement du Kour, où trouver notre chemin dans ce chaos hérissé de pics, d'aiguilles, de massifs éboulés grands comme des maisons; nous criâmes ; personne ne nous répondit. Le sentier que nous avions pris au hasard, était plus fait pour des chamois que pour des cavaliers. Déjà nous avions fait un bon bout de chemin dans ce dédale de débris d'un monde fracassé, escaladant toujours, passant sur de vieilles murailles ou sur d'antiques masures qu'on était venu enchâsser jusqu'au milieu de ces rochers quand nous remarquâmes enfin qu'il était impossible que ce chemin nous menât à Vardsie. Il nous fallut redescendre; nous découvrîmes heureusement le vrai sentier qui n'était guères meilleur que l'autre et où nous trouvâmes nos compagnons de voyage, qu'une légère inquiétude avait pris et qui nous attendaient.

Le chemin dans cet étranglement du Kour se glisse sur quelques assises du rocher, et il est tel qu'il faut se pencher sur l'abîme pour ne pas frapper de la tête contre la corniche du roc, et que le cheval n'a que la place la plus strictement nécessaire pour passer outre.

Cependant ce n'était pas ici qu'il fallait se laisser

distraire par ces petites contrariétés de voyage tant la vue qu'on avait sous les yeux était imposante et belle dans ses horreurs. En face de nous, sur la rive gauche du Kour, s'élevait à pic l'immense pilier, haut de plus de 1,000 pieds, qui formait l'autre côté de l'écluse : dans toute sa hauteur il ne consistait qu'en brèches volcaniques, qu'en coulées de lave alternant avec des lits de cendre.

Sur le sommet de ce rocher bizarre (1), s'étendait la vaste forteresse ruinée et abandonnée de Zéda-Tmogvi, autrement dite Thamaratsikhé (2), c'est quelque chose qui ressemble à Ehrenbreitenstein, par la hardiesse et le pittoresque de sa position. Cette forteresse fut souvent assiégée et fortement disputée pendant les guerres sanglantes des Turcs contre les Atabegs, les Géorgiens et les Persans. Prise par les princes partisans des Turcs en 1578, elle fut aussitôt reprise par le fameux Manoutchar : mais les victoires des Othomans le forcèrent à la remettre le 17 d'août de la même année à Lala-Pacha. Je ne sais depuis quand elle est abandonnée : peut-être que sa position si peu abordable en a dégoûté les Turcs. Il faut y porter l'eau par un chemin

(1) Voyez Atlas, II série, Pitt., pl. 22.

(2) Ce n'est qu'une suite de cette manie de tout attribuer dans le pays à cette reine.

voûté souterrain qui descend en zigzag jusqu'au Kour où quelques masses énormes écroulées dans son lit mettent à l'abri ceux qui vont y puiser l'eau : on voit très-bien ce chemin dans le dessin que j'ai donné, IIe série, pl. 22 (1).

Quand nous eûmes passé ce défilé digne d'être visité par les géologues et par ceux qui aiment les belles horreurs, la vallée s'élargit tant soit peu. Nous fîmes encore cinq verst pour arriver à Vardsie, chevauchant à travers un désert d'autant plus triste que partout il montrait au milieu même des rochers les plus abruptes, les traces des nombreuses habitations qui le recouvraient jadis. Nous n'errions qu'au milieu des restes de terrasses, sur lesquelles végétaient encore quelques ceps de vigne bien misérables. Des abricotiers devenus sauvages se mêlent par petits bouquets, aux noyers, aux pruniers, aux pommiers, témoins d'une ancienne culture.

Comme sur les bords du Rhône en Valais, on avait disputé à la nature avare jusqu'aux plus petits coins de terre, cultivable; tout ce qui n'était pas verdure ne présentait comme aujourd'hui que des parois de cendres volcaniques reposant par lits sur des couches de brèches volcaniques; l'aspect déchiré et la teinte de

(1) Güldenstädt écrit pour Zédatmogvi Séda-Tmogli Voyez Description du Caucase, p. 27, éd. Klap.

rouille de celles-ci ressortent bizarrement sur les groupes de verdure et sur les eaux du Kour rapide qui ne fait que gronder et écumer sur les blocs de trachyte et de dolérite qui pavent son lit.

Il est ici plutôt torrent que rivière. Ce n'est qu'après sa jonction avec la Taparavanié à Kherthvis qu'il devient rivière. Au-dessus de son confluent, on peut presque partout le passer à gué, ce qui n'est pas possible au-dessous.

Nous le traversâmes à cheval tout près de Vardsie à côté de 2 ou 3 vieux troncs qui servent de pont aux piétons, et nous entrâmes dans une gorge volcanique profondément entaillée dans la paroi qui flanque la rive gauche du Kour. C'est là que nous devions passer la nuit chez notre guide, le seul habitant de ces quartiers, où il vient passer l'été pour recueillir les fruits qui croissent sur les arbres abandonnés.

Cette gorge d'un quart de lieue de profondeur, close de toutes parts par de formidables coulées de dolérite, et par d'énormes couches de brèches et de cendres volcaniques, n'était remplie jadis que de vignobles, de vergers et de jardins à la porte même de Vardsie. La végétation y est superbe et d'une grande fraîcheur. La vigne abandonnée n'avait pas encore péri sur les nombreuses terrasses où elle poussait languissamment; j'y trouvai même quelques grappes de

raisins verts, il est vrai; à cette hauteur qui va entre les 4 et 5,000 pieds, c'était bien une rareté que d'y trouver de la vigne : elle ne prospérerait pas, si elle n'était favorisée par ces hautes parois qui l'abritent et qui réverbèrent une chaleur concentrée sur un sol volcanique.

Vardsie, la ville, la citadelle, le monastère était devant nous, taillé dans tout le pourtour du plus voisin des hauts rochers qui limitent la gorge à l'ouest; il était trop tard pour oser nous hasarder dans ces dédales troglodytiques; mais l'embarras était de savoir où nous loger. On avait fait l'inspection de la misérable hutte du paysan où il n'y avait pas à songer à disputer un coin aux vaches, aux poules qui dormaient, pêle mêle avec le maître, sur un fumier. Nous étions menacés d'un orage que les échos nombreux nous annonçaient majestueusement en répétant de toutes parts les éclats du tonnerre lointain. «Mes amis, dis-je en revenant de faire une petite inspection des localités, à mes compagnons qui se plaignaient, vous voilà embarrassés en beau chemin; les parois de rochers sont percées de grottes et vous craignez de ne pouvoir trouver un refuge. Certes, on peut être logé cent fois plus mal que nous ne le serons là.»

Les anciens habitants de Vardsie avaient établi ici leurs pressoirs et sans trop chercher, je les menai dans celui qui était le plus près où nous

trouvâmes encore l'établissement tout entier et bien conservé (1). La grotte taillée dans une couche de cendres durcies et compactes était spacieuse et très-sèche. On y reconnaissait l'industrie du Géorgien et de l'Imérétien dans l'ameublement du pressoir. Le *Satznakhèli* ou grand tronc d'arbre creusé qui sert de cuve pour mettre le raisin, l'écraser, le presser, était remplacé par de longs bassins taillés dans le roc vif et ménagés en creusant la grotte ; l'un avait six pieds de profondeur ; le moût sortait par un trou pratiqué à l'une des extrémités. Cela m'a rappelé aussi les bassins de ce genre des grottes de Tépékerman et de Fitski en Crimée (2), qui ont été une énigme pour les voyageurs : ils prouvent combien il y avait d'analogie dans les mœurs des anciens habitants de tout le pourtour de la Mer Noire, tant Grecs que Géorgiens.

Nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous établir dans cet asile et nous y passâmes la nuit la plus paisible malgré l'orage et la tempête qui se jouait dans les gros noyers. Le lendemain tout était calme, et la plus belle des aurores vint se refléter jusque sur les voûtes de notre nouveau palais. Après avoir bu notre thé sous le noyer antique qui ombrageait l'entrée de notre

(1) Voyez Atlas, IV série, pl. 5.
(2) Voyez Atlas, IV série, pl. 6, fig. 4.

grotte, nous expédiâmes un de nos cosaques dans un village voisin pour nous y procurer des vivres, car notre hôte n'avait à nous offrir que du fromage en fils; puis nous nous hâtâmes d'aller satisfaire notre impatiente curiosité.

Vardsie ou *Vardsihé* dont le nom signifie en géorgien et en arménien même forteresse des roses, avait été selon la tradition le séjour affectionné de la reine Thamar; on prétend même qu'elle le fonda; il se peut qu'elle l'agrandit; mais Vardsie certainement est bien plus ancien que Thamar.

Jadis nous aurions pu arriver tout droit du fond de la gorge au centre de la ville en suivant un chemin souterrain qui traversait le rocher; il est devenu impraticable aujourd'hui jusqu'à un certain point, et nous fûmes obligés de faire le tour du rocher par un chemin affreux où les piétons seuls peuvent se hasarder, en se traînant parmi les massifs volcaniques éboulés, et quand nous fûmes arrivés au pied même de la paroi à pic où commencent les cryptes nombreuses, nous escaladâmes cette paroi en mettant nos pieds dans des trous qui, taillés dans le rocher, tiennent lieu d'escalier.

On passe par plusieurs étages de grottes avant d'arriver à celui où sont les hypogées et édifices principaux, rangés le long d'une saillie qui tient lieu de rue. Le plus considérable, celui qui

frappe le plus au premier abord, est une grande église que Thamar, dit-on, fit édifier et tailler dans le roc : c'est le seul bâtiment auquel on ait appliqué à l'extérieur, en pierres de taille, une façade consistant en un portique très-étroit, supporté par deux arcades. On entre par deux portes dans le corps *a* de l'église taillée entièrement dans un trass composé de cendres volcaniques blanches ou grises devenues compactes. Ce trass blanchâtre a plus de 200 pieds de hauteur et coupe avec les énormes lits de scories et de lapillis noirs qui couronnent le rocher.

La nef de l'église (1) a près de 40 pieds d'élévation ; on remarque partout la plus grande simplicité; point d'ornements, ni de ciselures; les parois seulement sont couvertes de peintures. Le plan est grec ; une pierre grossière *c* placée au milieu du chœur semi-circulaire *b* tient lieu d'autel ; un prêtre qui vient de loin y officie à jours fixes une ou deux fois l'an, au milieu d'une foule de pèlerins qui s'y rassemblent alors. Pendant le reste de l'année, il y en vient aussi de temps en temps pour y accomplir des vœux, ou pour y faire leurs prières, cette église passant pour un lieu très-saint ; ils déposent alors leurs offrandes soit en cire, soit en

(1) Voyez un plan de l'église et de ses dépendances, Atlas, III série, architect. pl. 4.

pièces de monnaie sur l'autel, où personne n'a garde d'y toucher.

La renommée et la sainteté de cette église était principalement attachée à la possession d'une image miraculeuse de la Vierge, et du tombeau de la reine Thamar, dont je vis les restes spoliés et mutilés dans la sacristie creusée derrière l'église. Je le pris d'abord pour une cheminée, à sa teinte noire et enfumée et à sa forme. Il est isolé entre la porte du chœur et celle de l'église et mesure 6 à 7 pieds en carré et 10 pieds en hauteur. Il paraît qu'on pouvait y entrer et que le corps était déposé dans une excavation sous le sol. A l'extérieur, il était revêtu de briques vernissées en vert, ce qui lui donnait l'air de nos poêles.

Au fond de la sacristie *e* aboutit un souterrain *f* qui mène à l'étage supérieur où la patience humaine est parvenue à tailler une seconde église aussi grande que la première, au-dessus de laquelle elle est élevée d'une soixantaine de pieds. Au-delà de l'église, le souterrain va déboucher dans la gorge où sont les pressoirs. Il est impraticable, comme je l'ai dit plus haut; les déblais qui s'y sont accumulés, l'ont bouché.

La porte en face du chœur communiquait avec un vaste appartement *g*, espèce de cuisine ou d'antichambre d'où l'on montait par un escalier *h* à un second appartement *i*, destiné, dit-on,

à servir de chambre à coucher aux rois de Géorgie, quand ils venaient visiter Vardsie : il était ouvert en face du tombeau de la reine Thamar sur lequel on planait, et recevait sa lumière de l'église par deux fenêtres *k*.

En sortant de l'église et en prenant à gauche, j'arrivai par une porte taillée dans le rocher, aux appartements de la reine Thamar, situés sur la prolongation de la saillie du rocher et précédés d'une dizaine de grottes qui servaient à sa cour. La reine avait une maison d'été et une maison d'hiver. Celle-ci consistait en un petit portique qui précédait un vaste sallon de 30 pieds de long sur 20 de large, taillé en plein cintre. Tout autour régnait un étroit divan, à la géorgienne, et comme je l'ai observé à Archéopolis, dans l'ancien palais des rois. Une grande alcôve dans le fond, et une plus petite de chaque côté en faisaient tout l'ornement. Deux fenêtres l'éclairaient médiocrement. Au-devant de l'une se trouvait le foyer circulaire creusé dans l'aire, où l'on entretenait le brasier qui chauffait la chambre. La porte au fond du salon donnait dans une garde-robe; celle à droite dans un cabinet d'où la reine pouvait entendre la messe par une petite fenêtre qui s'ouvrait sur une chapelle domestique, espèce de petit prie-dieu orné de peintures. La porte du salon pouvait se fermer solidement en dedans avec des traverses en

bois, comme cela se pratique encore aujourd'hui en Iméreth pour les églises (1).

L'appartement d'été était au-dessus de celui d'hiver : on y montait par un escalier qui avait ceci de particulier, que la première marche avait 4 pieds de haut. Il était aussi en plein cintre et pourvu d'alcôves et d'une chambre de réduit. Le devant entièrement ouvert donnait sur une galerie ou balcon en bois ; de cette hauteur on planait sur toute la vallée du Kour, bordé ici, comme plus loin, de jardins et de vergers en terrasses jusqu'au sommet des pentes de la vallée (2).

Voilà de quoi se contentait dans ses heures de retraite une reine puissante, une reine qui avait soumis tous les peuples montagnards du Caucase et qui les avait convertis au christianisme. Pas d'ornement, pas de sculptures ; de simples lignes ; ces palais de grottes diffèrent extrêmement des cryptes somptueusement décorées d'Ouplostsikhé, que je vis plus tard près de Gori.

De l'autre côté de l'église je visitai nombre d'autres appartements ; ils sont encore plus simples que ceux de la reine et se ressemblent presque tous. La voûte en plein cintre ou lé-

(1) Voyez Atlas, IV[e] série, pl. 5, fig. 1 et 2.
(2) Voyez, même planche, fig. 3 et 4.

gèrement surbaissée, est employée partout. Au fond de l'une de ces cryptes jaillit une source fraîche, abondante et de bon goût, qui fournissait tout le voisinage : sa température dans ces cendres volcaniques est de 9°.

Cette rangée de grottes se termine par une plate-forme du rocher, sur laquelle on a eu assez de place pour construire le clocher de l'église, le seul édifice en pierre hors de terre. Chargé de ciselures et de moulures comme la cathédrale de Koutaïs, son effet est très-pittoresque au milieu de ces cavernes et sur cette pointe de rocher. Il servait de porte d'entrée à l'autre moitié de la ville, creusée de même dans la prolongation du rocher ; on ne la voit pas dans mon dessin. Les grottes qui criblent les parois blanchâtres sont innombrables ; les unes servaient de boutiques, de magasins, d'écuries ; d'autres formaient de grands appartements. Sur les déchirures d'un rocher s'élevait la citadelle, dont il ne reste presque plus de traces ; on montre seulement où était la porte.

Enfin, à quelques pas de là, nous entrâmes dans une troisième église, sans doute la plus ancienne de celles de Vardsie. Elle est aussi taillée dans le roc, mais n'approche pas des autres, tant s'en faut, pour la grandeur. Je m'amusai longtemps à considérer les nombreuses peintures à fresque qui recouvrent les parois ; jusqu'à

présent je n'avais rien vu de mieux conservé de cette ancienne école byzantine, aux teintes plates, aux contours durs, aux formes maigres et sèches; toutes les inscriptions étaient en grec. Je retrouvai le chœur décoré d'une image de la Vierge, presque copiée sur le tableau en mosaïque de Ghélathi; elle diffère seulement en ce qu'elle a les deux bras étendus et les mains pliées comme pour donner la bénédiction au monde. Les archanges Michel et Gabriel n'y manquent pas non plus. Le rebord qui exprime le cintre du chœur est aussi orné d'une inscription grecque en écriture abréviée comme à Ghélathi, et l'enfant Jésus y donne la bénédiction en tenant les doigts pliés comme à Ghélathi et à Nikortsminda.

J'ai dit que c'était la plus ancienne église de Vardsie; la description que je viens d'en donner prouve qu'elle date du temps de l'empire, et qu'elle est antérieure à la domination géorgienne sur le Sa-atabago. Je lui trouve la plus grande analogie avec ces églises que les Grecs d'autre part ont taillées dans les rochers de la baie de Sévastopol en Crimée. Les peintures ne peuvent pas être bien postérieures à l'an 1053, où le grand schisme du Filioque sépara les Grecs des Latins; je reviendrai plus bas là-dessus.

Voilà ce Vardsie tel que je l'ai vu aujourd'hui, sans voix humaine quelconque qui retentisse

sous ces milliers de voûtes, sans prêtre qui officie sur ces autels abandonnés, sans lampe qui brûle auprès du tombeau de Thamar, sans cloche qui résonne dans ce clocher tristement déserté. Le nom même de cette ville antique s'est effacé de toute carte moderne, où on le cherche en vain. Son éloignement de toute habitation l'a fait oublier. Le nom de Vardsie ne paraît que dans d'anciennes chroniques, et surtout dans celles qui décrivent les guerres des atabegs Kouarkouaré et Manoutchar contre les Turcs; Vardsie fut alors (1) souvent pris et repris. Alp-Arslan s'en était aussi emparé lors de sa mémorable expédition qui précéda la prise de Kars et d'Ani en 1064; l'historien de ces guerres lui donne le nom de Sil-Wardeh (2).

De retour dans notre pressoir, nous trouvâmes notre cosaque revenu de son expédition; il avait fort bien rempli sa commission, et était rentré dans nos quartiers avec un mouton qu'il avait tué, écorché, dépecé, à l'aide de son camarade; ils étaient fort occupés à nous le préparer sous trois ou quatre formes, ce qui venait fort à point après les fatigues de la matinée;

(1) Vardsie fut pris par Chah-Thamaz en 1553, aidé de l'atabeg Khaikhosro, qui reçut du chah pour sa récompense la célèbre vierge de Vardsie.

(2) Voyez dans Saint Martin, Mém. hist. sur l'Arménie, t. II, p. 227, le récit d'Ibn-Alathir.

mais ce furent eux qui se régalèrent le mieux, et ils vérifièrent ici le proverbe qui dit : Appétit de cosaque.

Je ne pouvais me résoudre à quitter ces lieux si remarquables sous tous les rapports. J'aurais pu y trouver de l'occupation pour huit jours. Ce ne fut qu'à regret que, las de courir, de grimper, de dessiner, je me décidai à suivre mes guides, qui, vers le soir, vinrent m'arracher du milieu des rochers, où j'étais occupé à faire le croquis de Zéda-Tmogvi, qui fait le sujet de la planche 22 ; nous retournâmes à Khertvis pour y passer la nuit.

Le dimanche $\frac{5}{15}$ septembre, si j'avais été peintre de paysage et passionné pour le pittoresque, j'aurais pu, sans aller bien loin, trouver le sujet d'un magnifique dessin en me plaçant sur les rives du Kour, en face de la forteresse de Khertvis ; on voit rarement quelque chose d'un effet plus romantique. Mais je trouvai qu'en conscience il valait mieux m'occuper de mon étude principale. Pour pouvoir planer à mon aise sur la vallée du cratère volcanique, et en faire une esquisse qui n'a pas, bien loin de là, le charme d'une vue de Khertvis, j'escaladai la montagne, élevée de 1,500 pieds au-dessus du Kour, qui forme l'angle de rétrécissement de ce cratère vers la forteresse. Que les géologues viennent contempler ce tableau mystérieux d'un ancien laboratoire

de la nature; il est à mes pieds; j'en embrasse tout le pourtour d'un coup d'oeil; je me promène sur ces innombrables cônes de cendres qui entourent le cratère, changé en lac, et sur ces murs de laves et de débris volcaniques qui enceignent la vallée; sur ces aiguilles prismatiques qui en hérissent les parois (1)... Mais le non-géologue fera bien d'y venir aussi pour se tourner du côté de Khertvis et y jouir de la vue de cette vallée sauvage, rare effet des efforts d'un volcan qui, après avoir amoncelé cendres et laves autour de lui, a déchiré son sein et l'a ouvert aux eaux du Kour; il suivra sa trace brillante jusqu'au pied de cette forteresse germanique, couronnée de tours, de créneaux, et élevée majestueusement sur son piédestal noir au milieu de la verdure des nombreux jardins fruitiers de Khertvis.

(1) Je ne prétends pas que ce cirque volcanique ait créé à lui seul les laves, les jets de dolérite, et les immenses amas de stras et de scories qui l'entourent, qui le circonscrivent; des cratères placés à une plus grande hauteur sur les sommités d'alentour ont sans doute versé la majeure partie des coulées de lave, ont déjeté les débris entassés, dans lesquels le cirque et la vallée du Kour sont creusés; mais je regarde ce cirque, et nombre de phénomènes qu'il renferme, comme les derniers résultats des efforts plutoniens dans cette partie de l'Arménie.

Voyez un dessin de ce cirque volcanique dans la Ve série, géologie, cartes, coupes, etc.

Je revins à Khertvis par le village de Ghelsounda, et, pour éviter une foule d'énormes chiens qui me menaçaient, je traversai à gué le Kour à trois verst au-dessus de la forteresse. Les roches qui bordent Ghelsounda abondent en excellentes sources.

Khertvis communique directement avec Tiflis sans faire le grand détour par Atskour et la vallée de Bardjom. On remonte la Taparavan jusqu'au-dessous d'Akhalkalaki, où l'on côtoie l'un de ses affluents de droite; on passe par les villages de Varivan et de Baralet, ou par Samsar, avant d'arriver au point culminant des montagnes qui séparent le Sa-atabago du Trialèthi; on tourne au nord du petit lac de Tabistsékhoura, qui est sans issue, comme un cratère volcanique. Cette contrée est couverte de bois, et les Russes l'appellent la forêt Rouge (Krasnalès). Sur le revers on trouve dans le Trialèthi le fort de Tsalka, qui date de bien loin dans l'histoire de ces pays; puis Bachekichet, petite forteresse, après quoi l'on entre dans la Somkhétie, près des sources de l'Alghet, etc. Ce chemin offre peu de difficulté en été pour les chevaux, et il paraît avoir été de tout temps une des principales voies de communication entre la Somkhétie, si anciennement florissante, et le Sa-atabago.

Deux autres routes partant d'Akhalkalaki me-

naient, l'une dans la vallée du Kram, l'autre à Ani et dans la vallée de l'Akouréan.

Je dînai encore à Khertvis, puis vers le soir je dis adieu à notre aimable commandant pour aller passer la nuit à Aspindsé. Nous redescendîmes la vallée du Kour en nous tenant sur la rive droite, hérissée de rochers jusqu'au premier village, qui est à trois verst de Khertvis. Le grès et le schiste, qui appartiennent très-vraisemblablement à l'étage inférieur de la craie, se montrent ici horriblement maltraités. Leurs couches plongent vers le cirque volcanique de Nakolakévi; au fur et à mesure qu'on avance, leurs masses s'élèvent au-dessus du niveau du Kour. Elles sont couvertes, comme plus haut, de lits de débris volcaniques, qui en s'éboulant couvrent le sol de blocs et de cailloux; il se forme des cavernes naturelles dans les couches les moins compactes.

Au village, nous retrouvâmes la vallée rélargie, que nous avions déjà parcourue en suivant la rive gauche, couverte de champs fertiles, tandis que la droite, très-escarpée, n'est hérissée que de terrasses à l'infini jusqu'au sommet de la montagne; la plupart sont abandonnées; cependant on a recommencé à cultiver celles qui avoisinent le Kour; ce sont des essais. Les unes sont couvertes d'arbres, les autres de vigne, qui pa-

raît prospérer; car un des propriétaires m'ayant vu passer, m'apporta d'excellent raisin noir.

Les traces des anciens villages se voient près de deux églises, dont l'une a été changée en habitation par les Turcs.

Avant d'arriver à Aspindsé, il nous fallut passer par cette horrible écluse de roches volcaniques et porphyriques, dans laquelle s'engouffre le Kour avant d'atteindre la vallée d'Aspindsé; c'est quelque chose de semblable à l'écluse de Zéda-Tmogvi, mais ce n'est pas si pittoresque. La végétation ressemble à celle de la Crimée près de Sabli.

Aspindsé est dans une des plus riches et des plus riantes vallées du Sa-atabago; mais quand la nature verse avec abondance ses dons sur nous, il est fâcheux que nos institutions sociales tendent à étouffer le bien qu'elle fait. Aspindsé, habité par des Turcs, était jadis la propriété d'un bey qui, lors de la prise en possession des Russes, vendit ses droits sur le village à un Arménien. On connaît cette nation avide: le nouveau propriétaire ne s'est pas plutôt vu le maître qu'il a, dit-on, exigé des paysans une dîme du quart de la récolte, au lieu du onzième, que le bey demandait d'eux. Je crois cependant que l'Arménien paie la capitation. Les paysans se plaignaient beaucoup à mon passage; je suis per-

suadé que le gouvernement sera venu à leur secours, s'il y avait vraiment abus.

Le bey habitait le château de forme germanique, élevé sur un monticule isolé de grès vert; il est aujourd'hui occupé par un paysan.

Les habitants du village parlaient tous le géorgien; il n'y avait que le Moullah venu de l'Anatolie qui ne le sût pas : c'étaient aussi jadis des Géorgiens chrétiens : leur vieille église en ruines existe encore.

Nous couchâmes à Aspindsé sous l'auvent d'une aire à battre le blé, au milieu des sacs de froment dont on fait de très-belle farine; la beauté du grain, malgré l'élévation absolue d'Aspindsé, qui peut atteindre 3,500 pieds, m'engagea à en emporter un échantillon que j'ai remis avec d'autres, à la société d'horticulture de Berlin; j'ignore si l'on a fait des essais avec ces semences et s'ils ont réussi.

On nous servit pour notre souper de petites truites qu'on pêche dans presque tous les petits ruisseaux qui se jettent dans le Kour. Les meilleures viennent de la Taparavan; elles sont exquises. Le Kour lui-même, dit-on, n'en nourrit pas au-dessus de sa jonction avec la Taparavan.

En continuant le lendemain notre route, nous abandonnâmes les rives du Kour, pour prendre au droit à travers le haut pays autour duquel il

contourne jusqu'à Atskour. Nous laissâmes à droite Latsiskhévi et 3 verst et demi plus loin, Idoumala, tous deux sur des collines de schiste: on y cultive du maïs en quantité.

Je vis ici clairement ce schiste, qui passe du gris au brun et au jaune, soulevé par des masses porphyriques, la plupart roches régénérées; ces porphyres forment un dôme isolé au milieu d'une enceinte presque circulaire, modèle parfait d'un cratère de soulèvement. Le schiste est riche en sources de ce côté-ci.

Au-delà du point culminant du schiste, les approches du village d'Indoussa sont marquées par de grandes gorges excavées dans le schiste et dans le grès.

Plus bas, quand je me trouvai déjà sur les flancs de la vallée d'Atskour, j'observai la température d'une belle source qui coulait toujours dans le schiste (1), mais plus bas, nous atteignîmes bientôt les vastes formations d'argile feuilletée avec gypse, qui remplissent tout le fond du bassin du Poskho et du Kour, d'Atskour jusque bien au-delà d'Akhaltsikhé : les couches en sont souvent bouleversées. Le village de Koudian est sur cette argile, à 500 pieds au-dessus du niveau du Kour; elle présente du côté de la rivière de longues gorges étroites avec

(1) Elle était de 8° Réaumur.

des filets d'eau. De nombreux jets porphyriques la traversent tout le long du bassin : la teinte noire et déchirée de l'un, sur la teinte jaunâtre et la coupe arrondie de l'autre, les rendent faciles à reconnaître.

En 1770, on vit pour la première fois, les armes russes pénétrer jusque dans ces vallons. Le célèbre Héraclius, roi de Géorgie, avait obtenu des secours de la Russie contre les Turcs; le général Totleben, traversant les Alpes caucasiennes du Ratcha, était venu le rejoindre pour une expédition contre le Sa-atabago. On remonta la vallée de Bardjom, et on s'avança jusque dans le voisinage d'Aspindsé, sur ces mêmes sommités que je viens de décrire. Mais une brouille s'éleva entre le général russe et Héraclius, au moment même où l'on était en présence de l'ennemi. Je ne sais quelles étaient les prétentions du général; il suffit de dire qu'il refusa de se battre, croyant mettre Héraclius dans le plus grand embarras et le forcer à plier sous sa volonté, ou à être vaincu. Mais Héraclius n'était pas homme à se laisser intimider ainsi; il se passa bravement des Russes, et fit de si bonnes dispositions qu'il battit totalement les Turcs sous les yeux mêmes du général qui ne fut que simple spectateur.

En 1771, Héraclius fit une seconde expédition contre Aspindsé, et emmena avec lui le célèbre Güldenstädt, qui visitait alors la Géorgie et l'Imé-

reth ; son journal s'est malheureusement perdu, nous n'en avons que quelques fragments que J. Klaproth a donnés pour siens dans son propre voyage (1).

Atskour, espèce de bourg ouvert, est défendu par une forteresse bâtie comme Akhaltsikhé et Khertvis sur un pic porphyrique qui surgit sur la rive droite du Kour, à l'entrée de la vallée de Bardjom (2). C'est encore un reliquat de l'ancienne domination géorgienne qui a laissé partout tant de traces. Ici, la citadelle est telle que les Géorgiens l'ont laissée, sanctifiée comme partout, par une église : on lit même sur les plaques de fer qui recouvrent la porte d'entrée, l'inscription qu'y firent mettre les fondateurs. Les lettres sont très-grossièrement ciselées, et ressemblent à l'écriture courante des Géorgiens, autrement dite main de guerre. La femme du capitaine commandant Gavronski, Géorgienne de naissance, voulut bien m'aider à la déchiffrer et à la copier ; nous fûmes plus d'une demi-heure à genoux, et accroupis devant cette porte basse. Madame Gavronski n'y vit que du tatare au lieu de géorgien, tant le tout était barbarement travaillé. M. Brosset jeune, auquel je l'ai

(1) Voyez, Güldenstädts Reisen nach Georgien und Imerethi, éd. Klapr., p. 72, etc.

(2) Voyez Atlas, IIe série, Pitt., pl. 21.

communiquée, malgré tous ses efforts, n'a jamais pu y trouver un sens complet; mais elle est bien décidément géorgienne. Voici les fragments qu'il a pu traduire (1) :

« Au nom de Dieu, père, fils et Saint-Esprit, nous avons construit ceci avec deux...... d'Oseth..... en trois. Intercède pour mon fils, ma fille et leur père. »

Un chemin souterrain voûté en zigzag le long des escarpements du rocher, menait au Kour, pour y puiser de l'eau, comme dans les autres châteaux géorgiens.

La forteresse entourait la citadelle, elle avait aussi une église. On y a établi fort à l'étroit, il est vrai, une compagnie de soldats mariés dont les enfants pullulent dans tous les coins.

Le bourg même n'est que les restes d'une ville assez considérable jadis, et qui possédait l'une des plus belles églises du pays, que les Turcs ont ruinée. D'ailleurs l'image de Notre-Dame d'Atskour était célèbre au loin par les miracles nombreux qu'elle opérait; ce fut pour les fidèles une épouvantable calamité, lorsqu'elle fut enlevée en 1486, par Jacob Khan; mais elle retomba bientôt après dans leurs mains et l'atabeg Manoutchar la racheta des Baratians pour une somme énorme d'argent, et la replaça

(1) Voyez Atlas, IV[e] série, archéologie, pl. 32, fig. I.

dans son sanctuaire. Soixante ans plus tard, Bagrat, roi d'Iméreth, enleva derechef la vierge d'Atskour, et la déposa dans le château sauvage de Tsikhis Djouari, d'où, selon l'expression de la chronique, elle fut entraînée en captivité en Iméreth, en 1553. L'atabeg Kourkouaré ne put rentrer en possession de la sainte Vierge, qu'en faisant la paix avec Ghiorghi, roi d'Iméreth, en 1562 (1). La mère de Dieu d'Atskour était l'objet d'un culte spécial, à peu près comme Notre-Dame d'Atocha chez les Espagnols. Après la ruine définitive de l'église d'Atskour, j'ignore ce que l'image est devenue.

Les sculptures du temple étaient supérieurement travaillées : la façade du chœur formait en saillie, la moitié d'un décagone. Quelques peintures étaient assez bien conservées, pour que je pusse juger du style, qui rappelait toujours la manière byzantine. La première esquisse avait été faite en rouge sur la muraille, qu'on avait plâtrée ensuite, pour peindre dessus définitivement.

Une plus ancienne église avait servi à fonder celle-ci, et l'on avait mutilé ses vieilles sculptures pour en faire de simples pierres de taille. Cette église ainsi régénérée, sert à son tour aujour-

(1) Voyez Chron. géorg. de M. Brosset jeune, et Chronique manuscrite de M. Schultz, passim.

d'hui à refonder d'autres édifices, et il n'y a pas de coin du bourg ou de la forteresse où l'on ne voie des fragments de ses belles fenêtres ou de ses corniches.

VALLÉE DE BARDJOM.

Le Kour, dans sa direction du sud au nord, après avoir traversé ces cirques et ces écluses volcaniques que j'ai décrits plus haut, se trouverait arrêté dans le long bassin d'Akhaltsikhé, devant cette haute chaîne de montagnes qui le sépare de la Colchide, si cette chaîne en face d'Atskour ne s'était fendue dans toute sa largeur et dans toute sa hauteur pour lui ouvrir une vaste écluse, par laquelle ses eaux se précipitent vers le Kharthli inférieur. Tout ce que la nature offre de plus sauvage, se trouve dans cette écluse taillée dans une chaîne qui s'élève de 5 à 6,000 pieds au-dessus du niveau du Kour. Les horreurs d'un affreux déchirement y sont entassées, mais à côté des points les plus pittoresques, les plus charmants, des chaos, des enfers et des paradis se succèdent tour à tour.

De tout temps, ce fut la communication naturelle du Karthli inférieur avec le Karthli supérieur ou Sa-atabago. La population s'y porta et

s'y augmenta considérablement. Les bords du Kour se couvrirent de villages, de châteaux, de villes, de ponts, d'églises; aux forêts de hêtres, de chênes et de pins, succédèrent des champs fertiles, des vergers et des vignes; on se disputa même les plus petits points cultivables. Revenez chercher cette ancienne culture, cette vie, fruit d'une population active et laborieuse, et qu'y trouverez-vous dans cette vallée de Bardjom?... Un désert. Longtemps disputée par les Turcs et par les Russes, cette vallée, frontière entre ces deux empires, s'est vue exposée à tous les malheurs d'une lutte et de représailles perpétuelles; les habitants ont péri ou se sont sauvés dans des contrées plus hospitalières. Les barbares Lesghi, sans cesse en course de leur pays à Akhaltsikhé, dont ils allaient servir le pacha, mirent le comble à ces misères, enlevant et pillant tout ce qui tombait sous leurs mains, fort contents d'avoir des esclaves qu'ils revendaient aux Turcs. Sous de pareilles occurrences, qu'on se fasse une idée de ce que devait devenir cette vallée.

Et qu'était-ce déjà, quand la Russie en prit possession? Que restait-il de cette florissante domination géorgienne, après plusieurs siècles de luttes entre la Turquie et la Perse, dont cette vallée marquait aussi la frontière ? Déjà Chardin dans son voyage en Orient, en 1672, ne la trouva pas beaucoup plus florissante que moi,

quand il dit (1) : « Deux lieues au-delà d'Usker (Atskour) on passe une montagne qui sépare de ce côté la Perse et la Turquie. Nous allâmes le long de cette montagne après l'avoir passée. Il y a beaucoup de villages dessus. Le Kour coule au bas, et l'on y voit en plusieurs endroits des ruines de châteaux, de forteresses et d'églises. Ce sont des vestiges de la grandeur des Géorgiens et des conquêtes des Turcs et des Persans. »

« De Souram, en remontant le Kour, disait aussi Güldenstädt (2), l'on trouve Borgoni (Bardjom) et quatorze autres endroits qui sont tous dévastés et déserts, servant pour ainsi dire de mur mitoyen entre la Géorgie et la Turquie. »

Le pays y a gagné peut-être en pittoresque, mais que c'est l'acheter par un dur sacrifice. En effet, je me croyais quelquefois sur les bords du Rhin, et il est tel point, surtout quand l'on se place en face de cette vieille ruine qui est à 4 verst d'Atskour, où l'on jurerait que l'on est près de l'une des ruines pittoresques du beau fleuve germanique; mais là, à des tableaux de ruines et de déchirements sauvages, succèdent des paysages vivants, où tout respire l'abondance, la

(1) I, p. 185, de l'éd. in-fol.

(2) Beschreibung der kaukasischen Lander, p. 27, éd. Klap.

richesse; ici les traces de vie sont encore bien faibles; que de noms sont effacés et ne renaîtront pas dans les souvenirs des nouveaux habitants! En parcourant ce pays, je me suis trouvé embarrassé d'écrire un journal, ignorant le plus souvent le nom de la localité, que ni mes guides, ni ceux que je rencontrais, ne pouvaient m'indiquer; j'ai donc été obligé de noter par distance, et c'est ainsi que je vais transcrire le peu d'observations que j'ai pu faire sur la vallée.

Nous passâmes à Atskour même le Kour, dont nous suivîmes d'abord la rive gauche.

Au deuxième verst, nous trouvâmes un village et une église en ruines, avec des traces d'anciens jardins remplis de pruniers, de pommiers et de noyers.

Au quatrième verst, ruine d'un vieux château tout semblable à ceux des bords du Rhin avec ses tours et ses créneaux. Aux alentours croissent beaucoup d'azéroliers et de rosiers sauvages.

La vigne sauvage au cinquième verst, rampe déjà sur les buissons, disputant le sol aux nombreux cormiers; près de là petit village avec une église ruinée sur une colline.

Elargissement de la vallée et ruisseau au septième verst. Champs et maisons sur la hauteur.

Au huitième verst, ruine d'une église sur la rive droite.

Une vallée latérale par laquelle débouche un ruisseau au neuvième verst, attire l'attention; le paysage change de forme du tout au tout.

A quelque peu de grès et de schiste horriblement déjeté et bouleversé, qu'on voit près d'Atskour, avaient succédé des formations porphyriques et volcaniques. A cette vallée commence leur étonnante accumulation. Ce sont d'immenses lits de blocs entassés et empâtés, entremêlés de lits de débris plus petits; des couches d'une espèce de grès brillant gris avec des cailloux empâtés; des coulées de dolérite prismatique, rouillée, sur des bancs de cailloux et de blocs. Pics isolés, déchirés, agroupés, entassés, à parois verticales. Lits soulevés, recourbés, redressés, verticaux. Teinte générale grisâtre. Végétation de pins qui ont recouvert les endroits accessibles, les cimes sont assez bien garnies.

Paysage aussi extraordinaire que possible. Forme des montagnes par pics, par aiguilles, crénelée, déchirée. Dans les pentes escarpées, verticales, longues fentes et lardasses, larges crevasses. Eboulements énormes. Montagnes de blocs à angles usés, arrondis au pied de ces parois verticales. Encaissement du Kour dans ce défilé : à peine voit-on par-ci par-là un espace libre sur ses rives. C'est sur les pentes et parmi les blocs éboulés de cet horrible chaos qu'on ter-

mine sa première station d'Atskour à Stragénei Okop, en passant par-dessus le sommet élevé d'un promontoire et en coupant ainsi un des contours nombreux du Kour.

Nous traversâmes le Kour sur un long pont de bois, en face de la station où nous passâmes la nuit. Les Cosaques nous y vendirent pour notre souper de petites truites qu'ils pêchent dans tous les ruisseaux qui se jettent dans le Kour. La station se composait d'un poste de Cosaques qui ne se distinguaient pas par leur complaisance. Grâce à leur insouciance, le cheval de Nicolas disparut pendant la nuit. Pas un d'eux ne voulut se donner la peine de nous aider à le chercher. Nous ne savions où retrouver sa piste. Nicolas réfléchissant un peu, soupçonna que son cher petit bidet pouvait bien avoir été pris de quelque douce inclination en passant par Atskour et courut de ce côté-là, me laissant pour garder nos effets. Il trotta assez loin et rattrapa enfin à moitié chemin du susdit endroit le pauvre déserteur amoureux; un passant s'en était emparé, et se disposait à le mener à Atskour pour le vendre.

Ce contre-temps nous arriva fort à propos pour me donner le loisir de mettre ordre à mon journal, et de compléter mes annotations, dont la masse s'était accumulée dans ma tête; que je fus heureux de n'avoir plus le souci de les oublier.

En continuant notre route, au premier verst nous laissâmes à droite une gorge, où commencent des terrasses, qui appartenaient à un village ruiné et qui s'étendent jusqu'au cinquième verst, où l'on voit les ruines d'un pont en pierres sur le Kour. Les noyers sont partout sauvages et témoignent d'une ancienne culture.

Ruine d'un deuxième pont en pierres au septième verst.

Entre le septième et le huitième verst s'élève un immense rocher de 7 à 800 pieds de hauteur; on a taillé le chemin dans sa base; il est composé de colonnes prismatiques, perpendiculaires par place et faisant face à la rivière.

Précisément au pied de ce rocher qui servait jadis de frontière entre la Turquie et la Russie, je rencontrai une caravane de Tsigans ou Bohémiens; je ne vis jamais rien de plus burlesque que cette procession montée sur des chevaux, sur des ânes, des mulets; des femmes portant sur le dos ou devant eux leurs enfans; toute espèce de bagage pendu deçà et de là; de vieilles enchanteresses, laides à faire peur, jambe deçà, jambe de là, dormaient profondément en se balançant sur leurs pacifiques montures, sans que le soleil qui étincelait sur leurs figures pût les réveiller. Tous avaient la vraie figure tsigan, cheveux noirs plats, face comprimée, teint basané, yeux noirs, brillants, etc. J'aurais bien voulu

savoir ce que ces aventuriers pensaient d'un étranger tout seul, heurtant de son marteau contre les rochers noirs, qui sortaient du milieu des pins (1).

Au huitième verst vaste gorge, avec un ruisseau, après quoi nous passâmes le Kour pour retourner sur la rive gauche. Ici une roche semblable à celle que M. de Verneuil (2) d'après M. Cordier a appelée ophitone ou granite ophitique, sort sa face marquetée. On entre dans une forêt de pins; par échappées on voit en face sur un rocher de la rive droite, près du 10 ½ verst, les ruines du château fort de Petritsikhé, qui rappelle l'Helvétie; j'en fais juge par le dessin que j'ai donné, II série, planche 19, *c*, où l'on voit ces vieilles tours au milieu des forêts de pins, de trembles et de chênes.

Sur la rive gauche, schiste noir par plaques verticales de 2 pieds d'épaisseur et à fissures rhomboïdales. La vigne commence à devenir fréquente malgré les forêts de pins.

Au onzième verst, cimetière abandonné sur

(1) Ces Tsigans ou Bochi habitent dans quelques villages du sandjak d'Atskour.

(2) Ce sont des rochers où le feldspath et le pyroxène sont à grains fins, distincts, disséminés à peu près dans la même proportion. Voyez Mémoires de la société géologique sur la Crimée, par M. de Verneuil, p. 34.

une petite hauteur au bord du Kour; j'y vis les traces de quelques tombeaux anciens et curieux, entre autres une pyramide avec une base carrée assise sur trois degrés; j'y distinguai des vestiges de sculptures qui ont dû être d'un bon style.

Entre le onzième et le douzième verst château abandonné de Goghiastsikhé sur une assise de la montagne de schiste noir. Au pied, traces du village de Degliaschilévi; en face sur la rive droite, vers Pétritsikhé, petit village de Papa, dans un rélargissement de la vallée. C'est par là qu'on passe pour se rendre à la fameuse forteresse de Tsikhédjouari, située à 38 verst de Papa, dans les hautes et profondes vallées du Toritskali, qui débouche dans le Kour près de Papa. Sur cette route très-pittoresque, semée de villages abandonnés, on voit une source d'eau chaude non loin de l'église et du fort de Tadghiri. C'est aussi le chemin de Tsalka dans le Trialéthi.

Au-delà de Goghiastsikhé, deux autres châteaux ruinés et abandonnés, ceux de Samistsikhé et de Rvélitsikhé ressortent par leurs murailles, leurs tours, leurs créneaux blancs ou jaunâtres, sur les sombres postuments qui les portent, sur le paysage désert à parois abruptes qui les encadre : les ruines des deux villages de Doukha-

riskhani et de Vachelévani remplissent l'espace qui les sépare.

Du dixième au vingtième verst la rive ne cesse d'être composée de schiste noir, dont les couches d'abord redressées sur leur tête et fendillées en rhomboïdes s'horizontalisent, présentant une multitude de couches minces, argileuses, non compacte; d'un gris bleuâtre, ou foncées, noirâtres, alternant avec des couches plus compactes, grenues, brillantes, de 3 pouces à 2 pieds d'épaisseur. Montagnes découpées par gorges. Pentes couvertes de pins.

Au dix-septième verst, dôme de ophitone qui s'élève de 30 à 40 pieds au-dessus du niveau du Kour.

Au vingtième verst, les couches de schiste noir, redressées et contournées, ont soulevé un grès verdâtre, semblable à celui que j'ai décrit plus haut. Sur toute cette station de 21 verst le chemin est souvent taillé dans le roc aussi bien sur la rive gauche que sur la droite.

Nous nous reposâmes un instant sur les bords frais du Kour, à la porte de Bardjom, en face d'une paroi de schiste rougeâtre qui encaisse la rive droite, pour manger notre maigre dîner qui consistait en pain d'Aspindsé et en un reste de fromage en fils de Vardsie. Les couches du rocher sont redressées sur leur tête.

La station est isolément bâtie, dans une espèce de bas-fond ou d'entonnoir étroit, couvert de bois : elle ne se compose que des huttes chétives des Cosaques.

En continuant notre route, je trouvai près du troisième verst un pic noir, d'une masse basaltique, à forme prismatique très-reconnaissable. Le voisinage de cette roche d'éruption a fortement altéré et bouleversé le schiste qui encaisse les deux rives du Kour au quatrième verst; les parois sont à pic et les couches redressées.

Vis-à-vis du sixième verst près d'un monument en grosses pierres et des ruines du village de Savanliskhévi, je m'arrêtai longtemps pour contempler les imposantes ruines du château fort d'Akhaldabi, perchées sur le sommet d'une montagne très-élevée et boisée. J'eus des échappées de ce beau paysage jusqu'au septième verst où derrière un contre-fort très-étroit et très-escarpé, apparaît la ruine d'un pont en pierre sur le Kour, avec une tour carrée à la tête, sur le chemin qni menait à Akhaldabi, dont c'était un avant-poste. Le paysage est très-sauvage; rien que des forêts de pins. On commence à trouver le châtaignier qui devient toujours plus fréquent ainsi que la vigne; le Kour est bordé d'une belle espèce de tremble à feuilles de bouleau, du tremble à feuilles argentées, et du tremble ordinaire qui devient énorme. On exploite ces fo-

rêts pour le Karthli inférieur et même pour Tiflis : car ce n'est que d'ici que les radeaux chargés de bois commencent à trouver le Kour navigable ; encore ne peut-on que très-peu les charger, à cause du peu de profondeur de la rivière. Ils vont si vite qu'ils devancent les chevaux au trot. Plus haut, le Kour coule avec une plus grande rapidité, et écume le plus souvent sur les pierres qui l'encombrent ; ce qui rend toute navigation impossible.

Le schiste dure jusqu'au neuvième verst et se termine sur la rive gauche par un pic d'une masse basaltique à grandes colonnes prismatiques légèrement inclinées : sur leur tête repose la tour de Bardjom qui fermait le chemin toujours taillé dans le roc vif jusqu'au pied de la tour. Cette tour de Bardjom passée, la vallée s'ouvre tout à coup, sur la rive gauche, et présente à l'œil étonné une vaste plaine, qui va en s'élargissant, nivelée comme l'onde d'un golfe entre deux chaînes de montagnes. Nous voilà dans le beau et fertile Karthli, et nous avons quitté enfin les ruines et les escarpements déchirés et sauvages de la vallée de Bardjom. Espérons que sous le gouvernement actuel, cette belle vallée, susceptible de tous les genres de culture, si heureusement placée comme un pont entre Akhaltsikhé et le Karthli, redeviendra ce

qu'elle a été jadis, riche, populeuse et florissante.

Le Karthli, où nous entrions, rappelant après trois mille ans Karthlos, le premier roi de Géorgie, qui lui donna son nom, s'étend au nord du Kour jusqu'au pied du Caucase. Les deux moitiés de la chaîne de montagnes qui encaissent le Kour, et forment les flancs de la vallée de Bardjom, se séparent à la tour de ce nom pour ne plus se réunir. La moitié qui est au nord du Kour s'en va rejoindre les hautes cimes du Caucase, formant ce contre-fort, ce coude comme dit Strabon, qui sépare le Karthli de l'Iméreth. L'autre moitié gardant son allure de l'ouest à l'est, sert presque toujours de rive droite au Kour jusqu'à Tiflis; ses pentes sont boisées et schisteuses.

La quarantaine de Langhaus, devenue inutile depuis que la Russie est maîtresse d'Akhaltsikhé, est abandonnée.

Je trouvai à 5 verst au-delà de la quarantaine, (c'est-à-dire au quinzième verst) deux tumulus ou cônes en terre; ils sont énormes et l'on a bâti la petite église de Kvichevêti sur l'un deux. Je fus d'autant plus surpris de cette vue, que je n'avais pas encore vu de tumulus dans les contrées transcaucasiennes que j'avais parcourues (1).

(1) Je remarquerai que selon toute vraisemblance c'est

Tout le monde, vu la saison, était occupé des semailles dans ces riches plaines de Souram. Suivant les terrains, nous vîmes atteler à une charrue jusqu'à neuf paires de bœufs, l'une devant l'autre. Un homme assis sur le joug les chasse en chantant la plus monotone des mélodies, que ne se modifie qu'en o, o, o, o, ô, mélancoliquement modulé. C'est aussi le même chant quand ils battent le blé et qu'ils font passer par-dessus leurs bœufs attelés à cette planche armée de pointes de pierres que j'ai décrites plus haut.

dans le voisinage de Souram qu'il faut placer le sanum de Leucothoé, fondé par Phryxus, selon Strabon. Ces tumulus ne seraient-ils point en rapport avec cette tradition?

CHAINON

DU LIKHI OU SABACHIO.

Rien de plus triste, de plus délabré, de plus abandonné que la station de poste de Souram, lorsque nous y passâmes la nuit, sans porte ni fenêtre : mais un ivrogne pour secrétaire de poste n'est guère l'homme propre à avoir l'œil sur un établissement pareil. Nous ne pûmes pas même y trouver un morceau de pain.

La poste aux voitures ne va de Tiflis que jusqu'à Souram; plus loin vers Akhaltsikhé et l'Iméreth, on ne va qu'à cheval et toutes les stations sont desservies par des postes de Cosaques, tandis que celles aux voitures sont tenues par des maîtres de poste et affermées.

Les vers rongent les maisons en bois à Souram comme à Redoute-Kalé.

Ce n'est pas ici le moment de parler du Karthli que je parcourus plus tard et sur lequel je donnerai ultérieurement des détails. Mon

projet en passant par Souram était de prendre le plus court chemin pour pénétrer dans les grandes vallées du Caucase et entres autre dans celle du Ratcha qu'on me représentait comme la plus intéressante. A cet effet, il me fallait rentrer dans le grand bassin de la Colchide, en me dirigeant sur Sarapana au confluent de la Kvirila, de la Dsiroula et de plusieurs autres rivières qui viennent commencer ici le vrai bassin de la Colchide. J'avais alors à traverser la chaîne de montagnes qui sépare ce bassin de celui du Karthli, ce coude qui se détache de la tour de Bardjom pour atteindre le pied du Caucase, séparant sous le nom de Kordokhti les sources de la Kvirila et de la Dsiroula, de celles du Psa et du Liakhvi. La chaîne entière est toujours nommée montagnes de Likhi ou du Gado, dans les chroniques géorgiennes. Procope de Césarée (1) en parle sous le nom de montagnes des Meschi, de toute antiquité déjà soumises aux Ibériens. Selon lui ces Meschi habitent dans des montagnes qui ne sont ni escarpées, ni stériles, mais d'une fertilité extraordinaire à produire toutes sortes de fruits, d'autant plus qu'ils sont très-habiles à la culture des champs et surtout de la vigne. Des montagnes vêtues de forêts et

(1) De bello Gothico, lib. IV, p 467, t. II, ed. Bonnæ, 1833.

d'un accès très-difficile dominent sur cette contrée et s'étendent jusqu'au Caucase. Derrière jusqu'au soleil levant l'Ibérie se prolongeait jusqu'à la Persarménie. On voit que c'est du pays que j'allais traverser qu'il sagit ici; Strabon parle des Meschi aussi dans le même sens que Procope.

Cette chaîne du Likhi se surbaisse un peu dans les environs de Souram dont nous avons la hauteur absolue dans le voyage à l'Ararat de M. Parrot; elle est de 355 toises (2,133 pieds), tandis que le point culminant du col par où passe la route est de 112 toises plus élevé, c'est-à-dire que sa hauteur absolue est de 2,807 pieds. Les flancs de cette chaîne se découpent en vallées intermédiaires semées de nombreux villages.

Les sommités consistent en calcaire crayeux appuyé tantôt sur des formations de schiste et de grès appartenant à l'étage inférieur de la craie, tantôt sur des dômes de porphyre pyroxénique. Le bas des pentes et le pied de cette chaîne, tant du côté de la Colchide que de celui du Karthli, sont recouverts de vastes bancs de molasse et d'autres formations tertiaires, dont je donnerai ci-dessous les caractères.

Pour aller de la station de Souram à Sarapana, nous passâmes par Souram même qui est à 2 verst. Nous y vîmes les restes démantelés

d'une ancienne forteresse géorgienne avec une haute tour, le tout s'élevant sur un de ces rochers isolés de craie qui sortent leur tête du milieu des molasses et des argiles de la plaine qui n'ont pu recouvrir cet îlot.

La misérable bourgade de Souram avec un méchant bazar embrasse la forteresse par le S. E. M. le chevalier de Gamba dans son Atlas pittoresque a donné de Souram un pauvre dessin qui m'a bien l'air, comme tant d'autres de sa collection, d'avoir été puisé à Paris dans son imagination appuyée de quelques réminiscences.

Avant d'atteindre la montagne, nous passâmes à 1 verst de Souram auprès de la tour carrée du pope, et 2 verst plus loin, nous laissâmes à gauche un château ruiné avec un monastère. Ici nous commençâmes à gravir la pente légère, marchant d'abord sur une argile jaune tertiaire. Vers le sommet parut un calcaire d'un blanc jaunâtre avec des gryphées et la *Terebratula plicatilis*, si caractéristique pour la craie de l'étage moyen. J'ai retrouvé cette térébratule dans la craie de Chakh-Boulak, dans le Karabagh vers les bords de la Mer Caspienne; à Bouboulincé, en Gallicie; elle marque avec des dicérates, des échinodermes, les dernières couches du néocomien neuchâtelois et vaudois.

Jusqu'à cette craie, le chemin n'offre presque aucune difficulté. Environ à 12 verst de Souram,

nous atteignîmes le revers de la montagne, en entrant dans un vallon étroit, déchiré dans les dômes de porphyre pyroxénique, qui paraît avoir soulevé et bouleversé cette chaîne comme sa prolongation vers Akhaltsikhé. Un petit ruisseau se culbute par dessus ces porphyres verdâtres ou bleuâtres, se hâtant d'aller plus bas former la Tchikériméla. Le chemin se tourmente horriblement sur ces rochers qui ne permettent pas aux ingénieurs d'en vaincre tout d'un coup les difficultés.

Le porphyre pyroxénique vert dure presque jusqu'à 1 verst de la station de Moliti, où commence un schiste argileux noir, faisant partie des formations inférieures de la craie avec ses ammonites, ses *Hamites compressus* Sow. Un calcaire noir rempli d'ostracées le recouvre. Ces mêmes formations se montrent de temps en temps parmi les porphyres pyroxéniques, tantôt ophitone, tantôt prismatique, quelquefois terreux. Le pays est boisé.

La station de Moliti est à 21 verst de Souram; il n'y a que quelques maisons. Sa hauteur absolue selon Parrot est de 1,414 pieds, de 619 pieds inférieure à celle de Souram.

De Moliti, notre route nous mena toujours sur les bords de la Tchikériméla, qui est encaissée jusqu'à Ghariskhévi (18 verst) par des pics ou jets de roches d'éruption, entremêlées de dé-

bris de schiste et de grès bouleversés. Comme j'ai eu lieu de l'observer souvent et comme M. Studer l'a remarqué dans les Alpes, ces roches d'éruption sont toutes conditionnées suivant la nature des roches neptuniennes ou autres qu'elles ont traversées, qu'elles ont empâtées, ou dont elles sont composées par régénération, et comme le grès et le schiste prédominent ici, tous ces porphyres en ont emprunté leur principal élément.

La vallée n'a que la largeur du lit de la rivière et du chemin qui même a été souvent gagné sur la rivière ou sur le rocher. Il suit d'abord la rive droite, puis passe sur la gauche. L'ancienne grande route passait naguère par Vakhan; ce n'est que depuis peu que les ingénieurs russes ont établi celle-ci qui a le grand inconvénient d'être sujette aux éboulements qui se déterminent très-facilement sur ces pentes escarpées, resserrées, composées de roches peu homogènes. C'est ainsi que quand j'y passai, nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer un passage entre les arbres déracinés, les terres et les blocs détachés et entassés qui étaient tombés sur le chemin depuis quelques jours. La rivière cause aussi beaucoup de dégâts. Les soins continuels et les réparations que demandait ce nouveau chemin étaient très-fâcheux pour les habitants du voisinage, qu'on y envoyait sou-

vent en corvée, et qui s'en plaignaient : on aura, je pense, trouvé un moyen de répartir ces travaux d'une manière plus équitable.

Pas un seul rélargissement de la vallée; partout des forêts mêlées; la vigne sauvage reparaît ici en quantité; car elle ne passe pas le *jugum* de la montagne; elle se mêle aux figuiers, aux plaqueminiers et à toute la belle végétation d'Iméreth. Le ruisseau est très-rapide.

Enfin à 12 verst de Moliti, le chemin perd de sa monotonie sauvage; nous vîmes s'élancer devant nous sur la rive droite de la rivière un jet de porphyre noir très-élevé, couronné des ruines du château de Tchikéritsikhé. C'est ici que commencent les maisons et les enclos qui semés isolément sur des assises de la montagne, dans les endroits les plus pittoresques, entourent la forteresse, en formant le village soi-disant de Tchartali.

Plus loin en côtoyant la rivière, le pays nous parut se peupler de plus en plus, en s'élargissant petit à petit. Nous arrivâmes vers le soir à la station de Ghariskhévi; nous ne voulûmes pas y passer la nuit tant la complaisance des Cosaques des stations nous était connue; nous préférâmes aller demander l'hospitalité au village qui, comme celui de Tchartali, s'étend au long et au large sur les pentes et dans les combes de la

montagne, embrassant un espace d'une lieue et demie de tour et même plus.

Toutes ces pentes jusqu'à leur sommet ne consistent qu'en un calcaire blanc crayeux, fissuré ou fracturé comme celui qu'on voit à la source du Karasou en Crimée; il a été évidemment altéré. Je n'y trouvai pas de pétrifications, mais de nombreux morceaux de silex pyromaque, espèce de jaspe rouge ou jaune, avec des morceaux de calcaire plus ancien. C'est ici que M. Ehrenberg aurait fait des découvertes d'infusoires à l'infini.

En quittant le lit de la rivière pour grimper au village, j'examinai avec curiosité une tour en ruine qui commandait la rive, fermait la vallée, faisant partie d'autres fortifications au milieu desquelles gisent les ruines d'une belle église avec un dôme et des sculptures. Tout est couvert d'un lierre particulier à longues feuilles. Cet ancien château portait le nom de Ghariskhévi ou Kariskhévi qui signifie porte de la vallée. La carte nouvelle de l'état-major marque ici les noms d'Ilémi et de Zaréni.

Le kélossan ou schultz du village, avant d'arriver à notre destination, nous fit faire encore une demi-lieue de chemin dans un dédale d'enclos, de maisons, de vignes, de vergers, en montant et en descendant continuellement, par

des sentiers si étroits qu'à peine les chevaux pouvaient y passer. Il faisait presque nuit et l'obscurité ne faisait qu'augmenter le vague sans perspective, sans fond, dans lequel nous nous croyions perdus. Le Cosaque qui nous accompagnait était surtout dans un état d'angoisse risible; il jurait qu'il ne pourrait jamais retrouver son chemin pour retourner chez lui.

Enfin notre guide nous introduisit, presqu'au sommet de la montagne, chez notre hôte qui nous fit à l'instant allumer un grand feu sous les arbres devant un de ses petits magasins en bois; puis il donna des *tchala* ou tiges de blé de Turquie et du millet à nos chevaux, et revint bientôt nous apporter notre souper assaisonné du vin du pays; crû sur la craie, il est assez pétillant. La vigne est cultivée ici sur de hauts échalas; le raisin était rouge en grande partie et mûr.

Ghariskhévi est à 12 verst de le Dsiroula qui se jette dans la Kvirila à Sarapana. Nous marchâmes sur des formations crayeuses, jusqu'au cinquième verst où je les trouvai soulevées par un jet de porphyre pyroxénique. Mais plus loin la route passe déjà sur les collines rabaissées qui entourent le fond du bassin de la Kvirila et de ses affluents. La molasse ou grès tertiaire, paraît avec des néritines, des *ménalopsis buccinoïdeœ. aff.*, de petites cyclades, en un mot des coquillages fluviatiles en quantité, et pas un seul

de la mer. En dessous de cette molasse, s'étend une vaste formation d'argile feuilletée (klebschiefer), avec débris de silex rouge, de calcaire crayeux. Les collines s'élèvent à 7 ou 800 pieds au-dessus du niveau de la Kvirila.

Cette argile feuilletée qui reparaît dans tous ces fonds de bassin, s'est formée dans la mer par le dépôt des terrains schisteux qui composent la charpente des montagnes du Caucase, et qui ont été entraînés par les eaux des rivières.

A Sarapana ces formations tertiaires se perdent sous le niveau du bassin et sous les alluvions.

Le village de Loussiatkhévi, qui est à 10 verst de Ghariskhévi, a donné son nom à un district imérétien; son origine remonte sans doute jusqu'à celle de ce château de Losorium que Justinien fit construire dans ces défilés pour les défendre contre les Perses.

Avant de s'unir à la Dsiroula, la Kvirila baigne le pied d'une colline calcaire, isolée et aride, dont le sommet porte les ruines de l'ancienne forteresse de Sarapana, abandonnée aux hibous et aux chacals; ses murailles formaient un long parallélogramme. Sa position était magnifique à la tête du beau bassin de la Colchide qui s'étend d'ici jusqu'à la mer. La Kvirila est ici assez profonde pour qu'on ne puisse la traverser que sur un bac.

La chronique géorgienne de Vakhtang V attribue la fondation de Sarapana, ainsi que celle de Dimni, à Pharnavaz, premier roi de Géorgie après la mort d'Alexandre de Macédoine, lorsqu'il voulut s'assurer la possession de la Colchide ou Egrissi, qu'il venait de joindre à ses états du Karthli.

Strabon (1) dit aussi que Sarapana défendait l'entrée des défilés qui menaient des Colches chez les Ibériens ou Géorgiens; que ce château était baigné par le Phase qu'on remontait selon lui en traversant sans cesse d'une rive à l'autre, sur 120 ponts? J'ai déjà expliqué comment les modernes diffèrent des anciens sur la rivière de Colchide qui doit porter le nom de Phase. Occupé par les Romains sous Justinien, abandonné par eux, pris par les Persans qui le réparèrent en entier, Sarapana revint bientôt après aux Romains. Depuis lors Sarapana n'a jamais joué qu'un rôle secondaire dans les guerres nombreuses des Karthles et des Imérétiens.

Le nouveau Sarapana en bois est en face de l'ancien et est presqu'aussi désert; un ancien camp russe est abandonné, et sert de station de poste; à peine pûmes-nous trouver une âme à qui parler. Voilà ce qui reste de ce Sarapana qui naquit avec l'histoire.

(1) Strabon, l. XI, p. 95.

A quelques verst de Sarapana, nous traversâmes la Kvirila sur un radeau, et entrant dans l'Argvéti, nous nous trouvâmes sur la langue de terre qui sépare la Kvirila de la Tchélabori (1), nom que l'on donne à la Bzoudja et à la Djoussa, après leur réunion. Cette langue n'offre que des collines glaiseuses avec des bas-fonds en plaine. La Tchélabori n'est qu'un ruisseau; sur sa rive gauche s'étend le village collineux de Sakara, dispersé comme les autres villages imérétiens au milieu de vignes, de champs de

(1) Je vais donner ici le nivellement barométrique que M. Parrot a fait du bassin de la Colchide. (Voyez son Voyage sur l'Ararat, II partie, p. 30.) Il a trouvé les élévations suivantes au-dessus du niveau de la Mer Noire.

	Pieds de roi.
Station de Khorga.	16
Station de Sakharbet.	49
Station d'Abacha.	30
Station de Marane.	24
Station de Goubitskali.	144
Ville de Koutaïs, 35 p. au-dessus du Rion.	411
Station de Tchélabori.	337
Station de la Kvirila.	447
Station de Sakaraked.	1269
Station de Moliti.	1514
Point culminant de la chaîne du Likhi.	2807
Station de Souram.	2133

maïs, et d'allées de chênes nouvellement plantés.

Nous entrâmes pour demander à dîner chez le mourave ou maire du village, et suivant le rituel de cérémonie, nous attendîmes sous une treille à la porte de son enclos qu'il vînt nous recevoir. C'était le prince Khakouli Tchachiaschvili qui nous traita avec du vin rouge qui ressemblait beaucoup à celui de Soudag en Crimée.

J'admirais de plus en plus la magnificence du fond de ce bassin qui sépare la chaîne des montagnes d'Akhaltsikhé de celles du Ratcha. Vrai bassin de la Colchide, il a ici près de 50 verst de large et s'étend sans interruption jusqu'à la mer, sans présenter autre chose que de légères éminences tantôt boisées, tantôt couvertes de champs et de villages.

Nous voulions aller coucher à Sazan, situé et disséminé de même que Sakara. Le temps était superbe; à peine avais-je eu une goutte de pluie depuis que j'avais quitté Koutaïs. Nous chevauchions tranquillement au milieu de cette végétation si variée et de ce riche paysage; le soleil jetait ses dernières lueurs sur les pampres rougis, et je me disais en voyant ses derniers rayons qui se glissaient par-dessus les montagnes crayeuses et boisées du Ratcha, que c'était là, mais bien loin, qu'étaient ceux que j'aimais; j'étais seul ici pour admirer les mer-

veilles d'une création si peu semblable à ce qu'on voyait dans ma patrie. Je regrettais de ne pouvoir partager, avec mes amis, une vue qui m'inspirait tant de reconnaissance pour une providence qui m'avait amené jusqu'ici comme par la main ; je n'avais eu que des moments heureux, que des jouissances ; tout était allé au gré de mes souhaits ; j'avais recueilli tant de matériaux ; j'étais si riche d'expérience et de souvenirs. Mais un long avenir de travaux, de privations, de dangers même, était encore devant moi ; je pouvais succomber. Dès demain cet avenir pouvait se fermer pour moi. Je tâtai mon cœur et je me demandai si je m'affligerais, si je gémirais beaucoup de voir ainsi se clore pour moi tout à coup un avenir honorable et l'espérance de recueillir l'approbation que pouvaient mériter mes efforts pour faire avancer la science. La gloire est un sentiment si inhérent à notre nature ! Souvent nous nous sacrifions pour elle. Mais quelle aurait été ma part si j'avais succombé ? Rien. Mes dessins, mes journaux, mes collections, etc., tout cela se serait évanoui avec moi. Eh bien ! j'avoue que je me suis fait maintes fois cette question et entre autres ce jour où je tâchais d'atteindre Sazan, si je craindrais de mourir ainsi sans gloire après tant de sacrifices. J'ai mis la main sur mon cœur, et je me suis répondu que non, et ce

non était bien sincère. Si Dieu veut que mes faibles travaux ne profitent pas pour mes semblables, malgré mes bonnes intentions; s'il veut que tout rentre avec moi dans le néant, de quoi me plaindrai-je? Dieu ne sait-il pas ce que j'ai fait; n'ai-je pas joui; n'ai-je pas été aussi fortuné qu'on peut l'être? N'ai-je pas contemplé les œuvres de Dieu comme rarement âme humaine peut le faire? N'ai-je pas trouvé mille occasions de développer autant qu'il était en mon pouvoir le grain d'intelligence qu'il m'avait accordé? Ne puis-je pas être prêt pour une éternité qui s'ouvre devant moi? Cette résolution m'a donné le calme, le courage et la confiance nécessaires pour achever mon voyage.

J'étais ce jour-là plus disposé à réfléchir ainsi que je ne l'aurais été un autre jour. Le lendemain j'allais entrer dans les hautes vallées du Caucase, remonter le Phase jusque près de ses sources et jusqu'à la frontière des Souanes, voir le centre glacé du Caucase et ses fières populations; pouvais-je savoir ce qui allait m'advenir ?

En attendant nous arrivâmes à Sazan où nous reçûmes l'hospitalité chez le mourave du lieu, le prince Kaikhosro Abachidsé, grand et bel homme de 40 à 50 ans, remarquable par la noblesse de sa figure. Le lendemain devait se célébrer dans le voisinage, à Tsikhori, bourg ar-

ménien devenu grec, une grande fête d'église à laquelle se portent en foule les habitants même des contrées éloignées : aussi ne fûmes-nous pas seuls admis à recevoir l'hospitalité. Nous trouvâmes nombreuse société d'hommes et de femmes, celles-ci se rendant dans la maison de la princesse, et ceux-là descendant de cheval sous les vieux tilleuls qui ombragent la maison destinée à l'hospitalité. Que de curieux auraient payé cher pour voir ce spectacle surtout pendant la nuit!

Sous les grands arbres devant la porte d'entrée de la maison des étrangers ou herberge, on avait allumé un grand feu; tout autour étaient assis en longues files sur d'énormes bancs taillés d'un seul tronc de chêne, une trentaine d'hôtes des alentours, de tous costumes, géorgien, circassien, imérétien, etc., tous brillant d'argent prodigué sur les sabres, les kindjals, les gibernes, les ceinturons. Barbes, moustaches rouges, noires, courtes, longues, pointues, rondes, tout était là. Les valets servants étaient surtout empressés à servir le vin dans des cornes, dans des koulas, dans des azerpêches. Deux chantres improvisèrent sur le ton le plus pitoyable les louanges du prince, tandis que le rituel des santés ne discontinuait un instant. Tantôt c'était l'un, tantôt l'autre qui se levait et qui adressait à quelques membres de l'assem-

blée un long discours complimenteur, suivi d'une santé à laquelle il fallait répondre, coûte qui coûte. Messieurs les Imérétiens sont encore plus complimenteurs dans leurs santés que les vénérables bourguemestres des petites villes de Suisse ou d'Allemagne. On fut près de trois heures à ronger les os de moutons, de boeufs et de poulets qui couvraient les tables, parmi les tas de gômi.

Je m'étais dispensé d'assister au festin, sachant bien que je n'en sortirais pas sur mes jambes; car toute cette foule se serait empressée de me faire honneur à l'imitation du prince, et on a beau être d'Auvernier (1), on n'y tient pas contre des Imérétiens. Je prétextai que j'avais beaucoup à écrire et le prince me fit servir un fort bon souper dans la maison, en y ajoutant une grande cruche de son meilleur vin qu'on ne buvait certainement pas à la grande table. J'eus ainsi mes coudées franches pour travailler et

(1) Auvernier, village du canton de Neuchâtel, dont toute la richesse consiste en vignobles qui produisent un bon vin blanc et un peu de rouge, meilleur encore. Il était célèbre dans un temps par ses buveurs, et surtout par la naïveté de l'un d'entre eux, qui bronchant plus que de coutume après avoir gouté du 1802, s'écriait : Ah! pour celui-ci, il faudrait avoir un nez de fer (Ah! por stu-ci, é toëdrai on naz de fer). Ma mère était de ce village, et j'y ai été élevé.

pour jeter de temps en temps un œil curieux sur ces groupes extraordinaires. Par une porte je voyais les hommes et par l'autre, les femmes qui à cent pas de moi soupaient sous l'abavent de la maison de la princesse, groupées au nombre de vingt environ, autour d'un autre feu qui les réchauffait et les éclairait en même temps; toutes étaient en parure, mais à demi-voilées, riant cependant et bavardant comme dans le reste du monde.

Mon Nicolas eut bien de la peine à retrouver son feutre et sa selle pour s'y étendre après cette fameuse soirée, où il ne ménagea pas sa voix. Il eut cependant assez de présence d'esprit pour remarquer la grande cruche de vin qu'on avait laissée à côté de moi. « Voyons, dit-il, ce qu'on vous a donné. Ah ! c'est autre chose que celui que nous avons bu! Il n'y a pas de temps à perdre : avant qu'on vienne la reprendre, je vais la verser dans notre outre de voyage. » Ce qu'il fit effectivement.

Le lendemain, le prince ayant appris que j'avais trouvé son vin si bon, ordonna qu'on en versât encore quatre ou cinq autres cruches d'une dizaine de pintes dans notre outre pour notre provision. Il nous quitta pour aller à la fête, mais non sans avoir ordonné qu'on eût le plus grand soin de nous et qu'on nous trouvât des chevaux.

Je lui demandai par curiosité combien il consommait à peu près de vin par an dans son ménage. Il me répondit en me montrant ses vastes koupchines, qu'il faisait une récolte annuelle d'un peu plus de 4000 tchapes ou 24,000 manirka, qui se buvaient annuellement dans sa maison, tant par ses valets que par les hôtes qui venaient le voir. Que dire d'un ménage qui boit 50,000 bouteilles de vin par an.

Nous repassâmes près de Sazan les rives de la Tchélabori, composée d'un calcaire jaune tertiaire avec coquillages. La craie avec ses rognons de silex rouge, reparut plus haut sur le sommet et sur le revers des collines qui encaissent la Bzoudja entre Kouatsikhé et Sakourtsé. Non loin de là nous entrâmes dans la gorge de la Bzoudja. Une haute chaîne de montagnes qui longe et éperonne le Phase jusqu'à son entrée dans la plaine de la Colchide, se détache près de ses sources, des hautes cimes du Caucase, dont elle est un contrefort. C'est sur le revers de cette chaîne opposé à la vallée du Phase, que la Kvirila, la Bzoudja, la Djoussa, la Tchara, prennent leur source. Elles s'enfoncent toutes dans des vallées profondes et passent par des espèces de gorges ou d'écluses étroites, taillées dans des roches calcaires ou crayeuses, avant d'arriver à la plaine centrale.

Après avoir suivi quelque temps les rives de

la Bzoudja, nous nous élevâmes sur ses pentes boisées, passant par-dessus les masses de mélaphyre qui étranglent la vallée, et qui ne lui laissent que la largeur occupée par la rivière. Un grès et du schiste se montrent parci-parlà; des blocs et des masses de pierre calcaire blanche crayeuse, presque sans pétrifications, couronnent les escarpements très-déchirés. Nous fîmes 10 verst toujours montant par un assez bon chemin, qui est la grande route de Koutaïs au Ratcha, laissant au quatrième verst le village de Tskhatèli sur un plateau élevé. Les forêts sont du chêne, du châtaignier, du charme, etc.

Kreiti est sur la langue de terre qui sépare le ruisseau de Kosenna à droite, de la Bzoudja à gauche, jusqu'à leur confluent. C'est un grand amphithéâtre d'enclos, de vergers, de vignes et de maisons, qui se présentent sous mille aspects diversifiés. L'église bâtie sur le plateau le plus élevé, couronne cette belle pyramide. Deux énormes tilleuls en décorent la plate-forme, séparés par un grand banc massif pour la commodité des arrivants. Un grand if de 3 à 4 pieds d'épaisseur ombrage l'entrée de l'église, et la sépare de la maison du pope qui nous donna l'hospitalité; car dans ces vastes villages, vrais labyrinthes, ce n'est pas toujours facile pour un étranger d'en trouver le kélossan; celui de Kreiti d'ailleurs était absent et nous aurions at-

tendu longtemps avant d'obtenir un abri, si ce brave pope n'était venu nous inviter cordialement à partager avec lui sa modeste habitation en bois. Qu'il faisait beau le soir sous ces vénérables tilleuls d'où je planais, en récapitulant ma journée, sur la vallée éclairée par les reflets magiques de la lune ! J'étais aussi seul là et n'avais point d'ami pour partager avec lui des heures de jouissances.

Le lendemain, samedi 9/21 septembre, je parcourus la contrée. Toutes les pentes de la Bzoudja, jusque bien haut (500 pieds au-dessus de son niveau), ne consistent, comme plus bas dans la vallée, qu'en grès et en argile par couches bigarrées de toutes couleurs, bleues, vertes, jaunes, rouges, grises, brunes ; les couches sont presque horizontales et assez régulières, vers le sommet des escarpements ; mais au bord de la Bzoudja même, elles ont été horriblement tourmentées, éboulées, renversées, et mêlées pêle-mêle par une multitude de sources qui jaillissent de toutes parts ; il est même dangereux de marcher sur ce sol mouvant, semblable aux volcans de boue de la Crimée et de Taman. L'escarpement même (1) est couronné par un récif de craie avec bélemnites et térébratules, parmi lesquelles j'ai re-

(1) Voyez V^e série, Géologie, plans, coupes et cartes, pl. 2.

connu la *Vicinalis*, la *Biplicata* de notre pierre jaune de Neuchâtel, l'*Octoplicata*. Un grand exogyre auquel j'ai donné le nom de *Ritterii* et qui a beaucoup d'analogie avec l'*E. Couloni* ou l'*E. aquila*, dont il diffère surtout par une forme plus aplatie, caractérise aussi cette craie qui est renversée et redressée comme un mur sur la corniche du grès.

De quelque côté qu'on se tourne, on voit toujours l'église à laquelle ce récif sert de postument : elle me faisait singulièrement l'effet d'un de ces hauts lieux, de ces temples antiques et je voulus y faire un pélerinage, malgré la difficulté de l'escalde par un affreux sentier. Je retrouvai toujours une de ces antiques contructions de l'Iméreth, que le temps et les ravages de la guerre ont épargnée : je fus surpris cependant, malgré son âge vénérable, en m'apercevant que ce n'était qu'une régénération d'une plus ancienne église, dont on reconnaissait çà et là dans les murailles les anciens fragments. Le pavé du temple consistait en pierres sculptées supérieurement qui y avaient appartenu, et des tronçons de colonnes sculptées étaient épars çà et là, abandonnés. Autour de l'église sont des ifs, des tombeaux murés et des ruines d'anciens édifices avec d'énormes tilleuls de 4 à 5 pieds de diamètre, enracinés par-dessus. Toute ceci me ferait croire que déjà dans l'antiquité quelque

temple marquait ici, comme l'église le fait aujourd'hui, la grande route qui menait dans le Ratcha que les anciens connaissaient sous le nom de Skymnia.

Le plus rude du chemin nous restait à faire pour traverser le *jugum*, le col qui sépare Kreiti de Khotévi dans le Ratcha. On estime cette distance de l'un à l'autre endroit de 20 à 25 verst. Des forêts épaisses recouvrent toute la montagne, ombrageant un chemin souvent par trop rapide pour les pauvres chevaux. Le craie sert de base au sol et reparaît au sommet du col avec le bel *Exogyra Ritterii* et les térébratules. Des forêts vierges de pins sylvestres (1) et de hêtres, cachent le ciel et les voûtes sombres de leur épais branchage, n'abritent que du houx, des ronces et la grande airelle ou myrtille du Caucase, qui recouvrent le sol.

La descente vaut mieux que la montée; nous entrâmes dans la gorge crayeuse de la Kotaura qui se jette dans le Phase, et passant à côté du petit lac sans issue de Tlouki, nous arrivâmes bientôt à Khotévi.

(1) M. Gamba qui en a fait mesurer quelques-uns leur a trouvé 80 pieds de futaie et 15 à 18 pieds de tour. Voyez son Voyage, t. I, p. 281.

RATCHA.

La vallée calcaire dans laquelle est situé Khothévi est latérale de gauche de celle du Phase, s'ouvrant vers le nord à l'envers des autres vallées. Elle est arrosée par deux ruisseaux assez abondants, l'un venant de droite, la Kotaura; l'autre de gauche et s'unissant dans Khotévi à la Kotaura; ils font tourner quelques-uns de ces misérables moulins imérétiens dont je parlerai plus bas. Les pentes sont toutes crayeuses. La vallée n'a pas d'autre thalveg que le lit des ruisseaux; tout est pentes; la plupart sont radoucies, combeuses, couvertes de champs, de maisons irrégulièrement semées ou de bois de hêtres et de chênes.

Khotévi était anciennement l'une des principales forteresses du Ratcha; prise par les Russes en 1772, elle fut démantelée par ordre du général Totleben, en même temps que Sarapana, Vartsikhé, Bagdad. Il n'en reste plus que les murailles en lambeaux (1), isolées sur un rocher

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 19, c.

couvert de vigne sauvage. Ce qu'il y a de superbe dans cette ruine, c'est une fort belle source qui remplit encore à présent une grande citerne voûtée. Les Imérétiens qui construisirent ce château ont laissé au lieu d'inscription pompeuse, leurs mains qu'ils ont fait graver sur le dessus de la porte d'entrée avec les initiales B. et G. Cet usage est assez général dans ces vallées; car j'ai vu plusieurs de ces mains peintes ou sculptées sur les meurtrières des tours de Ghébi, ou sur la porte de l'église d'Outséré. On jouit du haut de cette ruine d'une fort belle vue sur l'ouverture de la vallée vers le Phase, où l'on voit une seconde forteresse ruinée, celle de Kvirikétsminda (1).

Khotévi quoique ruiné fut choisi dans le temps pour y établir une partie des troupes de la Colchide, tant on était effrayé de la mortalité qui régnait dans les contrées basses. En effet Khotévi élevé fort au-dessus du Phase, jouit d'un climat très-sain, et c'était fort bien d'y envoyer les convalescents nombreux qui s'y rétablissaient à vue d'œil. Plus tard on a abandonné tout cela, je ne sais pour quelle raison, et on a concentré de nouveau les soldats à Koutaïs, où il en périt toujours beaucoup relativement. On

(1) Güldenstädt écrit Kerike-Tsmindo et Kwérike-Tzminda : c'est Kwara sur la carte du gén. Khatof.

a abandonné le camp et les magasins, qui ont été en grande partie renversés par le vent. Il n'est resté que le maire ou gouverneur du district du Ratcha dont Khotévi est le chef-lieu, et quelques Cosaques. Il n'y a pas un autre soldat russe dans tout le district; par-là on peut juger de l'état pacifique de ces peuples montagnards.

Le maire, ancien militaire, un peu fainéant, et que sa conduite fit renvoyer peu de temps après mon passage, me donna un exemple de la difficulté d'appliquer et d'exécuter certaines lois dans un vaste empire hétérogéne de nations, de religion, de climat, comme l'immense Russie.

Jamais il n'a passé au-delà du Caucase un officier qui se soit dit : « Adieu Russie, j'ai la plus ferme intention de m'établir ici. » De sinistres présages, souvent faux, les effraient sur leur avenir dans ces contrées. Ces maladies terribles, l'isolement complet de la plupart des endroits où on les envoie, des privations de tous genres surtout sous le rapport moral, l'ignorance de la langue, tout contribue à leur conserver le désir d'en sortir le plus vite possible. Isolés, abandonnés à eux-mêmes, pour dire le mot, sans nulle société, sans femme, sans amie de cette Russie chérie, qui vienne les consoler, par désœuvrement, par cette nécessité qu'impose la nature, ils font connaissance avec

les belles Géorgiennes ; ils s'attachent à ce sexe souvent facile, quelquefois crédule. Mais à l'idée de les épouser, le souvenir de la patrie les fait soupirer encore. Les années se passent ainsi dans un commerce qui devient de plus en plus intime, marital. La facilité de mœurs, l'exemple général, l'habitude n'y fait trouver rien de mauvais. On a des enfants qu'on néglige d'abord, encore imbu de ces préjugés européens, mais qui retrouvent bientôt la route du cœur de leur père. C'est alors que commence un combat cruel : faut-il épouser leur mère, ou ne le faut-il pas ? Qu'on le fasse ou non, il vaudroit mieux pour ces pauvres enfants de n'être pas nés. A quoi sert que leur mère épouse leur père ? Une loi sévère les efface pour ainsi dire de la société.

L'empereur Nicolas voulant arrêter un relâchement de mœurs inexcusable, qui faisait des progrès dans la haute noblesse, et les nombreux désordres qui en étaient la suite, a déclaré que tout enfant né avant le mariage est et resterait toujours illégitime. Quoique fils d'un général, d'un prince, il ne peut exercer aucun emploi civil ou militaire; il rentre dans la dernière classe de la societé et est forcé d'embrasser un métier s'il veut vivre. Ce n'est pas encore ici le plus grand des malheurs ; l'homme est né pour le travail. Mais qu'on juge d'une famille partagée ainsi au-delà du Caucase, en enfants privilégiés

et non privilégiés, quoique tous issus de même père et de même mère, les uns riches par la loi, les autres pauvres et déshérités, les uns honorés, les autres déshonorés, les uns nobles, les autres rangés parmi les serfs.

Combien j'ai vu de ces familles malheureuses en Géorgie, de ces pères qui gémissaient sur l'avenir de leurs enfants! Ce pauvre maire avait neuf ou dix enfants dont je ne sais combien étaient illégitimes. Ces enfants étaient perdus; car quoique sans fortune, jamais le père n'avait pu les condamner à apprendre un métier, ce qu'on regarde comme déshonorant; repoussés de toutes les chancelleries, de tous les offices publics, ils erraient sans emploi, sans avenir, et qui sait où le désespoir peut les mener! ... Grace, ô grand monarque; que ta loi effraie et corrige les vrais coupables; mais que ta clémence sauve des innocents, des malheureux.

La vallée de Khotévi renferme quatre curiosités très-intéressantes qui tiennent au caractère du terrain, aux altérations et aux révolutions extraordinaires qu'il a subies.

Tout est calcaire crayeux, compacte, à cassure écailleuse; partout les couches sont fendues, soulevées, renversées, disloquées; point d'ordre, de système à poursuivre. Dans les couches inférieures, absence presque complète de pétrifications, qui ne paraissent que dans les dernières

couches. Sur ce sol bouleversé se retrouvent glaciers, grottes, perte de rivière, lacs entonnoirs, en un mot tous les phénomènes de notre Jura neuchâtelois. Ils méritaient bien la journée que je leur ai consacrée. Ajoutez que je pouvais visiter en même temps la belle église de Nikortsminda autour de laquelle tous ces objets sont rangés. Elle est dans la partie la plus haute de la vallée.

Nous grimpâmes une pente radoucie de 4 à 500 pieds, en passant par le village de Tchénéghèle, où je visitai d'abord dans une combe dont le niveau est bien à 200 pieds au-dessous du plus haut point de la vallée, un petit lac de quelques cents pas de large et de 3 à 400 de long, sans écoulement (1).

Nous laissâmes à gauche le monastère de Nikortsminda, pour le visiter à notre retour : le sol était uniforme; tout à coup nous entrons dans un enfoncement avec une muraille de rocher devant nous. Ce n'est que le pallier d'un second enfoncement, vrai abîme de 100 pieds de profondeur, dont la paroi à pic du rocher forme

(1) Güldenstädt dit que dans le marais qui entoure ce lac il trouva le Betula alnus, le Rhamnus frangula, le Lythrum salicaria, l'Alisma plantago, le Ranunculus lingua, le Menianthes trifoliata, qu'il n'avait rencontrés encore nulle part dans le Caucase.

l'un des côtés : les trois autres sont presqu'aussi escarpées ; nous n'arrivons au fond qu'en nous laissant couler le long des branches de houx qui les tapissent (1). Une fois au fond de l'abîme, nous avons devant nous dans la paroi du rocher, un immense portail, large de 70 pieds, occassionné par la chute et l'engouffrement d'une partie du rocher, tandis que la partie supérieure est demeurée suspendue comme une voûte (2). Le bloc qui s'est enfoncé avait au moins 70 pieds de long et 50 de large ; il s'est formé un vide dont les parois sont restées à pic ; mais les débris de rocher venant de l'extérieur se sont entassés petit à petit dans ce gouffre, et ont créé un talus mobile par lequel on descend jusqu'à une profondeur de 40 pieds (3).

A l'entrée, je trouvai le 1[er] septembre, les fraises fleurissant et mûrissant à la fois ; mais à mesure que je descendais, l'air devenait toujours plus froid, et quand j'eus atteint le fond de la

(1) Le Gefatterloch près de Schwarzkirchnerberg en Moravie, peut donner une idée d'un enfoncement d'un abîme de ce genre ; mais celui-ci est plus profond, et aucun côté n'est accessible.

(2) Sur la Jaïla de Oulouzène à Kazanté en Crimée, il existe dans les couches de calcaire jurassique une grotte et une glacière à peu près dans le genre de celle-ci, mais sur une plus petite échelle.

(3) Voyez Atlas, II[e] série, pl. 19, c.

grotte, je la trouvai pavée d'un lit de glace d'une épaisseur inconnue. Des gouttes qui tombaient de la voûte creusaient de petites écuelles liquides sur la surface. Dans un coin de la glace, il y avait un trou profond dont j'ignore la direction.

Quelle est la cause de cette glacière naturelle dans cet entonnoir ? Se remplit-elle en hiver de neige et de glace qui mettent tout l'été à fondre ? Je serais volontiers de cette opinion qui me paraît la plus probable, la plus d'accord avec les localités (1). C'est ici que les habitants de Koutaïs viennent faire en été leurs provisions de glace, qu'on emballe bien soigneusement sur des chevaux et qu'on transporte ainsi pendant la nuit jusque-là.

Nous avions encore à voir la perte du Chauri (2). En poursuivant à gauche la vallée, nous découvrîmes bientôt les nombreux entonnoirs où il s'engouffre. Le principal est à 2 $\frac{1}{2}$ verst au-delà du monastère. Je vis le Chauri passer assez bruyamment sur un banc de ce calcaire blanc et jaunâtre de la glacière, tomber en cascade sur les angles de quelques couches ; puis faire un mouvement rétrograde et trouvant de larges fentes entre ces mêmes couches au bas du saut,

(1) Nous avons dans notre Jura neuchâtelois une glacière naturelle à peu près semblable à celle-ci.

(2) Güldenstädt écrit Cherga.

s'y perdre tout d'un coup, sans qu'une seule goutte passât plus loin. Mais après la fonte des neiges ou de fortes pluies, cette issue ne suffit pas ; le superflu de ce qui ne peut entrer, continue son cours et trouve plus loin à différentes distances, une dizaine d'autres bouches plus ou moins grandes, où il se perd tout-à-fait, et largement. Ces dernières bouches qui ne sont que pour les cas extraordinaires de grandes inondations, sont encombrées d'énormes troncs d'arbres entassés pêle-mêle ; là aussi le ruisseau revient sur lui même pour s'engouffrer. Ainsi donc aucune goutte d'eau n'entre dans la vallée du Kotaura. Il sort à 3 verst de sa perte, pour se rendre dans le Rion dans un sens opposé de son premier cours. Güldenstädt dit qu'à sa sortie des grottes le ruisseau s'appelle Charaula, que tout près de là sont plusieurs ermitages entourés de Buxus sempervirens et de Prunus lusitanica (1).

On trouve continuellement des pêcheurs qui sont occupés près de la première perte à saisir les poissons à mesure qu'ils entrent dans ces fentes, et surtout de petites truites fort délicates.

La vallée présente encore plusieurs autres trous moins intéressants, du nombre desquels sont ces petits lacs dont j'ai parlé, qui remplissent le fond des combes, sans présenter aucun

(1) Voyez Reisen nach Georgien, p. 160, éd. Klapr.

écoulement ni aucun ruisseau qui les alimente ; ils sont d'une grande profondeur.

Faut-il s'étonner si l'eau ruisselle partout plus bas, comme au bord de la Stripa en Gallicie? La température de ces sources au-dessous de Khotévi est de 9°.

Maintenant comment expliquerai-je toutes ces failles, tous ces abîmes, tous ces gouffres? La nature du sol pourrait nous aider à résoudre cette énigme. Nous avons vu qu'en général cette couche de calcaire plus ou moins épaisse qui forme la cuirasse du sol, repose sur un terrain d'une nature toute différente; sur des couches d'un grès sans consistance, entremêlé de schiste; ce sol doit se prêter à des suintements, à des éboulements intérieurs, qui ne sont plus problématiques quand en suivant la rive même du Phase, on voit combien il a été déchiré et tourmenté pas les jets et par le jeu des mélaphyres.

Reprenant le chemin de Khotévi, nous allâmes nous reposer à Nikortsminda, et examiner à loisir cette superbe église. Rien de plus curieux que sa structure qui touche de bien près à l'époque où fut construite la cathédrale de Koutaïs. La disposition de l'intérieur la rend principalement remarquable; elle diffère de toutes les autres du pays. La coupole repose sur des arcs en plein cintre s'ouvrant sur six niches dont deux plus allongées font l'entrée et le

chœur, et les quatre autres semi-circulaires, les côtés.

Tout est couvert de peintures à fresque à l'intérieur. A l'extérieur la porte d'entrée, ornée à la façon de celle de Koutaïs, est décorée de deux images sculptées de St. George, avec la Sainte Vierge au milieu. Ce même sujet est répété sur la façade du chœur qui regarde l'est, aux deux côtés d'un bas-relief représentant trois saints dressés sur les têtes de trois autres figures à genoux.

Sur la façade du midi, un autre bas-relief que j'ai dessiné IIIe série, pl. 21. fig. 5, représente J. C. donnant la bénédiction. Il est supporté par deux anges, deux autres anges sonnent de deux trompettes entre lesquelles pend une grande main à doigts repliés pour la bénédiction.

L'inscription qui est par-dessus, gravée en belles lettres ornées de traits, comme je n'en ai vus nulle part, signifie en français : « Ceci est ma venue pour la deuxième fois, » paroles qu'on prétend être tirées du Nouveau Testament. Ce bas-relief figurerait donc le Christ apparaissant au jour du jugement dernier.

Ce que j'y ai trouvé de plus remarquable, c'est cette grande main dont les doigts repliés en forme de bénédiction rappellent le grand schisme qui sépara les églises grecques des églises latines. Photius, élu patriarche de Con-

stantinople en 887 malgré que le siège fût alors occupé par Ignace, n'avait trouvé moyen de justifier sa conduite, qu'en supposant des hérésies à Ignace et au pape Nicolas. Le principal reproche qu'il fit à l'église latine, fut d'avoir ajouté *filioque* au symbole de Nycée, et de supposer ainsi que le St. Esprit procédait du Fils ainsi que du Père. Le schisme ne fut consommé qu'en 1053, lorsque le patriarche Michel Cérulaire voulut rompre tout-à-fait avec l'église latine et la suprématie romaine. Cérulaire renouvela l'ancienne accusation de Photius, et dès-lors la procession du St. Esprit du Père et du Fils, ou du Père seul, a été le caractère principal qui a distingué les deux églises. Chacune voulant justifier sa croyance jusque dans les rits du service divin, adopta une forme de bénédiction qui exprima cette différence de *procession* (1).

L'église de Nikortsminda date à coup sûr de l'époque de la première chaleur du schisme, et ceci s'accorde parfaitement avec la tradition qui en fait remonter la construction à la fin du onzième siècle.

Sur la porte du vestibule accolé à cette façade, deux anges portent une croix. Sur celle du ves-

(1) Lebeau, Histoire du Bas Empire, t. XIII, p. 239 et 304, et t. XIV, p. 387, éd. Saint Martin et Brosset.

tibule qui regarde le nord, les deux anges portent chacun une croix.

Enfin sur la façade de devant, ou celle qui regarde l'ouest, J. C. reparaît encore donnant la bénédiction.

Tous ces bas-reliefs sont supérieurement encadrés dans des bordures couvertes de moulures et d'arabesques, sculptées avec beaucoup de goût. Mais quant aux figures, on pourra voir par mon dessin qu'elles sont toutes affreusement dessinées, sans goût, ni proportion quelconque.

Les moulures et arabesques qui recouvrent le dôme, les murs, les cintres et les vestibules sont aussi fort belles. Je n'ai pas vu d'église plus richement ornée en Géorgie et en Iméreth.

Comme dans toutes les églises du style géorgien, la façade outre ses bas-reliefs est encore la plus richement décorée sous le rapport des formes architectoniques. Deux fausses arcades en plein cintre plus basses s'appuient comme à Koutaïs, sur une plus grande placée au milieu. Non seulement les frêles colonnes *à la gothique* qui les séparent sont très-ornées, mais aussi l'intérieur de la fausse arcade est bordé d'un cadre supérieurement sculpté. Je le répète, je ne vis jamais un tel luxe de sculptures, de moulures; nulle part je ne vis d'ogive ni quelque chose d'approchant.

Le $\frac{11}{23}$ septembre, par une belle journée, nous

partîmes pour notre excursion dans le haut Ratcha. En descendant la vallée de Khotévi, nous ne marchâmes l'espace de 4 verst jusqu'à Akhalsopéli, que sur de la craie blanche, à couches nombreuses, horizontales, fissurées à l'infini, d'où jaillissent une foule de sources de 9° de température.

Au-dessus d'Akhalsopéli reparaît le schiste grisâtre, feuilleté. Le village de Gori avec sa tour reste à droite sur la cime de la montagne.

Les vignes commencent à Akhalsopéli; on les cultive basses, sur des échalas. La vigne sauvage remonte jusqu'à moitié chemin de Khotévi; les dernières tiges sont près des ruines du vieux château.

Nous atteignîmes le Rion ou Phase à 5 verst de Khotévi près de Hissa (1), protégé aussi par une tour carrée. D'ici elles commencent à être fréquentes et à caractériser la physionomie du pays.

Mes regards étaient depuis longtemps intrigués par l'aspect extraordinaire du paysage; je voyais bien le Phase; mais d'où venait-il? Le fond de la vallée était fermé par une énorme muraille de roches sans issue. Enfin au bout de 8 verst de marche, je vis que je m'étais trompé; en face de moi, le rocher s'ouvrit tout à coup

(1) Güldenstädt écrit Iza.

comme par le charme de *sésamé*, et une imposante écluse permit au Phase de s'échapper en écumant du haut Ratcha qui nous était ouvert.

Toute la formation calcaire crayeuse ou jurassique qui recouvre le bas Ratcha jusqu'à la plaine de la Colchide, se redresse ici sur sa tête, présentant une haute muraille à pic (1), qu'un effort plutonien a fendue du haut en bas, et cette fente étroite, profonde, à parois verticales, c'est l'écluse du Phase, c'est ici la porte, le seuil du haut Ratcha.

Nous trouvâmes pour passer sur la rive droite un frêle pont en bois; cette rive est la seule où il ait été possible d'établir non une route, mais un mauvais sentier gagné sur le rocher. Les têtes du pont sont défendues par des constructions appliquées au rocher, et percées de meurtrières; un petit nombre de braves pourrait tenir longtemps ici toute une armée en échec.

Sur la tranche même du sommet du rocher de gauche, on me fit remarquer une église qui est aussi visible dans le dessin et que je n'aurais jamais pu soupçonner dans une position aussi étrange; elle tient bien de l'ancien goût géorgien asiatique des hauts lieux pour y exposer des statues, des objets d'adoration, et des églises après que le paganisme eut fait place au chris-

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 19, *b*.

tianisme. Cette église s'appelle Vellièti, et est desservie par un prêtre qui demeura là, dans cet aire de faucon. On y parvient par le village de Tsessé (1) adossé aux rochers de l'intérieur de l'écluse.

Parmi les fentes des rochers de l'écluse jaillit à 8 pieds au-dessus du niveau du Phase, une source sulfureuse qui a $10^0 \frac{1}{2}$ de température. Le calcaire de ces roches est à noyaux de silex, sans pétrifications apparentes.

Je n'avais ici qu'une répétition de ce que j'avais déjà remarqué plus haut en Abkhasie, de ces portes qui s'ouvrent dans cette partie de la chaîne pour donner passage aux eaux des hautes vallées intérieures.

Ici cesse le calcaire; je n'en trouvai plus aucune trace en remontant le Phase jusqu'à sa source; passé l'écluse, tout est schiste ou porphyre.

Combien je fus surpris après avois fait 300 pas dans cette étroite prison, d'entrer dans un joli vallon, où l'on se sent à l'aise, c'est celui de Baragone qui a 3 ou 4 verst de long. Ce premier rélargissement de la vallée du Phase, est un parfait cratère de soulèvement, car si la rive gauche du fleuve est encore encaissée par la

(1) Güldenstädt écrit Zessi.

muraille calcaire (1), la droite s'ouvre circulairement et s'appuie à 1 verst de distance sur un amphithéâtre de roches porphyriques, de jaspe verd et rouge bizarrement déchirées, qui se sont poussées de côté sous l'énorme muraille calcaire qu'elles ont soulevées (2).

La Lokouni coupe ces jaspes et ces porphyres en deux, et mugissant parmi les blocs qui encombrent la gorge que la nature lui a creusée, elle se jette dans le Phase au-dessus de la champêtre et modeste habitation en bois du prince Grégoire Eristaf qui possède ce petit vallon. Son grand-père n'était pas si pacifique. Voyez en face, dans l'angle du confluent des deux rivières ce rocher aride et noirâtre qui sort sa tête de la ceinture de forêts qui serre sa base, et sur ce rocher ce château fort avec deux tours; tel était son manoir dont le nom de Mindastsikhé (forteresse de la nécessité) rappelle trop bien les troubles et les guerres sans fin du dix-huitième siècle (3).

(1) Sous le calcaire paraît dans la vallée une marne irisée ou bariolée, quelquefois grise; j'ignore si c'est la même qu'à Kreité, car dans ce cas tout cet immense rocher serait craie, ce dont je doute.

(2) Voyez Atlas, V^e série, plans, cartes, coupes, pl. 2.

(3) Voyez Atlas, IIe série pittor., pl. 19, *b*. Le chevalier Gamba a aussi donné une vue de Mindastsikhé dans son Voyage pittoresque; mais cette vue a été composée à Paris.

Ce prince Eristaf ainsi que ses prédécesseurs portait alors le titre de gouverneur du Ratcha (Ratchis-Eristhavi) qu'il gouvernaient pour le roi d'Iméreth. En 1767, il crut qu'il était assez puissant pour imiter les Dadian et les Gouriel et pour se soustraire à l'obéissance du roi Salomon, alors très-occupé à se défendre contre les Turcs. Mais le roi se sentit assez fort pour le ramener à l'obéissance, et aidé surtout des Tsirételli de Satchekhéri, jaloux de la puissance des Eristaf, il força bientôt le prince à se soumettre; et après cela il lui fit crever les yeux, et mit le Ratcha au nombre de ses domaines, en faisant la part des Tsirételli. Pour mettre le comble à sa vengeance, le roi fit alors ravager la demeure du prince à Baragone, qui n'était qu'un monceau de cendres et de ruines quand Güldenstädt vint attendre à Tsessé pendant plusieurs jours les ordres et la visite de Salomon lui-même en 1771 (1).

Il n'y a plus que quelques parties du toit du château de conservées; tout est abandonné. Le

On a dit au dessinateur : faites une eau qui tombe en cascade; placez à côté un rocher noirâtre, et par-dessus un château, et le dessin a été fait. L'eau, le château et le rocher sont vrais, mais ne demandez pas s'il se trouve la moindre ressemblance dans les détails, et surtout s'il y a des sapins à Baragone.

(1) Güldenstädt, Reise, éd. Klapr., p. 144.

pont en pierres qui y menait par-dessus les rochers de la Lokouni est à moitié écroulé ainsi que la tour qui en défendait l'abord.

Dans le temps de sa gloire, ce même prince Eristaf, qui fut privé de la vue, avait fait remplacer la petite chapelle qui domine le confluent du Phase et de la Lokouni, par une superbe église, la plus belle qu'aucun particulier ou qu'aucun roi ait construite depuis longtemps en Iméreth. Elle est en pierres de taille, dans le vrai style géorgien, et les corniches, les colonnettes, les cadres des fenêtres, sont couverts de moulures fort bien sculptées. La fondation date de 1753.

Nous allâmes demander à dîner au prince Grégoire; il était absent; mais sa femme s'empressa d'accéder à nos désirs, en nous envoyant de quoi manger sous un vieux tilleul qui ombrage l'église; elle ne parut pas elle-même, l'étiquette ne lui permettant pas de se montrer pendant l'absence de son mari.

La vallée de Baragone se referme hermétiquement à 2 verst au-dessus de la maison. Mais ce ne sont plus les parois majestueuses du calcaire qui forment l'église; les porphyres pyroxéniques traversent ici le Phase, laissant pour trace de leur passage un chaos de roches noires entassées. C'est superbe à voir comme le fleuve écume et bondit parmi les blocs énormes qui remplissent son lit presqu'aussi resserré qu'à la première

écluse. Ce défilé n'a qu'un verst de long et nous rentrâmes bientôt dans un second rélargissement de la vallée du Phase, couvert de champs et de villages.

Le premier que nous rencontrâmes à 5 verst de Baragone fut le bas Sori qui se reconnaît de loin à deux vieilles tours carrées, isolées.

Quatre verst plus loin, je me donnai le plaisir d'examiner à loisir et en détail un de ces moulins imérétiens qui sont semés si fréquemment sur tous les courants d'eau. Ils sont aussi simples que possible (1). Un chéneau ayant 20 pieds de longueur et 6 pouces de large, lance sur 5 pieds de chute une eau de 2 pouces de profondeur contre une roue horizontale de 2 ½ pieds de diamètre, munie de 20 palettes. L'eau frappe de côté les palettes de la roue dont l'arbre tourne en faisant mouvoir immédiatement la meule supérieure du moulin qui n'a que 19 pouces de diamètre. La farine sort par le côté. Un petit bois qui traîne sur la meule à mesure qu'elle tourne, donne assez d'ébranlement à l'entonnoir pour laisser tomber la quantité de grains nécessaire, et voilà tout le mécanisme du moulin, renfermé dans un local mal joint en bois de 7 à 8 pieds de large. On peut y moudre 4 bathmans ou 24 ocques ou 100 livres turques de grain par jour.

(1) Voyez Atlas, IIIe série, archit., pl. 32.

Nous passâmes ici le Phase sur un pont en bois, et longeant sa rive gauche, nous vîmes Chardonéthi qui s'élève en amphithéâtre; Tara-kéti, qui s'étend sur la montagne, tandis que ses champs sont dans la vallée; Séva situé de même (1).

Enfin au dix-septième verst l'œil vient à peine de se détacher de cette ruine si pittoresque du château de Veltettsikhé (2), dont les deux tours dépassent les vieux arbres qui cherchent à les masquer, qu'un nouveau tableau plus majestueux encore se déroule devant lui. Nous descendons une légère colline et la belle vallée d'Oni (prononcez Vouoni) est en face de nous (3).

De la deuxième écluse jusqu'ici, les bords du Phase n'ont été encaissés que de schiste noir feuilleté formant des collines basses, boisées sur la rive droite, plus ou moins distantes du Phase qu'elles étranglent quelquefois.

Mais à un verst d'Oni, le porphyre resurgit tout à coup, et ses roches déchirées et escarpées forment une longue traînée dont on voit la tête dans le dessin que je donne dans mon atlas. La

(1) Chardonéthi que Güldenstädt écrit Tchardométhi est à 10 verst de Baragone, Tarakéti à 12 verst, Séva à 14 verst.

(2) Güldenstädt écrit Wertetli.

(3) Voyez Atlas, IIe série, pl. 19, *a*.

Djedjori (1), affluent de gauche du Phase, en tourne et ronge le pied, et trois vieux châteaux, anciens refuges des Eristaf ou des Tsirételli en couronnent les pics isolés. Cette traînée donne le tour d'Oni et passe le Phase au-dessus de la Garoula et de la Sakaouri.

On se fera facilement une idée de l'effet qu'a dû produire le soulèvement de ces porphyres sur les schistes du voisinage; désagrégés, altérés, entrés même dans la composition de ces porphyres, tout ce qui avoisinait la traînée a disparu, et il s'est formé de droite et de gauche un abîme, une vallée qui sépare les roches ignées d'avec les schistes. Oni est bâti dans l'une de ces vallées; l'autre est celle de la Djedjori.

Oni est le chef-lieu du Haut-Ratcha et la résidence de la famille de Grégoire Tsirételli qui possède une partie du bourg et d'autres grands domaines dans le Ratcha. Tous les vendredis il s'y tient un marché où l'on vend du grain, des chevaux, des tchoks, des feutres, du fer de Tsedissi, etc., comme à celui de Koutaïs.

Une partie de la population consiste en juifs qui y ont établi un bazar. Ils sont serfs des Tsirételli qui les ont transportés ici jadis (2). Aujourd'hui Grégoire Tsirételli a voulu continuer

(1) Güldenstädt écrit Dshedsho.

(2) Güldenstädt les y a déjà trouvés en 1771.

à les traiter comme tels ; ils se sont révoltés, ont porté plainte auprès du gouverneur d'Iméreth, qui a trouvé qu'il y avait peut-être eu abus de la part des Tsirételli en les forçant au servage, vu que d'origine les juifs étaient et devaient être libres lors de leur colonisation. Sur cette remarque faite, Grégoire Tsirételli ne voulant pas contester la chose, fit répondre au gouverneur que si les juifs n'étaient pas serfs, lui Grégoire, était au moins possesseur, seigneur et maître du terrain qu'ils habitaient. Qu'en conséquence, puisque les juifs récusaient les corvées, il voulait faire cultiver sont terrain par quelqu'un d'autre, et qu'il le priait de donner ordre aux juifs de quitter ses domaines le plus vite possible. Il n'y avait rien à répliquer à cela ; le gouverneur acquiesça à la prière du prince, et l'ordre fut intimé aux juifs de faire leurs paquets. Ce fut alors une autre scène. Les juifs ne voulurent pas quitter. Je ne sais comment ils se sont arrangés enfin avec le prince, qui était bien disposé à ne rien céder de ses droits.

Le prince Grégoire s'est fait construire à Oni une maison murée qui peut passer pour un palais dans ce pays ; on la voit à droite au fond de la vallée dans mon dessin, mais la distribution intérieure porte toujours le type des moeurs du pays.

Toutes les communications des vallées d'alen-

tour avec le Haut-Ratcha se concentrent à Oni; un chemin direct mène dans la vallée de la Kvirila, à Satchekhéri où résident tous les Tsirételli en commun. Un autre chemin conduit aux forges et fonderies de fer de Tsédissi ou Sédissi. On remonte la Djedjori l'espace de 8 verst; puis on va chercher le village à 10 verst plus loin dans l'intérieur du pays, au pied du Kadèla. Le minerai donne près de moitié de fonte; il est dans une roche grise, moyennement compacte, fendillée dans tous les sens. La mine est pisiforme, de couleur brune. Elle donne un des meilleurs fers du Caucase que les habitants de Tsédissi travaillent sous toutes sortes de formes. Il serait facile d'en tirer un meilleur parti en faisant usage des procédés européens.

Oni a le grand désagrément qu'appartenant à plusieurs propriétaires, quand un étranger y requiert quelque chose de la part du gouvernement, personne ne veut obéir; on renvoie l'ordre de l'un à l'autre, et en attendant celui qui requiert a le temps de s'ennuyer. Encore si avec un peu d'ennui on obtenait quelque chose! Le kélossan montra beaucoup de bonne volonté, courut de l'un chez l'autre pour nous trouver un petit coin pour nous loger: va chez le voisin, lui disait-on, et nous aurions pu nous passer de logement bon gré malgré, si une connaissance de Nicolas qui se trouva par là ne nous eût menés

chez son hôte, qui voulut bien partager avec nous son souper, et l'aire en terre de sa hutte. Ce qui nous arrivait contrastait beaucoup avec les réceptions qu'on nous avait faites partout ailleurs.

Je passai la matinée du lendemain à courir les ruines et les rochers et à dessiner la vue d'Oni, du point où je l'avais découvert la veille pour la première fois en arrivant. C'était la plus belle. Pour qu'on comprenne mieux mon dessin, je vais en donner une petite explication.

Le fond de la vallée d'Oni, derrière le bourg, s'ouvre pour y laisser entrer le Phase qui coule à gauche; on peut suivre son cours supérieur entre les pentes boisées qui s'appuient d'un côté sur les cimes toujours neigeuses du Choda et de l'autre sur les deux pyramides noires du Zoropa.

Le Choda remplit tout le coude que fait le Phase depuis sa source au-dessus de Ghébi jusqu'à Oni. Il se compose de deux cimes principales trapéziformes, couvertes de neiges. Elles sont schisteuses et descendent jusqu'au Phase, où quelques jets de porphyre en percent la base. Entre la neige éternelle et les forêts, il se trouve un espace assez considérable de pentes nues, déchirées, quelquefois gazonnées. Les eaux du Choda forment les premiers filets nourriciers du Phase au N. E. La Sakaoura est le

receptacle des pentes sud-ouest, et se réunit aussi au Phase au-dessus d'Oni.

Le Zoropa opposé au Choda encaisse la rive gauche du Phase. Les doubles cimes sont aussi schisteuses et conservent, malgré leur extrême escarpement, quelques lambeaux de neige pendant toute l'année. De quelque endroit qu'on les voie, elles sont pyramidales; leurs pentes sont nues, noires, et reposent sur des pentes moins escarpées et boisées. C'est de là que la Garoula tire la plus grande masse de ses eaux limpides. Le Zoropa est beaucoup plus bas que le Choda dont les cimes atteignent 11 et peut-être 12,000 pieds d'élevation.

Entre ces deux beaux groupes, l'oeil d'écouvre encore sur l'horizon les cimes plus lointaines du Kadèla (1), qui s'élèvent derrière Ghèla. Les habitants du pays les appellent les montagnes Digoriennes ou Dougoriennes, parce que c'est là que sont les passages pour arriver chez les Dougores. Les plus hautes de ces cimes sont couvertes d'une coupole de neige.

Un labyrinthe d'autres objets diversifie le paysage. Des villages sont semés dans toutes les directions; Latsta avec ses tours sur un plateau de la rive droite du Phase, vis-à-vis d'Oni; Garoula sur le plateau, qui fait coin entre

(1) Klaproth et Güldenstädt écrivent Kédéla : ce mot signifie mur, je ne sais dans quelle langue.

le Phase et la Garoula ; Nikiéti, Paravnécki, plus loin sur les pentes élevées du Phase.

Je ne trouvai rien dans les ruines des trois châteaux d'Oni qui fût digne de remarque; des tours carrées avec des meurtrières, des murailles grossièrement construites en cailloux ou en blocs roulés du Phase, et complètement désertes ; aucun ornement d'architecture, aucune inscription.

Nous ne réussîmes pas mieux pour nous procurer des chevaux à Oni que pour le reste; nous ne pûmes en obtenir par aucune voie de douceur. A force de prières on m'amena enfin un cheval... sans selle, ce qui ne m'empêcha pas de me mettre en route à pied, menant mon bidet par une corde, espérant que je trouverais une selle dans les villages voisins. Je laissai tout mon bagage chez notre hôte, pour être plus léger. Heureusemeut qu'au moment de notre départ la providence nous fit rencontrer le kélossau d'Outséré, brave montagnard, qui ayant appris notre intention d'aller à Outséré, voulut bien nous servir de guide; était-ce une bonne fortune?

A 2 verst d'Oni, nous passâmes à gué la Garoula qui se jette dans le Phase en sortant de ses montagnes. Nous trouvâmes un pont en bois sur le Phase, dont nous atteignîmes la rive droite au-dessous de son confluent avec la Sakaoura. Les eaux du Phase sont blanches, tandis

que celles de la Garoula et de la Sakaoura sont très-limpides.

Ici la vallée du Phase s'étrangle dans les roches porphyriques qui se mêlent parci-parlà au schiste. Une fente étroite et profonde s'ouvre pour donner passage à la Sakaoura; rien de plus retréci, de plus sombre, que ce coin de paysage. Et cependant c'est là qu'à cent pas d'une tour ruinée dressée comme une borne au confluent de la Sakaoura, le mourave Djaparidzé a établi sa demeure à l'ombre de quelques arbres et des hauts rochers : on l'appelle Laugvanta. Nous entrâmes chez lui pour lui demander une selle; il nous la refusa sous prétexte qu'il n'en avait point de disponible.

Ce ne fut qu'à Nakiéti, grand village à 3 verst de Laugvanta que je fus un parfait cavalier. Les roches porphyriques cessent entièrement ici, et en remontant le Phase nous ne vîmes uniquement que du schiste.

Grimpant à 7 verst d'Oni, les pentes escarpées mais cultivées qui bordent le Phase, nous atteignîmes à 4 ou 500 pieds au moins au-dessus de son lit, Paravnéchi, village composé de 5 à 6 tours carrées, à chacune desquelles est accolée une maison en pierre. C'est le style d'architecture des montagnards qui occupent la haute partie de la vallée. Les tours sont percées de meurtrières, et ce n'est que par une porte placée

à l'étage dans l'intérieur des maisons, qu'on peut y entrer. Je trouvai à ce premier village bâti ainsi, un air fort extraordinaire; des vignes entouraient le village; le raisin en était mangeable.

Notre kélossan nous conseilla de nous arrêter à Nigauzébi qui est à un verst de Paravnéchi, et dans la même position avec des vignes. Des noyers ombrageaient les terrasses du village, d'où nous planions sur la vallée du Phase (1).

Ici commence la longue série des sources acidulées et martiales qui jaillissent à travers le schiste tout le long du Phase. Celle de Nigauzébi n'est pas très-acidulée; sa température approche de $9^0 \frac{1}{2}$. Les bestiaux aiment à la boire; Güldenstâdt dit que les habitants s'en servaient pour faire fermenter le pain.

Le lendemain 13, notre kélossan qui nous avait supérieurement traités, nous mena à Outséré qui touche presque à Nigauzébi, chez son seigneur le mourave noble Goghia Gamkarélidsé, vieillard à la moustache teinte en rouge qui vint nous recevoir sous les arbres qui forment l'entrée de son enclos au bord du Phase (2). Je re-

(1) Djintchuissi est vis-à-vis de Paravnéchi, sur la rive gauche du Phase, et Djarvanèti avec des vignes en face de Nigauzébi.

(2) Voyez Atlas, IIe série, pl. 19, c.

marquai entre autres un cormier dont le tronc avait 4 pieds 9 pouces de roi de tour. Le bon vieillard, pendant qu'on allait seller les chevaux qui devaient nous mener à Ghébi, nous fit apporter à déjeûner. Au moment où nous étions le plus occupés à y faire honneur, nous vîmes arriver le prince Djaparidzé de Laugvanta, avec une dizaine de gens de sa suite, qui venait pour m'accompagner à Ghébi. Et hier il m'avait refusé une selle. Il s'était bien ravisé. Du reste je ne lui sus aucun gré de son attention, et la suite prouvera que j'avais raison. Une partie de ses gens étaient armés jusqu'aux dents; les autres portaient son faucon et ses filets pour pêcher de la truite dans la Tsuéchouri près de Ghébi.

Outséré a aussi une source acidulée fortement martiale, de 9° de température, tout au bord du Phase.

Jusqu'à Outséré, la vallée du Phase, quoique fort étroite, offrait toujours assez de marge pour donner place à quelques champs et à un chemin, les pentes même de la vallée étaient souvent assez radoucies pour être cultivées. Tout cela change ici où paraissent les dernières vignes, en même temps que vous pouvez voir les premiers bouleaux sur les hauteurs voisines, fort peu au-dessus de la rivière. Quelques champs avec une très-vieille église ombragée de

vieux tilleuls sont le bout du monde. Cette église bâtie en tuf sans ornements, est célèbre dans toute la vallée, et même dans l'Iméreth entière; de nombreux pèlerins dont nous recontrâmes quelques groupes, surtout des femmes, y affluent pour y recouvrer la santé en respirant le gaz carbonique qui s'échappe en abondance des couches de schiste derrière l'église. Les malades mettent le nez dans des trous, aspirent le gaz, ce qui les fait violemment éternuer. A quelques pas au-dessous il sort aussi du schiste un source acidulée.

Le monde habité se ferme ici : l'encaissement du Rion est tel jusqu'à sa jonction avec le Glolatskali, que le plus souvent il ne reste pas de place sur la pente du rocher, même pour un chemin de Ratcha.

A l'entrée de ce défilé s'élève (1) tristement le fort de Tchidroti, l'ancienne résidence des seigneurs et mouraves d'Outséré, abandonnée maintenant. La Suisse la plus sauvage avec ses horreurs et ses ruines, n'a rien pourtant de plus sauvage que ces tours désertes dans cette gorge sombre, où il n'y a de place que pour le seul Rion couvert d'écume. Elles fermaient hermétiquement la vallée comme une écluse, et per-

(1) A 1 verst ½ d'Outséré.

sonne ne pouvait passer le pont du Rion sans la permission des seigneurs de Tchidroti.

Pour éviter les énormes masses de rochers à pic qui surplombent souvent sur le fleuve, nécessité est de passer tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Tchidroti est en face du premier de ces paysages. Huit fois sur la distance de 6 verst nous nous hasardâmes sur autant de ponts de bois que supportent trois poutres lancées d'une rive à l'autre; elles sont couvertes de madriers de 6 pieds de long, assujétis par une latte, sans garde-fou. Le Phase écume sur les blocs de porphyre, de granit, de protogyne, et mugit à couvrir la voix humaine; le pont se balance sous nos pas; de nombreuses traces de pourriture nous font frémir et le prince Djaparidzé en me donnant l'exemple, me conseille de mettre pied à terre, et de mener mon cheval par la bride, pour ne pas être trop embarrassé en cas qu'il s'écroule; on marche à distance; des roches noires encaissent le fleuve; des sapins élancés comme des obélisques, teignent ce qui n'est pas roc de leur sombre couleur; rien d'autre ne paraît entre ces deux gigantesques murailles; quelquefois cependant par faveur les pointes des glaciers du Caucase brillent dans le lointain. Je m'arrête; on prendrait ma description pour du Walterscotisme.

Sous le dernier pont établi au-dessous du con-

fluent du Rion et de la Glolatskali, jaillit une superbe source très-acidulée de 8° de température. Ceux qui vont à Glola ne traversent pas le pont, ce ne sont que ceux qui se rendent à Ghébi qui retournent sur la rive droite pour escalader par un affreux chemin une énorme paroi schisteuse qui barre le passage; on ne se fait pas une idée d'un pareil chemin. Redescendu de l'autre côté, toutes les difficultés sont surmontées; la vallée s'ouvre derechef, se rélargit, et nous cotoyons gaîment en plaine le Phase, qu'on ne voit que très-rarement à travers la plus belle végétation de hêtres et de pins, mais que l'on entend d'autant mieux. Car je puis dire que jusqu'à sa sortie de l'écluse de Baragone, il ne tombe qu'en une cascade perpétuelle, tant ses eaux blanches écument, réjaillissent, rebondissent par-dessus les blocs qui hérissent son lit pêle-mêle avec d'énormes troncs d'arbres déracinés.

Les bouleaux commencent ici à se mêler à la végétation riveraine. Des sapins de 3 à 5 pieds de diamètre sont communs; mais quelle exploitation est possible sans chemin ni navigation? D'ailleurs il y a tant de bois dans des endroits plus accessibles, et plus voisins des points de communication.

A 12 verst environ d'Outséré, nous nous trouvâmes en face de Tchiora, assis sur la rive gauche

du Phase. Apparition fantastique. Ce ne sont plus quelques tours; c'est un grand village tout entier, hérissé de tours encore plus hautes que celles des villages inférieurs, et de hautes maisons percées de meurtrières. Chaque habitant dans ces anciens temps de troubles et de brigandages, se bâtissait une forteresse pour demeure. Tantôt c'était une haute maison à deux étages avec de petits jours de fenêtres, et un rang de meurtrières, tout autour sous le toit; ou bien il se construisait une haute tour carrée avec un corps-de-logis, comme je les ai décrits plus haut. On ne trouvera pas de vieille forteresse de l'Allemagne ou de la Suisse plus riche en tours et en meurtrières, et surtout plus pittoresque.

Tchiora jouit à peu près du même climat que la Lithuanie septentrionale; le maïs qu'on cultive encore en quantité à Outséré, et qu'on moissonnait à cette époque partout dans le Ratcha, n'y réussit plus; on ne cultive que du froment, de l'orge, de l'avoine, sur les pentes agileuses de la rive gauche, tandis que la droite déjà trop froide, trop à l'ombre, n'est qu'en taillis (1).

Le châtaignier, le cormier, la vigne sauvage, enfin tous les arbres et arbustes du midi ont dis-

(1) J'ai remis des échantillons des céréales de ces localités au Gartenverein à Berlin.

paru et sont remplacés par le bouleau, le hêtre, le sapin, le pin, le tremble à feuille de bouleau, et le tremble à feuille argentée; le noisetier, le houblon, le viburnum opulus, forment les buissons, en un mot la végétation nous ramène en Lithuanie. Des cerisiers sont semés çà et là avec des poiriers sauvages. Les pommiers disparaissent : j'en ai été étonné, car les pommiers croissent sauvages bien avant vers le nord, et même plus haut que les poiriers : peut-être faut-il en trouver la raison plus dans la nature schisteuse du sol que dans la température.

Le schiste en effet domine partout, et ses couches se redressent, s'inclinent dans tous les sens; mais en grand et par système, et non comme dans le voisinage des porphyres, où il est bouleversé, fendillé, recuit, et presque méconnaissable. Les blocs de schiste ici ont une tendance au clivage, et se désagrègent par petits parallélipipèdes. La chute des couches en général est vers l'ouverture de la vallée.

Nous passâmes à un verst de Ghébi, pour la première fois, le Phase à gué, au-dessous de son confluent avec la Tsuéchouri. Nous n'aurions pu le faire plus bas, car son onde s'augmente rapidement par la multitude de sources qu'il reçoit de droite et de gauche, et réuni à la Glolatskali, je crois qu'il double presque son volume. Le gué du Phase étant sur un point où il occupe un

large lit coupé en plusieurs bras, nous le passâmes très-facilement.

La Glolatskali et la Tsuéchouri ont des eaux blanches comme le Phase; ce sont des eaux de glaciers sans doute; les sources par contre sont toutes claires et transparentes.

Ghébi, le dernier village en remontant le Phase, me parût encore plus pittoresque que Tchiora; il est mieux situé; il occupe le sommet et les pentes d'une colline baignée par le Phase. Ses tours blanches plus nombreuses, et ses hautes maisons, ressortent sur le fond de bois et de glaciers qui l'entourent; car, de quelque côté qu'on se tourne, au nord, à l'est, à l'ouest, on ne voit que neige éternelle briller sur les plus hautes cimes qui dominent des montagnes plus basses, dont les sommets sont déjà entièrement nus, ridés (1).

Nous avions tourné depuis notre départ d'Oni les doubles cimes du Choda, qui paraissent d'ici au S. S. O.: l'une de ses tables était couverte de neige comme une nappe. Au sud, je retrouvai les doubles pointes noires du Zoropa. En me tournant vers le nord, j'avais l'Ithanissi à la cime dioritique ou granitique et glacée: nulle apparence de couches. On le dirait, d'où je l'observais avec ma lunette, formé d'énormes blocs arrondis, agglomérés, entassés avec toute l'ir-

(1) Voyez Atlas, IIe série, pl. 18.

régularité possible. Il domine comme une Diane au milieu de ses nymphes, les cimes nues et schisteuses qui l'entourent. Au milieu de ces schistes paraît une masse d'un vert pâle, que je suppose être du micaschiste. Le pic de l'Ithanissi n'est couvert de neige qu'en partie.

A l'E. N. E. s'élève avec plus de majesté encore le Grand Digorski, ou grande montagne dougorienne, apanage des Ossètes, et l'un des angles de la chaîne du Kadéla ; il consiste en porphyre dioritique ou en granit.

Enfin, en face du débouché de la vallée, au S. E., le Katitsvéri, avec ses schistes, montrait ses taches de neige.

Je ne pouvais apercevoir aucune partie du Passmta qui était masqué.

J'avais fait fort heureusement mon excursion avec le prince Djaparidzé jusqu'à Ghébi où nous arrivâmes vers une heure. Nous débouchâmes avec toute notre troupe au milieu du village, et nous nous assîmes sur quelques bancs de pierre adossés à un de ces antiques manoirs villageois, avec sa tour de 70 pieds de haut, bien plâtrée, percée de meurtrières bordées de peintures grossières, barbouillée de jaune et de rouge, et surmontée de croix ou de mains.

Le prince Djaparidzé était mourave de Ghébi; je n'avais donc à m'inquiéter de rien. Cependant on promena longtemps les chevaux, on les dé-

sella, on les mena à un pâturage, et de temps en temps je disais au prince : « Qu'allons-nous faire ici ? dînerons-nous, ou ne dînerons-nous pas ? car j'ai affaire et peu de temps à perdre. — Et sûrement nous dînerons, et cela à l'instant, j'ai déjà dit qu'on eût à nous recevoir. »

Quelques habitants de Ghébi étaient venus voir qui nous étions, et ce que nous faisions ; mais malgré les ordres de leur mourave, personne ne bougeait. Je m'impatientais ; je voulais faire quelques courses. Attendez encore un moment, me disait-on.... Et il était nuit que nous ne savions pas même bien si on nous logerait quelque part, oui ou non.

Enfin l'un des habitants eut la charité de nous recueillir dans un de ses greniers à blé, qu'il fallut vider et balayer avant que nous pussions nous y établir autour d'un feu qui n'avait d'autre cheminée que la porte dans un endroit si bas qu'il fallait s'y tenir courbé. Ce ne fut qu'à force de prières que nous reçûmes quelque chose à manger, et ce fut pour moi particulièrement qu'on eut quelque sentiment de pitié.

Heureusement que nous avions encore quelques provisions de bouche ; mon Nicolas était un second Sancho sous ce rapport, et jamais il ne se mettait en route sans garnir, tant bien que mal, sa courgine à provisions, de pain, de poulets ou d'autres débris qui composaient nos re-

pas. Il fit même faire une tournée d'un millier de verst à cette demi-émine de millet qu'il avait prise à Bagdad pour les cas de faminė, et dont nous ne nous servîmes jamais. D'ailleurs notre outre de vin de Zazan n'était pas encore vide ; ainsi nous n'étions pas bien à plaindre. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est qu'en nous traitant il fallait traiter tout le monde, et ce jour-là je vis que Nicolas se faisait scrupule de toucher à son outre, préférant que nous nous abreuvassions d'un nectar digne des *Strumfwein* ou *Schulwein* de la Saxe, que notre hôte avait rapporté du Bas Ratcha, et qu'il nous offrait de fort bon cœur. Je ne pus me décider à en avaler que quelques gouttes tant il était exécrable, et bien que je le noyasse dans du bon vin de Sazan, je ne pus vaincre mon sort; je fus malade toute la nuit. Ah! quelle pauvre nuit que celle-là, passée dans les soupirs et dans la fumée, entassés les uns sur les autres dans ce réduit si bas et si étroit!

Le thé du matin m'eut bientôt guéri, et, gai et dispos, je me moquai bien de mon prince qui m'avait fait perdre toute une demi-journée, et qui ne m'avait en échange procuré d'autre jouissance que celle de regarder de mon banc de pierre les femmes vanner le blé sur les aires circulaires, le cribler et le sécher au soleil.

Pendant qu'elles étaient à leurs occupations, une voisine ou parente, nouvellement mariée

peut-être, venait leur faire visite ; on s'embrassait comme en Europe ; on était respectueux et complimenteur comme chez nous.

Les femmes ont toutes un mouchoir qui leur passe par-dessus la bouche ; on dirait qu'elles font un secret de leur bouche et de leur menton, tant elles prennent de peine à les masquer, tandis qu'elles ne feraient pas tant de façon pour d'autres parties du corps bien plus déshonnêtes. C'est comme les femmes juives en Lithuanie qui se coiffent en cheveux tant qu'elles sont filles, et qui, quand elles sont mariées, se les coupent et se voilent, ou cachent toute la tête, qu'elles ne découvrent qu'à leurs maris. C'est alors un grand crime contre l'honnêteté que de laisser voir quelques mèches de cheveux, et cependant cela ne leur coûte rien de se montrer nues comme mère Eve, excepté les cheveux, au bord des rivières, ou près des bains publics, quand elles vont s'y purifier en masse, le jeudi ou avant les grands jours de fête.

La race du peuple des villages de Ghébi, de Tchiora, de Glola, est tout-à-fait montagnarde d'esprit et de mœurs; ils aiment leur liberté. Ils sont Géorgiens de race, et parlent purement le géorgien. Depuis Paravnéchi, ils sont tous habillés à la tcherkesse ; les femmes ont adopté l'usage du tchok ou habit tcherkesse de dessus. Ces pauvres femmes sont les esclaves de leurs

maris : ce sont elles qui font tout ; non seulement elles font tout le travail de la maison, tissent des étoffes, vannent le blé, mais elles vont aux champs, au moulin. Le mariage chez ces peuples rudes n'est point une chose très-respectable ni très-sacrée ; quand on ne veut plus sa femme, on la donne à un autre qui la cède à un troisième.

Ils respectent très-peu les popes, quoiqu'ils aient des églises. Celle de Ghébi est ancienne et fort simple, avec une coupole carrée, comme la Collégiale de Neuchâtel en Suisse : elle rappelle le style géorgien. Le vestibule est rempli de cornes de boeufs, comme on le voit souvent dans l'intérieur du Caucase, où chaque fête religieuse est accompagnée du sacrifice d'un bœuf. L'ancien usage des sacrifices n'a pas été complétement effacé par le christianisme.

Les tombeaux qui entourent l'église, semés sur une terrasse qui forme la partie la plus élevée du village (1), ressemblent aussi en général à ceux des autres races géorgiennes et tcherkesses ; ce sont des sarcophages ou caisses en pierres recouvertes d'une simple dalle.

Malgré leur christianisme, tous ces montagnards tiennent religieusement à la vengeance. Celui qui est sous le poids d'une vengeance est

(1) On peut voir l'église dans mon dessin au sommet du village de Ghébi.

obligé de fuir ou de se cacher; s'il paraît, il ne le fait que bien armé, et bien accompagné des siens, qui font tout en attendant pour apaiser les parents du mort : il les invite tous lui-même, les traite splendidement, leur donne tout ce qu'ils veulent jusqu'à ce qu'ils soient contents.

M. le général Vakoulski eut à Tchiora, peu de temps avant mon passage, deux de ces cas de vengeance assez bizarres à juger et à terminer. Un habitant de Tchiora avait tué un paysan du lieu, et s'était sauvé sans qu'on sût où il se tenait caché. Les vengeurs voulurent s'en prendre au frère, prétextant qu'il devait savoir où le coupable s'était retiré. Forcé d'être armé jusqu'aux dents tous les jours, quand il voulait faire un pas hors de chez lui, toujours en crainte, sans cesse aux aguets aux champs et dans les bois, de peur d'être surpris, il chercha à apaiser les vengeurs par un grand festin; ils se régalèrent bien, mais ne lui en tinrent nul compte. Heureusement pour lui que le général arriva sur les lieux et les engagea à se désister de leur poursuite, qui dans le fait n'était pas dans toutes les règles du code pénal caucasien.

Le second cas était une vengeance pour une promesse de mariage non tenue; les parents s'étaient déclarés les vengeurs de la fille abandonnée. On en fit des plaintes au général; le jeune homme qui refusait d'épouser les porta

lui-même, disant qu'il n'était pas obligé de prendre une fille qui était tombée malade et qui était devenue folle. Les parents le poursuivaient à toute outrance, et il était obligé de recourir à la justice du général, qui fit venir le père, vieillard à barbe blanche. Il eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre combien il serait injuste de vouloir contraindre quelqu'un à épouser une folle, et le vieillard se fit bien prier avant de vouloir se désister de sa poursuite.

Ghébi a des champs considérables qui ne recouvrent que le bas des pentes; tout le reste est boisé. Dernier village en remontant le Phase, dont la source n'est pas loin de là au N. O., au pied du Passmta, sa position en fait un lieu de passage. Le chemin qui suit quelques instants la rivière, se partage au fond de la vallée en deux; à gauche on se rend chez les Souanes en passant par le col qui sépare le Choda du Passmta. A droite un chemin plus difficile mène à travers les plus hautes sommités de la chaîne du Caucase, chez les Dougores, dans l'Ironistan ou pays des Ossètes. Cette traversée peut s'entreprendre par deux autres points, ou tout droit de Ghébi au nord, ou par Glola.

Il est de fait que les habitants de la vallée ne comptent que trois journées de Ghébi à Vladikavkas, et qu'ils me proposèrent de m'y transporter sain et sauf au bout de ce terme. Je ne

pouvais accepter, puisque j'étais obligé de revenir sur mes pas pour visiter la Mingrélie. Le gouvernement russe connaît très-bien la possibilité d'établir une communication entre Koutaïs et le nord du Caucase, par le Ratcha : on sait que déjà en 1771, le général Totlében y passa avec le corps de troupe russe que Catherine II envoyait au secours du roi Salomon. Elle serait fort avantageuse pour le commerce; mais les difficultés, les obstacles sont sans nombre : le principal viendrait de la nature même des vallées septentrionales par lesquelles on serait obligé de passer : elles sont toutes schisteuses, *ébouleuses*, resserrées ; beaucoup moins praticables que le défilé d'Outséré à Ghébi. Il serait presque impossible d'y établir, sans des sommes énormes, une grande route commerciale comme celle de la vallée de Térek. Je tiens tout ceci de l'officier qui fut chargé dans ce but de faire l'exploration de ce pays, et qui n'en est pas revenu sans avoir été exposé à de notables dangers; je suis bien fâché d'ignorer son nom (1).

(1) Klaproth, dans son Voyage au Caucase, a publié comme sien le journal d'un officier russe qui fit aussi ce trajet et dans un but pareil, en 1781. Je sais des personnes même chez les quelles M. Klaproth a logé lors de son séjour à Mosdok, que jamais ce célèbre voyageur n'a fait le trajet dont il se vante, en passant de chez les Dougores à Ghébi et à Oni, et en revenant par le même chemin. Cet of-

Je ne m'inquiétai donc plus du prince ; je fis une excursion autour de Ghébi dont j'allai dessiner la vue, que je donne dans mon atlas, et qui est prise de l'est. Puis après quelques informations sur la contrée, je fis seller nos chevaux, et je repartis avec Nicolas et le bon kélossan d'Outséré, que son seigneur m'avait donné pour guide et pour escorte, laissant là Djaparidzé et sa suite (1).

« Ah ! me dit le kélossan, quand nous fû-

ficier qui, de l'aveu de M. Klaproth, avait fait un journal fort intéressant, était accompagné d'un détachement de Cosaques ; il pacifia la famille noble des Badillathé qui étaient en guerre depuis dix ans avec les Dougores, et les engagea à se soumettre à la Russie. Voyez t. II, p. 356 à 400 de l'édition all. du Voyage de Klaproth au Caucase.

(1) Ghébi jouit du même climat que Tchiora. Voici quelques notes sur la température que j'ai observée dans nos différentes stations du Ratcha.

Le 11 septembre,		à Khotévi au lever du soleil,	8°
	—	à Oni, au coucher du s.	9°
12	—	au lever du s.	3°
	—	à Outséré, au coucher du s.	10°
13	—	au lever du s.	4°
	—	à Ghébi, au coucher du s.	
14	—	au lever du s.	2°
15	—	à Outséré, au lever du s.	10°

A midi, le 14 septembre nous eûmes à Ghébi, 15°

Güldenstädt qui avait un baromètre, le vit le 8 juillet 1771 à Oni, par 16° à 27° 7

Et à Ghébi le 24 juillet à 24°

mes hors de Ghébi, quel dommage que nous soyons venus avec ce prince; on l'a nommé mourave de Ghébi, et les habitants ne peuvent le souffrir, parce qu'il profite de toutes les occasions pour aller vivre à leurs dépens avec une grosse suite armée, faisant semblant de leur rendre la justice, leur extorquant tout ce qu'il peut. C'est à cause de lui qu'ils ont été si peu accueillants pour vous; sans cela, il vous auraient reçu à bras ouverts. »

Plus tard le prince Djaparidzé fut destitué de son poste; on l'a confié à quelqu'un de plus brave; car le gouvernement sait combien il est essentiel d'avoir des gens justes et intègres pour gouverner ces montagnards, et leur inspirer de la confiance pour leurs nouveaux maîtres. C'est bien de leur plein gré qu'ils obéissent : par leur position, il serait fort difficile de les y contraindre de force. Ils n'auraient qu'à garder par exemple l'un des ponts du Phase, pour qu'il fût impossible à âme qui vive de pénétrer chez eux de l'Iméreth, et il faudrait traverser les hautes cimes du Caucase et des tribus non soumises pour y arriver de l'autre côté.

Nous passâmes et repâssames le Phase à gué pour aller à Tchiora, que je voulais voir de près: on nous y offrit du vin; mais nous ne nous y arrêtâmes que le temps qu'il fallait pour prendre

une idée de la position du village. Les habitants font le principal commerce de tapis de feutre à Koutaïs, où on les voit tous les jours de marché; ils vendent aussi des habits tcherkesses tout faits. Chaque habitant a le kindjal, la boîte à graisse, la bourse à amadou, le briquet, le sac à tabac, pendus à la ceinture, comme les Tcherkesses. Ils transportent à dos d'homme leurs provisions de maïs, de blé, dans des sacs de peaux de chèvres, qui me rappelèrent les outres dans lesquelles Euriclée mit la fleur de farine pour le voyage de Télémaque.

A quelques verst de Tchiora nous prîmes à gauche pour entrer dans la vallée de Glola, qui est dans le même genre que celle de Ghébi; sa direction est O. S. O. vers E. N. E.; la pente qui regarde le sud est couverte en partie de champs et de pâturages; l'autre n'est qu'une forêt.

Notre chemin nous menait le long de la première; nous étions dans d'épais taillis, cheminant par des pentes escarpées, quand le kélossan nous avertit d'être sur nos gardes; que nous allions passer par l'endroit où les Dougores et les Ossètes en maraude se cachaient ordinairement pour tomber sur les passants désarmés, et pour les piller quand ils ne faisaient pas pis que cela. Heureusement nous passâmes sains et saufs: nous ne vîmes rien de suspect.

La situation de Glola (1) est peut-être plus pittoresque que celle de Ghébi; mais Ghébi est plus grand, mieux bâti. L'ancien Glola abandonné était à moitié sur une longue prairie ménagée entre les bras de la Glolatskali, ou autrement Bokvi, qui descend des pentes voisines du Kadèla. Il paraît qu'à la fonte des neiges elle se gonfle extraordinairement; elle couvre alors audessous de la prairie toute la largeur de la vallée, qu'elle envahit, qu'elle couvre de blocs énormes de protogyne et de porphyre dioritique, qui écrasent les pauvres saules et les bouleaux qui se hasardent sur un sol aussi ravagé. J'ai dit que la Glolatskali fait à peu près la moitié du volume du Phase.

Cinq ou six tours carrées, plus basses que celles de Ghébi et moins bien travaillées, sont semées dans la prairie. L'autre moitié de Glola était sur le sommet d'un roc schisteux, ressemblant à une vieille forteresse de Suisse par ses tours accolées les unes contre les autres; la neige du Kadèla brille par-dessus comme un glacier suisse.

Ce point intéressant de la haute chaîne, que je distinguais déjà assez bien d'Oni, et qu'on reconnaît fort bien de la plaine de Tsikhédarbasi,

(1) Glola est à 10 verst de Tchiora et à 6 verst du confluent du Phase et de la Glolatskali.

se voit le mieux d'ici; on est au pied et rien d'intermédiaire n'en intercepte la vue. J'y reconnus d'abord le schiste noir, l'élément principal qui constitue le centre du Caucase. Les forêts de pins et de bouleaux ne montent pas fort haut, et laissent voir au-dessus d'elles des pentes tantôt nues et tristes, tantôt gazonnées d'un beau vert. C'est par là que conduit un chemin chez les Dougores et les Ossètes. Les cimes n'ont rien de particulier; quoique très-élevées elles ne frappent pas par leurs formes hardies, pyramidales, coniques, qui font admirer et reconnaître de si loin le pic de Passmta. Le Kadèla est une muraille avec des créneaux un peu en ruines.

Le nouveau Glola est en bois, assis au pied de cette espèce de forteresse, qui peut servir de refuge aux habitants. Un ruisseau traverse le village, se mêlant avec la plus belle des sources acidulées du Haut-Ratcha, qui jaillit sur ses bords : elle est assez chargée de gaz carbonique pour faire mousser l'eau d'une bouteille et en faire sauter le bouchon, comme du champagne : elle ne diffère guère pour la qualité de la fameuse source du *Narzan* ou vin des Géants, à Kislavodsk, aux bains du Caucase. Sa température est de 9°. On vient boire cette eau pendant l'été; mais la difficulté du trajet, et surtout la rudesse de mœurs des habitants de Glola, empêchent bien des personnes d'y venir.

La population de Glola n'est pas bien considérable, et cependant il ne se passe pas d'année où il n'y ait plusieurs meurtres pour enlèvement de femmes ou autres causes. Ce que je sais par expérience, c'est qu'ils ont de fort méchants chiens, et qu'ils s'amusent de les voir assaillir les passants. Poussés à bout, nous fîmes mine de lâcher un coup de pistolet sur cette engeance infernale; leurs maîtres virent que c'était sérieux, et vinrent à la fin à notre secours. Ah! si on pouvait se passer de chiens dans ce monde! Souvent les plaisirs des voyageurs sont gâtés par ces tyrans des cours et des villages. Il faut être toujours en crainte et sur la défensive pour ne pas être déchiré. On pourrait fort bien s'éviter ce mal-là; il y en a déjà tant d'autres.

Nous revînmes ce jour-là sur nos pas jusqu'à Outséré où nous passâmes la nuit derechef chez notre kélossan, qui nous renvoya le lendemain vendredi, jusqu'à Oni où se tenait un grand marché ce jour-là. On voulait nous traiter comme la première fois et nous refuser des chevaux : le kélossan allait chez l'un et chez l'autre; on le renvoyait toujours chez le voisin. Dans ces cas-là où l'on ne veut pas obéir aux ordres très-stricts du gouvernement, il faut agir de rigueur; nous fîmes les méchants à notre grand regret, et nous fûmes servis divinement. Ce fut la seule fois que nous fûmes poussés à cette extrémité.

Par les belles journées dont le ciel nous avait favorisés, il y avait quelque chose d'éminemment poétique à parcourir ce pays comme nous le faisions. Toujours à cheval, nous ne nous pressions jamais; nous allions presque toujours au pas, à l'amble et rarement au trot; c'est la meilleure manière de voir le pays avec les chevaux flegmatiques et si sûrs de ces montagnards. On s'arrête quand on veut; on monte, on descend dix fois sans difficulté; trouve-t-on un bel endroit pour laisser reposer les chevaux, on s'y arrête; on s'y couche sous un tilleul ou sous un chêne; il semble qu'on ne fasse qu'une promenade de plaisir.

Nous ne nous arrêtâmes d'abord à Baragone que pour prier la princesse Eristaf qu'elle eût la bonté d'ordonner qu'on nous fît changer de chevaux; elle nous donna un guide qui devait nous mener au village de Tsessé et nous faire trouver des montures; mais à peine étions-nous sortis de la cour qu'elle fit courir après nous pour nous dire que dans le fait nous ferions beaucoup mieux de passer la nuit dans sa maison; qu'elle nous engageait très-fort à accepter son invitation, et qu'on nous amènerait ici nos chevaux quand nous l'ordonnerions.

Mon Nicolas qui faisait maigre ce jour-là, parce que c'était fête le lendemain, avait, comme Sancho, grande envie de se dédommager de son jeûne chez madame la princesse, où c'était l'usage

de tuer un mouton pour ce jour-là. Nous nous rendîmes donc à son invitation, et nous fûmes fort bien traîtés. Logés dans une grande chambre avec des fenêtres qui donnaient sur l'église, on nous envoya du thé, ce qui n'est pas fort commun encore chez les Géorgiens. Cet article de luxe n'a pénétré que chez les plus riches seigneurs; mais tous paraissent en général y prendre goût.

Nous assistâmes à la grand'messe le lendemain; puis j'allai dessiner la grande écluse du Rion, ce qui fut suivi d'un dîner vraiment somptueux, où le mouton surtout parut sous toutes les formes possibles : on m'avait donné cuiller, couteau et fourchette, objets fort rares encore jusqu'à présent.

Je ne pus remercier de vive voix madame la princesse à qui l'absence de son mari ne permettait pas plus que la première fois, de voir des étrangers et de les recevoir elle-même. Le prêtre de cette belle église, espèce de chapelain, faisait les honneurs de chez elle.

Après dîner, nous dîmes adieu à Baragone, fort reconnaissants de l'aimable hospitalité de ses habitants. Arrivés à l'écluse du Phase, au lieu de passer le pont, qui mène à Khotévi, nous nous tînmes toujours sur la rive droite du Phase, traversant dans toute sa longueur cette large vallée du Bas-Ratcha, limitée des deux côtés par du calcaire crayeux.

Les villages sont tous sur la hauteur pour jouir d'un air pur, et non sur les bords du Phase où sont les champs, tandis que les vignes sont sur les pentes : c'est un beau tableau que cette variété de productions et de fertilité.

Nous laissâmes à 8 verst de Baragone le village de Sardmêli : à 2 verst plus loin nous passâmes le Richauli. La rive gauche du Phase est semée de plusieurs villages, mais sur la rive droite, on n'en trouve pas d'autre après Sardmêli qu'à 20 verst de Baragone, où nous atteignîmes Kouantchegkara (1) qui appartient au prince Léon Pépiani (2). Pour des gens qui sont bien mouillés par la pluie, et qui sont bien étonnés de l'être après plusieurs semaines d'un temps magnifique, quel bonheur de se mettre à couvert sous l'avant-toit d'une église et de voir le kélossan s'inquiéter pour nous trouver ce qu'il nous faut.

Kouantchegkara est sur la hauteur à 500 pieds environ au-dessus du Phase. Le prince qui en est le possesseur occupait encore naguère son château fort, perché sur les roches calcaires au-dessus du village. Mais un général russe, dont j'ai oublié le nom, passant par-là, trouva très-inconvenant qu'un seigneur imérétien pût se

(1) Kwanschkschara, Güld.
(2) Kipiani, Güld.

loger comme un roi dans une forteresse, et le prince, par condescendance pour le général qui était gouverneur du pays et pour ne pas faire ombrage à un empire de 70 millions habitants, s'est construit au-dessous de son manoir une maison en bois où il habite. Le prince possédait encore deux autres lieux forts autour de son château : un quatrième était sur une butte au milieu du village; il servait ainsi que les autres de refuge à la famille Pépiani; mais on l'a ruiné entièrement, et ses murs à moitié renversés ne servent plus qu'à abriter les koupchines ou amphores du kélossan, coseigneur d'une partie du village. Nous passâmes la nuit chez lui. A notre arrivée, il avait envoyé aussitôt chez le prince l'ordre que nous avions du gouvernement. Il n'était pas chez lui; mais la princesse nous envoya à l'instant son fils pour nous féliciter, et pour recommander au kélossan d'avoir grand soin de nous; ce qu'il fit; car il nous régala d'importance et je m'endormis, malgré la pluie, fort tranquillement le long d'un pressoir où l'on faisait déjà du vin nouveau.

A mon réveil la vallée n'était couverte que de brouillards; on ne voyait que les cimes des montagnes sortir comme des îles de cette mer sombre, du fond de laquelle on n'entendait que le chant du coq, le cri de l'homme et le roulement encore plus fort du Phase dans l'abîme.

Quels tristes présages des longues pluies qui devoient nous abreuver !

Cette vallée du Phase a quelque chose de particulier. Le calcaire crayeux se montre souvent sur les pentes en couches régulières ; mais plus fréquemment encore il est recouvert de végétation. Nombre de combes, de petits vallons latéraux, très-fertiles, dans lesquels sont les villages, sillonnent les flancs de la grande vallée. Çà et là on apercoit quelques formes coniques ; ce sont des dômes porphyriques.

LETCHEKOUM.

Le $\frac{17}{29}$ septembre, notre route le long du Phase nous mena jusqu'au village de Pichari, à 10 verst de celui que nous venions de quitter. Au quatrième verst nous traversâmes l'Aski, affluent de droite du Phase, qui marque la frontière entre le Ratcha qui dépend du royaume d'Iméreth, et celui qui fait partie du Letchekoum, l'une des provinces du Dadian de Mingrélie. Tola avec une ancienne forteresse, sur la rive gauche de l'Aski, est encore en Iméreth; Dchocheka, sur l'autre rive, appartient au Letchekoum.

L'Aski est encaissé dans des couches de schiste brun avec quelques couches de grès grisâtre par-dessus.

Le village de Pichari, toujours au milieu des vignes, des champs de maïs et de chanvre, est en face de la gorge d'où le Chauri qui s'est perdu près de Nikortsminda, reparaît sous le nom de Charaula, pour se jeter dans le Phase.

Le kélossan de Pichari nous engagea à passer au village de Tchekoïchi (1), où nous serions beaucoup mieux. Il nous y mena lui-même, car les deux villages se touchent, et il nous remit au kélossan son confrère, qui en nous menant à notre logement, disait aux paysans : « Enfants, il nous est venu un hôte ; apportez-lui votre part de son dîner. »

Pendant qu'à la mode du pays chacun apportait sa quote-part, l'un du vin, l'autre des œufs, des poulets, des fèves, un troisième des galettes de farine de maïs ou de froment, j'allai faire une promenade jusqu'à la ruine d'une forteresse de Dadian qui domine le village, nichée sur un rocher isolé de calcaire crayeux avec débris tertiaires, dans lequel on peut à peine trouver quelques restes de pétrifications : j'y reconnus cependant le *Nautilus Aturi*, Bast., du bassin de Bordeaux. Les couches sont renversées et suspendues en face d'un cône porphyrique qui est à quelques cents pas de là : les supérieures sont fissurées par petits débris angulaires, comme le calcaire de la source du Karasou en Crimée. Le vieux château, à moitié démantelé, ne sert plus au prince Dadian, qu'à y garder les koupchines de vin de sa recette.

Après le dîner qui ressemblait à ceux de l'Imé-

(1) Dschkhvischi, et Dszkwiszi, carte Khatof.

reth, car les Letchekoumiens sont de race géorgienne et parlent la même langue que les autres branches de cette race, nous nous hâtâmes d'atteindre le monastère de Saïermi, car le temps menaçait.

L'aspect du pays change ici tout à coup de face. Une puissante formation de calcaire crayeux, entremêlée de lits minces d'un grès marneux, étend au long et au large ses couches horizontales. Par un effort plutonien quelconque, d'énormes fissures, des fentes profondes l'ont entaillée dans plusieurs sens. Je me crus tout à coup transporté dans les *grunds* de la Suisse saxonne, quand on me fit descendre dans le premier ravin qui longe le village, pour escalader la pente très-escarpée qui circonscrit le premier de ces massifs isolés. Le sommet que nous traversâmes dans le sens le plus long, mesurant 5 à 6 verst, formait un plateau parfait. Arrivés à l'extrémité du massif, les accidents du sol gagnèrent en bizarrerie : car je ne pouvais plus appeler massifs ce que j'avais devant moi. Par l'effet de la dislocation, toute la formation crayeuse était pourfendue de haut en bas comme par blocs immenses à parois à pic, que des abîmes de plus de 500 pieds de profondeur séparaient les uns des autres. On ne peut pas se faire une idée plus juste de ces abîmes qu'en se rappellant l'*Ottewalder Grund*, ou le *Wolfsschlucht* du

Hochstein dans les grès de la Suisse saxonne.

Le Phase coule dans l'une de ces fentes, et si on ne le voit pas, on l'entend au moins mugir dans ce gouffre. Sur le plus grand des blocs, qui, dressé comme un obélisque, ne présente à son sommet qu'une étroite plateforme, l'on me montra le monastère de Saïermi, où nous devions nous rendre. Je n'en pouvais croire mes yeux ni m'imaginer comment nous grimperions jusque-là. Nous trouvâmes cependant un sentier étroit tracé en zigzag, dont j'oubliai la rudesse en recueillant de fort beaux fossiles, et en comptant pour ainsi dire les feuillets de cette tranché de la formation crayeuse (1).

Tout ce que nous trouvâmes sur le sommet du rocher consistait en une petite église nouvelle, en une plus ancienne, qu'entouraient quel-

(1) Voyez Atlas, V[e] série, géologie, cartes, coupes, etc., pl. 2. En commençant de bas en haut, on trouve d'abord 70 lits à peu près d'un calcaire blanc, compacte, fendillé, subdivisés en couches plus ou moins épaisses et s'écaillant;

Puis 20 lits d'une marne bleuâtre, claire, avec des pétrifications, telles que la *Terebratula carnea*, Sow., la *Serpula tortrix*, Goldf., formant des dessins de corniches par des avances de lits plus compactes;

69 couches de calcaire fendillé;

3 couches de marne bleuâtre.

La formation se termine par 22 couches de calcaire fendillé, alternant avec de la marne bleuâtre; le calcaire fendillé, fracturé, termine cette succession.

ques sacles en bois, perchées sur la corniche du rocher et servant de cellules à une huitaine de moines. De quelque côté que l'œil se tourne, il plonge dans des abîmes inabordables. Quelle singulière existence pour ces moines que d'être là hissés comme sur la cime d'une pyramide d'Egypte, sans pouvoir faire un pas, qu'en se précipitant pour ainsi dire en bas d'un rocher, pour regrimper péniblement ensuite la pente opposée. Habitude, seconde nature : on peut bien le dire ici de ces religieux.

Outre les grands blocs et les grands massifs de calcaire, il s'est détaché de plus petits fragments qui sont restés là debout autour des plus grands, comme des aiguilles ou comme des obélisques. C'est superbe à voir, et ce passage mériterait bien la main d'un peintre plus habile que moi.

Il était urgent que nous arrivassions dans cet asile. Mon guide Nicolas ne voulait faire qu'une simple visite à l'un des moines, son ancien maître, mais une pluie qui ne discontinua pas pendant trois jours changea nos projets. Nécessité fut d'accepter pendant ces époutables ondées, l'hospitalité de ce bon vieillard qui nous logea dans sa cellule, et qui nous reçut avec toute la cordialité possible. Que nous étions heureux de nous trouver auprès d'un bon feu, en entendant ces déluges de l'équinoxe d'automne bruire sur

nos toits de bardeaux. Du moins sur le sommet de notre rocher nous étions sûrs d'échapper à toute inondation.

Le bon vieillard ne me tint pas à sa pitance qui était par trop sévère; car ces religieux ne mangent jamais de viande, et ce n'est que fort rarement qu'ils se permettent du poisson. Leur nourriture ordinaire consiste en gômi, en pain plat, en galettes de maïs, en fèves, pois, racines de céleri, de porreaux, en fruits, etc. Ils se permettent l'usage du vin qui est la seule compensation de tant de privations. On me servit chaque jour du poulet rôti, ou quelqu'autre chose que je mangeais à côté de mon religieux qui évitait cependant tout contact avec les mets qu'on me présentait; mais jamais cela ne fit le sujet de l'une de ses réflexions, ni d'une marque de son intolérance.

Il avait à sa table un jeune moine, bon jeune homme, qui, en commun avec son supérieur, instruisait à lire et à écrire trois ou quatre jeunes garçons, et j'ai été vraiment étonné de leur assiduité. Comme chez nous dans le moyen âge, ces monastères sont presque les seules écoles du pays; c'est là qu'on va étudier, et c'est là que ceux qui se destinent à être prêtres, vont obtenir leurs ordres.

Nous étions servis par un frère laïque; chaque moine a le sien : ce sont ordinairement des per-

sonnes âgées qui se retirent du monde, ou qui font le vœu de passer ainsi quelque temps au service d'un monastère; quelquefois aussi ce sont des coupables que les tribunaux ont condamnés pour quelques délits à faire ainsi pénitence pendant une ou plusieurs années. Notre frère laïque nous apportait notre ration de la cuisine commune, coupait le bois, râclait les tables. Ce fut une bénédiction ces jours-là; car on put les mettre sous les goutières, et elles devinrent d'une propreté à faire plaisir; mais dans le fait on s'habitue à tout; et cela ne me coûtait plus rien de manger sans assiette sur une table qu'on a simplement râclée avant d'y déposer les mets et la pâte de gômi.

La vie austère de nos compagnons de cellule ne consistait pas seulement à jeûner strictement; de combien d'autres pratiques n'était-elle pas composée! Assister aux offices pendant le jour; prier et méditer n'en faisait qu'une petite partie; mais se relever plusieurs fois chaque nuit et courir à l'église, au milieu de la pluie et de la tempête, revenir mouillés et tremblant de froid, telle était la vie sévère que prescrivait leur règle, et notre veillard ne s'en dispensait jamais.

D'ailleurs, rentré dans sa cellule, on ne peut pas dire qu'il fût gâté par un bon lit bien tendre où il pût se réchauffer. Quelques planches et un mauvais tapis en faisaient la façon. Tout l'appar-

tement où nous logions tous ensemble se composait d'une longue pièce étroite. La porte pratiquée dans l'un des côtés étroits, donnait sur une espèce de galerie ou de porche couvert. A l'opposite de la porte, une petite fenêtre éclairait l'obscur réduit où l'on trouvait sur l'un des longs côtés deux espèces de divans ou de lits bas en planches d'une simplicité idyllique. De jour, ils tenaient lieu de sophas; de nuit, on y étendait son feutre, pour y dormir. Une cheminée pratiquée entre les deux modestes lits, était le seul objet de luxe : car du reste l'appartement planchéïé en terre battue, ne renfermait que quelques escabelles, et quelques clous de bois auxquels était appendue la chétive garderobe du bon religieux; sur deux ou trois rayons s'étalaient ses livres, manuscrits et imprimés, sa principale richesse, disputaient la place aux pauvres ustensiles de son buffet, deux ou trois plats de bois, un ou deux verres, une corne à boire, un vieux couteau, etc., etc.

Le monastère a sur son rocher quelques petits coins de jardin, plantés en maïs, en courges, en fèves. Le principal revenu des religieux provient des redevances des villages voisins.

Le 20 septembre (2 octobre), vers le soir, le temps se calma et nous nous rendîmes au village de Saïermi, pour être prêts le lendemain à commencer notre excursion dans les vallées inté-

rieures du Létchekoum. Nous allâmes, accompagnés de notre moine, loger chez le prince Tatouchikouari, qui nous y avait expressément invités. Il nous reçut avec sa femme dans une de ces maisons ou sacles de bois dont les seigneurs du pays un peu aisés ont toujours plusieurs autour de la leur, pour y loger les amis et les étrangers qui leur arrivent. Elles ne se distinguent du commun des maisons du pays qu'en ce qu'elles sont plus propres; elles n'ont du reste pas d'autre plafond que les poutres et le toit, pas d'autre jour que les deux portes placées vis-à-vis l'une de l'autre, que l'on ouvre pour laisser passer la fumée, en consultant toujours de quel côté vient le vent. Les larges bancs étaient recouverts de tapis; principal article de luxe, et nous eûmes du thé. Du thé dans des porcelaines d'Europe à Saïermi, bu par un moine létchekoumien : qui s'y serait attendu!

Le prince était un de ces beaux hommes modèles de la belle race de la noblesse géorgienne. Sa femme aussi était belle et faisait les honneurs de chez elle avec son mari sans être voilée, ce qui est déjà assez l'usage pour la partie de la noblesse déjà plus civilisée et plus faite aux usages européens, qu'on va apprendre dans un voyage à Tiflis.

La maison du prince était dans une des belles expositions de la vallée de Saïermi qui s'ouvre

sur le confluent du Ladsanouri et du Phase qu'on voyait couler vers l'Iméreth, encaissé dans ses parois de calcaire crayeux, dont les couches jaunâtres quelquefois saillantes forment des rubans dans la verdure.

Le vallon ou plutôt la combe de Saïermi n'est aussi qu'une déchirure dans la craie, mais avec cette différence que le fond de la fente a été rempli de dômes et de débris de roches porphyriques ou métamorphosées. Un ruisseau qui y serpente pittoresquement, passe au pied d'un rocher isolé, le seul qui soit bien sorti de terre; j'en trouvai la composition des plus singulières. Des fragments de calcaire crayeux, brisés par une révolution quelconque, avaient été unis par un ciment calcaire cristallisé ou spathique, et formaient une brescie sans pétrification : les fragments étaient teints d'un jaune quelquefois tirant sur le rouge. La brescie elle-même était traversée dans toutes les directions par des filons de cristaux de spath calcaire, formant quelquefois des géodes.

Je m'amusai le lendemain à mon réveil à entendre les cris des surveillants qui appelaient les paysans à la corvée. Comme le village est réparti entre une douzaine de princes et de seigneurs, et que les paysans serfs d'ici ne sont pas plus empressés que partout ailleurs à se rendre à leur ouvrage, on peut s'imaginer quelle musique:

cela dura depuis l'aube jusque bien avant dans la journée. Du reste, celui qui n'a pas une forte voix de montagnard pour se faire entendre d'un bout du village à l'autre, ne peut-être économe dans ce pays.

La carte de Khatof étant entièrement fausse sur le cours du Ladsanouri et sur la position de Laïlache, je vais circonstancier mon journal autant qu'il sera nécessaire pour être à même de rectifier ces erreurs.

Le Ladsanouri, en se jetant dans le Phase, passe par une étroite écluse; il nous fallut, le 21 septembre, en quittant Saïermi, grimper sur le sommet du rocher, d'où nous eûmes une vue superbe sur le confluent des deux rivières. En face de nous et de la gorge du Ladsanouri, s'étendait sur la rive gauche du Phase le grand village de Dsogichi; sur la droite, paraissait à 5 verst plus bas Albana.

Le plateau que nous traversions n'était couvert que de halliers. Dans une petite vallée latérale du Ladsanouri, nous trouvâmes à 5 verst de Saïermi, au milieu des vignes montées sur des arbres, le village de Sourmouchi, faisant pendant avec celui d'Oussakélo, situé sur la rive droite du Ladsanouri.

Dans cette vallée, sous le calcaire crayeux, le schiste noir reposait immédiatement sur un dôme

de porphyre pyroxénique qui montre à peine sa tête à mi-pente du vallon.

D'ici jusqu'à Laïlache, nous cheminâmes toujours au milieu des maisons et des arbres recouverts de vigne, chargée de grosses grappes de raisin, qui sont les vignobles du pays. Les ceps lancés d'un arbre à l'autre faisaient de longues guirlandes où la main n'avait que l'embarras du choix, quand nous passions et repassions à cheval sous ces arcs-de-triomphe.

Dans ce pays calcaire, une esplanade terrassée à près de 1000 pieds au-dessus du Ladsanouri, porte Laïlache, l'une des résidences du Dadian de Mingrélie. Nous nous installâmes auprès de son palais de bois, où il y a plus de galeries que de chambres. Nous vîmes avec surprise des vîtres aux fenêtres.

A côté de ce palais, pivotant sur une cage de poutres, élevée de 9 pieds au-dessus du sol, se trouvaient éparses quelques sacles étroites sans fenêtre ni cheminée, où loge la cour pendant les séjours du prince. Une petite église bâtie en tuf, la ruine d'un château (1), perché sur la pente même du rocher, de superbes arbres, entre autres un tilleul magnifique, qui ombragent de grandes dalles de pierres, tenant lieu de bancs,

(1) Bago, Carte de l'état-major.

de divans, de table pour y jouer aux dames avec de petites pierres sur un damier grossièrement rayé sur la pierre (1), voilà tout le luxe de ce prince puissant.

Ce qui vaut mieux que tout cela, c'est la vue magnifique dont on jouit sur le Ladsanouri et sur le paysage que nous venions de parcourir. On peut se figurer Laïlache comme le Signal des Français, dans le val de Travers, au-dessus de Fleurier. On domine de là comme d'un observatoire; c'est pourquoi on en avait fait un château fort.

Laïlache a quelques boutiques de juifs où l'on ne peut cependant pas trouver du sucre, mais bien du papier grossier à 24 sous la main. A l'entrée du bourg, tour carrée, comme celle du Ratcha, avec une ruine à côté.

De Laïlache pour atteindre Mouri, distant de 10 verst, nous redescendîmes dans la vallée du Ladsanouri, sans nous perdre dans le labyrinthe des guirlandes de vignes chargées de raisin: car on ne peut pas dire qu'il y ait de chemin; chacun va où il lui plaît; comme on ne se sert

(1) Dans l'ancienne cour des rois d'Iméreth à Koutaïs, Güldenstädt dit qu'il y avait une de ces dalles qui avait 14 pieds de long, 6 pieds de large et 10 pouces d'épaisseur.

pas de voiture dans ces montagnes, cela ne cause aucun inconvénient.

Quelquefois des églises blanches se montraient à travers les pampres; le château d'Orbèli parut à notre droite au fond de la vallée, sur un rocher isolé de calcaire crayeux; ses tours blanches irrégulières, unies à quelques corps de bâtiment, rappelaient d'une manière frappante nos vieux châteaux suisses.

Le village de Spatagori est sur la rive droite du Ladsanouri; Latsori sur l'autre rive : nous passâmes, près de là, la rivière à gué.

Il nous restait encore à escalader, au milieu des champs et des vignes, la montagne glaiseuse qui sépare la vallée du Ladsanouri de celle de la Tskhénitskali. Au bas le schiste noir reparut sous le calcaire. Au sommet nous planâmes sur la vallée de Mouri, qui est en effet des plus romantiques. Le château fort, la ressource, l'espoir, l'appui et en même temps la prison d'état de Dadian, se trouve comme celui d'Orbèli sur l'escarpement d'un rocher qui écluse ici la Tskhénitskali comme le Phase à Baragone, et forme rideau dans le fond de la vallée. C'est un nouvel exemple de la manière dont les rivières du Caucase passent à travers les bancs jurassiques pour arriver des vallées supérieures aux inférieures.

Une colline domine on ne peut mieux cette

forteresse, qui n'est composée que de quelques tours et corps de logis dont la blancheur ressort sur le paysage couvert de forêts et de vignobles en arbres. Dadian y a un corps de quelques affidés qui gardent ses prisonniers; du reste, il n'y laisse pénétrer personne sous aucun prétexte.

Dadian a bâti au pied même du rocher à pic couronné de sa forteresse, sa résidence de bois; à quelques pas de là, la Tskhénitskali sort de son écluse étroite pour arroser la belle vallée de Mouri. Cette résidence est aussi misérable que celle de Laïlache. J'ai vu du reste que le prince se construisait une nouvelle maison à un étage, un peu meilleure. Mais l'habitation d'un paysan suisse du canton de Berne est un palais à côté de la sacle qui loge le prince régnant de Letchekoum et de Mingrélie. Cependant cet emplacement dont on a si mal profité, serait un paradis dans les mains d'un Anglais et pourrait être mis à côté de ce que je connais de plus pittoresque; c'est grandiose; la nature y a tout fait; il faut seulement l'aider.

On nous reçut fort mal. Le prince Dadian n'était pas à Mouri, et pendant qu'on présentait mes papiers à la princesse sa femme, on eut la bonté de me faire entrer dans les écuries de Dadian. Messieurs les savants qui parcourrez à l'avenir ces contrées, il faut vous attendre à tout, jusqu'à être logé au milieu des ânes et des mulets.

J'étais fort mal tombé ; car protégé par le gouvernement russe et en particulier par le général Vakoulski, je devois être un objet de haine pour la princesse Dadian qui abhorre tout ce qui vient du général. Ceci mérite quelques explications.

La princesse Dadian tient plus de l'homme que de son sexe. Elle est née princesse Tsirételli et a reçu de la nature toutes les grandes proportions qui distinguent cette famille. Elle est d'une très-grande taille, bien faite, et conserve toutes les traces d'une grande beauté. Tout est mâle chez elle ; elle a su s'emparer de l'autorité principale, et s'assujétir jusqu'à son mari, prince qui par sa taille mince et fluette contraste singulièrement avec les dimensions colossales de sa femme.

L'ambition une fois dans le cœur de cette femme, elle n'a plus voulu de partage. Le frère de Dadian, général major au service de Russie, ne pouvait voir qu'avec impatience que son frère se laissât ainsi gouverner. La princesse s'était livrée entièrement à la clique de sa famille, qui trouvait un grand honneur à gouverner sous elle, et qui avait beaucoup contribué à fomenter en elle cette ambition et à la soutenir. Et même, pour être plus efficacement appuyée dans sa lutte contre son mari, elle était parvenue à faire nommer à l'évêché de Mingrélie son propre frère

David Tsirételli, qui passait pour être doué d'un fort méchant cœur.

Dès-lors cette clique n'avait cessé de travailler à achever la ruine de l'autorité de Dadian pour en revêtir sa femme et la partager avec elle. Tous les moyens lui furent bons : c'est elle qui, pour colorer de quelques raisons les projets ambitieux de la princesse, répandait partout les bruits les plus injurieux, les plus méchants sur le compte de Dadian ; qui le représentait comme un ivrogne, un insouciant, un homme sans miséricorde, sans capacité. Dadian supportait tout cela.

Cependant la scission n'en était pas venue à son comble, ce qui n'empêchait pas que cela n'influât beaucoup sur les rapports de Dadian avec les autorités russes et surtout avec le général Vakoulski. Car, l'un des plus grands reproches que la clique Tsirételli lui faisait, c'est qu'il se laissait mener et gouverner par les Russes ; qu'il allait bientôt perdre toute son autorité, et en le prenant par sa propre ambition, on parvint à le remplir momentanément de méfiance et à lui faire croire que la Russie en voulait à ses états.

On comprend que la princesse et son frère, avec leur ambitieux despotisme, voulaient être les seuls maîtres et faire aller les affaires à la façon de leur cœur et de leur intérêts. Bonnes raisons pour détester la Russie, pour chercher

à éloigner les Russes le plus que possible de toute immixtion dans l'administration du pays, et se rendre tôt ou tard complétement indépendant.

Dadian flottait ainsi entre sa femme et le gouvernement russe, quand je mis le pied dans ses états et on s'explique facilement la belle réception que me fit sa femme. Elle me fit dire qu'un voyageur ne pouvait rien voir dans le pays sans la permission de Dadian, et afin que je ne visse rien du tout, on me força à quitter Mouri au bout de quelques minutes pour courir après Dadian. On eut soin de me faire venir l'eau à la bouche : « Nous avons de bien belles choses à vous montrer, me disait le majordôme de la princesse, mais sans Dadian, néni : vous n'avez rien à voir ici ; partez à l'instant : je ne sais pas d'ailleurs comment on a ôsé vous recevoir à Saïermi et à Laïlache. » Et on m'envoya coucher à 8 verst de Mouri, sur le chemin de Gordi, dans le village de Loukouano, engagé bien avant dans une vallée latérale à droite de la Tskhénitskali : le bord de la rivière est couvert de champs de maïs et de millet ; mais les villages sont sur la hauteur.

On passe la rivière à Mouri, en face du palais de Dadian, sur un pont du diable, composé de deux à trois poutres sur lesquelles on a posé des claies d'osier pour plancher ; l'ancien pont a été entraîné dans une inondation.

Au-delà du pont, on peut admirer une fort belle église ancienne, travaillée dans le style de celle de Koutaïs, mais sans coupole.

La gorge où s'étend Loukouano, consiste principalement en schiste noir surmonté d'un grès qui s'écaille.

Au point du jour, le 22 septembre, toutes les cimes des montagnes autour de Loukouano étaient couvertes de neige.

Pour déjeûner, on nous fit faire une tournée de trois verst, puis nous revînmes sur nos pas pour continuer notre voyage. Par une boue épaisse et par la pluie, on peut s'imaginer que 6 verst de plus ou de moins ne sont pas une bagatelle : mais ainsi le voulait l'usage du pays ; nous avions soupé et logé chez l'un; c'était le tour d'un autre à nous donner à dejeûner.

Nous suivîmes la Tskhénitskali l'espace d'un demi-verst, puis nous coupâmes tout droit à travers quatre contre-forts pour atteindre le lit de la Djonauli; car il paraît que plus bas les rives de la Tskhénitskali sont impraticables. Les combes qui séparent ces contre-forts consistent aussi en schiste noir surmonté de grès : le premier atteint une épaisseur considérable; on ne voit pas de calcaire dans le voisinage par-dessus : ses couches sont très-multipliées. Dans la première combe, le porphyre pyroxénique se montre à travers le schiste.

Ces combes présentent le spectacle d'éboulements nombreux occasionnés sans doute par les sources qui coulent dans le sol. De plus, la seconde combe est remplie à 100 pieds et plus au-dessus du niveau de la Tskhénitskali, d'une multitude de cailloux roulés qui ne proviennent ni de la montagne qui n'est que du schiste, ni d'un ruisseau, car il n'y a pas de courant d'eau.

Un château ruiné sur le premier contre-fort, et quelques maisons semées çà et là animent la scène ; le sol est très-fertile.

Après une marche de 8 verst nous abordâmes le lit extraordinaire de la Djonauli, qui ronge d'un côté le pied d'une énorme muraille calcaire, tandis que l'autre rive schisteuse est coupée de combes et de contre-forts, comme plus haut. Le village de Tchekoumi en recouvre une partie avec ses champs de maïs et ses vignes.

Nous avions donc pour coupe de terrain de Mouri jusqu'ici, d'abord le banc épais de calcaire qui écluse le Tskhénitskali et que je crois jurassique par-dessus le schiste et le grès que j'ai souvent mentionnés et qui correspondent à notre néocomien et au grès vert, et enfin avec la Djonauli, nous abordions l'escarpement de calcaire crayeux qui remplace la craie blanche ou l'étage supérieur de la craie.

La Djonauli coule d'abord sur la limite de cet escarpement crayeux, se précipitant avec rapi-

dité sur les blocs de calcaire et de porphyre : tout à coup la muraille s'ouvre, la rivière se jette dans cette fente et la voilà encaissée étroitement et coulant entre deux parois à pic de 1,000 pieds d'élévation, au milieu des labyrinthes de buis et de charmes, de blocs et de masses de rocher écroulés. Les couches les plus compactes et les plus dures avancent en corniches, que pare une végétation très-variée. Le lierre pend en guirlandes dans les charmes, les hêtres et les pins qui se glissent dans les fentes et se recourbent vers le ciel.

Quand on se place en regard à l'entrée de cette fente, comme on le ferait vis-à-vis d'une porte, les couches paraissent inclinées sur un angle d'environ 45°, présentant leur tête au schiste et les couches correspondant d'une paroi à l'autre (1).

Plus bas les couches s'horizontalisent passablement et sont s ulement légèrement ondulées. Ce calcaire fracturé ne diffère en rien de celui de Saïermi.

Nous fîmes 5 à 6 verst dans cette fente, suivant tantôt une rive, tantôt l'autre. Au quatrième verst un sentier tracé sur les pentes escarpées, comme un escalier de côté, mène au monastère de Namarnévi, perché sur le sommet du rocher. Un saint ermite, renommé dans tout le pays, a

(1) Voyez Atlas, V[e] série, géologie, cartes, etc., pl. 2.

aussi pratiqué son ermitage près d'ici dans les rochers ; on afflue pour le voir ; mais il ne se montre que fort difficilement.

Deux à trois verst plus loin nous repassâmes pour la dernière fois la Djonauli, qui va se jeter dans la Tskhénitskali, et, par un chemin tel que son horreur portait mon guide à dire que le bon Dieu n'avait jamais passé par-là, nous arrivâmes à la Kuéréchula qu'on remonte au bruit de ses cascades en marchant sur un dôme porphyrique, sur lequel est bâti le village de Zoubi.

Zoubi a des vignobles où l'on cultive la vigne basse ; les raisins étaient excellents. Je distinguai un chasselas blanc avec de petits points noirs, la peau épaisse, très-sucré et doré, se fendant comme notre chasselas : la grappe est peu fournie, la première épaule est fort longue ; je remarquai aussi une autre espèce très-fournie, très-juteuse, commune dans nos vignobles.

En nous reveillant le 23 septembre, nous vîmes derechef la neige en face de nous sur les montagnes. Elle fondait pendant la journée. Nous avions passé la nuit sous un hangar supporté par quatre poutres et ouvert à tous les vents.

Il nous restait encore une forte journée à faire pour atteindre Gordi où se trouvait Dadian. Nous fîmes tout ce trajet le long des rives de la Tskhénitskali. Il existait un chemin meilleur et plus court, pour aller tout droit de Mouri à

Gordi en passant par une haute montagne nommée Koutkmta; mais on avait jugé bon de me faire passer par celui-ci, de crainte que je ne visse le pays, et pour donner à un courrier qu'on envoyait à Dadian, le temps de me devancer; on m'avait rendu service sans le vouloir; car pouvais-je espérer d'étudier la nature du sol au haut de ce plateau, comme je pouvais le faire ici dans ces superbes gorges?

Nous eûmes avant d'arriver à Issoundouri une charmante vue sur Ouokouréchi s'élevant à mi-pente en face de nous, semé dans les vergers.

Au-delà d'Issoundouri, la nature et les formes du sol changent : tout ce qui entoure le village n'est que débris de roches crayeuses; l'autre rive de la Tskhénitskali, semblable à une muraille, est soulevée par un jet de roche porphyrique qui sort du milieu du schiste renversé (1).

Les porphyres pyroxéniques s'élèvent alors et prennent le dessus et leurs masses remplissent et encaissent toute la vallée, tandis que les roches calcaires en couronnent le sommet comme une corniche, dont les fréquents éboulements couvrent de leurs débris les pentes plutonniennes.

D'Issoundouri à Vouédi (10 verst de distance)

(1) Le petit ruisseau de Ratcheka, affluent de droite de la Tskhénitskali, à 2 v. d'Issoundouri, est la vraie limite des porphyres sur cette rive; belles hélices sur ses rives.

nous ne marchâmes que sur des porphyres dont les formes n'ont rien de régulier ni de constant. Tout est bosse, protubérance, dôme, boursoufflure; tantôt c'est un mélaphyre à pâte pétrosiliceuse; tantôt c'est un amalgame de blocs, de cailloux liés par un ciment porphyrique. Des masses entières du schiste noir sur lequel repose le calcaire crayeux sont empâtées dans ces porphyres, et présentent des phénomènes de couches au milieu des roches volcaniques.

On trouve aussi un porphyre terreux, un autre porphyre fendu et imitant les colonnes basaltiques; les colonnes sont couchées; un porphyre amygdaloïde; enfin tous les phénomènes d'Akhaltsikhé se trouvent répétés ici.

Le buis, le houx piquant, le laurier cerise, le hêtre, le charme, le poirier, le châtaignier, recouvrent toutes les pentes: j'ai vu des buis d'une taille énorme.

Le calcaire crayeux ne fait pas toujours corniche; le porphyre le disloque quelquefois, monte et remplit les ruptures.

Sans entrer à Vouédi, nous nous reposâmes au pied d'une ancienne tour du village, du genre de celles du Ratcha. Comme je n'ai rien dit de l'intérieur des autres, je vais décrire celle-ci.

Elle a deux étages de voûtes dans l'intérieur. La porte d'entrée est placée au-dessus de la première voûte, et on y montait par une échelle

qu'on tirait après soi. Ce premier local où l'on entrait, élevé de 10 à 15 pieds au-dessus de terre, était une espèce de salle des chevaliers, qui pouvaient se chauffer à une cheminée pratiquée dans l'épaisseur du mur. De petits trous percés en pointe servaient de meurtrières et éclairaient la salle.

Un trou dans la voûte, sous les pieds, était la seule entrée d'une oubliette obscure, occupant le plain-pied de la tour comme dans le château de Rodolphe de Werdenberg. On montait sur la seconde voûte par une échelle et par un trou ménagé dans la voûte, et l'on se trouvait sur une espèce de plate-forme ou de belvédère, percé d'ouvertures qui tenaient lieu de machicoulis et d'où l'on pouvait se défendre de près et de loin contre l'ennemi (1).

Les habitants de Vouédi vinrent nous recevoir au pied de cette tour.

A 3 verst de Vouédi, les roches porphyriques et métamorphosées se perdent sous le lit de la rivière, et le calcaire redescendu, encaisse à son tour les deux rives. Affreux chemin sur le bord du rocher ; les buis seuls avec leurs racines retiennent la marge étroite du chemin.

L'Ocasso a trouvé dans ces roches à pic une fente par laquelle il se jette dans la Tskhénits-

(1) Voyez atlas, IIIe série, pl. 32, fig. 2.

kali : un vieux pont écroulé n'est pas d'une grande utilité pour les pauvres voyageurs qui risquent de se noyer dans la rivière, en la traversant à gué.

A un verst du pont, le calcaire crayeux cesse tout à coup et ses escarpements sur la même ligne, à l'est et à l'ouest, s'en vont à Koutaïs et dans l'intérieur de l'Odichi.

Alors commence un schiste horriblement bouleversé et mêlé de débris calcaires. Des fentes remplies de porphyre pyroxénique se ramifient dans le schiste; on voit même qu'il a coulé sur le schiste; le calcaire se présente çà et là comme une ruine.

Gordi, où nous allions chercher Dadian, est une des habitations du prince, distante de 2 ou 3 verst de la Tskhénitskali, et dominant une espèce de plateau élevé de 5 à 600 pieds au-dessus de la rivière. Un cône porphyrique qui fait contrefort au bord de ce plateau du côté de la rivière, est couronné d'une vieille forteresse ruinée voisine d'un église ombragée de beaux arbres. La maison de Dadian, semblable à celles qu'il a à Mouri et à Laïlache, n'est pas loin de là; une seconde église et quelques sacles pour sa cour et les étrangers, sont semées autour de ce champêtre palais.

Mon arrivée annoncée au prince, ordre vint de me loger. Le maréchal ou grand maître d'hôtel,

l'un de princes de sa cour, vint me recevoir et m'installer dans l'une de ces sacles qu'on avait préparée assez commodément. On m'offrit le thé, usage oriental adopté des Russes. Il fut suivi d'un bon souper, assaisonné d'excellent vin rouge; car j'étais dans l'Odichi qui produit les vins les plus généreux du revers méridional du Caucase (1). On me servit à l'européenne, avec couteau, fourchette, serviette, etc.

Le lendemain, le prince maréchal vint me prendre pour me présenter à Dadian qui est fort affable. Sa chambre est comme celle de Michel Bey ou de Hassan Bey. Il s'offrit de faire tout ce qui pouvait faciliter mon voyage, et me témoigna son chagrin de la réception un peu crue qu'on m'avait faite à Mouri, regrettant beaucoup de n'y avoir pas été lui-même pour me recevoir. Il me donna pour guide et pour sauve-garde contre tout désagrément pareil à celui qui m'était arrivé, l'un des seigneurs de sa cour, le prince Constantin Ghiboidsé (2). Il me fit toutes sortes de politesses, et quand je le quittai, il fit venir mon interprète, s'informa de moi, et me fit ensuite

(1) Le vin de Mingrélie est excellent, dit Chardin; il a de la force et beaucoup de corps : il est agréable au goût et bon à l'estomac. On n'en peut guère boire de meilleur en aucune part de l'Asie. T. I, p. 73, éd. in-fol.

(2) Güldenstädt écrit Ghibnodsé.

cadeau pour mes courses d'un beau cheval de son harras que je n'acceptai que pour Nicolas; puis il partit pour aller chasser dans l'intérieur de l'Odichi.

La réception de Mouri l'affecta encore plus, quand il apprit par son fils David, l'héritier, qui sert sous les ordres du baron Rosen à Tiflis, qui j'étais et la bienveillance que me témoignait le baron avec toute sa famille. Il me fit renouveler par son fils ses regrets, et exprimer à plusieurs reprises le désir qu'il aurait de me voir dans ses états, m'invitant à aller le voir, pour qu'il pût effacer la mauvaise impression que je pouvais avoir reçue de mon séjour, et m'offrant toutes les facilités possibles de faire mes excursions. J'ai bien regretté de ne pouvoir profiter de ses offres.

Après tant de marques d'estime et de bienveillance il est cruel pour le voyageur qui fait le tableau d'un pays, d'être forcé, en disant la vérité, de jeter quelques ombres sur des personnes estimables, et d'être soupçonné d'ingratitude, ou s'il se tait, de passer pour un homme dont on a acheté le silence. Je vais faire un tableau succinct de la Mingrélie, dire ce que j'en sais en conscience et dans un but d'utilité générale et rester en dehors de toutes petites passions privées : il ne m'est pas arrivé ce qui advint à M**, officier au service de Russie. Il s'était proposé

de faire des recherches scientifiques sur l'Iméreth et la Mingrélie (1). Etant dans les états de Dadian, il demandait le nom de tous les villages, leur population, et toutes les petites circonstances d'administration, en prenait note; il exprima plusieurs fois inconsidérément, qu'il désapprouvait la manière dont le prince gouvernait ses sujets. Le prince le sut et en eut, comme de juste, un grand déplaisir, et pour le malheur de M**, il fallut que la révolution de Pologne éclatât alors. Des malveillants profitèrent de la circonstance pour accuser M** d'être un espion que voulait soulever les peuples du Caucase en faveur des Polonais. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'on ait pu croire un instant à des inculpations aussi absurdes; le pauvre M** fut examiné, gardé à vue à Tiflis; on vit bientôt l'injustice de ces soupçons. Cela peut néanmoins singulièrement dégoûter quelqu'un qui a envie de faire des recherches scientifiques.

(1) Plusieurs journaux scientifiques et les rapports de l'Académie de St.-Pétersbourg ont donné des fragments fort intéressants de ses recherches.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIERES.

Pages.

Histoire des races karthles ou géorgiennes, et principalement de la Colchide. 5
Première dynastie des rois de Géorgie. 21
Grande invasion des Scythes (Khasares des Géorgiens). 25
La Géorgie sous Alexandre et sous ses successeurs. 31
Seconde dynastie des Méphé ou rois de Géorgie. 33
La Géorgie jusqu'à l'invasion des Romains. Sourmag, fils de Pharnavaz, 215 ans avant J. C. 41
Mirvan, gendre de Sourmag, 240 ans avant J. C. 43
La Géorgie proprement dite, ou Ibérie, et ses rois jusqu'à l'invasion de Kosroës. 47
Sassanides sur le trône de Géorgie. 58
La Colchide sous les Romains jusqu'à l'invasion de Khosroës. 67
La Lazique et la grande lutte de Justinien et de Khosroës. 79
La Géorgie jusqu'à l'extinction de la dynastie des Sassanides, en 787. 133
Dynastie Bagratide sur le trône Géorgie (787). 139

Ghélathi. 169
Tsikhédarbasi ou Tamaratsikhé. 200

Départ pour Akhaltsikhé. Chaîne de montagnes qui sépare le bassin de la Colchide de celui d'Akhaltsikhé 211
Séjour à Akhaltsikhé. Description de cette ville. 256
Menu d'un dîner chez le protopope, prince Orbélianof, à Akhaltsikhé. 273
Quelques mots sur l'histoire du Sémo-Karthli, ou pachalik d'Akhaltsikhé. 274
Bassin volcanique et tertiaire d'Akhaltsikhé. 286
Monastère de Saphar. 292
Khertvis. 300

Volcans éteints de Nakolakévi, Zéda Tmogvi, Vardsie. 306
Vallée de Bardjom. 337
Chaînon du Likhi ou Sabachio. 351
Ratcha. 374
Letchekoum. 429

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.



A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.



